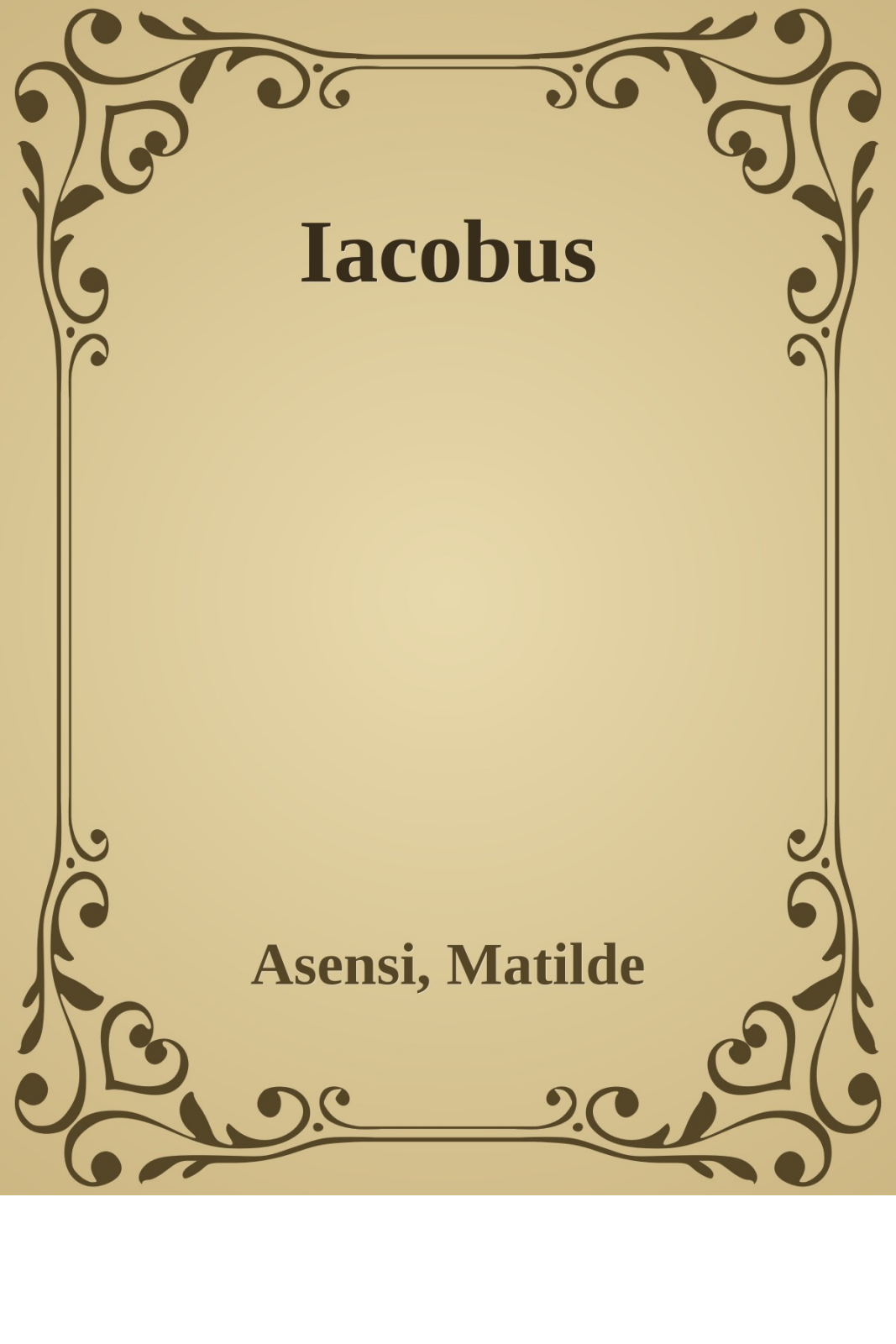


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Iacobus

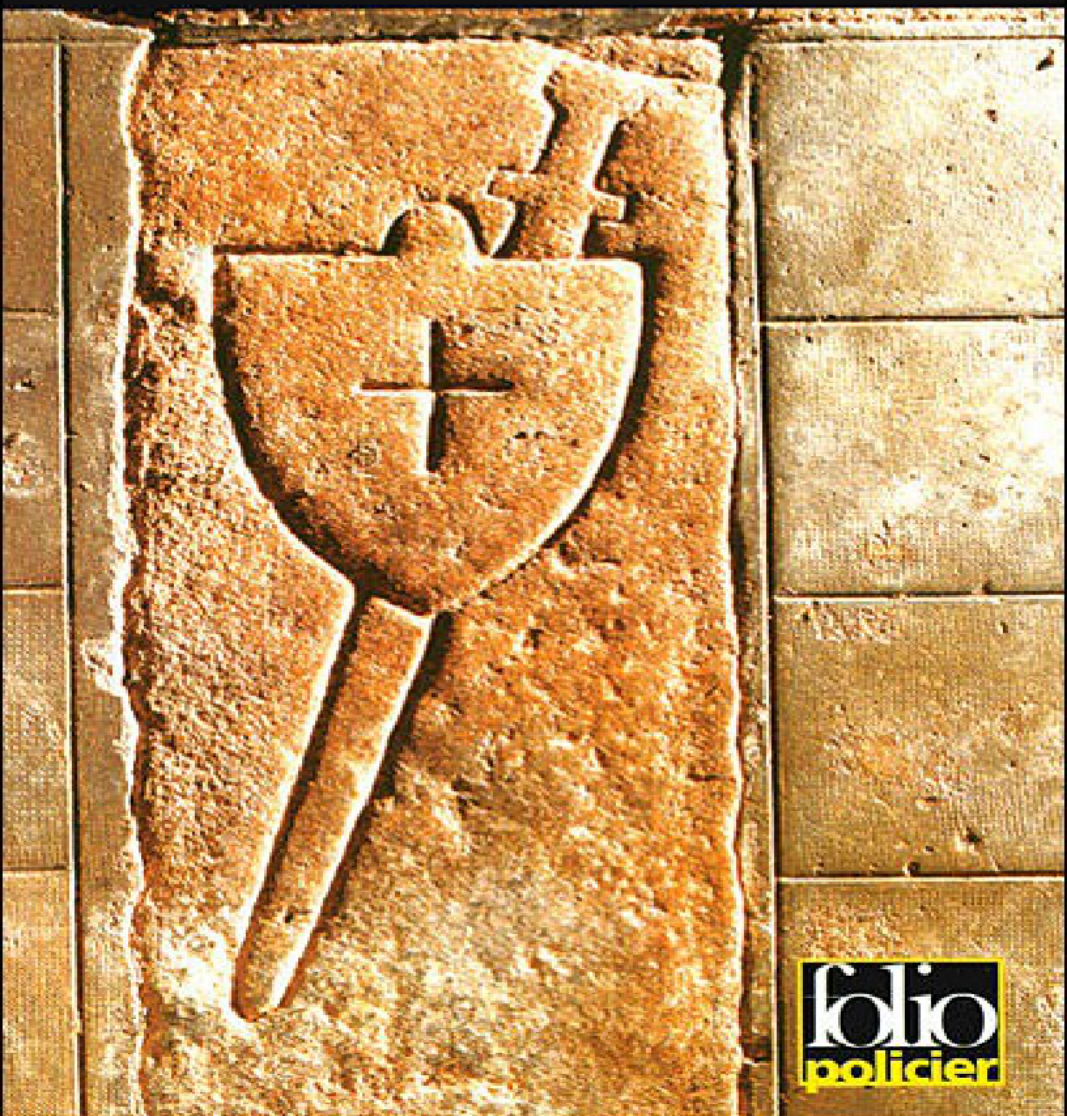
Asensi, Matilde

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Matilde Asensi

Iacobus



folio
policier

Matilde Asensi

Iacobus

Une enquête du moine-soldat Galcerán de Born

Traduit de l'espagnol par Carole d'Yvoire

Gallimard

Titre original :

IACOBUS

© 2000, Matilde AsensVPlaza & Janés Editores SA

© Pion 2003 pour la traduction française.

Née en 1962 à Alicante, Matilde Asensi a fait des études de journalisme à l'université de Barcelone et a travaillé pour plusieurs radios et journaux espagnols. Elle est l'auteur de trois romans qui l'ont instantanément fait comparer à Arturo Pérez Reverte.

À mon jeune ami Jacob C. M.,
qui est persuadé que ce roman est à lui

PROLOGUE

Aussi inexplicable que cela puisse paraître, à ce jour, moi, Galcerán de Born, ancien chevalier hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, fils cadet du noble seigneur de Taradell, croisé en Terre sainte et vassal de notre seigneur Jacques II d'Aragon, j'affirme croire encore à l'existence d'un destin inéluctable qui régit nos vies malgré ses apparents hasards. Quand je pense à tout ce qui m'est arrivé ces quatre dernières années, et j'y songe très souvent, je ne peux m'ôter de l'esprit l'idée qu'un mystérieux *fatum*^[1], peut-être même ce *supremum fatum* dont parle la Kabbale, tisse les fils de nos vies avec une vision très claire du futur, sans prendre en compte nos désirs et projets. Ainsi donc, mû par la volonté d'éclaircir mes idées et le désir de laisser pour les générations futures un témoignage écrit des étranges péripéties de cette histoire, je commence cette chronique l'an 1319 de Notre-Seigneur, dans la petite bourgade portugaise de Serra d'El-Rei, où j'exerce, parmi d'autres activités, celle de médecin.

I

À peine débarqué de la robuste nau sicilienne sur laquelle j'avais entrepris le long voyage depuis Rhodes, avec d'épuisantes escales à Chypre, Athènes, Sardaigne et Majorque, j'étais allé présenter mes lettres à la commanderie de Barcelone, puis m'étais dépêché de quitter la ville pour me diriger vers Tara-dell où demeuraient mes parents. Je ne les avais pas vus depuis douze ans, et j'aurais aimé demeurer plus longtemps auprès d'eux, mais j'avais dû les quitter le jour même. Mon véritable but était de parvenir dans les plus brefs délais au monastère mauricien de Ponç de Riba situé à deux cents milles[2] au sud du royaume, non loin de terres qui avaient été, il y a peu encore, aux mains des Maures.

Une affaire de la plus haute importance m'appelait en ce lieu, assez importante pour que j'abandonne soudain mon île, ma demeure et ma charge. J'avais donné comme raison officielle la nécessité de me consacrer à l'étude approfondie de certains livres qui se trouvaient au sein du monastère et que l'on avait accepté de mettre à ma disposition grâce à l'influence de mon ordre.

Mon cheval, un bel animal au train puissant, répondait de son mieux à l'allure que mon impatience lui imposait alors que nous longions les champs de blé et d'orge, et traversions de nombreux hameaux et lieux-dits. L'année 1315 n'avait pas été une année prospère. La famine s'était répandue comme la peste dans tous les royaumes de la chrétienté. Pourtant, après tout ce temps passé loin de ma terre natale, je la voyais avec l'aveuglement d'un homme amoureux : belle et riche comme je l'avais toujours connue.

J'aperçus, peu de temps après avoir passé la ville de Tora, le vaste domaine mauricien, puis les hauts murs de l'abbaye et les tours pointues de sa magnifique église. Sans crainte de me tromper, je peux affirmer que Ponç de Riba, fondé il y a cent cinquante ans par Raymond Bérenger IV, est l'un des monastères les plus grands et majestueux qu'il m'ait été donné de connaître. Sa bibliothèque est unique au monde ; elle contient non seulement les manuscrits anciens les plus extraordinaires de la chrétienté, mais aussi, grâce à cette fameuse ouverture d'esprit qui caractérise les moines mauriciens prêts à accueillir tout type de richesse, la quasi-totalité des textes scientifiques arabes et juifs condamnés par la hiérarchie ecclésiastique

et mis à l'Index. J'ai vu dans les archives de Ponç de Riba des trésors incroyables : des cartulaires hébreux, des bulles papales et des lettres de rois musulmans qui auraient impressionné l'érudit le plus blasé.

La présence d'un chevalier hospitalier en ces lieux consacrés à l'étude et à la prière ne manquera pas d'étonner, du moins en apparence, mais mon cas était particulier. À la véritable et secrète raison qui m'avait conduit à Ponç de Riba s'ajoutait, pour le bien de nos malades, l'intérêt que mon ordre portait aux diverses connaissances sur les terribles fièvres éruptives, les varicelles, si magnifiquement décrites par les physiciens arabes, ainsi qu'à la préparation de sirops, alcools, pommades et onguents dont nous avions appris les rudiments lors de nos longues années passées dans le royaume de Jérusalem.

J'éprouvais un véritable désir d'étudier l'At-Sarif, le traité de chirurgie d'Abulcasis le Cordouan, oeuvre connue grâce à sa traduction en latin par Gérard de Crémone. Mais la langue dans laquelle avait été rédigée la copie du monastère m'importait peu. J'en parlais plusieurs avec facilité comme tous les chevaliers qui avaient combattu en Syrie ou en Palestine. J'espérais trouver dans ce livre le secret des incisions sans douleur dans les corps vivants, et des cautérisations, savoir si nécessaire en temps de guerre. Je voulais aussi tout apprendre des splendides instruments de chirurgie utilisés par les physiciens perses que décrivait avec minutie le grand Abulcasis, pour les faire fabriquer dès mon retour à Rhodes. Ainsi donc, ce jour-là, m'apprêtais-je à abandonner mon pourpoint, ma cotte, mon manteau noir orné d'une croix latine blanche, et échanger le heaume, l'épée et l'écu pour la plume, l'encre et l'écritoire.

Ce projet d'étude me passionnait réellement, mais comme je l'ai déjà dit, ce n'était qu'un prétexte. La raison de ma présence, due à des motifs strictement personnels et favorisée depuis le début par le grand maître de Rhodes, était toute simple : je devais retrouver dans ce lieu quelqu'un de très important dont j'ignorais tout, son nom, son visage, et s'il résidait encore là. Mais j'avais assez de confiance en la Providence, et en mes talents, pour espérer me tirer avec succès de cette mission épineuse. Ne m'avait-on pas surnommé le Perquisitore ?

Je franchis au pas la grande porte de la muraille et descendis lentement de cheval pour ne pas troubler par mon arrivée la paix de ces lieux. Le frère cellérier qui avait été prévenu de mon arrivée vint à ma rencontre. J'appris par la suite qu'un novice surveille toujours les alentours depuis la tour lanterne de l'église, une coutume qui date des temps pas si lointains des aceifas[3] maures. Prenant mon cheval par la bride, c'est accompagné du petit cellérier que je pénétrai dans

l'enceinte dont j'admirais la parfaite disposition. Les dépendances et édifices du monastère étaient tous organisés autour du cloître principal. Un autre, plus petit et plus ancien, était situé à gauche d'un modeste bâtiment qui me sembla être l'hôpital.

Nous fîmes halte enfin devant la porte principale de l'abbaye où me reçut fort courtoisement le sous-prieur, un moine jeune et sérieux d'aspect noble et sans aucun doute de lignage élevé, comme le laissaient supposer ses manières. Il me conduisit aussitôt dans la très belle maison de l'abbé. Ce dernier, accompagné du prieur, me reçut aussi de façon fort courtoise. On devinait qu'il s'agissait de personnages importants habitués à recevoir d'illustres visiteurs. Leur empressement et leur amabilité s'accrurent quand ils me virent sortir de ma cellule revêtu de l'habit qui se rapprochait le plus de la tenue de leur ordre sans pour autant contrevenir à leur règle : une longue tunique blanche avec pèlerine, sans scapulaire ni ceinturon, et aux pieds une paire de sandales de cuir brut différentes des leurs qui étaient noires et fermées. En me promenant dans le cloître je pus vérifier que cette tenue protégeait bien plus du froid que mon pourpoint à manches larges et ma cotte ; mon corps, accoutumé aux grandes rigueurs, s'habitua donc rapidement à ce vêtement qui serait désormais le sien.

L'hiver approchait. La neige n'était pas inhabituelle à Ponç de Riba, mais cette année-là se révéla particulièrement dure, non seulement pour les récoltes, mais aussi pour les hommes. Le nouvel an nous surprit, nous les habitants du monastère, assiégés sous un interminable linceul de neige.

Pendant les semaines qui suivirent mon arrivée, je fis de mon mieux pour rester en marge des intrigues du lieu. Bien que de nature différente, les maisons des chevaliers hospitaliers connaissent aussi ces situations de profonde tension presque toujours provoquées par des motifs futiles. Un bon abbé ou un bon prieur – comme un bon maître ou un bon sénéchal – se distingue précisément par la maîtrise qu'il exerce sur sa communauté et son habileté à éviter ce genre de problèmes.

Mon éloignement de la vie du monastère ne pouvait être total cependant. En tant que moine hospitalier, je devais assister aux offices religieux communautaires, et comme médecin, je passais quelques heures par jour à l'hôpital à soigner les frères malades. Je ne participais jamais, bien sûr, aux chapitres qui étaient une affaire privée, et je n'étais aucunement tenu d'accomplir des tâches qui

m'eussent déplu. Les laudes, primes, tierces, sextes, nones, vêpres et complies rythmaient mes journées divisées avec une rigueur mathématique en heures d'étude, repas, promenade, travail et sommeil. Parfois, pris d'inquiétude et de nostalgie pour mon île lointaine, je faisais indéfiniment le tour du cloître, contemplant ses singuliers chapiteaux, ou bien je montais à la tour lanterne de l'église pour tenir compagnie au novice vigie quand je ne déambulais pas entre la bibliothèque et la salle capitulaire, le réfectoire et les dortoirs, les bains et la cuisine. J'essayais ainsi d'apaiser mon esprit et d'atténuer l'impatience que j'éprouvais à rencontrer enfin cet être qu'en mon for intérieur j'avais baptisé Jonas, non comme le Jonas qui entra terrorisé dans le ventre de la baleine, mais comme celui qui s'en échappa, libre et rénové.

Un jour, pendant la prière, j'entendis entre deux chants une toux infantile et caverneuse qui me fit sursauter. Cette toux n'était pas sortie de ma poitrine, pourtant j'aurais juré que c'était moi qui m'enrouais et suffoquais ainsi. Je regardai, excité, l'endroit où les pueri oblats suivaient l'office, avec force bâillements, sous l'oeil vigilant du très patient frère nourricier, mais ne pus distinguer qu'un groupe d'ombres minuscules et inquiètes. La nef qu'une dizaine de cierges éclairaient à peine était plongée dans les ténèbres.

Quand j'entrai dans l'infirmerie à la première heure le lendemain matin, un frère infirmier examinait avec attention un jeune garçon qui regardait d'un air sévère et méfiant tout ce qui l'entourait. Je me plaçai discrètement dans un coin et réalisai à distance mon propre examen du patient. Il avait certainement mauvaise mine, ses yeux et ses pommettes étaient un peu creusés, il transpirait abondamment, mais il n'y avait rien là-dedans de très inquiétant. C'étaient les signes d'un simple refroidissement. Sa poitrine décharnée se soulevait et s'abaissait rapidement, dénotant son anxiété, on entendait un léger sifflement, et il était souvent secoué d'une forte toux sèche. Le mieux, me dis-je, serait de le mettre au lit et de l'y garder plusieurs jours avec des bouillons chauds et du vin pour qu'il exsude les mauvaises humeurs...

— Le mieux, affirma alors l'infirmier accompagnant ses paroles de petits coups sur le dos de l'enfant, c'est de pratiquer une saignée et de lui donner une purge légère. Dans une semaine il n'y paraîtra plus.

— Vous voyez ! cria Jonas en se tournant vers le bienveillant frère nourricier, je vous l'avais bien dit, il va me saigner ! Vous m'aviez promis que vous ne le laisseriez pas faire.

— C'est vrai, frère infirmier, je lui ai donné ma parole.

— Très bien. Dans ce cas, une purge puissante !

— Non !

C'est curieux comme la nature joue avec la chair et le sang de génération en génération. Jonas, qui n'avait aucun de mes traits, possédait néanmoins une voix identique à la mienne, une voix infantile qui de temps à autre, parce qu'il muait, se faisait plus grave, et alors personne n'aurait pu percevoir de différence entre lui et moi.

— Si vous me permettez, frère Borrell, dis-je à l'infirmier en m'approchant de la scène du drame, nous pourrions peut-être remplacer la purge par une exudatio.

Je levai la paupière droite de Jonas et m'approchai pour examiner son iris. Sa santé générale était excellente, il était peut-être un peu affaibli en ce moment, mais une bonne diaphorèse et de longues nuits de sommeil lui feraient le plus grand bien. Je ne pus éviter de noter qu'il avait les yeux de sa mère, d'un bleu clair strié de gris, un trait que tous deux avaient hérité d'un lointain ancêtre français... Jonas l'ignorait, mais son lignage maternel était noble ; il descendait des Jimeno du Léon et de la noble dynastie des Mendoza de la province d'Alava. Quant à son sang paternel, bien que déchu, il était ancien et royal, remontant à Wilfried le Velu. Dans ses veines courait donc le sang des fondateurs des règnes espagnols, et dans ses armoiries – bien qu'il ignorât également qu'il en possédait – se mêlaient de magnifiques et nombreux châteaux, lions, et croix. Si, comme je le soupçonnais, ce garçon était bien le Jonas que je cherchais, jamais, en aucune manière, il ne serait ordonné moine. Il était promis à de plus hautes destinées, et personne, pas même l'Église, ne pourrait l'empêcher de les accomplir.

— Je n'aime pas les exsudations, marmonna frère Borrell en pliant des linges. Elles ont peu d'effet sur les humeurs bilieuses.

— Voyons ! frère Borrell ! protestai-je, observez bien cet enfant, et vous verrez qu'il ne souffre pas de la bile, mais d'un refroidissement, et que de surcroît son corps est en pleine transformation. Quoi qu'il en soit, vous pouvez lui appliquer un emplâtre de pierre ponce, soufre et alun qui facilitera la transpiration, et lui préparer aussi quelques pilules contre la toux avec de petites quantités d'opium, castoréum, piment et myrrhe....

Convaincu par cette suggestion qui mettait à l'épreuve ses capacités reconnues d'herboriste, frère Borrell se dirigea vers la pharmacie pour préparer les mixtures pendant que Jonas et le frère nourricier me regardaient avec admiration.

— Vous êtes le chevalier hospitalier qui réside dans notre monastère depuis plusieurs semaines, n'est-ce pas ? me demanda le vieillard. Je vous ai aperçu très souvent lors de nos prières... Tant de rumeurs courent sur votre communauté !

— Les invités suscitent toujours la curiosité, me limitai-je à remarquer avec un sourire.

— Les enfants ne cessent de parler de vous, et j'ai dû en arracher plus d'un aux fenêtres de la bibliothèque quand vous vous y installez pour étudier. Vous ne l'aviez pas remarqué ? Celui-ci, par exemple, qui tient plus du chat que de l'enfant, a reçu beaucoup de coups sur la tête pour cette raison.

J'éclatai de rire en voyant le visage ahuri de Jonas qui me regardait fixement sans dire mot. Avec ma haute stature et mon imposante carrure due au maniement constant de l'épée, je devais lui paraître un Hercule ou un Samson surtout s'il me comparait aux moines tonsurés de la communauté, toujours en jeûnes et pénitences.

— Ainsi, tu m'as observé par la fenêtre...

Ma voix le tira de sa rêverie et le fit sursauter. Ramassant les basques de son habit, il sauta à terre et s'élança vers la porte avant de disparaître entre les édifices.

— Dieu Tout-Puissant ! cria le moine nourricier en se lançant à sa poursuite, il va m'attraper une pneumonie !

Le frère Borrell, l'emplâtre fétide entre les mains, apparut entre les rideaux de la pharmacie et laissa échapper un soupir résigné.

Le coeur de la bibliothèque, le scriptorium, battait puissamment sous les hautes voûtes de pierre, insufflant vie aux magnifiques manuscrits anciens qu'avec tant de dévotion et de patience les moines scriptores recopiaient et enluminaient. Tous ceux qui demeuraient dans le monastère, qu'ils soient monacus, capellanus ou novicius, avaient le droit de venir ici s'instruire à loisir. Une salle annexe à laquelle on accédait par une porte basse renfermait les précieuses archives du couvent. Tous les menus faits de l'abbaye étaient enregistrés jour après jour dans cet important corpus de documents. J'espérais bien y trouver les renseignements dont j'avais besoin concernant Jonas. Mais pour consulter ces documents, il me fallait l'autorisation du prieur.

— Et à quoi devons-nous votre surprenant intérêt pour les annales

du monastère ? me demanda ce dernier quand je lui adressai ma demande.

— Ce serait trop long à expliquer, mais je vous assure que ma requête ne comporte aucune mauvaise intention.

— Je ne voulais pas me montrer indiscret, frère, répondit-il aussitôt, troublé. Vous avez ma permission, bien sûr. Non, je désirais simplement bavarder un peu avec vous... Cela fera bientôt deux mois que vous vivez parmi nous et vous ne vous êtes lié d'amitié avec aucun de nos moines, pas même avec l'abbé qui s'est pourtant efforcé de vous être agréable en toute chose. Nous savons qu'hormis les livres rien ne saurait attirer votre attention dans ce lieu consacré à l'étude et à la contemplation, mais nous aurions aimé que vous nous racontiez un peu vos voyages, et votre vie.

Toujours la même histoire, me dis-je, alarmé. Je ne dois pas baisser la garde ou les Hospitaliers finiront comme les chevaliers du Temple...

— Vous devez m'excuser. Mon isolement volontaire n'est nullement dû à ma condition de chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. J'ai toujours été ainsi, et je ne pense pas pouvoir changer à mon âge. Mais vous avez raison, peut-être devrais-je davantage me lier aux autres moines. Il y a peu, d'ailleurs, le frère nourricier me parlait de l'intérêt que ma présence suscite parmi les pueri oblats. Il serait peut-être bon que j'assiste à l'une de leurs récréations pour parler avec eux ?

— Vous n'y pensez pas ! Les enfants ont une imagination débordante ! Vos aventures ne réussiraient qu'à les exciter et leur enlever le sommeil alors qu'ils en ont tant besoin à cet âge... Non, je regrette, je ne puis autoriser ces visites. Vous pourriez cependant, ajouta-t-il d'un ton pensif, prendre à votre service un des pueri les plus âgés. Vous lui enseigneriez ainsi les rudiments de votre science afin qu'il prenne en charge par la suite l'hôpital et l'infirmerie.

— Excellente idée ! affirmai-je. Me laisserez-vous choisir mon assistant ou préférez-vous le nommer ?

— Oh ! rien ne presse ! Parlez avec le frère nourricier et choisissez le novice qui vous paraîtra posséder les plus grandes aptitudes.

Après tout, me dis-je, agréablement surpris, ce moine n'est pas devenu prieur par hasard.

L'après-midi même, je prenais le chemin de la bibliothèque et sortais des rayonnages des archives les chartae correspondant à

l'année 1303, année de naissance de Jonas. Sur mon lectorile, à côté d'un bel exemplaire des Commentaires sur l'Apocalypse de Beatus et d'un traité d'Averroès, j'empilais une montagne de documents traitant de donations, de travaux entrepris pour la construction de greniers à grain ou la restauration des nefs de l'église, de récoltes, enregistrant les naissances et morts des serfs, les testaments, les achats, les ventes, bref un nombre invraisemblable de faits officiels et ennuyeux. Armé d'une patience infinie, je les épluchais pendant deux longues journées avant de tomber enfin sur les informations concernant les enfants abandonnés dans l'abbaye cette année-là. Je me réjouis alors de ne pas connaître le prénom que les moines avaient donné au jeune Jonas. Cette année-là, trois enfants avaient été abandonnés, et de cette manière aucune préférence ne pouvait ternir ma lecture.

L'une de ces créatures, cependant, se détacha immédiatement du lot : le 12 juin, à l'aube, le frère operarius, qui sortait pour réparer les ailes cassées d'un moulin, trouva dans un panier posé sur le seuil de la porte un nouveau-né, enveloppé dans de riches vêtements dénués cependant de tout signe distinctif. L'enfant portait au cou une petite amulette de jais noir en forme de poisson sertie dans une monture d'argent – ce qui perturba les moines : et s'il s'agissait d'un enfant juif ? Ils trouvèrent, dissimulée entre les langes, une lettre non scellée demandant que l'enfant soit baptisé selon les rites chrétiens avec le nom de Garcia. Mes recherches avaient abouti ! Je possédais désormais toutes les preuves qui m'étaient nécessaires. Il me fallait maintenant vérifier que le Garcia des documents était bien le Jonas de l'infirmerie. Alors que je me dirigeais, peu de temps après, vers la maison des pueri oblatis avec l'intention de sélectionner mon futur apprenti, le destin me joua un de ses tours dont il avait le secret ! Je n'avais pas passé le seuil de la porte qu'un cri répondait soudain à toutes mes questions :

— Garciaaaaa !

Ledit Garcia passa comme une flèche devant moi, son habit relevé jusqu'aux cuisses comme lorsqu'il s'était échappé de l'infirmerie.

Et ce fut Noël de nouveau, mais cette année-là les fêtes furent assombries par le décès de l'abbé de Ponç de Riba. Je m'étais efforcé, sans grand succès, de soulager ses douleurs avec de fortes doses de pavot somnifère, mais cela n'avait guère servi. En palpant son ventre aussi gonflé et tendu que celui d'une femme enceinte, je sus qu'il n'y avait plus aucun espoir. Je lui proposai néanmoins d'extirper cette tumeur maligne, mais il refusa sans détour. Il rendit l'âme dans de

grandes souffrances le jour de l'Épiphanie de l'an 1317. Le bruit effroyable de la crécelle se fit entendre trois jours durant dans tout le monastère, rendant plus oppressant encore le deuil dans lequel était plongée la communauté.

Les funérailles durèrent plusieurs mois et furent chargées de faste et de pompe. Les prélats des abbayes soeurs de France, d'Angleterre, d'Italie y assistèrent. Enfin, au début du mois d'avril, la communauté dans son entier s'enferma. Le chapitre, présidé par l'abbé de la maison mère, le monastère français de Bellicourt, devait élire un nouvel Abba. Les délibérations se succédèrent sans qu'aucune information sur ce qui se passait à l'intérieur ne filtre pour les rares d'entre nous qui étions tenus à l'écart des conciliabules. Mais au terme de la première semaine, nous nous étions habitués à la situation. Et en profitions même, la présence de l'abbé de Bellicourt aidant grandement à améliorer la qualité et la quantité de nos repas. Nos portions de viande avaient notablement augmenté, et comme nous approchions de l'été, le frère cuisinier accompagnait les mets de sauce au persil ou au verjus. De même, la quantité quotidienne de pain passa d'une demi-livre à une livre entière par personne.

Le chapitre en était à sa troisième semaine quand, par une chaude journée, et dans un silence total, le novice de la tour lanterne fit soudain sonner la cloche avec énergie, annonçant l'arrivée de visiteurs. Le sous-prieur quitta aussitôt la salle capitulaire pour prendre en charge les nouveaux venus, et le frère cellérier retira du verger où ils travaillaient plusieurs serfs qu'il chargea des devoirs d'hospitalité pendant l'absence des moines.

Je travaillais alors avec Jonas dans la forge. Je lui apprenais à limer les délicats instruments chirurgicaux que nous avions réussi à fabriquer, non sans mal, en copiant ceux qui étaient décrits par maître Abulcasis. Cette tâche exigeait toute notre attention car, privés des conseils du frère forgeron, nous façonnions souvent des instruments trop fragiles qui finissaient par se casser entre nos mains comme des statuettes d'argile. Notre concentration était telle que nous ne sortîmes pas recevoir nos visiteurs comme il eût été convenable de le faire. Mais ces derniers ne tardèrent guère à se présenter.

— Chevalier Galcerán de Born, cria une voix familière, comment osez-vous porter ce tablier sale de forgeron en présence des frères milites de votre ordre !

— Johannot de Talhull... ! Gérard ! m'exclamai-je en levant brusquement la tête.

— Vous serez sévèrement sanctionné par le grand maître ! brama mon frère Jehannot en me serrant à son tour dans ses bras.

En entendant le cliquetis des cottes de mailles et des épées, j'eus soudain l'impression de me réveiller d'un long sommeil.

— Frères ! balbutiai-je, effaré, mais, que faites-vous ici ?

— Fini les vacances, frère, il est temps de se remettre au travail, dit Gérard en riant et me serrant dans ses bras à son tour.

— Nous sommes venus te tirer de cette vie facile de moine gras et oisif.

Je me laissai tomber, encore tout étourdi, sur une des banquettes et contemplai, béat d'admiration, mes frères d'armes avec leurs manteaux noirs, leurs longues barbes sortant de leurs coiffes de mailles et leurs épées bénies au côté. J'avais devant moi les deux chevaliers hospitaliers les plus dignes et honorables de toute la chrétienté. Nous avions livré tant de batailles ensemble sans crainte de la mort, parcouru tant de chemins, consacré tant d'heures à l'étude et à l'entraînement. Nous avions servi tant de fois côte à côte. Je n'avais pas réalisé jusqu'à maintenant à quel point ils m'avaient manqué ni comme j'étais impatient de rentrer...

— Très bien, dis-je en me levant. Partons ! J'ai appris ici tout ce que je désirais apprendre !

— Halte-là ! Où crois-tu donc aller comme ça ? s'écria Gérard.

Il m'arrêta brusquement, posant sa main gantée sur ma poitrine.

— Mais vous venez de dire que je devais rentrer !

— Mais pas à Rhodes, frère. Pas encore.

Je suppose que je dus prendre un air totalement effaré.

— Ah ! non, alors là, pas question ! me prévint Jehannot. Par ma foi, je ne supporte pas de voir des larmes dans les yeux d'un hospitalier.

— Ne dites pas de bêtises, frère ! Les larmes seront dans vos vilains yeux dès que j'aurai repris mon épée... et la force de la brandir, bien sûr.

— En effet, chevalier, ton aspect laisse à...

— Taisez-vous tous les deux ! vociféra Gérard, et toi Jehannot, remets-lui les lettres !

— Les lettres... ? Quelles lettres ?

— Trois missives très importantes, frère Galcerán : l'une du sénéchal de Rhodes auquel tu dois obéissance ; l'autre du grand commandeur des hospitaliers en France sous les ordres duquel tu vas passer ; et pour finir, une troisième de Sa Sainteté le pape Jean XXII, que le Très-Haut protège, seul responsable de cet embrouillamini épistolaire.

Je ne pus murmurer qu'un triste « Grands dieux ! » avant de retomber brusquement sur le banc.

Les lettres étaient fort brèves. Celle du sénéchal m'indiquait que je devais me mettre aux ordres du grand commandeur de France avant la fin du mois de mai. Ce dernier m'informait à son tour que je devais me présenter au siège pontifical d'Avignon avant le premier juin, et la dernière contenait ma nomination comme légat pontifical, avec tous les droits et honneurs attachés à cette fonction ; parmi eux, celui de choisir les chevaux les plus rapides dans les écuries de tout monastère, paroisse ou maison chrétienne situés entre Ponç de Riba et Avignon... Bref, on m'attendait à Avignon dans deux semaines... Admirable.

Je me chargeai de trouver un logement pour mes frères, puis, l'après-midi étant bien avancé, m'enfermai dans l'église pour méditer. Il n'est jamais bon d'agir sans avoir prévu auparavant tous les mouvements probables de la partie, sans en avoir calculé toutes les possibilités – les plus vraisemblables du moins –, sans avoir réfléchi avec soin aux pertes et bénéfices probables, aux éventuelles conséquences et répercussions de votre action sur votre vie et celle de ceux dont vous êtes responsable... même s'ils l'ignorent, comme c'était le cas pour Jonas. Je passai ainsi la fin de l'après-midi et toute la nuit seul dans l'église, vêtu pour la dernière fois de l'habit blanc que je comptais abandonner au lever du jour pour reprendre définitivement ma tenue de chevalier et renaître sous les traits du Galcerán qui avait débarqué à Barcelone dix-sept mois plus tôt.

Je chantai les mâtines avec les moines dans la salle capitulaire, et demandai au prieur qu'il voulût bien me recevoir quelques instants pour l'informer de mon départ précipité. Je ne lui aurais jamais donné de détails sur les raisons de ce brusque changement si je n'avais espéré obtenir en contrepartie un gain d'une plus grande valeur. J'exhibai donc sous ses yeux la lettre du pape qui le laissa bouche bée, et lui fis croire que je me confiais à lui comme à un ami. Je lui avouai que cette nomination me troublait beaucoup et que j'étais déçu de devoir quitter Ponç de Riba au moment précis où il allait être élu abbé. Avant qu'il ne puisse dire un mot, profitant de ce que je le tenais tout étourdi et

plein d'illusions, je lui demandai la permission d'emmener le novice Garcia afin de ne pas interrompre son apprentissage, l'assurant qu'il reviendrait dans un an, mûr et instruit, prêt à prendre les voeux. Je lui jurai que le garçon résiderait toujours dans le monastère mauricien le plus proche du lieu où je me trouverais, et qu'il accomplirait toutes les obligations et pratiques propres à son ordre.

Il va sans dire que je commis un parjure sciemment et que toutes ces belles paroles n'étaient qu'un long tissu de mensonges. Mais il me fallait obtenir la garde de Jonas des mains du prieur et le sortir de ces murs derrière lesquels il ne retournerait jamais.

Et c'est ainsi qu'à midi un cortège formé par trois chevaliers hospitaliers, deux écuyers, un novice de bientôt quatorze ans, et deux mules chargées de l'équipage, quittait le couvent sous un soleil accablant et se dirigeait vers le nord, jusqu'à Barcelone.

II

Les luttes incessantes entre les familles Gaetani et Colonna qui avaient converti Rome en un champ de bataille obligèrent le pape Benoît XI à chercher un abri plus sûr hors du royaume d'Italie. Son successeur, Clément V, ancien archevêque de Bordeaux, décida de ne pas quitter la France tant que la situation à Rome serait aussi dangereuse. Ainsi commença la période connue, on ne sait pourquoi, sous le nom de « la seconde captivité de Babylone ». La situation ne s'améliorant guère, Jean XXII, élu deux ans après la mort de Clément – années durant lesquelles le siège de saint Pierre demeura vide pour la première fois de son histoire –, choisit de rester dans son palais épiscopal d'Avignon qui devint ainsi le centre de la chrétienté. Personne ne pouvait dire si le pontificat reviendrait jamais en Italie...

Ce qui était bien clair par contre en ce mois d'avril 1317, c'est que Jonas et moi devions parcourir quatre cent soixante milles à dos de cheval, en passant par les dangereux défilés pyrénéens. Nous n'avions pas de temps à perdre, mais je m'attardais bien plus longtemps qu'il n'eût été souhaitable à Barcelone pour faire mes adieux à Johannot et Gérard qui devaient retourner à Rhodes.

Puis, sans prendre plus de répit, je traversai avec Jonas Foix et le Languedoc avant de faire une halte de deux jours à Narbonne pour nous reposer et changer nos montures. En général, nous dormions près de la route, sur nos capes, à l'abri d'un bon feu. Au début, Jonas se plaignait souvent des désagréments auxquels il n'était pas habitué. Mais il découvrit rapidement le plaisir de dormir à la belle étoile, le corps en contact avec la terre nourricière. Je ne pouvais encore lui expliquer à quel point ce lien avec les forces secrètes de la vie était important – il n'avait pas encore été initié –, mais je le vis reverdir comme une plante au printemps. Le pâle novice maigrichon de Ponç de Riba qui était déjà presque aussi grand que moi devint le vigoureux écuyer qui devait accompagner tout chevalier digne de ce nom.

Béziers fut traversée au grand galop, et il nous fallut une seule journée pour aller de Montpellier à Nîmes. Le 31 mai, à la dernière heure de l'après-midi, nous pénétrions enfin sur les terres papales du Comtat Venaissin, stratégiquement situées entre la France, l'Allemagne et l'Italie. Le soleil n'avait pas encore disparu derrière nous que nos montures franchissaient d'un pas résonnant le magnifique pont Saint-

Bénezet.

Le palais épiscopal fut le premier édifice qui se présenta à nous une fois les murailles d'Avignon franchies. Épuisés, nous fîmes avancer nos chevaux au pas vers le quartier juif. La commanderie des chevaliers de l'Hôpital Saint-Jean se trouvait juste derrière.

Un serf nous ouvrit les portes et se chargea de nos montures tandis qu'un armiger nous escortait vers l'intérieur.

— Où voulez-vous loger votre écuyer ? me demanda-t-il sans tourner la tête.

— Emmenez-le avec vous, frère. Qu'il dorme avec ses compagnons.

Jonas eut un mouvement d'impatience et me jeta un regard courroucé.

— Je suis désolé, frère Galcerán, dit-il, mais je ne peux pas dormir dans une maison d'hospitaliers.

— Ah ! non ? répondis-je, amusé, tout en avançant par de longs couloirs recouverts de riches tapis. Et tu veux dormir où exactement ?

— Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais loger dans le couvent mauricien le plus proche, comme vous l'aviez d'ailleurs promis au prieur de mon monastère. Depuis le début de notre voyage, vous avez déjà manqué tant de fois à votre parole...

J'aurais dû punir son insolence, mais je préférais le voir ainsi que converti en un moine soumis de Ponç de Riba.

— Bien. Tu peux partir. Mais je veux te voir demain à l'aube dans la cour avec nos montures prêtes.

Notre escorte toussota.

— Frère...

— Parlez.

— Je regrette, mais il n'y a aucun couvent mauricien dans la cité d'Avignon.

Il s'arrêta devant une porte magnifiquement ornée et souleva les poignées avec les deux mains.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il.

— Très bien. Écoute, Jonas, dis-je d'un ton exaspéré à mon

compagnon en me tournant vers lui. Tu vas suivre ce jeune écuyer et dormir avec lui et ses compagnons. Demain matin, tu te laveras à fond à l'eau froide, et tu feras disparaître ce vieil habit de moinillon. Tu peux partir maintenant.

Le grand commandeur de France, le prieur d'Avignon et d'autres éminents personnages m'attendaient dans la salle. J'eus honte de mon aspect débraillé mais ils ne semblèrent attacher aucune importance à mes vêtements sales qui empestaient, ni à ma barbe de plusieurs jours. En réalité, cette brève entrevue devait me préparer à ma rencontre avec le pape. Seul le grand commandeur de France, Robert d'Arthus Bertrand, duc de Soyecourt, devait m'accompagner. À ma grande surprise – le pape n'avait pas de bonnes relations avec eux à cause de leur fameuse thèse sur la pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ –, il m'annonça que nous irions au rendez-vous à pied déguisés en franciscains et que le pape nous attendait dans ses appartements privés à matines.

— À matines ! hurlai-je, effrayé. Monseigneur Robert, par charité, ordonnez, je vous prie, que l'on me prépare immédiatement un bain. Je ne peux me présenter ainsi devant Sa Sainteté. Et s'il nous reste encore un peu de temps, j'aimerais aussi me restaurer.

— Tranquillisez-vous, frère, un bon repas vous attend, ainsi qu'un barbier ! Et ne vous inquiétez pas, il nous reste encore trois heures.

Il faisait nuit noire quand deux poverellos franciscains, le commandeur et moi, affrontèrent les questions des patrouilles qui faisaient leur ronde de nuit dans la citadelle. Très sereins, nous répondions simplement que l'on nous avait appelés au secours d'une vieille femme sans famille qui agonisait dans la sacristie de la cathédrale de Notre-Dame-des-Doms. C'était une réponse absurde. Si les soldats avaient pris le temps de réfléchir, ils se seraient aperçus qu'à cette heure aucun moine, même franciscain, ne quitterait son couvent pour aider une mourante qui pouvait recevoir les derniers sacrements des mains du prélat de l'église dans laquelle elle se trouvait. Mais cette idée ne les effleura même pas et ils nous laissèrent passer. Je dis toujours que les gens ne réfléchissent pas assez.

Notre-Dame-des-Doms, située près du palais épiscopal, dans l'enceinte protégée par les anciennes murailles romaines, était une destination parfaite. Elle nous permettait d'avancer dans la bonne direction sans éveiller de soupçons. Après un petit détour, nous nous retrouvâmes soudain devant les écuries du pape.

— Regardez, murmura frère Robert, les portes sont entrebâillées.

Je poussai le portail, et me glissai à l'intérieur. Il faisait chaud et humide. Quelques animaux alertés par notre présence hennirent et piaffèrent. Mais, heureusement, personne ne vint vérifier ce qui se passait.

Une lanterne posée stratégiquement dans la sellerie nous indiqua le bon chemin. D'autres signaux semblables nous guidèrent jusqu'à la chambre à coucher du pape. Nous pûmes y entrer par une porte dérobée que cachait une lourde tenture damassée.

Le feu qui brûlait dans la cheminée réchauffait la pièce où trônait un énorme lit à baldaquin dont les rideaux portaient les armoiries pontificales. Posées sur une simple table de bois, trois coupes d'or et une jarre d'argent remplie de vin nous indiquèrent que notre présence était attendue et que nous devions nous préparer à voir entrer notre amphitryon.

— Ce qui est bizarre..., murmura frère Robert – je le dépassais d'une bonne tête, aussi ne me regardait-il jamais quand il me parlait –, c'est que l'on puisse vider ainsi tout un palais sans que personne ne pose la moindre question.

— Écoutez ! dis-je. Tout le monde est rassemblé en bas. Vous ne les entendez pas chanter matines sous vos pieds ? Le pape a dû appeler tout son personnel à la prière pour nous laisser la voie libre.

— Vous avez raison. Cet homme est rusé comme un renard. Vous saviez qu'en dépit de son âge avancé il est parvenu ; en moins d'un an, à prendre avec fermeté les rênes de la curie et à remplir les coffres vides du Trésor apostolique ? On parle déjà de millions de florins d'or...

— Je viens de passer plus d'une année à moitié enfermé dans un monastère mauricien, dis-je pour m'excuser de mon ignorance, et j'ignore à peu près tout des événements récents.

— Eh bien voilà : d'après ce que l'on raconte, après deux années passées en conclave sans pouvoir se décider, les pères conciliaires ont fini par choisir le moindre mai, c'est-à-dire Jean XXII. Nommé par ennui, il s'est finalement révélé un excellent choix. Il a un caractère fort, audacieux et tenace, et il s'emploie à résoudre, l'un après l'autre, tous les problèmes qu'avait l'Église avant son arrivée.

Pendant que frère Robert m'exposait avec une admiration évidente les prouesses du nouveau pape, je notai que les prières touchaient à leur fin. On commençait à entendre les pas feutrés et les voix étouffées des domestiques. Peu de temps après, la porte s'ouvrait

et Sa Sainteté faisait son apparition, précédée d'un valet de chambre empressé.

Jean XXII, né Jacques d'Euse, était un homme petit, d'aspect insignifiant, qui se déplaçait avec lenteur et élégance comme s'il exécutait une danse mystérieuse dont lui seul entendait la musique. Il avait de petits yeux ronds, très rapprochés, et son visage, qui s'affinait vers son menton, lui donnait l'étrange aspect d'un dangereux rapace. Il portait une grande cape de couleur pourpre qui traînait par terre. Alors qu'il enlevait sa calotte, sa noble petite tête apparut nue et ronde comme une balle. J'imitai frère Robert qui, en dépit de son habit franciscain, posa un genou à terre d'un geste militaire et baissa la tête en attendant la bénédiction du pape. Elle se fit longuement attendre car tandis que nous demeurions dans cette position inconfortable, Sa Sainteté s'assit dans un fauteuil de brocart, laissa son valet arranger soigneusement les plis de ses vêtements, et but un grand verre de vin chaud sans nous prêter la moindre attention. Enfin, il toussa légèrement et nous offrit son très bel anneau pastoral fait d'un énorme rubis pour que nous le baisions.

— Pax vobiscum..., murmura-t-il d'un ton routinier.

— Et cum spirituo tuo, répondis-je en même temps que frère Robert.

— Levez-vous, chevaliers, et prenez place.

Le valet de chambre nous offrit une coupe de vin chaud. Nous la primes avidement, prêts à écouter ce que le Saint-Père voulait nous dire.

— Vous devez être Galcerán de Born, commença-t-il en s'adressant à moi, celui que tous appellent le Perquisitore.

— Oui, Votre Sainteté.

— Vous devez être fier, chevalier de Born, reprit-il d'un ton acrimonieux et d'une voix aiguë, tout en tambourinant des doigts sur les bras de son fauteuil. Votre grand maître ne tarit pas d'éloges sur vous. Lorsque je me suis adressé à lui, il m'a répondu que vous étiez l'homme parfait pour la mission délicate dont nous allons vous charger. Il a dit, autant que vous le sachiez, que vous étiez un moine dévot, un homme de ressources, un stratège doté d'une extraordinaire capacité pour découvrir la vérité, et que non seulement vous jouissiez d'une grande réputation comme médecin, mais que vous saviez mener une enquête dans la plus grande discrétion et résoudre les énigmes comme personne n'était capable de le faire. Tout cela est-il vrai,

chevalier Galcerán ?

— Je ne saurais dire, Votre Sainteté, murmurai-je un peu écrasé sous cette avalanche de compliments. Mais il est vrai que j'ai participé avec succès à l'éclaircissement de certaines énigmes. Vous savez bien qu'en fin de compte les hommes ne sont que des hommes, bien que l'Esprit veille au salut de leurs âmes.

Le pape fit un geste d'ennui, et ramassa les pans de sa cape. Je pensais que j'avais assez parlé et me dis que je n'ouvrais plus la bouche tant que l'on ne me l'aurait pas demandé expressément.

— Bien, chevalier Galcerán. C'est donc en toute confiance que je vais vous confier une mission importante qui peut altérer le cours de mon règne. Rien de ce qui se dira aujourd'hui ici ne devra sortir d'entre ces quatre murs. J'en appelle à votre vœu d'obéissance.

— Il ne parlera pas, Votre Sainteté, assura mon supérieur.

Le pape hocha la tête plusieurs fois.

— Je suppose que vous êtes au courant des désagréables événements qui ont amené mon prédécesseur à dissoudre le dangereux ordre du Temple, n'est-ce pas ? me demanda-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Je ne pus retenir une expression de surprise incrédule et de mécontentement que j'essayai de chasser immédiatement. Si la mission que le pape voulait me confier était liée aux Templiers, je venais de me jeter dans la gueule du loup.

J'avais entendu tant de fois l'histoire de cet ordre que tous ses horribles détails me revinrent aussitôt en mémoire malgré le regard froid et inquisiteur de Jean XXII.

Trois ans plus tôt, le 19 mars 1314, Jacques de Molay, grand maître de l'ordre du Temple, et Geoffroy de Charney, précepteur de Normandie, mouraient sur le bûcher, accusés de parjure et d'hérésie. Tel fut le tragique dénouement des sept années de persécutions et de tortures qui mirent fin à l'ordre militaire le plus puissant de la chrétienté. Pendant deux siècles, les Templiers avaient été les maîtres de plus de la moitié des territoires d'Europe, possédant des richesses incalculables. Le Temple, principal banquier des grands seigneurs et de certains royaumes chrétiens d'Occident, gérait, depuis Louis IX, le trésor royal de France. Pour beaucoup, c'était là précisément ce qui avait causé sa disgrâce. Le petit-fils de Saint Louis, Philippe le Bel, accablé de dettes, avait chargé son garde des Sceaux et homme de confiance, Guillaume de Nogaret, de créer lentement les conditions

favorables au démantèlement et à la disparition définitive de l'ordre du Temple. Les premières arrestations eurent lieu en octobre 1307.

Pour se justifier devant toutes les cours d'Europe surprises d'un tel affront contre l'ordre tout-puissant, Philippe IV prétendit détenir des preuves irréfutables démontrant que les Templiers avaient commis de terribles délits : hérésie, sacrilège, sodomie, idolâtrie, blasphème, sorcellerie et apostasie... En tout, quatorze actes d'accusation avoués par les Templiers eux-mêmes sous la torture. Tandis que les rois d'Angleterre, d'Allemagne, d'Aragon, de Castille et du Portugal mettaient en doute ces inculpations, le pape Clément V, sous la pression du roi de France qui lui avait donné la papauté, décida de supprimer l'ordre des chevaliers du Temple. La bulle *Considerantes Dudum* obligea alors tous les royaumes chrétiens à mettre sous la juridiction de la Sainte Inquisition tous les Templiers se trouvant sur leurs territoires.

A partir de ce moment, le monarque français se considéra comme légalement autorisé à mener jusqu'à son terme sa vengeance personnelle. Il donna toute liberté d'action à Guillaume de Nogaret.

Trente-six Templiers moururent pendant les interrogatoires, cinquante-quatre furent brûlés, tous ceux qui refusèrent de reconnaître leurs crimes furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, et seuls ceux qui les reconnurent en public furent libérés en 1312. Ils quittèrent Paris et la France au cours des jours suivants.

La voix de Jean XXII me rappela brusquement à la réalité :

— Vous savez donc que des Templiers français ont fui vers des royaumes plus cléments que celui des Capet, et qu'avec notre permission de nouveaux ordres militaires se sont formés. Plus petits et moins dangereux, ils sont désormais chargés de certaines tâches que remplissaient autrefois les chevaliers du Temple. Cela donne aujourd'hui un ensemble qui complique le difficile équilibre politique établi entre les royaumes chrétiens. Les Templiers portugais ont ainsi reçu un traitement très différent de celui de leurs frères...

J'acquiesçai d'un léger hochement de tête.

— De fait, le Portugal est le seul royaume de toute la chrétienté qui a refusé de les soumettre à l'Inquisition, les protégeant du chevalet de torture et du supplice des brodequins. Pourquoi ce royaume a-t-il désobéi à tous les mandats du pape ? Parce que don Diniz, son roi, est un fervent disciple de l'esprit Templier... Mais cela ne lui a pas suffi ! hurla le pape, indigné, il prétend maintenant me rendre la risée de tous !

Il vida d'un trait sa coupe de vin et la reposa sur la table d'un geste brusque. Le valet de chambre se précipita pour la remplir.

— Écoutez-moi avec attention, frère. Nous avons reçu il y a peu la visite d'un émissaire du roi sollicitant l'autorisation de créer au Portugal un nouvel ordre militaire qui recevrait le nom d'ordre des chevaliers du Christ. L'insolence du roi est telle qu'il a osé nous envoyer un Templier connu, Joao Lourenço, qui attend patiemment notre réponse, pour s'en retourner à bride abattue auprès de son seigneur. Que dites-vous de cela, Galcerán de Born ?

— Je pense que le roi du Portugal agit selon un plan parfaitement prémédité, Saint-Père.

— Soyez plus précis.

— Il est clair qu'il compte permettre aux Templiers de poursuivre leurs activités dans son royaume. Le fait d'envoyer un membre de cet ordre comme ambassadeur prouve qu'il ne craint nullement de vous offenser par sa désobéissance.

Devant l'intérêt évident du pape, je poursuivis :

— Comme vous le savez, le véritable nom de l'ordre du Temple était : ordre des pauvres chevaliers du Christ du Temple de Salomon, nom de leur première résidence en Terre sainte offerte par le roi Baudouin aux neuf premiers fondateurs. Ainsi la différence entre le nom du nouvel ordre et celui qui a disparu ne tient qu'à un seul mot. Bien inutile d'ailleurs. Sur ce point, le roi du Portugal se montre cohérent au moins.

— Poursuivez.

— S'il compte rétablir les Templiers, il lui faut non seulement changer leur nom, mais aussi leur rendre leurs anciennes possessions. À qui appartiennent-elles actuellement ?

— À don Diniz, dit le pape avec ressentiment.

Comme l'ordonnait la bulle papale, il a confisqué les biens des Templiers. Et il nous annonce maintenant en toute tranquillité qu'il compte doter cet ordre nouveau de ces biens ! Pour couronner toutes ces indignités, il nous fait savoir que les chevaliers du Christ seront régis par les lois de l'ordre de Calatrava qui est lui-même fondé sur la règle cistercienne. Celle-ci, bien que le roi du Portugal se garde bien de nous le dire, est identique à celle des milites Templi Salomonis.

Il but une longue gorgée de vin, vidant de nouveau sa coupe d'un

trait, et la reposa sur la table d'un geste sec. Il était réellement indigné, le visage congestionné par la colère. Cela dénotait sans aucun doute une nature profondément sanguine, et aussi bilieuse, très différente au fond de l'image de lenteur impassible qu'il avait donnée en entrant. Ce que m'avait raconté frère Robert sur ses triomphes rapides et son caractère énergique ne m'étonnait plus maintenant.

— Vous devez vous demander quelle importance tout cela peut bien avoir ? Eh bien, sans parler de l'humiliation publique que don Diniz veut nous infliger à la face du monde, se riant de l'Église et de son pasteur, il reste encore deux ou trois choses. Imaginez un instant que nous lui refusions notre permission, que se passera-t-il ?

— Je ne sais pas quel..., interrompis-je sans me rendre compte.

— Je n'ai pas terminé, frère ! cria-t-il. Si l'ordre du Temple voit son désir de renaître de ses cendres au Portugal contrecarré par moi, il essaiera probablement de faire élire un nouveau pape plus en accord avec ses plans. Il se peut très bien qu'outre ce Joao Lourenço que nous a envoyé don Diniz, d'autres Templiers cachés dans la forteresse attendent ma réponse pour en finir avec moi si cela se révèle nécessaire.

— Même si vous aviez raison, osai-je dire, l'ordre des Templiers prendrait alors le risque de voir le prochain pape lui refuser l'autorisation à son tour. Et alors que fera-t-il... Assassiner un pape après l'autre jusqu'à ce qu'il en trouve un qui se soumette enfin à ses exigences ?

— Oui, oui, je vois où vous voulez en venir, mais vous n'y êtes pas du tout ! Il ne s'agit pas du prochain pape ou des cinquante prochains papes... Il s'agit de moi, de ma pauvre vie mise au service de Dieu et de l'Église ! La question est : les Templiers oseront-ils me tuer si je rejette leur demande ? Peut-être pas, il se peut que leur réputation soit exagérée... Vous vous souvenez de la malédiction de Jacques de Molay ? Vous avez entendu parler de l'affaire ?

Selon la légende qui avait circulé de bouche à oreille et fait le tour de la chrétienté, quand les flammes du bûcher sur lequel brûlait Jacques de Molay, ultime grand maître de l'Ordre, tremblèrent sous une forte rafale de vent, le condamné demeura visible pendant quelques instants. Profitant de cette trouée, le grand maître, qui avait la tête levée vers la fenêtre du palais où se trouvaient le roi, le pape et le garde des Sceaux, hurla à pleins poumons : « Nekan, Ado-nai !... Chol Begoal... Pape Clément V !... Chevalier Guillaume de Nogaret !... Roi Philippe IV ! : je vous condamne à comparaître devant le tribunal

de Dieu avant une année pour recevoir votre juste châtement... Maudits ! Maudits soyez-vous jusqu'à la treizième génération ! » Un silence menaçant suivit ses paroles avant que son corps ne disparaisse à jamais entre les flammes. Le plus terrible fut qu'en effet la malédiction s'accomplit : les trois hommes moururent dans l'année.

— Les rumeurs qui circulent sur ces décès, poursuivit Jean XXII, ne sont peut-être rien d'autre que des fables inventées par le peuple, des mensonges que l'ordre du Temple a fait lui-même circuler pour accroître son image de force armée, secrète et puissante, à laquelle nul ne peut échapper. Qu'en dites-vous, frère ?

— C'est possible, Votre Sainteté.

— Oui, c'est possible... Mais moi, j'ai besoin de certitudes ! Je vous charge donc de tirer cette histoire au clair. Telle est votre mission. Je veux des preuves, don Galcerán, des preuves qui me permettront de déterminer clairement si les morts du roi Philippe, du conseiller Nogaret et du pape Clément V relevaient de la volonté de Dieu ou bien de ce misérable Jacques de Molay. Votre savoir de médecin et votre grande sagacité vous seront bien précieux. Mettez vos dons au service de l'Église et apportez-nous les confirmations que je vous demande. Si ces trois décès sont dus à la volonté de Notre-Seigneur, je pourrai repousser en toute sérénité la demande de don Diniz sans crainte de mourir assassiné. Mais s'ils sont l'œuvre des Templiers... Alors toute la chrétienté devra vivre sous la menace de ces criminels qui se prétendent moines.

— La tâche est immense, Votre Sainteté, protestai-je.

Je remarquai soudain que j'étais couvert de sueur.

— Je ne crois pas pouvoir la mener à bien. Ce que vous me demandez me paraît impossible à découvrir, surtout si les Templiers sont bien les assassins.

— C'est un ordre, frère Galcerán de Born, murmura le grand commandeur de France d'un ton ferme.

— Vous devrez commencer au plus vite ! Nous avons peu de temps, rappelez-vous que le Templier attend dans la forteresse.

Je secouai la tête dans un geste d'impuissance. La mission était irréalisable, mais je n'avais aucune échappatoire. J'avais reçu un ordre auquel je ne pouvais désobéir sous aucun prétexte. Je devais taire mon indignation et me soumettre.

— J'aurais besoin, pour commencer, de tous les rapports et

documents concernant ces affaires... Ainsi que de l'autorisation d'interroger certains témoins, et de consulter des archives pour...

— Tout cela a été prévu, me coupa le pape qui avait l'agaçante habitude de ne jamais vous laisser finir vos phrases. Vous trouverez là-dedans tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin ainsi que de l'argent, ajouta-t-il en me tendant un chartapacium de cuir qu'il sortit d'un coffre se trouvant au pied de la table. Bien entendu, vous n'aurez aucun papier qui vous reconnaisse comme envoyé papal et vous ne jouirez pas de ma protection si vous veniez à être découvert. Toutes les autorisations que vous demanderez devront vous être fournies par votre propre ordre... D'autres questions ?

— Non, aucune, Votre Sainteté.

— Splendide ! J'attends de vos nouvelles au plus vite, conclut-il en me tendant l'anneau pastoral.

Le chemin du retour fut silencieux. L'énergie du petit pape nous avait complètement épuisés. Alors que nous pénétrions dans la commanderie sous les premières lueurs de l'aube, frère Robert m'invita à prendre une dernière coupe de vin chaud dans ses appartements privés. J'étais fatigué, et préoccupé, mais il était impossible de refuser.

— Frère de Born..., commença le commandeur quand nous fûmes installés avec nos coupes de vin entre les mains. Nous avons une autre mission pour vous.

— La tâche que m'a confiée le pape est déjà bien assez lourde, j'espère que mon ordre sera moins exigeant.

— Non, non... Les deux sont liées. Mais vous allez comprendre : le grand maître et le grand sénéchal ont pensé que, puisque vous deviez vous déplacer dans certains milieux, entrer en contact avec certaines personnes et entendre certaines choses, vous pourriez aussi recueillir certaines informations importantes pour notre ordre.

— Je vous écoute.

— Comme vous le savez, après la dissolution de l'ordre du Temple, ses immenses richesses et possessions devaient être divisées à parts égales entre les rois chrétiens et notre ordre. La répartition définitive de ces nombreux biens nous a coûté trois années de durs procès avec les rois de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Je peux vous assurer que les chevaliers hospitaliers qui ont permis de conclure tous ces accords ont bien mérité le paradis par leur patience et leur diplomatie. Je n'ai jamais vu d'arrangements aussi

difficiles à obtenir ni de victoires aussi peu satisfaisantes. Les biens des Templiers furent distribués en fonction des quantités qui, selon les documents, se trouvaient entre les mains des comptables et trésoriers royaux, ainsi que des banquiers lombards et juifs. Mais les coffres censés contenir tous ces biens étaient vides, totalement vides !

— Comment ?

Frère Robert fit un geste de la main me demandant patience.

— On chargea rapidement d'autres personnes de mener une étude plus approfondie pour essayer de comprendre où était passé l'or des Templiers – heureusement, ils n'avaient pu cacher ni les châteaux, ni les terres, ni le bétail, ni les moulins, ni les forges... On éplucha les documents décrivant les activités économiques de l'Ordre : donations, achats, échanges, contrats de prêt, registres, transactions, arbitrages, perception de droits... Toutes ces informations, poursuivit le commandeur d'un ton sévère, révélèrent qu'ou bien les Templiers avaient été pauvres comme Job, ou bien assez malins pour faire disparaître l'équivalent de mille cinq cents coffres remplis d'or, d'argent et de pierres précieuses, si ce n'est plus...

— Mais où sont passées toutes ces richesses ?

— Personne ne le sait, frère. C'est encore un autre de ces grands mystères que l'Ordre a laissés après sa disparition. Nous nous sommes publiquement contentés de la première explication des comptables : les Templiers étaient pauvres ; mieux valait cela qu'accepter l'humiliation d'avoir été moqués. Mais si les rois préfèrent ignorer la vérité pour des raisons de prestige personnel, nous, nous désirons récupérer les richesses qui nous reviennent légalement. Toute information que vous pourrez obtenir à ce sujet pendant votre mission pour le pape est d'une importance vitale pour notre ordre. Pensez à tous les hôpitaux que l'on pourrait construire avec cet argent, toutes les oeuvres de miséricorde que l'on pourrait réaliser, tous les hospices que l'on pourrait fonder.

— Et comme nous deviendrions puissants et influents, ajoutai-je d'un ton critique. Presque autant que les Templiers avant leur disparition.

— Oui, cela aussi, bien sûr. Mais laissons de côté ce sujet délicat.

— Bien sûr, murmurai-je.

— Une dernière observation, frère Galcerán. Vous savez que notre ordre et celui du Temple ont été des ennemis séculiers pour des questions de réputation et de renommée. Nous avons donc pensé qu'il

valait mieux, pour mener cette enquête dans laquelle tant d'intérêts sont mêlés, que vous ne vous présentiez pas comme un frère hospitalier.

— Et sous quelle identité dois-je voyager ?

— La vôtre, frère, tout simplement. Mais vous direz que vous appartenez au nouvel ordre militaire de Santa Maria de Montesa, récemment créé par Jaime II d'Aragon pour laver son honneur sali par les rumeurs qui l'accusent d'avoir pillé sans vergogne les propriétés du Temple. Il a donc confié les propriétés les moins rentables du royaume de Valence à la fondation de ce petit ordre. Ses membres, les Montesinos, se considèrent comme les héritiers spirituels des Templiers. Dans ses listes figurent d'ailleurs une poignée d'anciens chevaliers valenciens.

— Je suis donc maintenant un Montesino de Valence.

— Vous êtes un homme sage et prudent, Perquisitore, vous savez que votre condition d'hospitalier ne manquerait pas de compliquer votre mission, tandis qu'un Montesino sera toujours bien reçu partout.

Il défit avec soin la corde grossière qui serrait son faux habit de franciscain et sortit quelques lettres scellées qu'il me tendit.

— Voici tous les sauf-conduits, autorisations et affidavits que le pape a mentionnés. Ils portent le sceau de l'ordre de Montesa. Vous y figurez en qualité de médecin. Nous avons pensé que c'était le plus simple.

Mon maître se leva avec peine de son siège, dégourdissant ses membres avec un geste de douleur. Mes os aussi craquèrent quand je me levai.

— Il est tard, frère, le soleil est déjà levé. Nous devrions nous coucher et nous reposer. Un long chemin vous attend... Mais avant que vous partiez, une dernière question : par où comptez-vous commencer ?

— Par les documents qui se trouvent dans cette serviette, répondis-je en soulevant le portefeuille que m'avait remis Jean XXII. Comme je le dis toujours, il n'est jamais bon d'agir sans avoir prévu auparavant tous les mouvements possibles de la partie.

III

Je partis pour Paris avec Jonas début juin, peu de temps après ma visite au pape, par une aube glacée et nuageuse. Nos chevaux avaient un bel aspect après toutes ces journées passées dans les écuries de la commanderie, et ils paraissaient très satisfaits de leurs luxueux harnais. Je n'aurais pu en dire autant. Outre la fatigue, je me sentais mal à l'aise, engoncé dans mes longs et élégants vêtements de cour, et parfaitement ridicule avec ces affreux brodequins rouge et or à la pointe recourbée.

Jonas, s'estimant la victime d'un rapt honteux, n'avait presque pas desserré les lèvres depuis notre première nuit, ne m'adressant la parole que lorsque cela était vraiment nécessaire. Mais je n'avais guère de temps à perdre à ces bêtises, et, absorbé par l'étude des documents du pape, je ne lui prêtais pas la moindre attention.

Deux heures après avoir quitté Avignon, je m'arrêtai soudain à l'entrée du petit village de Roquemaure.

— Nous allons faire une halte ici, annonçai-je à Jonas. Va à l'auberge et demande que l'on nous prépare un repas.

— Ici ? s'étonna mon compagnon, mais ce hameau est totalement désert !

— Tu te trompes. Demande l'auberge de François. Nous y déjeunerons. Charge-toi de tout pendant que je vais faire un tour dans les environs.

Je le vis entrer dans le village, la tête enfoncée dans les épaules, tirant derrière lui les haquenées que l'on nous avait données à Avignon pour notre équipage. Malgré mon apparente indifférence, je ne cessais d'observer Jonas qui était, en réalité, un garçon digne d'attention. Je lui pardonnais même son orgueil car il s'agissait d'un péché de famille que le temps et les coups de la vie finiraient par corriger.

Roquemaure était un hameau tout entier consacré, par sa situation sur la voie entre Avignon et Paris, à offrir le gîte et le couvert aux voyageurs. Sa proximité avec la ville diminuait un peu les bénéfices, mais l'on disait qu'en raison de son emplacement les prélats de la cour d'Avignon s'y rendaient souvent pour y abriter discrètement

leurs amours, et cela favorisait bien sûr la bonne marche du négoce.

C'est donc à Roquemaure que s'était arrêté le 20 avril 1314 au matin le cortège du malheureux pape Clément qui, malade, avait initié ce voyage vers sa ville natale, Villandraut, en Gascogne, pour se rétablir. D'après ce que j'avais pu lire, il souffrait d'attaques d'angoisse et de douleurs dont le seul symptôme physique était une fièvre persistante. L'abatement du pape obligea sa suite à chercher refuge dans l'auberge la plus connue du village, celle de François. Quelques heures plus tard, torturé par d'horribles spasmes de douleur, le pape Clément mourait en se vidant de son sang par tous les orifices de son corps.

Devant l'irréremédiable et pour éviter tout scandale étant donné la mauvaise renommée du lieu, les cardinaux de la Chambre apostolique décidèrent de transporter le cadavre en secret au prieuré dominicain d'Avignon où le pape résidait depuis le concile de Vienne en 1311. Le cardinal Henri de Saint-Valéry, camérier de Clément V, jura sur la croix que Sa Sainteté n'avait rien bu ni mangé depuis son petit déjeuner avant de quitter Avignon. Curieusement, quelque temps après, le cardinal demanda à être envoyé à Rome comme vicaire pour se charger du contrôle des impôts dans les États pontificaux.

La sombre salle à manger de la petite auberge était imprégnée d'une forte odeur de graisse. Ici et là, entre deux tonneaux de vin, des taches dégoûtantes de moisi recouvraient les murs. Jonas m'attendait, l'air sombre, assis à la seule table propre du lieu, roulant en boule des bouts de mie de pain. Je m'assis en face de lui et retirai mon manteau.

— Quel est le menu ?

— Du poisson. C'est tout ce qu'ils ont aujourd'hui.

— Très bien. Pendant qu'ils le préparent, parlons un peu tous les deux. Je te sens offensé et j'aimerais éclaircir la situation.

— Moi, je n'ai rien à dire, répondit-il d'un ton hautain avant d'ajouter aussitôt : Vous aviez fait une promesse au prier de mon monastère et vous avez manqué à votre parole.

— Quand aurais-je donc commis un tel parjure ?

— L'autre jour, en arrivant à la commanderie d'Avignon.

— Mais il n'y avait aucun couvent mauricien dans la ville ! Tu le sais bien, Jonas. Et puis, je t'ai dit que tu pouvais partir.

— Oui, mais... Depuis que nous avons quitté Ponç de Riba vous ne

m'avez jamais emmené passer une nuit dans une abbaye de mon ordre.

— Nous avons fait le voyage à une telle allure que nous avons dû dormir à la belle étoile presque toutes les nuits.

— Oui, c'est vrai...

— Alors, de quoi te plains-tu ?

Je le vis se débattre, tourmenté entre le manque d'arguments et la certitude que je ne le laisserais jamais retourner à son monastère. Si je l'observais en silence ce n'était pas par cruauté. Je voulais qu'il trouve seul la manière de défendre avec logique ce qui n'était encore qu'une sensation – même juste –, qu'il trouve en lui le meilleur moyen de l'exprimer.

— Je me plains de votre attitude, finit-il par bredouiller. Vous ne m'accordez pas l'attention qu'un apprenti est en droit d'attendre de son maître pour qu'il accomplisse ses obligations.

— De quelles obligations veux-tu parler ?

— L'oraison, la messe...

— Comment ! Je dois t'obliger à faire quelque chose qui devrait naître spontanément de toi ? Écoute, Jonas, je ne t'empêcherai jamais de prier, mais n'attends pas de moi que je te pousse à le faire. Si tu veux prier, fais-le. Autrement, tu es maintenant assez grand pour te poser sérieusement la question de ta vocation.

— Mais je ne suis pas libre ! gémit-il d'une voix de petit enfant – dans le fond il l'était encore malgré sa taille. J'ai été abandonné au monastère, et mon destin est de prononcer les vœux sacrés comme le veut la règle de saint Maurice.

— Je le sais, dis-je avec patience. C'est la règle dans un grand nombre de monastères. Mais dis-toi bien une chose : on a toujours le choix. Ta vie, à partir du moment où tu commences à exercer un certain contrôle sur elle, est faite d'un ensemble de choix ; certains seront bons, d'autres mauvais, mais ce seront les tiens. Imagine que tu veuilles grimper à un arbre dont tu ne peux voir la cime. Pour arriver au sommet, tu choisiras les branches qui te paraîtront les plus sûres, et donc abandonner certaines pour en préférer d'autres qui à leur tour t'obligeront à faire un nouveau choix. Si tu arrives là où tu voulais arriver, c'est que tu as mené ton parcours avec discernement. Sinon, cela signifie que tu as pris une décision erronée à un certain moment, et tous tes choix postérieurs ont été conditionnés par cette erreur.

— Vous réalisez ce que vous êtes en train de me dire, frère ! s'écria Jonas d'un ton apeuré. Vous niez tout simplement la prédestination, vous élevez le libre arbitre au-dessus de la providence divine !

— Non. Mais j'entends mon estomac qui commence déjà à protester avec rage. Et rappelle-toi que tu ne dois plus m'appeler « frère »... ! Aubergiste ! Aubergiste !

— Oui ! répondit un homme d'un ton brusque depuis les cuisines.

— Il arrive ce poisson ou il vous faut encore aller le pêcher à la rivière ?

— Le chevalier aime à plaisanter, on dirait ? répliqua le tavernier qui apparut soudain.

C'était un homme gras et d'aspect vulgaire. Il s'approcha de notre table tout en nettoyant ses mains qui empestaient le poisson sur son tablier couvert de taches. Il s'exprimait en provençal, langue similaire à mon catalan natal. Nous allions donc pouvoir communiquer sans difficultés.

— Nous avons faim, aubergiste. Mais je vois que vous êtes occupé, et pour mon propre bien je ne veux pas vous déranger.

— C'est trop tard ! répondit-il de mauvaise humeur. En plus, je suis seul aujourd'hui. Ma femme et mes fils sont partis chez des parents. Vous devrez vous contenter pour l'instant de cette miche de pain.

— Mais, vous êtes le fameux François ! dis-je en feignant l'admiration et en l'observant avec attention.

Il se tourna vers moi avec une nouvelle expression sur le visage. Ainsi, il était vulnérable à la flatterie... « Bien, très bien », me dis-je, satisfait. Ce type de mission requérait des qualités bien différentes de celles du soldat. J'avais souvent remarqué que les armes n'étaient pas toujours le meilleur moyen d'obtenir une information et avais développé jusqu'à la perfection l'art de la flatterie, de la persuasion et de la manipulation.

— Comment me connaissez-vous ? Je ne vous ai jamais vu par ici, dit-il d'un ton méfiant.

— En effet, je ne suis jamais venu, mais votre table est connue dans tout le Languedoc.

— Ah ? dit-il, surpris. Et qui vous a parlé de moi ?

— Oh ! beaucoup de monde, mentis-je conscient de m'être fourré dans un guêpier.

— Donnez-moi un nom.

— Voyons... Laissez-moi chercher... Ah ! voilà, mon ami Langlois qui s'est arrêté ici alors qu'il se rendait à Nevers et qui m'a dit : « Si un jour tu passes par Avignon, surtout ne rate pas l'auberge de François à Roquemaure. » Je peux citer également le comte Fulgence Delisle, vous vous souvenez de lui, non ? Il eut le plaisir de goûter à votre cuisine il y a un certain temps et fit votre éloge lors d'une fête à Toulouse. Et pour finir, mon cousin le cardinal Henri de Saint-Valéry qui vous a recommandé tout spécialement.

— Le cardinal de Saint-Valéry ? répéta-t-il en me regardant du coin de l'oeil, avec méfiance.

« Voilà un homme qui garde un secret », me dis-je. Les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter comme je l'avais imaginé.

— C'est votre cousin ?

— Oh ! un cousin lointain, rectifiai-je avec un rire. Nos mères étaient cousines. Comme vous l'aurez sans doute deviné à mon accent, je suis d'origine espagnole, mais ma mère était de Marseille.

Je donnai un léger coup de pied à Jonas sous la table pour lui faire perdre son expression ahurie.

— Je sais que mon cousin venait souvent ici quand il était camérier du pape Clément V. Il m'en a parlé plusieurs fois avant de mourir.

Je jouais le tout pour le tout mais la partie en valait la peine.

— Il est mort ?

— Oh ! oui. Il y a deux mois, à Rome.

— Diable ! laissa-t-il échapper avant de se rattraper d'un : oh ! excusez-moi !

— Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas.

— Je vous apporte tout de suite à manger, dit-il avant de disparaître dans la cuisine.

Jonas me regarda d'un air épouvanté.

— Frère Galcerán, je n'ai jamais entendu un tel issu de

mensonges !

— Cher Jonas, je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler « frère ». Tu dois apprendre à dire don Galcerán !

— Vous avez menti, répéta l'entêté.

— Oui, et alors ? Je brûlerai en enfer si cela peut te consoler.

— Je crois que j'aimerais retourner au plus vite dans mon monastère.

Sa réponse me laissa sans voix. Je n'avais pas prévu, par un sentiment erroné de possession, qu'il pourrait en appeler à sa liberté pour retourner à Ponç de Riba. J'avais cru qu'une fois avec moi il se sentirait libre pour la première fois de sa vie, qu'il serait heureux de voyager loin des moines. Mais naturellement il ignorait mes plans pour son avenir, et ne se doutait pas que sa véritable formation allait bientôt commencer. Il me fallut cependant reconnaître que je m'étais trompé de méthode. Je devais me demander comment je réagirais si j'avais de nouveau l'âge de Jonas.

— Bien, mon garçon, dis-je après quelques minutes de silence. Il y a quelque chose que tu dois savoir.

Mais tu devras garder le plus grand secret à ce sujet. Donne-moi ta parole que tu te tairas, sinon, tu es libre de retourner au monastère.

Je suppose qu'au fond il n'avait jamais eu l'intention de m'abandonner ne serait-ce qu'à cause de la peur que lui donnait la perspective d'un long chemin de retour seul. Mais ce coquin était aussi malin que moi et il apprenait vite.

— Je savais bien qu'il y avait autre chose derrière tout ça..., dit-il, satisfait. Bon, vous avez ma parole.

— Je ne peux rien te dire maintenant. Nous sommes au coeur de la tempête, tu me comprends ?

— Oui, parfaitement. Nous sommes là à cause du secret.

— Exactement. Attention, notre aubergiste revient.

Le gros François avançait vers nous avec une énorme soupière fumante entre les mains d'où s'exhalait une agréable odeur de poisson. Il arborait un grand sourire.

— Et voilà ! notre meilleur poisson préparé à la provençale avec des herbes aromatiques.

— Splendide ! Et un peu de vin pour accompagner, qu'en pensez-vous ?

— Je vais vous en chercher, dit-il.

— Vous prendrez bien un verre avec nous ? Vous nous tiendrez ainsi compagnie.

Je le fis parler jusqu'à ce que nous ayons vidé nos assiettes. Parler donne soif, cela est bien connu, Jonas en profita pour remplir discrètement le verre de l'aubergiste chaque fois que cela était nécessaire tout au long du repas. J'appris tout sur sa vie, sa femme, ses fils et une bonne partie des membres de la curie apostolique. Il n'y a pas de meilleure méthode pour obtenir l'information désirée que de susciter la confiance de l'informateur en le faisant parler de lui, des êtres qui lui sont chers et de tout ce dont il se sent fier et en l'écoutant avec attention, accompagnant le dialogue de gestes légers d'appréciation. Une fois le fromage et le raisin finis, François m'appartenait corps et âme.

— Ainsi donc, François, dis-je alors, c'est bien dans cette maison qu'est mort le Saint-Père ?

Son visage porcine et luisant pâlit immédiatement.

— Quoi... ? Comment le savez-vous ?

— Voyons, voyons, François, vous voulez dire que vous n'avez pas compris la raison de mon étrange présence dans cette maison deux mois après la mort de mon cousin ?

François ouvrit la bouche mais demeura muet.

— Vraiment, cela ne vous étonnait pas une coïncidence si curieuse ? J'ai peine à le croire, un homme aussi intelligent que vous.

Il ouvrit la bouche de nouveau mais ne réussit à proférer qu'un son étouffé.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin avec un gémissement. Un espion du roi ou du pape ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je suis Galcerán de Born, cousin du défunt cardinal Henri de Saint-Valéry, et voilà toute la vérité, croyez-moi. La seule chose que j'aie faite jusqu'à maintenant a été de taire le motif de ma visite. Je voulais d'abord m'assurer que je ne me trompais pas de personne. Je souhaite maintenant vous expliquer les raisons de ma présence chez vous.

Deux paires d'yeux me regardèrent attentivement.

Ceux de Jonas avec une expression de vif intérêt. Ceux de François avec désespoir.

— Mon cousin Henri s'est vu annoncer le moment de sa mort par un rêve dans lequel la Vierge lui est apparue – le pauvre aubergiste cacha ses mains tremblantes sous son tablier. Il m'a alors envoyé une longue lettre pour me supplier de l'assister lors de ses derniers instants. J'ai voyagé en bateau de Valence à Rome et suis arrivé juste à temps pour lui dire adieu. Peu de temps avant de mourir, Henri m'a fait signe d'approcher pour me confesser un récit qu'il n'a pu terminer. Vous voyez de quoi je veux parler ?

François acquiesça d'un hochement de tête et, avec un soupir, se cacha le visage entre les mains.

— Voici ce que le cardinal m'a dit : « J'irai en enfer, cousin, j'irai en enfer si tu ne vas pas trouver François, l'aubergiste de Roquemaure, pour lui demander de te dire la vérité. La Vierge m'a annoncé que François et moi brûlerions éternellement si nous ne rompions pas avant de mourir la promesse que nous avons faite un certain jour... Dis-le-lui, mon cousin, dis-lui qu'il sauve son âme. » Il est mort deux jours plus tard. Je trouvai alors dans ses papiers une lettre qui m'était adressée. Comme mon bateau tardait à arriver et qu'il sentait sa fin approcher, Henri m'avait laissé quelques lignes dans une enveloppe cachetée me suppliant d'aller voir : « L'homme dans la maison duquel est mort le Saint-Père Clément V ». Vous comprenez ce qu'il voulait dire ?

— Tout s'est passé si vite ! pleurnicha François, terrorisé. Ni votre cousin ni moi ne sommes responsables de rien.

— Peut-on savoir de quoi vous voulez parler ? m'exclamai-je faussement scandalisé.

— Ce que je vais dire, votre écuyer ne peut l'entendre. C'est un secret que seules quatre personnes connaissent... Enfin, trois maintenant.

— En réalité, François, ce jeune garçon est mon fils, mon fils unique. Malheureusement, c'est un enfant illégitime, un bâtard... Voilà pourquoi je l'emmène avec moi comme écuyer. Mais vous pouvez parler en toute tranquillité. Il ne dira rien.

— Vous êtes sûr qu'il ne parlera pas ?

— Jure, Jonas, ordonnai-je à mon apprenti, surpris, qui ne s'était

jamais trouvé dans une situation aussi confuse.

— Moi, Jonas, murmura-t-il un peu étourdi, je jure que jamais je ne parlerai.

— Je vous écoute, François.

L'aubergiste sécha ses larmes, se moucha dans son tablier poisseux et commença son récit d'un ton plus serein :

— Puisque la Vierge veut que je rompe ma promesse, ainsi soit-il. Je la romps en ce jour pour le bien de mon âme.

Il se signa trois fois pour conjurer la présence du démon.

— Vous devez savoir, chevalier, que votre cousin et moi avons prêté serment par crainte que l'on ne nous accuse de la mort du Saint-Père !

— Pourquoi aurait-on fait une chose pareille ? Est-ce que vous l'auriez tué par hasard ?

— Non ! hurla-t-il désespéré. Nous avons juste voulu le sauver.

— Il vaudrait mieux, mon ami, que vous commenciez par le début.

— Oui, oui, vous avez raison. Bien. Ce jour-là, le pape et sa suite s'étaient arrêtés devant mon établissement. Plusieurs laquais aidèrent Sa Sainteté à descendre du carrosse. Je le reconnus à sa tunique rouge et son chapeau. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, avec une barbe fournie, et il ne semblait pas en bonne santé. Un soldat me cria qu'ils avaient besoin de chambres. Votre cousin entra à sa suite et me demanda de préparer un lit pour que le Saint-Père puisse se reposer avant de poursuivre sa route. Ma femme et mes enfants se dépêchèrent d'arranger notre plus belle chambre, au dernier étage, et le pape, tout pâle et couvert de sueur, s'y installa.

— Dites, l'interrompis-je, avez-vous remarqué par hasard la couleur de ses lèvres ? Étaient-elles grises ou bleues ?

— Maintenant que j'y pense... Je me souviens qu'elles étaient d'un rouge vif comme si on les avait peintes.

— Ah ! poursuivez, je vous prie.

— Les heures passaient sans aucun changement. Les soldats buvaient en silence, ici même, comme s'ils étaient effrayés, et dans ce coin, à la grande table, un groupe de cardinaux de la Chambre et de la

chancellerie conversaient à voix basse. J'en connaissais certains, c'étaient de vieux habitués, de ceux qui passent par l'escalier de la grange pour que personne ne les voie... Enfin, je leur apportai à manger puis montai son repas au pape et à votre cousin qui s'occupait de lui avec l'aide d'un jeune prêtre qui était déjà descendu prendre quelque chose. Le pape était dans le lit, appuyé contre les oreillers, et respirait avec peine, d'un souffle saccadé comme s'il se noyait. On aurait dit qu'il manquait d'air.

— Que se passa-t-il ensuite ?

— Il ne voulut rien manger, il disait qu'il avait l'estomac serré et désirait seulement boire un peu de vin. Mais votre cousin jugea que ce n'était pas une bonne idée, car cela pouvait faire monter la fièvre, et il le poussa à retourner à Avignon pour que son médecin personnel puisse l'examiner. Le pape refusa tout net. En fait, il fit même un bond de rage dans son lit, en dépit de son état de faiblesse, et cria à votre cousin qu'il devait arriver à Villandraut au plus vite, que son médecin était un niais qui n'avait pas su le soigner, et que si on ne le ramenait pas chez lui, en Gascogne, il mourrait. Très gêné, je m'excusai et sortis, mais j'étais à peine arrivé au bout du couloir que votre cousin me rappelait. Il me demanda si je connaissais un médecin à Roquemaure ou dans les villages voisins. « Et tant pis s'il n'est pas très bon, me dit-il, il suffit qu'il ait bon aspect. Je veux quelqu'un qui puisse reconforter Sa Sainteté par de bonnes paroles, et le convaincre qu'il se porte assez bien pour poursuivre la route. »

— Telles furent les paroles exactes d'Henri ?

— Oui, et vous allez comprendre pourquoi je m'en souviens si bien. Deux médecins arabes étaient arrivés à mon auberge quelques jours auparavant me demandant le gîte pour quatre ou cinq nuits. On ne voit pas souvent de Maures dans nos villages, mais il n'est pas rare non plus que de riches commerçants ou même des diplomates traversent Roquemaure pour se rendre en Espagne ou en Italie, et ces gens-là payent bien. Les médecins s'étaient enfermés dans leur chambre depuis le premier jour, n'en sortant que pour manger ou aller se promener l'après-midi. Un de mes fils les a vus une fois étendre leurs tapis près de la rivière, se prosterner et faire des genuflexions.

— Vous avez donc dit à mon cousin que justement deux médecins arabes logeaient à l'auberge et que vous pourriez leur demander de l'aide.

— Exactement. Au début, le cardinal n'osa pas proposer au pape de se laisser examiner par deux Maures, mais comme on n'avait pas le

choix, on finit par consulter le Saint-Père qui accepta. Apparemment, il avait déjà été soigné par des médecins arabes et avait été très content du résultat. J'allai donc frapper à la porte de ces messieurs et leur expliquai la situation. Ils se montrèrent disposés à collaborer et parlèrent longuement avec votre cousin avant d'aller voir le malade. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais votre cousin a dû leur faire beaucoup de recommandations parce que je les voyais hocher la tête. Après, ils sont entrés dans la chambre et je les ai suivis au cas où ils auraient besoin de quelque chose. Je dois ajouter que ceux qui étaient en bas ignoraient tout de ce qui se passait à l'étage puisque même le prêtre qui aidait habituellement votre cousin auprès du pape était resté prier ici pour la santé de son maître avec les cardinaux. Donc, continua-t-il après avoir bu un long trait de vin, les médecins examinèrent avec diligence Sa Sainteté. Ils regardèrent ses pupilles, l'intérieur de sa bouche, lui prirent le pouls, lui palpèrent le ventre, et finalement prescrivirent une mixture d'émeraudes en poudre dissoute dans un peu de vin. Ils lui dirent que cette potion adoucissait ses maux d'estomac et que la fièvre tomberait en quelques minutes. Le remède parut bon au pape qui se montra disposé à piler trois magnifiques émeraudes qu'il portait sur lui. Il était convaincu qu'il guérirait. Les médecins me demandèrent un mortier et du vin et écrasèrent les pierres avec beaucoup de soin, les mélangeant lentement avec le breuvage. Les émeraudes étaient très belles, énormes, d'un vert translucide. Je sais que les pierres précieuses ont des vertus curatives mais j'eus un pincement au cœur en les voyant disparaître dans la bouche de Sa Sainteté, réduites à néant.

— Et que se passa-t-il ensuite ?

— Les Maures retournèrent dans leur chambre et le pape se sentit immédiatement beaucoup mieux. Il retrouva une respiration normale, la fièvre tomba, il ne suait plus... Mais alors qu'il se préparait à descendre, il se plia soudain en deux et commença à vomir du sang. Votre cousin et moi étions terrorisés. Je courus aussitôt demander secours aux médecins, mais ils avaient disparu. Il ne restait aucune trace de leur présence dans leur chambre. Ni vêtements, ni livres, ni draps froissés... Rien ! Vous pouvez imaginer notre frayeur. Le pape continuait à vomir du sang et à se tordre de douleur. Votre cousin me prit alors par le cou et me dit : « Écoute, maraud, je ne sais pas combien ces assassins t'ont payé pour les aider à tuer le pape mais je te jure que je te livrerai à l'Inquisition si tu ne me dis pas sur-le-champ quel poison tu lui as donné. » Je lui jurai que je ne savais pas de quoi il voulait parler, que moi aussi j'avais été dupé, et que tout cardinal et camérier qu'il était, il risquait lui aussi d'être soumis à la torture pour avoir permis que deux Maures empoisonnent le pape.

François poussa un long soupir et se tut. Il semblait revivre en esprit cette horrible journée, la terreur qu'il avait ressentie en voyant mourir Clément V dans sa demeure et presque par sa faute.

— Le Saint-Père versait aussi du sang par... derrière, vous voyez ce que je veux dire.

— Rouge ou noir ?

— Pardon ?

— Le sang, il était rouge ou noir ?

— Noir, très noir, répondit l'aubergiste.

— C'est alors que, pris de peur, vous avez juré à mon cousin de ne jamais rien dire à personne, et, puisque les médecins avaient mystérieusement disparu, vous vous êtes engagés à ne rien révéler de cet incident dans vos déclarations. C'est bien ça ?

— Oui, c'est ainsi que cela s'est passé...

— Mais Dieu avait l'oeil, ami aubergiste, et il a envoyé la très Sainte Vierge afin d'aider mon cousin à se repentir de ce mauvais serment qui l'a certainement retenu jusqu'à maintenant au purgatoire.

— Oui ! oui ! cria le pauvre malheureux, les yeux pleins de larmes. Et vous ne savez pas comme je suis heureux de délivrer des feux de l'enfer mon âme et celle de votre cousin.

— Et moi, je me réjouis d'avoir été l'instrument de Notre-Seigneur pour mener à bien une tâche si merveilleuse, déclarai-je avec orgueil. Jamais je ne pourrai vous oublier, ami François. Vous m'avez rendu heureux en me permettant d'accomplir cette mission.

— Je vous dois le salut de mon âme, je ne l'oublierai jamais.

— Une dernière chose... Est-ce que par hasard vous vous souvenez des noms de ces médecins ?

— Quelle importance cela peut-il avoir ? me demanda-t-il surpris.

— Aucune, aucune. C'étaient sans doute de faux noms. Mais si par hasard je tombais sur un médecin arabe qui répondait à l'un de ces noms, soyez sûr qu'il payerait de sa vie le mal qu'il vous a fait, à vous et à mon cousin.

François me jeta un regard de vénération tel que je ne pus éviter une légère sensation de remords.

— Je ne m'en souviens plus bien, mais je crois que l'un d'eux s'appelait Fat je-ne-sais-pas-quoi et l'autre... Il fronça les sourcils, faisant un effort démesuré pour se souvenir... L'autre, c'était quelque chose comme Adabal... Adabal, Adabal, Adabal..., psalmodia-t-il. Adabal Ka je crois, mais je ne suis pas sûr... Attendez ! Attendez un instant. Je me souviens que cette nuit, après que tous furent repartis, je notai sur une feuille les noms de ces médecins au cas où l'on me soumettrait à un interrogatoire.

— Bon réflexe ! Allez chercher ce document, je vous prie.

— Je l'ai rangé par ici, dit-il en se levant et en se dirigeant vers un coin de la salle à manger où quelques récipients et saucissons étaient suspendus aux poutres du plafond.

Il grimpa péniblement sur une chaise et dégagea un des récipients de son crochet. Mais ce n'était pas le bon. Il redescendit en ahanant, tira la chaise un peu plus loin et remonta dessus. Il trouva enfin ce qu'il cherchait car il eut un sourire satisfait en sortant de l'intérieur de la jarre un petit papier.

— Le voilà !

Je me levai et m'approchai de lui pour lui prendre la feuille de la main. Malgré son escabeau de fortune, l'aubergiste m'arrivait à peine au cou. Il avait tracé d'une écriture grossière, celle d'un commerçant qui a juste appris les rudiments nécessaires, les noms suivants :

ADAB AL-ACSA

ET

FAT AL-YEDOM

— C'est tout ? dis-je.

— C'est tout, confirma le gros aubergiste. Vous pouvez garder le papier si vous voulez.

— Dans ce cas, ma mission est terminée. Si vous voulez bien me dire ce que je vous dois pour cet excellent repas...

— Vous n'y pensez pas, chevalier ! Je vous dois le salut de mon âme, je serai toujours votre débiteur.

— Bien. Je remettrai donc cette somme aux prêtres de mon église

à Valence, ils diront des messes pour le salut de mon cousin.

— Dieu vous récompensera largement pour votre noble cœur. Mais attendez, je vais aller chercher vos chevaux.

Je regardai Jonas qui arborait un visage réjoui. Ses yeux brillaient d'enthousiasme.

— J'ai un tas de questions à vous poser, murmura-t-il d'une voix excitée.

— Dès que nous nous serons éloignés d'ici.

Trois heures après avoir quitté Roquemaure, j'arrêtai ma monture près d'une rive abritée du Rhône dont nous suivions le cours, pour y faire un feu, dîner et dormir. J'avais passé ces trois heures à raconter à Jonas la mission dont le pape m'avait chargé ainsi que tous les détails de l'histoire des Templiers qu'il ne pouvait connaître en raison de son jeune âge et de sa vie cloîtrée. Tandis que nous allumions le feu, il fit cette remarque :

— Je crois que le pape a tellement peur de mourir, frère, que si vous lui dites qu'en effet ce sont les Templiers qui ont tué son prédécesseur, il approuvera la demande du roi Diniz pour écarter tout danger. Et si vous lui dites l'inverse, il la refusera pour se débarrasser à jamais d'eux.

— Tu as peut-être raison, mon garçon, mais il va nous falloir tirer cela au clair.

— Et vous avez déjà commencé, n'est-ce pas ? Tous ces mensonges et péchés ont porté leurs fruits, non ?

— La seule chose que je sais avec certitude c'est que deux médecins arabes ont examiné Clément V avant sa mort. Rien de plus.

— Et que dites-vous du remède, les émeraudes ?

— On dit que certaines pierres précieuses ont des vertus curatives.

— Mais sont-elles réellement efficaces ?

— Malheureusement, non. Mais l'expérience t'apprendra que les véritables préparations ne sont pas les seules à guérir les souffrances. Tu as entendu l'aubergiste comme moi : l'état du pape s'est amélioré dès qu'il a pris le remède.

— Mais de quel mal souffrait-il à votre avis ?

— D'après ce que j'ai pu apprendre, je crois que Sa Sainteté

n'avait pas la conscience très tranquille... Imagine-toi, Jonas, que tu es Clément V. Le dix-neuf mars de l'année 1314, tu assistes à l'horrible supplice par le feu de deux hommes que tu connais depuis de nombreuses années, dont la culpabilité n'a pas été démontrée et qui de plus sont tes sujets en tant que moines. Les tiens exclusivement, et non ceux du roi de France. Tu as essayé de les protéger des colères et des ambitions de ce roi à qui tu dois la papauté et qui te maintient à cette place, mais Philippe t'a menacé de nommer un autre pape si tu ne céda pas à ses exigences. Donc tu es là, tu sais que Dieu te regarde et te juge, et au même instant, alors que le feu commence à mordre sa chair, le grand maître de l'ordre des Templiers te maudit et te convoque devant le tribunal de Dieu avant un an. Toi, naturellement, tu prends peur. Tu essayes de ne plus y penser, mais tu n'y parviens pas. Tu fais des cauchemars, l'idée t'obsède... Tu veux poursuivre ta vie quotidienne de pasteur de l'Église, mais tu sens une épée de Damoclès au-dessus de ta tête. Alors les nerfs te trahissent. Tout le monde n'a pas la même nature, Jonas, certains supportent vaillamment les plus grandes disgrâces physiques, mais s'effondrent au moindre tourment moral. D'autres au contraire réagissent avec fermeté dans ce cas, mais à la moindre douleur physique hurlent comme un cochon qu'on égorge. Notre pape était sûrement un homme faible et crédule. Il a dû commencer à souffrir sans cause précise.

La fièvre est un symptôme que l'on peut observer même chez des patients sains car les nerfs aussi peuvent produire de la fièvre ainsi que des vomissements ou le manque d'appétit. Tu te souviens du refus du pape de manger ? Le souffle court est signe de différentes pathologies, mais on peut écarter tout problème de cœur puisque ses lèvres avaient une belle couleur et qu'il ne souffrait d'aucune douleur physique précise. Reste les poumons ou, une fois encore, les nerfs. Dans le cas de Clément V, je crois que tout cela pourrait se réduire à un cas sérieux de grande nervosité.

— C'est pour cette raison que son état s'améliora dès qu'il avala les émeraudes ?

— Il s'est senti mieux parce qu'il croyait qu'il était en train de se guérir.

— Et c'était le cas ?

— Les faits démontrent plutôt le contraire, déclara-je en riant.

— Mais le sang, les hémorragies...

— Là nous avons le choix entre deux explications : la plus probable, au vu des symptômes accompagnant le décès, c'est que le

pape a dû souffrir d'une hémorragie interne due aux cristaux d'émeraudes mal pilés. L'autre, mais c'est pure spéculation, est que ces deux médecins arabes étaient en réalité deux Templiers et qu'ils ont versé un poison dans le remède.

— Laquelle est la vraie à votre avis ?

— Allons, Jonas, réfléchis un peu. Je t'ai mâché le travail. Montre-moi maintenant tes capacités déductives.

— Mais je ne sais pas, moi ! s'exclama-t-il, irrité.

— Très bien, je veux bien t'aider pour cette fois, mais après ce sera à ton tour de m'aider.

— Je ferai ce que je pourrai.

— Voyons... Un homme comme le pape, habitué à une vie confortable, qui n'a jamais connu le froid ni la faim, qui a des dizaines de personnes prêtes à exécuter ses moindres désirs, des cuisiniers qui travaillent exclusivement pour lui, des pères conciliaires qui le servent comme des laquais, et bien d'autres choses du même acabit, crois-tu qu'un homme habitué à cette vie boirait une potion contenant des émeraudes capables de lui déchirer les intestins sans le remarquer ?

— Non, bien sûr, dit-il en se mordant la lèvre inférieure et regardant les flammes avec attention. Il aurait immédiatement protesté à la moindre griffure sur la langue.

— En effet. Il nous reste donc la théorie de l'empoisonnement. Tu ne le sais pas, mais il existe des milliers d'éléments qui sans être toxiques peuvent le devenir combinés à d'autres substances. Bon nombre des préparations que nous utilisons contiennent du poison. Les herboristes et les médecins doivent les doser parfaitement pour qu'elles ne produisent pas l'effet contraire à celui désiré... Grâce aux nombreuses années passées en Orient, les Templiers possédaient d'immenses connaissances sur ce sujet...

— On peut en dire autant des Hospitaliers.

— Il est presque impossible de savoir quelle substance ils ont utilisée, poursuivis-je sans tenir compte de sa remarque, mais ce devait être un poison très puissant. D'ailleurs, l'aubergiste nous a dit que le sang était noir... S'il s'était agi d'une simple hémorragie, il aurait été rouge de la même façon que celui qui jaillirait de ton bras si je l'entailais avec un couteau. Le sang était noir, on peut donc supposer qu'une substance particulière a changé sa couleur, l'a sali. Mais nous ne saurons jamais laquelle.

— Comment les Templiers ont-ils pu se faire passer pour des Maures ?

— Je viens de te le dire, ils avaient une connaissance très profonde du monde musulman et de ses sectes (celle des soufis par exemple). Se faire passer pour des médecins sarrasins était un jeu d'enfant. Ils accomplissaient ainsi le principe kabbalistique des deux initiés...

— De quoi voulez-vous parler ?

— Je ne peux pas tout t'apprendre en un seul jour, Jonas. D'autant plus qu'il s'agit des connaissances les plus essentielles, secrètes et sacrées de l'homme et de la Nature. Il te suffit de savoir que les Templiers vont toujours deux par deux. Leur sceau même représente deux hommes montés sur un seul cheval. C'est une allégorie de la connaissance qui conduit l'adepte par la voie de l'initiation.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, soupira-t-il.

— Et c'est normal pour l'instant, mon garçon. Mais laisse-moi continuer : ils étaient deux, et ils se faisaient passer pour musulmans au point de prier tous les jours en direction de La Mecque comme l'a rapporté l'innocent fils de notre aubergiste qui les a surpris par hasard. Du grand art. Mais nos Templiers sont vaniteux. Ils sont tellement convaincus de leur supériorité, et de leur efficacité, qu'ils laissent toujours derrière eux une piste, aussi infime soit-elle.

— Et vous l'avez trouvée ? demanda Jonas d'un ton exalté.

— Les noms. Tu t'en souviens ?

— Oui. Adab Al-Acsa et Fat Al-Yedom.

— Rappelle-moi que l'une des premières choses que je dois t'enseigner sont les langues arabe et hébraïque. Sans elles, tu ne peux aller nulle part aujourd'hui dans le monde.

— Vous voulez dire que ces noms renferment sûrement une signification que je suis incapable de comprendre.

— En effet. Tu vas voir : la première chose, c'est d'écouter le son. Nous ne disposons que de la transcription d'un homme ignorant qui n'est pas habitué à la musique de la langue arabe. Donc la première chose, c'est écouter.

— Adab Al-Acsa et Fat Al-Yedom.

— Très bien. Maintenant procédons mot par mot : Adab renvoie certainement à Adâb qui signifie « châtiment ». Quant à Al-Acsa, c'est facile, il s'agit évidemment de la mosquée Al-Aqsa qui signifie « l'unique » et qui est située à l'intérieur de l'enceinte du Temple de Salomon. C'est là que vécurent les Templiers à l'époque du roi Baudouin II. Nous pouvons donc en conclure que la traduction approximative d'Adab Al-Acsa serait : « Châtiment de l'Unique » et par dérivation « Châtiment des Templiers ».

— Incroyable !

— Il nous reste le deuxième nom, Fat Al-Yedom. Fat, comme Adab, ne présente pas de grosse difficulté. Il s'agit du mot Fath qui signifie « victoire ». Mais victoire de qui ? Ce nom, Al-Yedom, ne me dit rien. Mais l'univers est grand, et comme l'a démontré Al-Juarizmi dont le véritable nom était Muhammad ibn Musa, la Terre est un immense globe sans début ni fin que l'on peut parcourir éternellement. Peut-être y a-t-il quelque part dans le monde un lieu qui s'appelle Al-Yedom...

— Comment ça la Terre est ronde ? s'écria Jonas en écarquillant les yeux, profondément scandalisé. Quelle sottise ! Tout le monde sait que la Terre est plate et qu'elle se soutient par deux colonnes situées à l'est et l'ouest, et que si l'on voulait aller au-delà on tomberait dans un abîme infini.

— Pour le moment, et jusqu'à ce que tu aies étudié suffisamment de mathématiques et d'astronomie, je te laisserai croire à ces bêtises.

— Mais c'est la vérité, c'est ce que l'Église enseigne !

— Je t'ai déjà dit que je n'ai pas l'intention de discuter de cela pour le moment. Je préfère résoudre l'énigme que renferment les mots Al-Yedom. Si nos deux Templiers voulaient laisser une piste avec le premier nom, la solution du second doit être aussi à notre portée. Il suffit de retrouver la procédure qu'ils ont empruntée pour choisir leurs pseudonymes. Le premier signifie quelque chose comme « Châtiment des Templiers », et le deuxième commence par « Victoire de... » De qui ? D'une personne, d'un lieu, d'un symbole... ? Alyedom, Alyedom, répétais-je à voix haute cherchant une piste dans la sonorité des syllabes. Voyons, cela ne doit pas être si difficile. Ils voulaient qu'on les découvre... Commençons par supposer que ce soit la victoire de quelqu'un. Il s'appellerait donc Al-Yedom...

Je m'arrêtai net, frappé par l'intelligence du procédé.

— Mais bien sûr ! je l'avais sous les yeux ! C'est d'une telle

simplicité qu'ils ont même dû en rire.

— Je ne comprends pas.

— Réfléchis, Jonas. Quelle est la première règle pour cacher un message ?

— Je l'ignore mais serai ravi de l'apprendre.

— Jouer avec l'ordre des lettres, Jonas ! Avec l'ordre des lettres ou des mots. Il y a un certain nombre d'années, pour des raisons que je ne peux encore t'expliquer, j'ai dû me plonger dans les traités sur les langages chiffrés ; tous recommandaient l'utilisation du simple jeu de mots : le calembour, l'assonance, l'anagramme et le hiéroglyphe. L'homme va toujours au plus compliqué sans même s'arrêter sur ce qui saute aux yeux.

— Vous voulez dire que les lettres formant Al-Yedom sont aussi les lettres d'un autre mot ? demanda Jonas en bâillant et en s'allongeant sur son manteau.

Malgré son apparence, ce n'était encore qu'un enfant, et il avait eu une longue journée.

— Réfléchis, Jonas, réfléchis, c'est très simple.

— Je ne peux plus réfléchir... Je tombe de sommeil.

— Molay, Jacques de Molay, le grand maître ! C'est l'« Y » de Yedom qui m'a mis sur la piste. En inversant l'ordre des lettres, « de Molay » devient Al-Yedom. « La victoire de Molay »... Qu'en dis-tu ? Ingénieux, non ? « Châtiment des Templiers » et « Victoire de Molay ». Cher enfant, je crois que nous allons...

Mais Jonas dormait déjà profondément à la chaleur du feu, le visage appuyé sur le bras.

Après une nuit de repos à Vienne, nos chevaux nous menèrent à Paris par Lyon, La Chaise-Dieu, Nevers et Orléans. Un long voyage de dix jours au cours duquel j'enseignais quelques rudiments de français à Jonas tout en saisissant chaque occasion de pratiquer cette langue, bavardant avec les uns et les autres, jusqu'à ce que je me sente assez assuré dans son maniement. Je n'ai jamais compris ces personnes qui se disent incapables d'apprendre une langue ; les mots sont des instruments, comme ceux du forgeron ou du tailleur de pierre, et ne renferment pas plus de secrets qu'un autre art. Ces leçons, qui permirent au maître et à l'élève de progresser jour après jour, me

fournirent l'occasion d'aborder avec Jonas les premiers rudiments de matières comme la philosophie, la logique, les mathématiques, l'astronomie, l'astrologie, l'alchimie, la kabbalistique... Jonas buvait la moindre de mes paroles et était capable de répéter mot pour mot ce que je lui avais dit. Il avait une mémoire prodigieuse non seulement pour sa capacité à retenir les choses, mais aussi sa disposition à oublier aussitôt tout ce qui ne l'intéressait pas.

La nuit, surtout quand nous la passions dehors, à la belle étoile, je le regardais souvent dormir à la lumière des braises, notant sa douloureuse ressemblance avec sa mère. Il avait les mêmes sourcils fins, le même front dégagé, et l'ovale de son visage dessinait les mêmes contours parfaits et les mêmes ombres. Un jour, il faudrait que je lui dise la vérité...

Mais c'était encore trop tôt. Je ne me sentais pas prêt... Je ne pouvais m'empêcher de me demander si je le serais jamais un jour.

Paris s'offrit à nous par une chaude journée ensoleillée d'été, quelques jours à peine après l'anniversaire de Jonas qui fêta ses quinze ans. Je passai l'enceinte de Philippe Auguste par la porte de la tour de Nesle et sortis juste de l'autre côté. Comme nous ne pouvions nous loger dans la commanderie des Hospitaliers, je cherchai un hôtel dans le Marais, appelé au « Lion d'Or ». Un choix qui n'était nullement dû au hasard. Quelques rues plus loin commençait ce qui avait été le peuplé quartier juif de Paris, devenu presque désert après l'expulsion ordonnée par Philippe le Bel. À côté se dressait, imposant et majestueux, le puissant donjon du prieuré des Templiers. Il suffisait de contempler cet ensemble de constructions fortifiées situé au centre d'un terrain marécageux défriché par endroits pour mesurer l'ampleur de ce qu'avaient dû être le pouvoir et la richesse de l'ordre. Plus de quatre mille personnes, chevaliers, réfugiés de la justice royale, artisans, paysans, juifs, avaient vécu dans son enceinte. Ce qui était réellement incroyable, ce n'était pas que Philippe IV ait eu le courage d'ordonner la détention massive de ses occupants au milieu de la nuit, non, ce que je ne pourrai jamais comprendre, c'est qu'il y soit parvenu. Cette forteresse aux abords de Paris paraissait inexpugnable. Elle appartenait désormais à mon ordre, et bien que cela me coûte de le dire, il ne restait rien en elle de son ancienne splendeur.

Notre chambre au Lion d'Or était spacieuse et ensoleillée. Elle disposait d'un grand bureau, d'une petite table avec un lave-mains, et offrait une vue incomparable sur les champs du Marais. Plus important encore, les repas que l'on y servait étaient tout à fait convenables. Mon lit de bois était au centre de la chambre, et la paille sous les fenêtres. J'avais tout d'abord pensé qu'il

serait préférable de le changer de place pour lui éviter une pneumonie mais changeai d'avis : il disposait de la meilleure place pour observer les constellations et les phénomènes célestes. Une paire de couvertures devrait suffire à le protéger du froid de la nuit.

Si l'on me permet ce commentaire, je dirais que le seul défaut de Paris, c'est qu'il y a trop de monde. Étudiants, bateleurs, marchands, nobles en quête d'aventures, paysans, ouvriers, chapelains cheminant vers leur résidence ou les nombreux couvents de la ville, vagabonds, mendiants, peintres, orfèvres, courtisanes, joueurs, gardes royaux, chevaliers, religieuses... La ville compte deux cent mille habitants, dit-on, et on en est arrivé à un point tel que les autorités ont dû poser de lourdes chaînes cadénassées au bout des rues pour pouvoir les bloquer plus rapidement quand il devient nécessaire de modérer la circulation des piétons, des voitures et des cavaliers. Jamais je n'ai vu dans aucune ville, et j'en ai connu beaucoup, un trafic aussi terrible que celui de Paris. Il ne se passe pas un jour sans que quelqu'un ne meure écrasé par le carrosse d'un amoureux de la vitesse. Naturellement, avec une telle agitation, les vols sont aussi habituels qu'un Pater noster, et il faut se montrer très vigilant pour ne pas se retrouver dépouillé de sa bourse sans s'en apercevoir. Pour en finir avec la liste des maux de Paris, je dirai que s'il y a quelque chose de plus abondant encore que ses habitants, ce sont ses rongeurs, des rats énormes. Une seule journée dans cette ville peut s'avérer épuisante.

Au milieu de toute cette folie, je devais trouver une femme qui répondait au nom de Béatrice d'Hirson. C'était la dame de compagnie de Mahaut d'Artois, belle-mère de Philippe V, roi de France. Je savais que les sauf-conduits établis à mon nom par l'ordre de Montesa me seraient de bien peu de secours pour être admis en présence de Béatrice d'Hirson. Même si elle ne disposait pas à ce qu'il semblait de titre nobiliaire, elle devait pourtant appartenir à la plus ancienne noblesse française pour occuper cette charge. Je méditai longuement sur ce point et finalement décidai de lui écrire. Je lui laissais entendre dans la lettre que mon souhait de la rencontrer était lié à une affaire concernant son ancien amant Guillaume de Nogaret. Si je ne me trompais pas, cela devrait suffire à provoquer une invitation immédiate.

Je rédigeai la missive avec soin, et envoyai Jonas au palais de la Cité pour qu'il la remette à sa destinataire en mains propres si cela lui était possible. En attendant son retour, je passai la matinée à relire certains documents et planifier mes démarches suivantes. Une visite à la forêt de Pont-Sainte-Maxence, située à quelques lieues au nord de Paris, s'imposait. Je voulais voir l'endroit où Philippe le Bel, après une

chute de cheval, avait été attaqué par un énorme cerf. Selon les renseignements que m'avait fournis Sa Sainteté, la matinée du 26 novembre 1314, le roi était sorti chasser en compagnie de son chambellan Hugo de Bouville, de son secrétaire particulier, Maillard, et de quelques familiers. Quand ils atteignirent une certaine partie de la forêt que le roi connaissait bien pour y chasser souvent, des paysans leur racontèrent qu'à deux reprises récemment, on avait vu dans les environs un cerf de douze cors et d'un magnifique pelage gris. Le roi, désireux d'ajouter une si belle pièce à son tableau de chasse, se lança à ses trousses avec une telle ardeur qu'il laissa loin derrière lui ses compagnons et se perdit dans le bois. Quand on finit par le retrouver, il était allongé par terre et répétait indéfiniment ces mots : « La croix, la croix... » Il fut immédiatement transporté à Paris. Il pouvait à peine parler, mais avait pourtant demandé qu'on l'emmenât dans son cher château de Fontainebleau où il était né. Les médecins qui l'examinèrent trouvèrent une bosse à l'arrière du crâne sans doute provoquée par la chute de cheval. Le roi mourut douze jours plus tard sans avoir recouvré la raison, n'exprimant qu'un seul désir, boire de l'eau. Après son trépas, à la grande peur des personnes présentes et de la Cour en général, ses yeux refusèrent de se fermer. Selon le rapport de Reinaldo, grand inquisiteur de France qui accompagna le roi durant ses derniers jours, il fut nécessaire de couvrir les yeux de Philippe IV avec une bande avant de l'enterrer.

Ce drame soulevait de nombreuses interrogations : pourquoi le roi n'avait-il pas fait sonner sa trompe quand le cerf l'avait chargé ? Où était sa meute de chiens ? Qui avait vu cette bête extraordinaire ? Quelqu'un avait-il traqué l'animal depuis l'accident ? Comment le roi avait-il pu se perdre dans ces bois qu'il semblait si bien connaître ? Les symptômes de son agonie : soif inextinguible, incapacité de s'exprimer, folie, paupières rebelles, s'accordaient par contre très bien avec le coup reçu sur la tête. J'avais déjà lu la description de cas semblables où les malades qui ne mouraient pas après avoir reçu un tel choc se réveillaient transformés, perdaient la raison, répétaient mécaniquement des mots, des gestes sans aucun sens, avaient des visions ou souffraient d'une faim ou d'une soif insatiable dont ils finissaient par mourir. Cela ne faisait aucun doute, le coup reçu sur la tête était la cause de tout, mais ces mots : « La croix, la croix » m'intriguaient. À quelle croix le roi faisait-il allusion ?

Jonas revint deux heures plus tard les joues rouges, tout dépenaillé, la chemise sortie du pourpoint, les chausses couvertes de boue.

— Quelles nouvelles m'apportes-tu ? lui deman-dai-je en souriant.

— Paris est la plus belle ville du monde ! s'exclama-t-il en se laissant tomber de tout son long sur son lit.

— Aurais-tu rencontré une jolie jeune fille ?

Il souleva la tête et me regarda avec un air de reproche.

— Je suis encore un novice.

— J'ai l'impression que ce ne sera pas pour très longtemps, dis-je en posant ma plume et mon scaepellum. Tu as pu remettre la lettre à Béatrice d'Hirson ?

— Oui, mais quelle histoire ! Voyez plutôt : j'arrive à la conciergerie du palais, en vérité la plus belle construction de France. Les gardiens à la grille veulent m'empêcher de passer, bien sûr, et je leur demande qu'ils aillent prévenir Mme d'Hirson parce que j'ai un message très important pour elle. D'abord, ils se moquent de moi, mais, devant mon insistance, finissent par envoyer un garçon à l'intérieur du palais. Il tarde à revenir, et quand déjà je n'espère plus, il revient me dire que cette dame ne me recevra pas parce qu'elle ne sait pas qui je suis ni qui m'envoie. Vraiment, ajouta-t-il de mauvaise humeur, je ne comprends pas comment vous avez pu me charger d'une mission aussi compliquée. Vous ne saviez donc pas que l'on n'accède pas ainsi à la noblesse ?

— La noblesse, mon cher Jonas, l'authentique noblesse, n'a pas grand-chose à voir avec les courtisans.

— Peut-être, mais on ne peut faire parvenir comme ça des messages aux courtisans.

— Et comment as-tu résolu le problème ? repris-je avec intérêt.

— Qui vous dit que je l'ai résolu ?

— Tu aurais une attitude bien différente si tu n'avais pu remplir ta mission. D'abord, tu ne serais pas arrivé avec cet air réjoui, et puis tu ne me raconterais pas ton odyssée avec ce ton de reproche si tu n'avais pas remporté un succès. Cela te permet de donner plus d'emphase à ta victoire.

— Que signifie le mot « odyssée » ?

— Pardieu, Jonas, tu es vraiment un ignorant ! Est-ce que tu n'as pas lu au monastère la belle oeuvre *De bello Troiano* de Josephus Iscanus ou la populaire *Ilias Latina* de Silio Italico que connaissent même les cancre des universités ?

— Vous voulez connaître la fin de mon histoire oui ou non ? continua-t-il, fâché.

— Oui, mais il va falloir que nous parlions sérieusement de ton éducation.

— Je me promène donc autour du palais pendant un moment en regardant les oeuvres de la nouvelle cathédrale Notre-Dame. Je visite les chapelles de Saint-Denis-du-Pas et Saint-Jean-Le-Rond. Vous saviez qu'on déposait la nuit sur le seuil de ces chapelles des enfants abandonnés comme moi ?

— Comment aurais-je pu le savoir ?

— Bien... Au bout d'un moment, je retourne à la conciergerie prêt à n'en plus bouger jusqu'à ce que je trouve une occasion propice. Comme je m'ennuie un peu, je m'assois à côté d'une vieille qui vend des galettes près de la grille, et elle commence à me raconter des tas de choses intéressantes sur les coutumes des habitants du palais. Elle me dit que la voiture de Mahaut d'Artois ne tardera pas à sortir comme tous les jours par une des portes latérales de la rue de la Barillerie, et que si je fais attention je pourrais la voir passer par la tour de l'Horloge. Alors je me dis qu'une dame de cette importance ne peut sortir de jour sans être accompagnée de l'une de ses dames de compagnie et que la dénommée Béatrice d'Hirson doit certainement se trouver dans le carrosse. Dès que la vieille me signale le luxueux véhicule de la mère de la reine, je calcule la distance, la vitesse, je m'élançe, je saute et je parviens à m'accrocher à la portière du carrosse.

— Vivedieu ! Jonas.

— J'aimerais que vous cessiez de blasphémer en ma présence ou je me verrai dans l'obligation de ne plus vous parler.

— Ne sois pas si susceptible, protestai-je d'un ton irrité en tapant du pied sur le plancher. Tu me fais parfois penser à une demoiselle délicate. J'ai connu des novices avec un vocabulaire pire que le mien.

— Ceux de votre ordre peut-être qui ne sont ni novices ni rien.

Je sentis une envie folle de le gifler mais me rappelai à temps qu'il venait de passer quatorze ans chez des moines mauriciens, en bonne partie par ma faute, d'ailleurs. Son évolution était rapide et en bonne voie, je devais me montrer patient.

— Bon sang, tu vas finir ton histoire, oui ou non ! criai-je en frappant du poing sur la table.

Un autre à sa place aurait eu peur, mais pas lui. Il s'assit tranquillement, le dos appuyé contre le mur, et me regarda avec impudence.

— Bien. Je prends donc mon élan, et au moment où la voiture de Mahaut d'Artois arrive à ma hauteur, je saute. Ma taille me fut d'une grande aide. Je passe la tête par la vitre ouverte et je demande d'une voix douce et distinguée pour ne pas effrayer ces dames : « L'une d'entre vous serait-elle, par hasard, Béatrice d'Hirson ? » Il y a trois femmes à l'intérieur, mais évidemment je n'en reconnais aucune. Deux d'entre elles se tournent vers une troisième qui demeure silencieuse avec une expression effrayée sur le visage. J'en déduis qu'il s'agit de Béatrice, et je lui tends votre lettre tandis que les gardes se précipitent sur moi pour me déloger en criant, me frappant le dos et le derrière de toutes leurs forces. Je regarde la dame, lui dédie mon plus beau sourire destiné à me faire passer pour un jeune galant, et je laisse tomber la lettre sur ses genoux en lui disant d'un ton plein d'ardeur : « Lisez ceci, madame, c'est pour vous. » On me jette alors à terre et j'atterris dans une flaque de boue. (Il soupira et regarda avec tristesse ses chausses neuves toutes sales.) Je me relève pour échapper aux coups qui recommencent à pleuvoir sur moi et me mets à courir comme si j'avais le diable aux trousses en direction du Pont-aux-Meu-niers où je me perds dans la foule. Et voilà, conclut-il, fort satisfait. Que pensez-vous de mon exploit ?

Ma poitrine se gonfla d'un orgueil paternel.

— Ce n'est pas mal, pas mal du tout, murmurai-je en fronçant les sourcils. Tu aurais pu finir dans les cachots du roi.

— Mais je suis là, sain et sauf, et tout s'est déroulé à merveille. Mme d'Hirson a reçu votre message ; nous n'avons plus qu'à attendre sa réponse. J'adore Paris ! Pas vous ?

— Quitte à choisir, je préférerais une ville plus tranquille.

— Oui, je comprends, dit-il innocemment, à partir d'un certain âge, on aime davantage le calme.

Pont-Sainte-Maxence était une forêt profonde et obscure. Malgré la lumineuse matinée de printemps, nous avançons avec l'impression désagréable de pénétrer dans un lieu rempli de dangers inconnus. Le soleil parvenait à peine à passer entre les ramages sombres. Seuls les oiseaux paraissaient heureux au sommet des arbres. C'était sans aucun doute le lieu idéal pour la chasse, on entendait des brames de tous

côtés, mais la forêt faisait davantage penser à un lieu maudit hanté par les disciples du Malin qu'à un lieu de plaisir.

Nous n'étions pas très loin de Paris. Il suffisait de deux heures en chevauchant à bonne allure pour parcourir commodément les quinze lieues de distance, mais la différence entre les deux endroits était aussi grande que celle qui sépare la terre de l'enfer. Rien d'étonnant à ce que, après le triste accident du roi Philippe le Bel, la Cour ait cessé de pratiquer la chasse sur ces terres.

Jonas et moi avancions lentement en suivant un sentier. Nous regardions les alentours d'un air méfiant, comme si nous avions à craindre une attaque soudaine d'une armée de mauvais esprits. Je sursautai en entendant les coups d'une hache frappant le bois, et m'arrêtai en tirant d'un coup brusque sur les rênes, aussitôt imité par Jonas.

— C'était quoi ce bruit ? demanda mon jeune compagnon, apeuré.

— Ne crains rien, mon garçon, sans doute un bûcheron. Allons voir, c'est peut-être lui que nous recherchons.

Je fis avancer mon cheval d'un coup d'éperon. Il se lança au galop et je parvins en quelques instants à la clairière d'où provenaient les coups de hache. Un vieil homme contrefait et bossu attaquait maladroitement les restes d'un tronc. Couvert de sueur, il paraissait épuisé. À son teint cireux, je devinai qu'il ne lui restait pas longtemps à vivre. Il se redressa comme il le put en nous voyant arriver et nous regarda d'un air méfiant.

— Que faites-vous sur ces terres ? nous dit-il à brûle-pourpoint d'une voix rude et âpre.

— Quelle étrange façon de nous saluer, l'ami ! Nous nous sommes perdus et j'espérais que vous pourriez nous venir en aide.

— Eh bien, vous vous êtes trompés ! marmonna-t-il en retournant à sa tâche.

— Je vous prie, nous vous paierons bien. Dites-nous par où l'on sort de ce bois ? Nous voulons retourner à Paris.

Il leva la tête ; une nouvelle expression se dessinait sur son visage.

— Combien me donnerez-vous ?

— Trois écus d'or, proposai-je, sachant que c'était une offre exagérée, mais je voulais avoir l'air désespéré.

— Pourquoi pas cinq ? me répondit le coquin.

— Bien, je suis prêt à vous donner dix écus d'or, mais pour cette somme, je voudrais aussi un verre de vin. Nous sommes fatigués d'avoir autant tourné et nous avons soif.

Les petits yeux du maquignon brillaient comme des billes de verre au soleil. Il serait mort de déception s'il avait su que j'étais prêt à lui donner vingt écus. Mais sa convoitise l'avait trahi.

— Donnez, dit-il en me tendant la main. Donnez.

Je m'approchai de lui et me penchai pour poser dans sa main sale les écus qu'il prit d'un geste avide.

— Reprenez le chemin par lequel vous êtes arrivés et tournez à droite, vous retrouverez la route de Noyon.

— Merci. Et le vin ?

— Ah ! oui... Suivez la route sur un mille environ, dit-il en indiquant le nord, et vous trouverez ma maison. Dites à ma femme que vous venez de ma part. Elle s'occupera de vous.

— Que Dieu vous le rende.

— Vous me l'avez déjà payé, chevalier.

— Pourquoi traitez-vous avec tant de courtoisie un simple serf, me demanda Jonas dès que nous fûmes assez éloignés pour ne pas être entendus. Cet homme n'est qu'un esclave du roi, un voleur qui plus est.

— Tous les hommes devraient être traités avec le même respect, quelle que soit leur condition, Jonas. Notre-Seigneur était fils de charpentier, et la majeure partie des apôtres d'humbles pêcheurs. Les seuls facteurs d'inégalité entre les hommes sont la bonté et l'intelligence ; mais je dois reconnaître que cet homme ne brillait ni par l'une ni par l'autre.

— Alors ?

— Si je l'avais traité avec l'insolence qu'il méritait, il m'aurait soutiré les dix écus mais ne m'aurait jamais envoyé chez lui. La chance est avec nous, Jonas. Sache qu'une femme, aussi grossière soit-elle, est toujours plus aimable et encline à la conversation qu'un homme, surtout si elle a passé toute sa vie confinée dans une cabane au beau milieu de la forêt.

L'épouse du bûcheron était avachie sur une chaise en paille devant la porte de sa masure, buvant une gorgée de vin à la cruche. La cabane était sale, misérable... tout comme sa propriétaire, une femme qui, même si cela paraissait impossible, avait dû avoir un jour des dents et des cheveux. Je vis Jonas refréner un geste de répugnance et me dis que si je m'écoutais je prendrais mes jambes à mon cou. Mais j'étais sûr que cette femme détenait l'information dont j'avais besoin.

— Que la paix de Dieu soit avec vous, madame ! criai-je alors que nous nous approchions.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle sans bouger d'un pouce.

— Votre mari, à qui nous avons donné dix écus d'or, nous envoie pour que vous nous serviez un peu de votre vin avant que nous repartions vers Paris.

— Eh bien ! Descendez de vos chevaux et servez-vous.

J'attachai les rênes de ma monture à un arbre, imité par Jonas, et me dirigeai vers la femme.

— Sûr que vous lui avez donné dix écus d'or ?

— Je vous l'assure, madame, mais comme je vois que vous n'avez pas confiance, voici un écu de plus pour vous. Nous nous sommes perdus dans les bois et sans l'aide de votre mari nous y serions encore.

— Asseyez-vous et buvez, dit-elle en indiquant un banc de bois. Le vin est bon.

En réalité le vin était infect, mais quel autre prétexte trouver pour débiter une conversation ?

— Et que venez-vous faire par ici ? Cela fait bien longtemps que je n'ai pas vu de monsieurs de la ville.

— Mon jeune ami et moi sommes coutilliers[4] du roi Philippe le Long que Dieu garde longtemps en vie.

La femme ne me crut pas.

— Comment pouvez-vous être à la solde du roi si vous n'êtes même pas français ? Vous avez un accent bizarre.

— Vous avez raison, madame ! quelle perspicacité ! Ma mère était la fille du comte Brongeniart, vous avez certainement entendu parler de lui, c'était le conseiller de Philippe III le Hardi. Mon père, en revanche, était de Navarre, sujet de la reine Blanche d'Artois qu'il

accompagna lors de sa fuite pour échapper aux ambitions aragonaises et castillanes sur la Navarre. C'est ainsi qu'il s'établit à Paris en compagnie de sa petite-fille Juana. Cette vieille histoire est connue de tous. Quand ma mère mourut, mon père retourna sur ses terres et m'emmena avec lui. Cela fait peu de temps que je suis revenu, mais le roi a bien voulu me nommer coutiller parce que je suis un Brongeniart.

Je terminai mon discours en buvant une gorgée de son vin aigre et pris l'air candide et distrait de celui qui a raconté une histoire si évidente qu'il n'y a rien de plus à ajouter. La vieille était tout étourdie d'une telle profusion de noms de grands nobles.

— Et dites-moi, qu'est-ce qui vous amène à Pont-Sainte-Maxence ?

— C'est bien simple : le pape a demandé au roi un rapport complet sur la mort de son père, Philippe le Bel, que l'on retrouva, comme vous le savez peut-être, dans ces bois après sa chute de cheval. Comme il ne savait plus dire qu'un mot : « La croix », le pape aurait aimé le canoniser, de la même façon que Boniface VIII canonisa en 1297 Louis IX, arrière-grand-père de notre roi. Mais je vais vous confier un secret, madame, dis-je en baissant la voix comme si nous étions dans une foire aux bestiaux ou au beau milieu d'une place publique : le roi ne veut pas que son père soit élevé à cet honneur. Vous imaginez, se retrouver pour toujours devant le tribunal de l'Histoire avec un arrière-grand-père et un père canonisés... Comment survivre à la comparaison ?

— Bien sûr, bien sûr, approuva la harpie.

— Et donc, au lieu d'envoyer la garde royale ou les évêques ou ses conseillers, le roi a préféré nous charger nous, ses coutillers, d'enquêter sur les faits qui entourèrent la mort de son père en nous demandant franchement de trouver quelque chose qui puisse anéantir les désirs du pape Jean. Nous devons trouver quelqu'un qui sache exactement ce qui s'est passé ce jour-là, qui possède tous les détails et qui, en échange d'un peu d'argent, soit disposé à parler. Vous ne connaîtriez pas par hasard une telle personne ?

— Je suis celle qu'il vous faut !

— Vous, madame ? dis-je, surpris.

— Mon mari et moi, on sait tout. Vous comprenez, on n'est qu'une dizaine à vivre dans cette forêt, alors on sait forcément tout ce qui s'y passe !

— Ah ! voilà qui est vraiment intéressant. Tu entends, Jonas,

madame est la personne que nous cherchons. Comment vous appelez-vous, madame ?

— Marie, monsieur, Marie Michelet, et mon mari Pascal Michelet.

— Voici cinq écus pour vous. Avec ce que je vous ai donné tout à l'heure, et les dix que j'ai remis à votre mari, vous voilà en possession d'une petite fortune.

— Comment ! s'écria-t-elle, fâchée. Vous avez remercié mon mari pour le vin et ses indications, et ce que vous m'avez donné à moi en arrivant c'est parce que vous le vouliez bien. Pour cinq écus, je ne sais pas si je pourrai me souvenir de tout.

— Mais, voyons, Marie, je n'ai rien de plus, et ce que vous avez déjà va changer votre vie, protestai-je. Mais bon, vous avez peut-être raison... Vous détenez peut-être une information de prix. Allez, prenez. Mais je vous avertis, ce sont mes derniers écus.

— Allez-y, posez vos questions, dit la vieille Marie en s'emparant des pièces d'un geste avide.

Je ne pus m'empêcher de penser que la misère engendre la misère, et que si cette femme était née dans un milieu distingué, elle serait peut-être aujourd'hui une dame généreuse et élégante, une mère et une grand-mère respectée qui, selon toute probabilité, mépriserait l'argent.

Marie nous raconta qu'environ un mois avant l'accident, deux paysans libres qui venaient de Rouen et vagabondaient en quête de travail s'étaient installés dans les environs de Pont-Sainte-Maxence et, à défaut de mieux, avaient aidé les bûcherons à couper du bois. De temps en temps, quand l'un des serfs chassait du gibier — « mais ne le répétez pas car vous savez qu'on n'a pas le droit, nous autres, de tuer les animaux du roi » —, ils se chargeaient de tanner la peau et d'en tirer des chausses, des chemises et des étuis à couteaux en cuir. Ces deux paysans qui s'appelaient Auguste et Félix furent les premiers à voir le cerf, « une bête énorme, haut comme un cheval, avec un pelage brillant et des bois de douze cors ».

— Qui d'autre l'a vu ?

— De qui parlez-vous ?

— Du cerf, voyons !

— Je ne sais pas.

La vieille faisait un effort pour se souvenir. Elle paraissait

intelligente et débrouillarde, mais il est vrai que la faim rend malin l'individu le plus idiot, pourtant sa vie avait dû être dure et elle n'avait sans doute pas eu souvent l'occasion d'exercer son intelligence.

— Écoutez, je crois que oui, mais je n'en suis pas sûre... Je ne me souviens plus très bien si le fils d'Honoré, un bûcheron qui vit plus au nord, n'a pas dit qu'il l'avait vu lui aussi ou qu'il lui avait semblé le voir... Je ne sais plus.

— Ce n'est pas grave, poursuivez.

— Auguste et Félix étaient fascinés par l'animal. Ils l'ont traqué nuit et jour mais n'ont jamais réussi à l'attraper. Ce n'étaient pas des chasseurs, et en plus ils disaient qu'un si bel animal méritait de mourir par la main d'un roi. Quand Philippe le Bel se présenta avec sa suite ce jour-là, Pascal leur parla du cerf et leur conta toutes les merveilles qu'en disaient les paysans de Rouen.

— Et le roi se lança alors à la recherche du cerf aux cors miraculeux.

— Hi ! hi ! hi ! Vous pensez bien ! Et il s'est tué.

— Où se trouvaient Auguste et Félix ce jour-là ?

— Ils étaient montés sur cette colline pour mieux suivre la chasse, dit-elle en indiquant un point sur sa droite d'un doigt sale et noueux. Là-bas, vous voyez ?

— Ils étaient armés ?

— Armés, ces deux-là ? Oh ! non. Je vous ai dit qu'ils ne chassaient jamais.

— Mais ils savaient faire des fourreaux pour les couteaux.

— Et des très beaux encore ! Je dois en avoir un dans la maison, vous voulez le voir ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Auguste et Félix sont partis juste avec ce bâton de berger qui leur servait à se frayer un chemin entre les broussailles.

— Et les chiens, Marie, pourquoi n'étaient-ils pas avec le roi quand il fut attaqué par le cerf ?

— Le roi les avait dépassés.

— Il allait si vite que ça ?

— Il volait ! En général, la meute va toujours devant, indiquant le chemin de la proie, mais le roi avait cru voir le cerf dans une autre direction et s'était séparé du groupe.

— Mais sa trompe, pourquoi ne l'a-t-il pas fait sonner quand il s'est aperçu qu'il était seul ?

— Il ne l'avait pas sur lui.

— Vous en êtes sûre ? dis-je, surpris. Aucun chasseur ne sort sans sa trompe.

— C'est pourtant ainsi. Le roi en avait une très jolie qu'il portait d'habitude attachée à sa ceinture, toute en or et pierres précieuses. Elle devait valoir une fortune.

— Et comment se fait-il qu'il ne l'avait pas ?

— Je n'en sais rien ! Pascal a passé une semaine à la chercher. Il disait que lorsqu'on avait trouvé le roi par terre criant : « La croix, la croix... », sa trompe n'était pas là, et il ne devait déjà plus l'avoir au moment de l'attaque parce qu'il n'avait pas appelé ses compagnons.

— Pascal a dû la chercher partout pour la rendre, bien sûr, commentai-je avec ironie.

— Bien sûr..., bredouilla Marie.

— Une dernière chose. Savez-vous où se trouvent Auguste et Félix maintenant ?

— Oh ! non, pas du tout ! Ils sont restés jusqu'à Pâques puis sont partis chercher du travail ailleurs, ça devenait difficile ici, on a connu une période de famine. Les gens mouraient en se disputant pour un morceau de pain comme des chiens. Ils nous ont dit qu'ils allaient tenter leur chance dans les Flandres, dans les fabriques de tissu. On n'a plus jamais eu de nouvelles d'eux depuis.

Marie se tut d'un air satisfait, jugeant la conversation terminée.

— Alors, vous avez trouvé de quoi satisfaire le roi ? demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je en me levant.

Jonas m'imita.

— Je lui dirai que vous nous avez été d'un grand secours.

La vieille nous regarda avec curiosité.

— Vous avez beau dire, on dirait...

Je l'interrompis brusquement d'un : « À cheval, Jonas ! »

— Adieu, Marie, dis-je, je vous souhaite de bien profiter de ces écus que vous devez à la générosité du roi.

Deux jours après que Jonas eut remis ma lettre à Béatrice d'Hirson avec la discrétion qui le caractérise, une réponse me parvint par l'entremise d'un vieux serviteur qui tremblait comme une feuille en me la remettant. En le voyant dévaler l'escalier avec la célérité d'un gamin, j'en déduisis que sa peur, par ailleurs injustifiée, ne devait être qu'un pâle reflet de celle qu'il avait vue chez sa maîtresse quand elle lui avait confié le message que je tenais entre les mains.

Ce jour-là, je me sentais fatigué, empreint d'un vague à l'âme que je n'arrivais pas à identifier. Je me débarrassai de Jonas qui partit tout content de sa liberté, rêvant de nouvelles aventures, et je m'assis les yeux fermés en position de méditation pour tenter d'éclaircir les pensées et les sentiments qui m'agitaient depuis un certain temps. J'avais complètement oublié mes études de la Qabalah, le sefer Yetzirah, le Livre de la Création, et le Zohar, le Livre de la Splendeur, j'avais aussi oublié le développement de ma vie intérieure. Je me sentais tourmenté par des souvenirs passés comme un château assiégé par une puissante armée de troupes fantômes. J'avais besoin de retrouver un peu de paix. Je me concentrai d'abord sur ma respiration puis sur mes émotions à vif. Voilà. « Du calme, Galcerán, me dis-je, tu dois recouvrer la sérénité, ce n'est pas ton genre de te laisser gagner par l'amertume. Tu trouveras la paix de nouveau quand tu seras revenu à Rhodes, quand tu graviras le mont Ataviro, quand tu pourras te reposer sur une plage de sable fin en écoutant le ressac. Mais tu dois remplir auparavant la mission que t'a confiée Sa Sainteté puis conduire Jonas à Taradell chez ses grands-parents. Alors seulement tu pourras retrouver toute ta tranquillité. »

Je demeurai très longtemps ainsi à dialoguer intérieurement avec moi-même, puis je finis en rendant grâce au ciel d'avoir trouvé un peu de calme. Je quittai par paliers le sentier de la concentration, pris une profonde inspiration puis bougeai mes mains et mon cou pour les décontracter.

— Enfin ! s'écria Jonas avec un soupir de soulagement. Je vous ai cru mort. Vraiment.

— Mais que diable fais-tu ici ? Ne t'avais-je pas dit de prendre

tout ton temps ?

— C'est ce que j'ai fait, protesta-t-il. J'ai assisté à un spectacle de marionnettes rue de la Bûcherie, et j'ai observé les ouvriers qui travaillent sur les arcs-boutants de Notre-Dame. Mais il est trois heures de l'après-midi, et cela fait une heure que je vous observe. Quel genre d'oraison étiez-vous en train de faire ? Vous étiez si immobile que même vos paupières ne bougeaient pas.

— J'ai reçu une lettre de Béatrice d'Hirson, lui dis-je pour toute réponse.

— Je sais, je l'ai vue. Elle est posée sur votre table de travail. Je ne l'ai pas lue. Que vous dit-elle ?

— Elle veut nous voir ce soir, à l'heure de vêpres, devant le pont-levis de la forteresse du Louvre.

— Hors des murailles ? s'exclama Jonas, surpris.

— Elle viendra nous chercher avec son carrosse. Je suppose qu'elle ne dispose pas d'un lieu assez sûr pour nous recevoir.

— Superbe ! Les carrosses des courtisans sont aussi confortables que la chambre d'un prince.

— Et que peux-tu savoir des appartements princiers, toi, Jonas, qui n'as rien vu du monde et qui viens juste de quitter ton monastère ! explosai-je injustement.

— Votre étrange prière ne vous a pas calmé, on dirait.

— Mon étrange prière m'a permis de comprendre que la seule chose importante pour moi en ce moment c'est d'en finir avec cette fichue mission, rendre mon rapport au pape et au grand commandeur, puis revenir au plus vite chez moi, à Rhodes.

— Et moi là-dedans, je deviens quoi ?

— Toi ? Tu ne crois tout de même pas que je vais m'occuper de toi pour le restant de mes jours !

Il était évident que j'étais de très mauvaise humeur.

Il faisait un froid de tous les diables dans les rues humides de Paris. De nos bouches sortaient des nuages de vapeur tandis que nous attendions dans l'ombre le carrosse de Béatrice d'Hirson. Heureusement nous avions pour nous protéger de longs manteaux de

peau achetés à Avignon. Jonas s'était couvert la tête d'un bonnet de feutre et moi d'un chapeau de castor qui me protégeait du vent glacial. Cet après-midi, la propriétaire de notre auberge était montée dans notre chambre à ma demande pour nous raser et nous peigner. Jonas avait refusé de se laisser couper les cheveux après avoir vu dans les rues de Paris beaucoup de jeunes gens de son âge portant cette coiffure symbole de noblesse et de liberté, et il avait décidé de les imiter. Il avait aussi refusé de se laisser raser, tout fier de sa nouvelle virilité. Je crois que ce souci de son aspect physique était sa manière à lui de me dire qu'il ne souhaitait plus retourner au couvent.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis notre visite de l'autre jour à Pont-Sainte-Maxence, me dit-il tout en sautillant sur place pour se réchauffer.

— Et qu'as-tu trouvé ? lui demandai-je à contrecœur.

— Vous voulez que je vous donne mon opinion sur la mort du roi Philippe le Bel ?

— Vas-y, je l'écoute.

Il continua à sauter comme un lièvre en expulsant de grandes bouffées d'air laiteux. Derrière nous, s'éteignaient les dernières lumières des tourelles de l'imposante forteresse carrée du Louvre. Dans quelques minutes, Paris serait plongé dans l'obscurité, mais on voyait encore briller quelques discrètes lanternes aux fenêtres et terrasses du château. Grâce à elles, on pouvait deviner, se découpant sur le fond noir de la nuit, la haute silhouette du donjon qui émergeait, menaçante comme une flèche, de l'intérieur du château.

— Je crois qu'Auguste et Félix sont nos vieux amis Templiers et qu'ils se sont installés à Pont-Sainte-Maxence à l'avance pour préparer leur piège ; ils savaient que tôt ou tard le roi viendrait chasser. Ils ont fait courir la rumeur sur le cerf merveilleux, et quand le roi est arrivé, ils sont montés jusqu'au sommet de la colline et ont attendu le moment propice pour frapper. La fortune les a favorisés puisque le roi s'est séparé de son groupe en croyant voir l'animal. Alors... Jonas s'interrompit avant de poursuivre : Non, ce n'est pas possible parce que, s'ils étaient sur la colline...

— Ils n'y étaient pas, lui dis-je.

— Mais la vieille Marie a dit...

— Reprenons depuis le début. Comment sais-tu qu'il s'agit de nos Templiers ?

— Les prénoms commencent par les mêmes lettres, « A » et « F ».

— Bonne déduction que confirme un autre élément : la règle des Templiers leur interdit la chasse. Et tu te souviens de ce que nous a dit la femme du bûcheron, qu'ils ne chassaient jamais ? La seule chasse permise au Templier est celle du lion, mais d'un lion symbolique : le Malin. C'est pour cette raison qu'Auguste et Félix ne tuaient jamais de bêtes dans les bois.

— Nom de Dieu... !

— Jeune homme, lui fis-je remarquer d'un ton ironique, tu es en train de blasphémer !

— Non.

— Si, je t'ai très bien entendu. Tu devras confesser ton péché, insistai-je avec malice.

— Je le ferai demain à la première heure.

— Voilà, c'est déjà mieux. Mais poursuivons, tu disais qu'ils ne pouvaient avoir tué le roi puisqu'ils étaient sur la colline, et tu as raison.

— Alors où se trouvaient-ils ?

Je serrai mon manteau contre moi en espérant que Béatrice d'Hirson ne tarderait plus.

— En premier lieu, il faut accepter l'existence d'un cerf, non pas prodigieux mais de bonne taille, aux bois larges et qui aujourd'hui doit vagabonder en toute liberté. Auguste et Félix ont dû l'attraper peu de temps après s'être installés à Pont-Sainte-Maxence, puis ils ont dû plus ou moins l'appivoiser. Ils ont sans doute fabriqué de faux bois de douze cors avec les andouillers d'autres animaux. N'oublie pas qu'ils s'étaient chargés des peaux des bêtes que chassaient les habitants du bois, et cela signifie qu'ils pouvaient emporter les têtes. Ils ont taillé la nouvelle ramure de façon à ce qu'elle s'emboîte parfaitement sur la tête de l'animal. Ils ont dû également préparer un artifice pour qu'en peu de temps ces bâtons dont ils se servaient pour marcher dans la forêt se transforment en une croix qui s'insère entre les faux bois. Tu imagines l'effet produit. Le roi aperçoit le cerf, se lance à sa poursuite et se retrouve séparé de son groupe. L'animal disparaît dans l'épaisseur des bois, mais le roi retrouve sa trace et continue sa folle poursuite qui l'éloigné de plus en plus de ses compagnons. Il est probable – mais ce n'est qu'une supposition – qu'Auguste et Félix aient embusqué l'animal dans un lieu choisi à l'avance et que le roi se soit

arrêté en attendant de le voir surgir de nouveau. Auguste et Félix apparaissent alors et proposent au roi de l'aider à retrouver sa proie. Ils le promènent de droite à gauche en prétendant apercevoir la bête, et le roi se laisse guider en toute confiance parce qu'il brûle du désir de chasser ce cerf dont la ramure si rare étonnera la Cour. L'animal surgit soudain et le roi, reconnaissant, donne sa trompe à nos amis pour les remercier. Le voilà donc isolé, prêt à tomber dans le piège. Il se précipite aux trousses du cerf, et à l'endroit précis où on le retrouvera, il le perd encore une fois de vue. Il s'arrête, aux aguets, immobile et seul... Complètement seul. Alors il entend un bruit, un bruissement de feuilles, se retourne et que voit-il ? Ah ! ici commence le phénomène de suggestion. Il voit le cerf, aussi immobile que lui, et si proche qu'il peut presque l'entendre respirer. Il admire ses cors prodigieux, et tout à coup distingue au centre une grande croix de bois. Elle brillait probablement sous le soleil grâce à une bonne couche de résine. Alors le roi prend peur, fait reculer son cheval tout en pensant à la malédiction de Jacques de Molay qu'il n'est pas parvenu à oublier. (Souviens-toi qu'il est le dernier survivant des trois maudits, aussi devait-il vivre dans la crainte de ce moment.) Il se sent mal soudain. Il veut appeler ses compagnons de chasse, mais ne peut trouver sa trompe. Il l'a donnée aux paysans. Et soudain, un coup sur la tête le fait tomber de son cheval. À demi assommé, le roi commence à délirer : « La croix, la croix... » Auguste et Félix démontent la fausse croix et libèrent l'animal avant de repartir en courant vers la colline et prétendre ainsi qu'ils s'y trouvaient au moment de la chasse.

— Mais on leur a certainement demandé s'ils avaient vu quelque chose ?

— Et ils ont dû répondre avec naturel qu'ils ont vu le roi se faire attaquer par un cerf et tomber de cheval, qu'ils ont eu beau appeler à l'aide, ils étaient trop loin pour être entendus.

— Nous aurions dû examiner le lieu où l'on a trouvé le roi.

— Pourquoi ? Trois ans se sont écoulés, Jonas, et je doute que nos amis aient laissé la moindre trace.

— Peut-être, admit-il d'un ton peu convaincu. Regardez ! Un carrosse arrive !

Le coche de Béatrice d'Hirson s'approchait du Louvre comme une ombre sinistre, sa petite lanterne se balançant sur le siège du cocher. Ce dernier tira sur les rênes des chevaux qui s'arrêtèrent devant nous. Je m'approchai discrètement de la portière dépourvue de toute armoirie ou devise qui aurait permis d'identifier sa propriétaire et

demandai à voix basse :

— Madame d'Hirson ?

— Montez.

Je pris place à l'intérieur du carrosse, suivi par Jonas, et le cocher fouetta aussitôt ses chevaux. Deux femmes étaient assises dedans. L'une d'elles, le visage dissimulé par l'ample capuchon d'une élégante cape, était de toute évidence la personne que nous désirions voir. L'autre, toute jeune, se tenait près de sa maîtresse avec un air intimidé.

— J'aimerais d'abord vous présenter mes excuses, dis-je en guise de salut. Je vous ai sans doute causé de nombreux soucis. Mais vous n'avez rien à craindre de moi, madame.

— Je ne sais si je peux vous croire, monsieur de Born. La surprenante intrusion de votre jeune ami dans le carrosse de ma dame Mahaut d'Artois m'a valu bon nombre de questions auxquelles j'ai dû répondre par un nombre égal de mensonges.

— J'en suis désolé, mais c'était le seul moyen de vous faire parvenir mon message.

Seules trois lanternes demeuraient allumées toute la nuit dans Paris : celle du cimetière des Innocents, celle de la tour de Nesle et celle du Grand Châtelet. En passant sous l'une d'elles, j'eus l'occasion d'admirer le visage de Béatrice d'Hirson. C'était une femme d'un âge avancé, une quarantaine d'années environ, bien qu'encore très belle. Ses yeux d'un bleu profond avaient néanmoins une lueur glacée. Quand, plus tard, elle retira sa capuche et qu'une lanterne nous illumina de nouveau alors que nous faisions des allers-retours incessants entre la tour Barbeau et la poterne de Saint-Paul, passant naturellement par la tour de Nesle, je remarquai qu'elle avait les cheveux teints en roux et les portait en chignon dans une résille ornée de perles.

— Comme vous le comprendrez sans doute, je dispose de peu de temps. Je suis sortie du palais sous un faux prétexte, et il ne serait pas convenable qu'on me voie faisant le tour de la ville à cette heure tardive de la nuit.

Béatrice d'Hirson ne brillait décidément pas par son amabilité ou sa patience.

— Je ne vous retarderai pas, je vous le promets.

L'affaire était compliquée. Je ne savais strictement rien de cette femme qui m'aurait permis de la mettre dans de meilleures dispositions à mon égard. Béatrice n'était pas comme ce misérable aubergiste ou la malheureuse Marie Michelet, une personne ignorante que l'on pouvait attraper dans un filet de mensonges savamment mêlés de superstitions effrayantes ou de brillant nobiliaire. La seule ouverture possible consistait à raconter une histoire plausible l'impliquant assez pour que les expressions de son visage ou, mieux encore, le ton de sa voix, me guident peu à peu dans l'obscur labyrinthe de la vérité. Mes seules armes dans cette nouvelle joute étaient mon intuition et ma mauvaise foi.

— Vous allez comprendre, madame. Je suis médecin et j'exerce dans un collège de Tolède. D'étranges documents nous sont parvenus récemment, vous me pardonnerez de ne pouvoir vous donner leur provenance, elle implique d'illustres chevaliers français. On y assure que votre... votre ami, le garde des Sceaux Guillaume de Nogaret – j'entendis alors un froissement de tissu –, est mort dans d'atroces souffrances en pleine crise de démence, le corps tordu de douleur par d'insupportables spasmes. Ces documents étaient accompagnés d'une lettre dont le sceau impressionna mes plus grands professeurs. On nous y demandait de nous informer discrètement sur la nature de la maladie qui avait tué le garde des Sceaux et, au cas où il ne s'agirait pas d'une affection, de déterminer quel poison l'assassin avait utilisé – second froissement de tissu accompagné d'un changement de posture. Ne me demandez pas, madame, qui était l'auteur de cette lettre. Cela ne serait ni convenable ni prudent eu égard à votre proximité avec le défunt. Mais j'en viens au fait : aucun médecin de notre collège, pas plus que ceux d'autres écoles réputées que nous avons consultés en toute confidentialité, n'ont pu nommer de maladie qui provoque de tels symptômes, et quant au poison... nos meilleurs herboristes, et je vous assure que Tolède possède les pharmaciens les plus renommés, n'ont pu déterminer son origine mortifère. Mes supérieurs ont donc décidé de m'envoyer à Paris pour y trouver des renseignements susceptibles de nous aider à répondre de manière adéquate à la demande de cette personne dont je vous ai parlé.

Au terme de ce long discours, j'avais acquis deux certitudes : la première, mais je m'en doutais déjà, c'était que la maîtresse de Nogaret savait qu'il y avait quelque chose de trouble dans la mort du garde des Sceaux ; et la deuxième, que ce décès était lié, d'une manière ou d'une autre, à un empoisonnement.

— Bien, chevalier de Born..., commença la dame d'une voix neutre, en quoi puis-je vous aider ? Ce que vous venez de me raconter

me surprend et m'inquiète terriblement. J'ignorais que le garde des Sceaux était mort empoisonné, et encore moins qu'un... qu'un personnage puissant à la Cour de France s'intéressait à cette mort.

Ah ! ça y est, je le tenais son point vulnérable, son talon d'Achille !

— Oh ! oui, madame. Et comme je vous l'ai dit il s'agit d'une personne illustre et très haut placée.

— Quelqu'un comme le roi ? dit-elle d'une voix peu assurée.

— Madame, j'ai prêté serment !

— Très bien, je ne vous obligerai pas à être parjure, chevalier, s'exclama-t-elle sans grande conviction, mais imaginons, imaginons seulement qu'il s'agisse du roi... Sa voix trembla de nouveau. Pourquoi voudrait-il savoir une chose pareille trois ans après les faits ?

— Je l'ignore.

Elle se tut quelques instants, perdue dans ses réflexions.

— Voyons, dit-elle enfin, qui vous a conduit vers moi ? Qui vous a donné mon nom ?

— Nous avons lu, dans l'un des documents, que vous aviez été la première à pénétrer dans la chambre du garde des Sceaux quand ses douleurs ont commencé et que vous étiez à son chevet au moment de son trépas. J'ai donc naturellement pensé que vous pourriez me fournir ne serait-ce qu'un détail même insignifiant mais qui pourrait se révéler vital pour mon travail.

— J'ai entendu dire, reprit-elle encore mortifiée par cette histoire de personnage important, que le roi s'inquiétait de certaines rumeurs prétendant que son père et Guillaume seraient morts entre les mains des chevaliers du Temple. Vous connaissez l'histoire...

— Tout le monde la connaît, madame. Le grand maître des Templiers, Jacques de Molay, maudit sur le bûcher le roi, le pape Clément et votre ami. Il se peut que Philippe le Long veuille connaître la vérité sur la mort de son père, dis-je en admettant ainsi de manière indirecte l'identité du mystérieux personnage qui préoccupait tant la dame.

— Et il doit le vouloir à tout prix sinon il n'aurait pas pris la peine d'envoyer jusqu'à Tolède des documents secrets.

— C'est juste, confirmai-je de nouveau, augmentant exprès son

angoisse. D'ailleurs, inutile de vous mentir davantage puisque vous avez tout deviné : je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il ait sollicité une autre enquête en plus de la nôtre.

Je savais que cette fausse information aurait raison des résistances de l'ancienne amante de Nogaret. Cela faisait presque une heure que nous roulions en parcourant le même trajet. Paris est une grande ville, certes, mais les sentinelles de la muraille allaient finir par se douter de quelque chose s'ils nous voyaient passer encore une fois devant eux.

— Je vous propose un marché, dit-elle enfin. Je vous fournis les informations susceptibles de vous aider à résoudre votre enquête, et vous me jurez d'éloigner tout soupçon de moi.

— Vous auriez donc tué Guillaume de Nogaret ! m'exclamai-je d'un air outré sachant parfaitement que ce n'était pas vrai.

— Non, je ne l'ai pas tué ! Je peux le jurer devant Dieu ! Mais je suis à peu près certaine que l'on s'est servi de moi pour le tuer. Votre présence ici, et tout ce que vous m'avez raconté me portent à croire que les véritables assassins désirent me faire passer pour coupable devant le roi.

— Je vous jure sur ma propre vie, déclarai-je en posant la main sur mon cœur, que s'il est vrai que vous n'avez pas tué Guillaume de Nogaret, j'établirai un rapport qui vous délivrera à jamais de tout soupçon.

— Soyez maudit si vous ne tenez pas votre parole, déclara-t-elle d'une voix grave.

— Ainsi soit-il, madame, et maintenant, racontez-moi tout je vous prie, car nous n'avons plus beaucoup de temps et je ne voudrais pas vous quitter sans connaître la vérité.

Béatrice d'Hirson s'éclaircit la voix, puis, levant légèrement le petit rideau de la portière, jeta un coup d'oeil sur la rue plongée dans le noir.

— Vous qui êtes médecin, vous n'avez pas la moindre idée de tout ce qui se trame à la Cour, des ambitions et des luttes pour le pouvoir qui se développent chaque jour entre les murs de ce palais... Guillaume était un homme très intelligent ; il partageait avec le conseiller Enguerrand de Marigny toute la confiance du roi Philippe IV, et l'on pourrait dire qu'ils gouvernaient le pays. Guillaume et moi étions amants depuis l'époque des conflits avec Boniface VIII, après la libération du pape par le soulèvement populaire, quand ce dernier rentra d'Anagni. Quelle époque ! Je venais de perdre mon mari,

Guillaume était l'homme le plus puissant de la Cour. (Elle poussa un soupir de mélancolie.) Surgit ensuite le problème des Templiers. Guillaume disait qu'il fallait en finir avec eux parce qu'ils représentaient « un État pourri dans un État sain ». Il fut à l'origine de la campagne contre l'Ordre, fit emprisonner Molay et le traîna jusqu'au bûcher. Ce jour-là... Elle s'interrompit un instant, pensive, avant de reprendre : Le jour de la mort de Molay, il était fou de rage. « Ils vont me tuer, Béatrice, me disait-il d'un ton très convaincu, ces bâtards vont me tuer. Leur grand maître leur en a donné l'ordre avant de mourir ; je ne passerai pas l'année ! » À la mort du pape, l'état de santé mentale de Guillaume empira beaucoup.

— Que lui arriva-t-il ?

— Il ne dormait plus. Il passait ses nuits à travailler, et comme il ne se reposait pas, se montrait toujours inquiet et de mauvaise humeur. Il criait pour un oui ou pour un non. Il ordonna que tous ses repas soient d'abord goûtés par un serf en sa présence pour éviter qu'on ne l'empoisonne, et il ne sortait jamais dans la rue sans une escorte de douze hommes. Le royaume connaissait alors de graves problèmes, la Cour était secouée par des rumeurs de malversation dans les finances publiques. Les nobles, les bourgeois et les clercs s'opposaient à la politique fiscale du roi. De dangereuses alliances se nouèrent entre la Bourgogne, la Normandie et le Languedoc. Et comme si tout cela ne suffisait pas, les luttes pour le pouvoir entre les différents membres de la famille royale devinrent quotidiennes. Pour finir, le roi lui-même se montrait encore plus préoccupé que Guillaume par la malédiction de Molay. Tout allait mal, dit-elle avec un nouveau soupir. Finalement, une nuit, une bien triste nuit, Guillaume m'annonça que notre relation devait cesser, que nous ne pouvions continuer à nous voir. Bien sûr, je protestai (chose qu'une dame ne doit jamais faire mais que je fis). Il m'assura qu'il ne m'aimait plus, et qu'il avait trouvé une compagne plus jeune. (Elle ne put retenir un gémissement étouffé.) Je ne pouvais me résigner. Je savais que tout cela était faux et que Guillaume désirait seulement garantir ma sécurité en m'éloignant de lui. Je n'eus pas d'autre choix que de me tourner vers...

Elle se tut.

— Vers qui ?

— Une magicienne qui avait souvent déjà rendu de bons services à Mme d'Artois.

— Vous avez eu recours à une sorcière ? dis-je stupéfait. Vous ?

— Oui, une Juive qui habite dans le ghetto et travaille pour des dames de la Cour.

— Que lui avez-vous demandé ?

— Je voulais quelque chose qui puisse aider Guillaume, qui calme ses nerfs, l'aide à se reposer et le fasse revenir vers moi.

— Et que vous a donné cette femme ?

— D'abord il a fallu que je lui apporte une bougie prise dans l'appartement de Guillaume, puis elle m'a dit de demander à ma dame Mahaut une pincée de cendres qui ont le pouvoir surnaturel d'attirer le démon.

— Comment, la belle-mère du roi serait elle-même adepte de ces pratiques ?

— Il s'agissait des cendres de la langue d'un des deux frères d'Aunay. Mais je présume que vous ne savez pas de qui je veux parler.

— Non, je ne vois pas.

— Les frères d'Aunay, murmura-t-elle, furent les amants de Jeanne et de Blanche de Bourgogne.

— Les épouses de Philippe le Long et de son frère Charles, les filles de Mahaut d'Artois !

— En effet. Les frères d'Aunay furent condamnés à être brûlés vifs. Sur les indications de la sorcière, Mahaut d'Artois recueillit sur le bûcher la langue à moitié brûlée d'un des frères, et la réduisit en cendres. On dit que grâce à elles le Malin vous concède : tout ce que vous demandez. Ma dame Mahaut m'en offrit une pincée que j'apportai avec la bougie à la Juive. Elle me demanda de revenir chercher la bougie contenant le sortilège la semaine suivante, qu'il ne suffirait de la remettre à sa place et d'attendre qu'elle agisse.

— Et vous avez suivi ses instructions à la lettre...

— Oui, pour mon malheur puisque la nuit même Guillaume mourait.

Béatrice d'Hirson éclata en sanglots. Sa suivante lui tendit un mouchoir, mais elle le repoussa. Cette femme qui avait su résister aux luttes de la Cour, tout aussi dangereuses qu'un combat entre des armées ennemies, pleurait encore trois ans plus tard au souvenir de la mort de l'homme qu'elle avait aimé comme une demoiselle énamourée. Indubitablement, le poison qui avait tué Nogaret était

dans la bougie. Il pouvait s'agir d'un composé sulfurique, d'un dérivé gazeux du mercure puisqu'il n'avait pas été ingéré mais brûlé, mais pour en avoir la certitude, il me fallait consulter un traité de poisons et contrepoisons, ou mieux encore, aller voir la magicienne...

— Vous pensez qu'on vous a donné une bougie empoisonnée ?

— Bien entendu. Je suis prête à le jurer.

— Et pourquoi ne pas avoir dénoncé cette femme ? Pourquoi ne pas avoir dit la vérité ?

— Vous pensez vraiment que l'on m'aurait crue ? Écoutez bien, monsieur le médecin, ce que je vais vous dire : la personne qui a tué Guillaume est la même que celle qui m'a fourni les cendres, et que Dieu me pardonne pour ce que je viens de dire.

— Mahaut d'Artois !

— Je n'ai rien dit. Notre conversation s'arrête là. Je n'ajouterai pas un mot. Vous avez obtenu ce que vous vouliez. J'espère que vous tiendrez votre parole et que vous saurez respecter le serment que vous avez fait.

Béatrice d'Hirson se trompait. Je n'avais pas encore obtenu tout ce que je voulais. En dépit du long chemin parcouru pour arriver jusque-là, je ne disposais pas encore de preuves à présenter à Sa Sainteté sur l'origine de ces morts suspects. Je savais que je ne retrouverais jamais la trace des médecins arabes d'Avignon, ni des paysans de Rouen, par contre, cette sorcière vivait encore dans le ghetto et devait connaître les assassins de Nogaret.

— N'ayez aucune crainte. Mais j'ai une dernière requête à vous faire pour résoudre cette énigme et vous libérer à jamais de tout soupçon : donnez-moi le nom de la sorcière.

— À une autre condition, répondit Béatrice. Que vous ne lui disiez pas que c'est moi qui vous envoie. Mahaut d'Artois serait aussitôt au courant et cela pourrait entraîner une série d'événements qui risqueraient de nous mettre en danger vous et moi. Ne sous-estimez pas son pouvoir ! Elle n'a qu'un seul but : voir ses futurs petits-fils couronnés rois de France, et pour cela elle serait capable... Elle a été et sera capable de tout, croyez-moi.

— Soyez sans inquiétude, madame. Vous ne me connaissiez pas et pourtant vous m'avez accordé votre confiance. Je saurai m'en montrer digne. Je vous jure de ne jamais parler de vous. Partez en paix, je ne dirai rien et mon jeune compagnon non plus.

— Merci, monsieur. J'espère que vous tiendrez parole, c'est tout.

Elle frappa de la main sur le plafond du carrosse qui s'arrêta brusquement.

— Le nom, madame, le nom, la pressai-je avant de descendre.

— Ah ! oui, elle s'appelle Sara. Elle vit dans la rue des Orfèvres. Vous verrez, tout le monde la connaît.

Quelques instants plus tard, le carrosse s'éloignait, nous laissant seuls au milieu du quai des Célestins. Il devait manquer environ une heure pour complies, et la nuit était glaciale.

— Retournons à l'auberge, me demanda Jonas en claquant des dents. J'ai froid, j'ai faim et je tombe de sommeil.

— Je regrette mais il te faudra attendre encore un peu. Nous devons nous rendre sans tarder au quartier juif. Je crains que la nuit ne soit encore très longue.

Il me regarda avec des yeux exorbités.

— Au quartier juif ?

Les ruelles propres, étroites et parfumées à la cannelle, à l'origan et au clou de girofle du ghetto me rappelèrent instantanément celles des quartiers juifs castillans que j'avais connus dans ma jeunesse, ou encore des calls d'Aragon et de Majorque que j'avais visités dans mon enfance. Nous marchions au hasard, éclairés par la lueur bleutée de la lune, complètement perdus entre des rangées de masures serrées les unes contre les autres, et désertes pour la plupart. J'espérais que tôt ou tard quelqu'un finirait par se pencher à la fenêtre ou apparaître sur le seuil de sa maison pour pouvoir lui demander dans quelle maison vivait Sara. Les Juifs avaient été expulsés de tous les royaumes de France en 1306, mais quelques groupes qui avaient fini par s'adapter aux nouvelles conditions étaient restés.

Alors que nous laissions la synagogue en ruine à notre droite et entrions dans ce qui paraissait être le coeur du quartier, un vieillard sortit d'une habitation en ruine. Il s'arrêta et nous regarda d'un air terrorisé.

— Béni soit le Seigneur à jamais. Amen ! lui dis-je en hébreu, utilisant le dernier vers du psaume 89 qui est une sorte de salut rituel.

Le vieil homme accueillit avec gratitude cette formule de

reconnaissance.

— Béni soit-Il à jamais. Amen, me répondit-il avec un sourire aimable. Que venez-vous chercher ici à une heure pareille ?

— Nous cherchons la maison de Sara. Savez-vous où elle se trouve ?

— Vous y êtes presque. Vous voyez cette porte, avec un petit auvent. C'est là qu'elle vit. Elle a dû oublier de l'enlever.

— Que la paix soit avec toi, lui dis-je en guise d'adieu.

— C'était de l'hébreu, cette langue que vous parliez avec le Juif ? me demanda Jonas dès que l'homme se fut éloigné.

— En effet.

— Comment se fait-il que vous connaissiez cette langue ?

— Jonas, Jonas ! Tu veux toujours tout savoir si vite. Regarde, voici la rue des Orfèvres. On la reconnaît à ces dessins sur les murs. Frappons à la porte.

Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises avant que quelqu'un ne daigne nous ouvrir. Une femme d'un âge indéfinissable, on ne voyait pas bien dans l'obscurité, couverte d'une tunique noire et d'un tablier de cuir, passa la tête par l'entrebâillement.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec rudesse.

— Nous voulons parler avec Sara.

— Pour quoi faire ?

— Nous avons besoin de son aide.

— Qui vous envoie ?

— Un client très satisfait de sa dernière commande.

La femme nous regarda avec curiosité pendant quelques instants qui me parurent durer une éternité, avant de se décider à ouvrir et nous laisser passer.

— Entrez, mais ne touchez à rien.

Son étrange et abondante chevelure blanche m'avait trompé sur son âge comme je le réalisai rapidement : Sara n'était pas une vieille sorcière, mais une jeune femme d'une trentaine d'années. Elle marchait pieds nus sur le sol froid, et quand elle se tourna pour nous

laisser passer, je vis à la lumière des bougies que sa peau était blanche comme le lait et constellée de taches de rousseur. Elle en avait partout, même sur les pieds. Je n'avais jamais vu de femme à la beauté plus étrange...

La salle dans laquelle elle nous fit entrer m'offrit un spectacle bouleversant. Cette mystérieuse Sara, cherchant sans doute à obtenir l'apparence d'un lieu dans lequel on pratique la magie, l'avait décorée d'un bric-à-brac absurde. Mais mis à part la marmite dans laquelle bouillonnait un breuvage mousseux, je ne vis aucun signe de véritable sorcellerie. Elle avait disposé contre un mur un autel où brûlaient plusieurs cierges et une longue table où trônaient des dizaines de récipients, verres, cruches, tasses, vases et calices de mille couleurs et formes contenant des substances liquides, solides, granulées, mortes et même vivantes, de diverses origines : mercure, racines, soufre, vers de terre, graines, fleurs, pierres, sable, becs et pattes de faucon, herbes... Sur un autre mur était dessiné un cercle magique avec une figure hexagonale bleue en son centre ; six étoiles dorées brillaient à ses pointes. Il manquait donc un jour de la semaine. À l'extérieur du cercle, suivant idéalement les rayons de l'hexagone, Sara avait dessiné les symboles de la Lune (lundi), de Mars (mardi), de Mercure (mercredi), de Jupiter (jeudi), de Vénus (vendredi) et de Saturne (samedi).

Enfin, j'abrégérai en mentionnant qu'il y avait un chandelier à sept branches près d'un tube d'alchimiste, une peau de serpent près d'un poisson-loup flottant dans un flacon, et un chaudron pour transmutations magiques sous une croix en forme de U. Un choucas vivant perché sur une branche d'olivier et une tête de mort complétaient ce spectacle.

Jonas contemplait d'un air ébahi et légèrement effrayé tous ce fatras incompréhensible. Il s'était d'ailleurs involontairement rapproché de moi. Sara s'assit sur une chaise derrière une petite table couverte d'un napperon parsemé de points dorés et nous invita d'un geste de la main à prendre place en face d'elle sur deux tabourets.

— Je vous écoute. Que désirez-vous ? demanda-t-elle.

— Je vais être franc avec vous, dis-je en posant ma main d'un geste lent et ostensible sur la poignée de ma longue épée. J'ai besoin d'un renseignement que vous seule possédez, et je suis prêt à tout pour l'obtenir.

— En voilà un imbécile ! s'exclama-t-elle en reculant sur sa chaise d'un air ironique. Que vous soyez bourgeois, chevalier ou même roi de

France, vous êtes un sot, monsieur. Si vous croyez me faire peur avec ce geste infantile ! Ces fanfaronnades sous mon toit vont vous coûter très cher, croyez-moi, et vous risquez de repartir les mains vides !

Son attitude me dérouta. Bien entendu, je n'avais pensé à aucun moment utiliser mon arme, mais j'avais espéré que ce geste l'effrayerait et la mettrait dans une position de faiblesse pendant notre conversation. Je m'étais trompé. Elle profita aussitôt de ma déconvenue.

— Mais qu'est-ce que vous attendez ? Parlez donc. Vous ne comptez tout de même pas passer toute la nuit ici ?

— Ne nous disputons plus. J'accepte ma défaite, dis-je en souriant, optant pour un rapide changement de tactique.

Ses traits sémites (yeux noirs et petits, nez aquilin, front large) se conjuguèrent harmonieusement avec tous ses autres traits surprenants (cheveux blancs, peau laiteuse et taches de rousseur infinies). Sara était réellement d'une beauté troublante. Je me surpris à caresser des pensées pécheresses allant contre mon vœu de chasteté qui m'interdisait tout commerce avec les femmes, et je dus faire un énorme effort pour les éloigner de mon esprit. Sara me regarda longuement avec mépris, et je fus de nouveau déconcerté. Je réagis rapidement.

— Voilà. J'ai appris que vous aviez préparé la bougie empoisonnée qui a mis fin aux jours de Guillaume de Nogaret.

Sara ne desserra pas les lèvres. Elle continua à me regarder de la même façon.

— Vous m'avez entendu ?

— Je vous ai entendu. Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez, que je pleure ou que je tremble de peur ?

Le choucas se mit aussitôt à hurler :

— Que je tremble de peur ! Que je tremble de peur !

Jonas fit un tel saut sur son tabouret qu'il faillit tomber.

— C'est l'oeuvre du diable ! s'exclama-t-il en reprenant son équilibre.

— Votre fils n'est pas très courageux, dites donc... Avoir peur d'un oiseau !

Je ne pus m'empêcher à mon tour de sursauter. Cette maudite femme était-elle une vraie sorcière ? Elle commençait à m'inquiéter sérieusement.

— Jonas n'est pas mon fils, madame, c'est mon écuyer, et si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais revenir à notre affaire, elle me paraît bien plus importante que vos commentaires ou ceux de votre choucas.

— Je vous ai déjà dit que je vous écoutais.

— Très bien, je vais essayer d'être plus clair. Avez-vous préparé le poison qui a tué Guillaume de Nogaret ?

— Pourquoi devrais-je répondre à cette question ?

— Combien voulez-vous en échange de la vérité ?

— Des écus d'or ou des florins du pape ? demanda-t-elle d'un ton malicieux.

— Des écus d'or.

— Deux.

— Très bien. Avez-vous préparé le poison qui a tué Guillaume de Nogaret ?

— Non. Et maintenant posez sur la table les deux écus.

Je tirai une bourse de ma ceinture et en sortis quatre écus que je posai sur la table.

— Savez-vous qui aurait pu le faire ?

Sara demeura pensive ; elle regarda les pièces avec convoitise mais quelque chose semblait la retenir.

— Reprenez votre argent, monsieur. Je ne répondrai pas à cette question.

— Je suis têtue, vous savez.

Elle sourit puis haussa les sourcils d'un air sceptique, mais garda le silence.

— Avez-vous déjà travaillé pour Mahaut d'Artois ? repris-je.

— Je travaille pour beaucoup de personnes, mais si ce que vous voulez savoir est si j'ai un lien particulier avec elle, la réponse est : « Non ». Tous ceux qui viennent me voir finissent par s'imaginer, je ne sais pas pourquoi, que je suis à leur service, mais, ajouta-t-elle en

riant, ce n'est pas le cas. Je n'ai ni maître ni maîtresse, donc je vous le répète : je ne travaille pas pour Mahaut d'Artois. Je lui ai rendu quelques services, elle m'a généreusement dédommagée, mais c'est tout.

Je posai de nouveau deux écus sur la table.

— Parmi ces services, il n'y avait pas celui d'empoisonner Guillaume de Nogaret ?

— Non. Mahaut d'Artois est bien plus savante que moi sur le sujet des poisons et n'a aucunement besoin de mes services. Mais... vous ne semblez pas au courant des événements récents ? dit-elle très surprise. D'où venez-vous ?

Je secouai la tête.

— Ah ! vous ne voulez pas me le dire. Ce n'est pas grave. Je devine à votre accent que vous êtes né de l'autre côté des Pyrénées dans un des royaumes d'Espagne, mais cela fait certainement très longtemps que vous n'y habitez plus. Votre langue habituelle doit être, voyons... Laissez-moi deviner, le... le latin ! Oui, le latin. Êtes-vous un moine déguisé ? Allez, dites-le-moi, je veux savoir si j'ai bien trouvé.

Elle poussa alors devant moi deux écus. Le jeu m'amusa, je les pris.

— Vous avez vu juste en tout, dis-je.

— Vous êtes donc moine, dit-elle en souriant. Mais vous ne vivez pas dans un monastère et vous n'avez rien d'un chanoine. Vous êtes prompt à sortir l'épée, commença-t-elle à énumérer, aimez poser des questions sur des intrigues secrètes de palais, voyagez avec un écuyer... Vous devez appartenir à un ordre militaire. Mais lequel ?

Elle poussa encore deux écus vers moi.

— J'appartiens à l'ordre de Montesa.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet ordre.

— Il a été récemment créé par le roi Jaime II d'Aragon dans le royaume de Valence.

— Hum !... Vous n'avez pas gagné ces deux écus, monsieur, me reprocha Sara en les reprenant. Vous ne savez pas mentir.

— À mon tour, maintenant, dis-je pour l'empêcher de poursuivre ce petit jeu de devinettes. Connaissez-vous Béatrice d'Hirson ? Est-elle

venue vous voir pour vous demander de l'aider à regagner l'amour de Guillaume de Nogaret ?

— Oui, dit-elle en accompagnant ses paroles d'un hochement de tête. Elle voulait un sort qui rende la paix au garde des Sceaux et agisse aussi comme un philtre d'amour.

— Et vous le lui avez fourni ?

— Oui.

— Avec la bougie ?

— Le sort était contenu dans la cire de la bougie.

— Vous lui avez aussi demandé de vous apporter les cendres de la langue d'un des frères d'Aunay.

— C'est juste. Oh ! juste une petite quantité, trois fois rien, pour la mélanger avec la cire en proférant les sortilèges nécessaires.

Les écus d'or commençaient à former une petite montagne entre les mains de Sara.

— Mais la bougie contenait aussi autre chose.

— Oui, c'est exact.

— Qu'y avait-il de plus ?

— Cristal blanc et Serpent du Pharaon.

— Mercure combustible et huile de vitriol.

— Eh ! mais vous êtes aussi expert en alchimie !

— Pourquoi avoir ajouté ces deux ingrédients ?

— Vous allez finir par vous ruiner si vous continuez à me poser indéfiniment les mêmes questions. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas préparé le poison.

Je la regardai droit dans les yeux et compris que pour lutter contre cette femme je n'avais plus que deux options : un, lui faire une offre qu'elle ne pourrait refuser en échange du nom de l'empoisonneur ; deux, agir comme si j'étais au courant des agissements des Templiers et attendre qu'elle tombe dans le piège. Je décidai d'utiliser les deux.

— Très bien. Je vois que l'assassin est quelqu'un qui mérite votre confiance ou qui a payé votre silence d'un tel prix que mes écus d'or

ne sont que menue monnaie à côté. Pourtant, si vous étiez riche, vous ne vivriez plus ici, et vous ne vous consacriez pas à la sorcellerie. J'élimine donc cette possibilité. Il nous reste la première : l'assassin est une personne que vous appréciez.

— Et moi je vous répète que vous êtes un imbécile, affirma-t-elle en appuyant ses deux mains sur le bord de la table, le corps en avant comme pour empiéter sur mon espace vital.

Elle était si belle... Je ne pus m'empêcher d'admirer son visage fin encadré par ses cheveux blancs malgré les cris stupides du choucas qui répétait « Imbécile, Imbécile ! ».

— J'ai dit quelque chose d'incorrect ?

— Pour le moment, ce que vous ne m'avez pas encore dit, c'est votre nom.

— Vous avez raison. Je suis désolé. Mon nom est Galcerán de Born, et je suis médecin. Voici mon écuyer, Garcia, mais je préfère l'appeler Jonas.

— Très beau symbole, fit-elle remarquer.

Je soupçonnai cette sorcière d'avoir deviné le lien qui m'unissait à Jonas.

— Je vais vous dire quelque chose, poursuivit-elle, car j'aimerais en finir avec cette conversation et je désire que vous partiez au plus vite. Il n'y avait pas un assassin comme vous le pensez mais deux, deux chevaliers dignes et honorables qui jouissent de ma confiance et de mon estime. Il y a fort longtemps, ils ont sauvé ma famille du bûcher, dit-elle d'une voix devenue grave. Mon père était le prêtre le plus important du quartier juif et s'était fait de nombreux ennemis parmi les Gentils qui désiraient le voir brûler dans les feux de l'Inquisition. Il fut accusé à tort d'avoir profané une hostie consacrée. Quelle bêtise ! Nous dûmes abandonner notre maison et nous enfuir. Les deux chevaliers dont je vous ai parlé nous aidèrent. Ils nous offrirent un refuge et nous cachèrent jusqu'à ce que le danger soit passé. J'ai depuis une dette immense envers eux, si grande que je n'ai pas pu refuser de les aider quand ils sont venus me le demander. Il est vrai qu'ils m'ont offert aussi une somme considérable, bien plus grande encore que vous ne l'imaginez, mais aurais-je dû pour cela abandonner mon art ? Chacun exerce un métier dans cette vie, je suis magicienne, heureuse de l'être, et je le resterais même si l'on m'offrait le triple de ce que j'ai reçu.

— J'en déduis que vos amis étaient des Templiers et qu'avec votre

famille vous vous êtes réfugiée dans la forteresse du Marais pour fuir la justice royale et l'Inquisition.

— C'est exact ! s'exclama-t-elle, surprise. Vous avez gagné ces deux écus !

— Assez joué ! madame, m'écriai-je soudain en donnant un coup de poing sur la table. Vous voyez cette bourse ? Elle contient cent écus et cent florins. Prenez-la, elle est à vous, mais cessez de tourner autour du pot et de vous moquer de moi ! Je veux les noms de vos amis et je les veux maintenant ! Sachez qu'ils ne courent aucun danger, que je ne les dénoncerai pas. Je ne fais que rechercher la vérité. Je veux juste savoir si Guillaume de Nogaret a été tué par les Templiers ou pas.

Sara éclata de rire.

— Mais je viens de vous le dire ! Votre colère vous rend-elle sourd ? Je vous ai dit qu'en effet mes amis avaient préparé le poison et que c'étaient des Templiers.

Cette maudite femme me tapait sur les nerfs. Avant que Jonas ne s'approche de moi et ne me murmure à l'oreille un stupide : « C'est vrai, elle vous l'a déjà dit », je dus reconnaître qu'elle était diablement ingénieuse et encore plus douée que moi dans l'art de vous embrouiller.

— J'ignore pour quelle raison vous voulez cette information, mais je peux vous donner leurs noms sans danger pour eux puisque l'un d'eux a quitté la France et ne reviendra jamais...

Il me sembla noter alors dans sa voix quelque chose qui ressemblait à de l'amertume.

— Et l'autre est prisonnier dans les cachots du roi. Quelle ironie du sort, n'est-ce pas ? Mon ami emprisonné dans la forteresse qui fut autrefois son domicile.

— De quoi l'accuse-t-on ?

— C'est grotesque ! Il est accusé d'avoir assassiné le roi Philippe le Bel, et bien que cela soit vrai, personne, pas même son accusateur, Philippe le Long, ne le croit coupable de ce délit.

— Je ne comprends pas.

Elle me regarda d'un air de commisération.

— À la mort de Philippe IV, la rumeur accusa aussitôt les Templiers, mais on ne put trouver aucune preuve contre eux. Je

suppose que vous connaissez les faits ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Son fils aîné, Louis X, roi de Navarre, monta alors sur le trône, pour mourir soudain deux ans après son couronnement, laissant sa veuve Marguerite enceinte. Elle donna naissance à un fils à la grande satisfaction de tous, excepté celle de Mahaut d'Artois, évidemment. On l'appela Jean, le roi Jean I^{er}, mais le pauvre mourut peu de temps après sa naissance. Arrive enfin le tour de Philippe de Poitiers, notre roi, marié avec Jeanne de Bourgogne, fille de Mahaut d'Artois. Vous comprenez maintenant ?

— Je dois avouer que je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Philippe le Long est convaincu, non sans raisons, que sa belle-mère, Mahaut, est responsable de toutes les morts dont je viens de parler : celle de son père, de son frère aîné, de son neveu. La Cour et tout le royaume pensent de même. Le grand rêve de Mahaut d'Artois a toujours été que l'une de ses filles devienne reine de France. Elle les a mariées avec deux des trois fils du roi, Philippe et Charles, l'aîné, Louis, étant déjà engagé. Mahaut veut voir ses descendants assis sur le trône de ce pays à tout prix et elle s'est déjà attelée à la tâche en empoisonnant Louis X et son fils Jean I^{er}.

— Et le roi, dis-je en continuant sa pensée, vit dans la crainte constante qu'on lui reproche à tout moment de n'être roi que grâce à sa belle-mère.

— Exactement. Le pauvre malheureux ne se trompe que sur un point : Mahaut n'a pas tué son père. C'est l'unique crime qu'elle n'a pas commis. Mais il est inquiet. Il organise alors une battue ridicule pour attraper les rares Templiers qui vivent encore à Paris, ceux qui, pour une raison ou une autre, se sont déclarés coupables des accusations stupides de son père et de Nogaret, et qui grâce à cela furent condamnés à des peines légères et remis peu de temps après en liberté. Le prétexte de ces nouvelles détentions fut de leur imputer la mort de Philippe le Bel, ce qui délivrait Mahaut de tout soupçon et légitimait son propre couronnement.

— Quelle barbarie ! laissa échapper Jonas complètement fasciné par ce récit.

Les jeunes adorent en général ce genre d'histoire.

— Mon ami Evrard, déjà gravement malade, ne put quitter Paris à temps. Et maintenant, dit-elle avec rage, il est en train de mourir en prison !

— Vous avez bien dit Evrard ? demandai-je d'une voix affaiblie par l'émotion.

— Vous le connaissez ?

« Le connaître, me dis-je, non. Je ne l'avais vu qu'une fois, il y avait de cela de nombreuses années, en compagnie de Manrique de Mendoza. J'étais à peine plus âgé que Jonas quand Manrique, le frère d'Isabel, était revenu au château de son père après avoir passé plusieurs années à Chypre où s'était établi son ordre depuis la perte de la ville syrienne de Saint-Jean-d'Acre en 1291. Manrique, un Templier, était arrivé accompagné de son ami Evrard. Pendant les quelques semaines qu'ils passèrent au château, ils nous racontèrent d'interminables histoires de croisés, de batailles, de monarques et de guerriers... Ils nous parlèrent du grand chef maure Salah Al-Dîn, le roi lépreux, de la pierre noire de La Mecque, du « Vieux de la montagne » et de ses disciples fanatiques, les Assassins, de l'eau douce du lac de Tibériade, de la perte de la Véritable Croix à la bataille d'Hattina... Isabel, la mère de Jonas, adorait son frère aîné, et moi, j'étais fou d'elle. Pendant que Manrique et Evrard racontaient leurs histoires au coin du feu dans le salon d'armes du château de Mendoza, moi, plongé dans l'obscurité, je contemplais en silence le beau visage d'Isabel éclairé par les flammes, ce visage que je retrouvais aujourd'hui dans les traits de son fils, jour après jour, semaine après semaine, comme s'il était le sosie de sa mère. Elle savait que je la regardais, et tous ses gestes, ses sourires, ses paroles m'étaient adressés. Les noms de Manrique et Evrard étaient liés à jamais dans ma mémoire aux précieux souvenirs des années que j'avais passées comme page puis écuyer dans le palais des Mendoza qui s'élevait près de la rivière Zadorra, sur les terres d'Alava.

— Vous le connaissez ? répéta Sara.

— Quoi ? Ah ! oui, oui. Je l'ai connu il y a bien longtemps, si longtemps que je l'avais presque oublié. Dites-moi, son compagnon ne s'appelle-t-il pas Manrique, Manrique de Mendoza ?

Le visage de la jeune femme se figea en une expression où se mêlaient tristesse et colère.

— Vous connaissez aussi Manrique ? dit-elle d'un ton songeur.

Apparemment, Sara et moi partagions des sentiments similaires de perte et de regret pour deux membres de la même famille. N'était-ce pas à mourir de rire ? J'avais passé toute ma vie à fuir des fantômes pour les retrouver dans une humble maison du ghetto de Paris. J'aurais eu besoin de temps pour mettre en ordre mes idées, mais il

me fallait poursuivre.

— Dites-moi Sara, de quoi souffre Evrard ?

— Je l'ignore, mais il se meurt. Il a une fièvre terrible, et depuis quelque temps reprend à peine conscience.

— On vous permet donc de lui rendre visite ? m'étonnai-je.

Sara éclata de rire.

— Non, bien sûr, mais je n'ai besoin d'aucune autorisation pour m'occuper d'Evrard. Souvenez-vous qu'il est enfermé dans les cachots de la forteresse où j'ai grandi.

— Vous voulez dire que vous connaissez un accès secret ?

— Exactement. Le sous-sol de Paris est creusé par des centaines de tunnels et galeries qui le connectent aux anciens réseaux d'égouts romains. Il y a trois monts sur la rive gauche du fleuve : le Montparnasse, le Montrouge et le Montsouris. Leurs entrailles furent trouées et exploitées comme des carrières depuis des temps antérieurs aux Romains. De longs couloirs passant sous le fleuve parviennent jusqu'à un autre mont, le Montmartre. Avec le temps, ils sont tombés dans l'oubli. Mais les Templiers utilisaient ces tunnels pour y garder des objets de valeur et y cacher une partie du trésor de la Couronne dont ils étaient responsables, ainsi que pour célébrer certaines cérémonies privées.

— Et comment les avez-vous découverts ?

— C'est par là que nous avons échappé aux gardes du roi ! dit-elle d'un ton rageur. Plus tard, j'y suis retournée avec d'autres enfants, en secret bien sûr. Ces tunnels sont bouchés pour la plupart. Leurs parois se sont écroulées, surtout dans les galeries situées sous le fleuve. Mais la partie qui nous intéresse, celle qui fait communiquer le quartier juif avec la forteresse, est en bon état parce que les chevaliers ont étayé et consolidé les voûtes. Mais il faut bien connaître les souterrains pour s'y risquer. Autrement, on peut y entrer, bien que ce soit difficile, mais je vous assure qu'il est impossible d'en sortir.

— Vous utilisez ces galeries pour aller voir Evrard ?

Sara sourit sans répondre.

— Emmenez-moi, la suppliai-je, conduisez-moi à votre ami.

— Pourquoi ?

— Pour plusieurs raisons. La première, c'est que je suis médecin et que je peux, si ce n'est le guérir, du moins soulager ses souffrances. La deuxième, c'est qu'Evrard me connaît, et la troisième, qu'il est mon dernier espoir d'obtenir les preuves dont j'ai besoin pour finir mon enquête et rentrer enfin chez moi. Je n'ai rien à vous donner en échange. Mais si vous aimez votre ami, vous devez m'emmener auprès de lui.

Sara me regarda un long moment en silence. Je devinais une femme à l'esprit fort, au caractère ingouvernable. Je suppose qu'elle soupesait les conséquences de ma visite pour son cher Evrard. Elle opta pour la prudence.

— Je ne vous promets rien, dit-elle. Revenez demain à la même heure et je vous dirai ce qu'Evrard aura décidé. J'irai le consulter cette nuit.

— Dites-lui qu'il y a quinze ans nous nous sommes connus dans le château des Mendoza. Dites-le-lui, je vous prie. Il se souviendra de moi.

— Demain, revenez demain à la même heure.

Evrard accepta l'entrevue. Le vieux Templier était très malade, me prévint Sara, et dans un état d'abandon presque total. Je ne devais pas me laisser impressionner par la saleté et l'odeur qui régnaient dans son cachot, ni par les plaies purulentes d'Evrard. Pour réduire l'inflammation des bubons, Sara avait eu recours à certains emplâtres fabriqués à partir de cires, d'huiles, de beurre, de gommés et de sels. Très efficaces pour ramollir certains abcès, ils s'étaient révélés complètement inutiles pour sa maladie. Elle lui donnait aussi à boire certaines préparations somnifères pour alléger ses douleurs avec un résultat tout aussi négatif. Evrard pourrissait dans sa prison comme un chien galeux, et rien ne pouvait l'aider à mourir dignement.

Sara me raconta tout cela tandis qu'elle préparait un sac contenant des torches, du phosphore, de la laine, un peu de chaux et un poignard d'argent finement ciselé qui portait des inscriptions en caractères hébreux que je n'eus pas le temps de lire. Elle n'avait jamais croisé personne jusqu'à maintenant, me confessa-t-elle, mais il valait mieux se montrer prudents.

Dès que Sara chargea le sac sur son épaule, j'informai Jonas qu'il ne nous accompagnerait pas. Dans un premier temps, il demeura muet comme s'il n'avait pas tout à fait compris ce que je lui avais dit, puis il

laissa éclater sa fureur :

— Vous allez dans une forteresse des Templiers et vous ne m’emmenez pas ! Je ne peux pas le croire. Je vous ai accompagné partout et vous prétendez maintenant me laisser dans cette maison avec un choucas ensorcelé pour seule compagnie !

Il tapa du pied par terre.

— Non, non et non ! Je viens avec vous, que vous le vouliez ou non !

— Ma décision est prise, Jonas, tu ne me feras pas changer d’avis. Retourne à l’auberge si tu préfères, en attendant mon retour.

— Très bien ! cria-t-il en colère, vous l’aurez voulu ! Et puis finalement c’est mieux comme ça, parce que j’en ai vraiment assez ! Je retourne au couvent.

— Vraiment ? dis-je en sortant de la pièce derrière Sara qui m’attendait sur le seuil de la porte. Et comment comptes-tu arriver jusque-là ?

— Je ne sais pas, mais je pense que les moines parisiens du couvent de Saint-Maurice seront ravis de m’accueillir et de m’aider à rentrer à Ponç de Riba. J’irai les trouver demain à la première heure. J’en ai assez de voyager avec vous.

Ses paroles m’arrêtèrent un instant mais, le coeur serré, je me résolus à avancer sans me retourner. S’il voulait partir, je ne le retiendrais pas. Mais je refusais de le mettre en danger en le laissant venir avec nous. Non seulement sa présence n’était pas nécessaire, mais elle pouvait même devenir une charge si les gardes nous surprenaient. Il risquait, malgré son jeune âge, une condamnation à perpétuité ou le bûcher même, les Français en étaient si friands ! Je dois avouer que je craignais aussi qu’Evrard puisse le reconnaître étant donné sa grande ressemblance avec sa mère. Je pensai précisément à cela quand Sara me murmura dans l’obscurité :

— Je voulais vous dire que votre fils ressemble de façon étonnante à Manrique de Mendoza. La seule différence est sa grande taille. Il la tient de vous.

Trop fatigué, je fus incapable de continuer à nier ce qui était évident :

— Écoutez, Sara, il ne connaît pas encore la vérité. Je vous en prie, ne lui dites rien.

— Ne vous inquiétez pas, me répondit-elle, mais dites-moi si mes soupçons sont fondés.

Je sentis dans l'âme une fatigue infinie :

— Sa mère est en effet Isabel de Mendoza, la soeur unique de votre ami.

— Mais si je me souviens bien, elle est entrée au couvent après la mort de son père.

— Laissons là le sujet si vous le voulez bien.

— Vous savez quel est votre problème ? dit-elle soudain. C'est que vous ne savez pas exprimer vos sentiments.

Nous marchions en silence par les rues étroites du ghetto quand Sara s'arrêta devant une petite maison abandonnée dont les murs semblaient sur le point de s'écrouler. La porte branlante s'ouvrait à moitié sur un intérieur obscur et lugubre. En dépit de cet aspect peu engageant, Sara entra du pas assuré de celle qui parcourt un chemin familier, et je la suivis sans crainte. Tout au fond, au centre d'une cour envahie de mauvaises herbes, un puits à sec se révéla être l'entrée des vieilles carrières. Je descendis lentement dans les ténèbres les marches d'un escalier. Sara n'alluma ses torches qu'après avoir avancé d'une cinquantaine de pas par une galerie étroite et humide couverte de moisissures et de scories.

— Maintenant nous sommes tranquilles, dit-elle à voix haute, rompant le silence.

L'écho fit résonner ses mots.

Je découvris à la lumière des flammes les murs de pierre nue qui formaient ces anciens tunnels. Sara me guida à travers ce qui me sembla être un véritable labyrinthe. Inquiet, je ne cessais de penser que si cette femme décidait de m'abandonner, je serais incapable de retrouver la sortie.

Sara connaissait le chemin par coeur et avançait rapidement. De temps en temps, sans doute par prudence, elle ralentissait le pas puis se penchait vers le sol avant de reprendre sa marche. Une longue demi-heure s'écoula ainsi. Nous avançons le long de galeries secondaires qui débouchaient sur des placettes. Plus nous approchions de la forteresse, plus nous trouvions de traces révélant l'utilisation de ces souterrains par les Templiers : une effigie mutilée de l'archange saint Michel abandonnée dans un coin, un coffre ouvert et vide au milieu du chemin ; des niches creusées dans les murs et gravées

d'étranges dessins (signes solaires, aigles à double tête). Nous tombions parfois aussi sur des amoncellements de roches produits par d'anciens écroulements des voûtes. Sara me raconta que, des années auparavant, quand elle avait visité en cachette ce dédale de galeries, les coffres remplis d'or et de pierres précieuses étaient empilés contre les murs, montant jusqu'au plafond. Elle avait vu des bijoux, des diadèmes, des couronnes couvertes de rubis, de perles et d'émeraudes, des reliquaires d'ébène et de marbre, des calices, des coffrets, des toiles brodées de précieux fils d'or et d'argent, des chandeliers de la taille d'un homme et bien d'autres choses tout aussi merveilleuses. Un trésor impossible à imaginer, me dit-elle. Comment toutes ces richesses ont-elles pu se volatiliser au nez et à la barbe du roi, du garde des Sceaux et des Parisiens même ? me demandai-je. Quand avaient-ils fait sortir ces centaines de coffres des galeries, sans éveiller les soupçons ni la curiosité ? C'était inexplicable.

Nous fîmes enfin une halte.

— Nous sommes arrivés, dit Sara. Maintenant, silence absolu, les gardes pourraient nous entendre.

Sara se dirigea vers un mur que rien ne distinguait des autres à première vue, et commença à l'escalader, se servant d'encoches taillées dans la pierre. Je la suivis et pénétrai dans ce qui semblait être la bouche d'un autre tunnel mais était en réalité l'entrée des égouts de la forteresse. Une pénétrante odeur d'excréments en décomposition nous assaillit. On entendait au-dessus de nos têtes l'écho étouffé de voix lointaines et un interminable fracas de pas qui semblaient aller dans toutes les directions. Notre chemin longeait ces canaux qui empestaient puis s'arrêtait devant une immense grille de fer qui, malgré sa redoutable apparence, céda doucement sous la pression de Sara. Quelques instants plus tard, ma tête heurta le plafond. Sara s'arrêta, me passa la torche, et des deux mains repoussa vers le haut une énorme pierre qui s'écarta miraculeusement, légère comme une plume, pour nous laisser le passage.

— Maintenant, éteignez les torches. Mais attention, sans les mouiller. Nous en aurons besoin plus tard pour rentrer.

Après avoir obéi, je grimpai derrière elle et entrai dans l'obscur cachot d'Evrard.

— Vous avez eu un problème ? demanda une voix âgée dans un coin.

Les ténèbres étaient si épaisses que je n'aurais pu distinguer ma propre main devant mon nez.

— Non, aucun. Comment te sens-tu ? répondit Sara.

— Mieux, mieux. Mais où est Galcerán ? Galcerán !

— Je suis là, chevalier Evrard, si heureux de vous revoir après tant d'années.

— Viens ici, mon garçon, me dit-il d'une voix affaiblie. Approche-toi que je puisse te regarder. Non, ne sois pas surpris, expliqua-t-il avec un petit rire, mes yeux se sont tellement habitués à l'obscurité que les ombres n'ont plus de secrets pour moi. Approche... Oh ! mais tu es devenu un homme !

— Cela fait si longtemps...

— Manrique a appris un jour par quelqu'un qui te connaissait que tu vivais à Rhodes. Je crois qu'il m'a dit que tu avais pris les vœux hospitaliers.

— C'est exact, frère. Je travaille habituellement comme médecin dans l'infirmerie de mon ordre.

— Hospitalier, hein ? répéta-t-il d'un ton sarcastique. On a toujours dit que nos ordres étaient ennemis, pourtant ni Manrique ni moi n'avons jamais eu aucun problème avec les hospitaliers que nous avons connus. Tu ne crois pas que parfois nous sommes pris malgré nous dans des mythes et légendes sans fondement ?

— Je suis de votre avis, mais je ne veux pas que vous vous fatigiez davantage. Laissez-moi vous examiner. Nous parlerons plus tard, quand vous aurez repris des forces. J'ai tant de questions à vous poser.

J'entendis son petit rire. Je m'habituai peu à peu à l'obscurité et vis enfin le chevalier Evrard tel qu'il était aujourd'hui. Lui dont je n'ai jamais réussi à connaître le nom, cet homme qui dans mes rêves avait, comme Manrique, la taille d'un géant et la force d'un titan n'était plus à ma grande stupeur qu'un pauvre corps décharné, squelettique. Ses yeux enfoncés, ses pommettes saillantes, sa barbe grise n'étaient plus ceux de l'invincible croisé du temps de ma jeunesse que j'avais espéré revoir contre toute raison. L'odeur de la cellule était, elle, tout à fait reconnaissable malheureusement. Chaque maladie dégage une émanation particulière. De la même façon que la vieillesse a une odeur distincte de celle de la jeunesse. De nombreux éléments influent sur les odeurs corporelles : notre nourriture, les tissus de nos vêtements, la texture de notre peau même, les matériaux avec lesquels on travaille, les lieux où l'on vit, et même les gens avec lesquels on vit. La maladie d'Evrard sentait ces tumeurs qui dévorent le corps en

liquéfiant les viscères, et qui sortent de l'organisme en vomissements et excréments... Evrard avait la peste et je ne lui donnais pas plus d'un jour ou deux à vivre.

Je m'approchai de lui, soulevai sa chemise en lambeaux, palpai doucement son ventre gonflé et dur, en faisant bien attention de ne pas toucher ses douloureux bubons terriblement enflammés qui recouvraient tout son corps, de l'aine à l'abdomen, du thorax au cou en passant par les aisselles. Ses doigts et ses orteils étaient noirs, ses bras et ses jambes tachés d'ecchymoses, sa langue gonflée et blanche. Malgré toutes mes précautions, ses gémissements de douleur pendant l'examen me firent comprendre à quel point la maladie avait ravagé son organisme. Il souffrait d'une très forte fièvre, son pouls était rapide et irrégulier, et de courts frissons secouaient son corps par saccades.

— Une puce a dû me piquer, me dit-il épuisé.

Je le recouvris et demeurai songeur. La seule chose que je pouvais faire pour lui, c'était soulager ses douleurs avec de l'opium comme pour l'abbé de Ponç de Riba. Mais si je lui en donnais maintenant – j'en avais apporté dans ma sacoche –, je ne pourrais profiter des quelques heures qui lui restaient à vivre pour l'interroger sur ce que je désirais savoir, et conclure ainsi mon enquête. Je me trouvais confronté à un terrible dilemme.

Les tristes gémissements du moribond résonnaient dans le silence du cachot comme les cris déchirants d'un homme qu'on torture. Il souffrait, et il n'y a rien de plus absurde qu'une souffrance physique inutile qui ne sert plus d'avertissement. Cette douleur était devenue absurde et cruelle, mais je pouvais y mettre fin.

— Sara ! appelai-je.

— Oui, me répondit-elle à voix basse.

Elle se tenait juste derrière moi.

— En avant, chevaliers, défendons Jérusalem ! hurla soudain l'ancien Templier pris de délire. Que Jésus nous protège ! La Vierge nous regarde du ciel, la Ville sainte nous attend, notre temple nous attend. Ah ! je me meurs ! un cimeterre déchire mes entrailles !

— Sara, préparez un peu d'eau pour l'opium.

— Sortez les livres des caves ! Ne laissez rien dans le Temple. Rassemblez les coffres sur la place et réunissez-vous tous dans la porte d'Al-Aqsa à la tombée du jour !

— C'est le délire qui annonce la mort, dit Sara en me tendant une jatte remplie d'eau.

Ses mains tremblaient.

— C'est le délire de la peste. Comment avez-vous fait pour vous protéger ?

— Ce n'est pas la peste noire, dit-elle d'un ton coupant, ce n'est que la peste bubonique. Vous me prenez pour une idiote ? Même une femme simple comme moi sait qu'il suffit de ne pas toucher les bubons et de se laver avec soin pour ne pas être infecté.

— Le Baphomet ! Cachez le Baphomet[5] ! cria Evrard, le corps soudain tendu comme la corde d'un arc. Ils ne doivent rien trouver, rien. L'arche d'alliance, les livres, l'or !

— L'arche d'alliance ! m'exclamai-je, impressionné. C'était donc vrai, les Templiers ont l'arche d'alliance !

— Allons, frère hospitalier, vous n'allez pas tout de même croire ces bêtises ? me reprocha Sara, déclamant mon identité d'un ton sarcastique.

Il était évident qu'elle avait écouté avec attention ma conversation avec Evrard.

Quelques instants plus tard, les cris du malade cessaient et sa respiration prenait un rythme mesuré. Il émettait de temps en temps un petit gémissement comme un enfant, mais sa propre folie ajoutée à la potion que je lui avais préparée contribuaient à l'éloigner peu à peu de la souffrance... De la vie aussi, malheureusement.

— Il tiendra peut-être jusqu'à demain matin, mais ce n'est pas sûr..., déclarai-je.

— Je sais, me répondit Sara en s'asseyant au chevet d'Evrard allongé sur son galetas.

Nous demeurâmes ainsi jusqu'à l'aube, veillant le malade en silence. Ma mission était terminée. Dès que le vieux Templier serait mort, je rentrerais à Avignon et informerais le pape que je n'avais pu trouver les preuves nécessaires pour confirmer ses soupçons, puis je retournerais à Rhodes poursuivre mon travail. Quant à Jonas, je faciliterais son retour à Ponç de Riba comme il le souhaitait et laisserais le destin s'occuper du secret de ses origines. Sa mère avait bien renoncé à lui pour toujours, qu'est-ce qui m'empêchait d'agir de même ? Mais je savais au fond de moi qu'il me serait douloureux de

me séparer de mon fils. Je suppose que tous les sentiments que j'avais dû réprimer jusqu'à maintenant me laissaient sans défense à l'idée de le perdre.

Je partis avec Sara aux premières lueurs de l'aube qui apparut par un vasistas situé à hauteur du toit. Si Evrard survivait, une longue journée d'agonie solitaire l'attendait.

Jonas m'attendait à l'auberge, parfaitement réveillé.

— Je veux savoir pourquoi vous avez refusé que je vous accompagne ? me dit-il sans me laisser le temps de souffler.

— J'avais plusieurs raisons, dis-je avec un bâillement avant de me laisser tomber sur le lit, épuisé. Mais la principale, puisque tu veux le savoir, c'était ta sécurité. Si on nous avait surpris, tu aurais connu la même fin que ce pauvre vieux qui pourrit dans son cachot. C'est ce que tu voulais ?

— Non. Mais vous aussi, vous étiez en danger.

— Certes, murmurai-je à moitié endormi. Mais moi, j'ai déjà vécu ma vie, jeune homme, alors qu'il te reste encore beaucoup d'années devant toi.

— J'ai décidé de rester avec vous.

— Cela me fait très plaisir, dis-je, et je m'endormis sur ces mots.

Le lendemain soir je retournai à la forteresse avec Sara ; contre toute attente, Evrard vivait encore. L'opium l'avait aidé à résister, même s'il ne lui avait pas rendu la raison. Le vieux Templier rendit l'âme à l'aurore, après quelques convulsions, sa tête grise tournée vers un côté, la bouche ouverte. En souvenir du passé, je me réjouis de l'avoir aidé à partir en paix bien que cela m'eût empêché d'éclaircir certains détails qui demeureraient celés à jamais. Je dois reconnaître que cette pensée me causa une certaine peine. Sara passa doucement la paume de sa main sur son visage pour lui fermer les yeux. Puis elle se pencha vers lui et l'embrassa sur le front. Elle arrangea ses vêtements, retira la paille sale et, joignant les mains, invoqua son Dieu, Adonai, psalmodiant de très belles prières pour le salut de l'âme du défunt. Je priai aussi. Je regrettais que cet homme pauvre soit mort sans le secours des sacrements de la confession et de l'extrême-onction, même si je n'étais pas certain qu'il les eusse désirés ; pour garantir l'inviolabilité de leurs secrets, les Templiers ne pouvaient être assistés que de leurs propres frères.

Nos oraisons terminées, Sara ramassa ses affaires, et je jetai un

coup d'œil autour de moi pour vérifier que nous n'avions laissé aucune trace de notre passage. Tôt ou tard les gardes finiraient par s'apercevoir que leur prisonnier était mort et entreraient dans sa cellule pour emporter le corps et le brûler. De fil en aiguille, une pensée toute simple s'imposa brusquement : pourquoi ne voyait-on nulle part d'objets appartenant à Evrard ? J'eus beau regarder, je ne trouvai rien qui dénonce la présence d'un prisonnier. Il aurait dû y avoir quelque chose, comme toujours dans n'importe quel cachot : des ustensiles, des papiers, des biens... C'est le propre des détenus que de garder précieusement de petits objets insignifiants mais qui ont une immense valeur à leurs yeux. Curieusement, on avait l'impression qu'Evrard n'avait jamais habité là. Cela n'avait aucun sens.

— Depuis combien de temps Evrard vivait-il enfermé dans cette cellule ? demandai-je, intrigué, à Sara.

— Deux ans.

— Deux ans ! Et il n'avait pas d'affaires personnelles ?

— Si, bien sûr, me répondit Sara en m'indiquant une cuillère et une écuelle d'un geste de la main.

— C'est tout ?

Le sac à l'épaule, Sara me regarda fixement. Je la vis hésiter, puis le doute céda la place à une certitude. Et je sus soudain que tout n'était pas perdu.

— La semaine dernière, murmura Sara, Evrard, sachant qu'il allait mourir, m'a remis certains papiers qu'il gardait cachés dans sa chemise. Il m'a demandé de les détruire, mais je ne lui ai pas obéi... Je peux vous les montrer si vous voulez.

Saisi d'impatience, je la pressai de rentrer au plus vite pour pouvoir examiner ces documents et la fis courir dans les galeries de pierre. Les coqs chantaient sur les toits quand nous sortîmes à l'air, haletants, épuisés.

— J'espère que je ne fais pas une bêtise, dit-elle alors que nous quittions la maison abandonnée. Si Evrard m'a demandé de brûler ces papiers, c'est qu'il devait y avoir une raison. J'aurais dû accomplir ses désirs. Ils contiennent peut-être quelque chose que vous ne devez pas savoir.

— Je vous jure, Sara, que je n'en ferai pas un mauvais usage.

Elle ne paraissait pas très convaincue, mais une fois arrivée chez

elle, elle sortit de sous la paillasse quelques documents jaunis et tachés qu'elle me remit non sans un sentiment de culpabilité. Je les pris d'un geste brusque et m'approchai d'une table en les dépliant avec soin pour ne pas les casser. J'eus soudain un malaise, une sensation de tournis, et je dus m'asseoir pour continuer ma tâche. Je n'allais pas m'arrêter maintenant alors que je touchais au but.

Le premier papier contenait le dessin grossier d'un *imago mundi*. Dans un cadre représentant l'océan universel, un cercle était entouré de douze demi-cercles portant des noms de vent : Africus, Boreas, Euris, Rochus, Zephrus... À l'intérieur du cercle, la Terre se présentait en forme de T avec les trois continents qui forment le monde : l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Trois villes étaient situées à chaque intersection : Rome, Jérusalem et Saint-Jacques, les trois axes du monde. Au nord était inscrit le jardin d'Eden. Cette carte imparfaite indiquait aussi les constellations célestes pour aider à trouver un ordre cosmique à une date déterminée, et situait le Soleil et la Lune à l'extrême gauche.

Je dépliai la deuxième feuille par-dessus la première avec délicatesse. Plus petite, elle était couverte de chiffres arabes ordonnés en colonnes et accompagnés de dates en hébreu et de sigles latins. La couleur de l'encre reflétait le passage du temps entre les premières et les dernières annotations. C'était la même écriture que sur l'*imago mundi*. J'en déduisis que les documents avaient été écrits par Evrard. Après avoir longuement réfléchi, je parvins à la conclusion qu'il devait s'agir d'un registre d'activités menées pendant dix ans depuis la moitié du mois juif de Shevat de l'année 5063 – c'est-à-dire au début du mois de février 1303 – jusqu'à la fin d'Adar de 5073. J'essayai de découvrir quel type d'activités avait pu être si soigneusement comptabilisé par le vieux Templier sans y parvenir. S'il s'agissait de sommes d'argent sorties clandestinement de Paris, la quantité était incommensurable.

Le troisième document contenait ce que je cherchais depuis si longtemps : la copie manuscrite d'une lettre signée par Evrard et Manrique communiquant à un destinataire inconnu le succès de leur mission qu'ils appelaient « La réparation d'Al-Yedom » ou, ce qui revenait au même, la malédiction de Jacques de Molay.

Je me levai avec une profonde exclamation de satisfaction. Maintenant, pensai-je, le pape aura si peur de se faire assassiner qu'il n'hésitera pas à donner l'autorisation de créer le nouvel ordre militaire des chevaliers du Christ. Mon travail, du moins la partie relative aux assassinats de Clément V, Philippe le Bel et Guillaume de Nogaret, était fini. Il ne me restait plus qu'à remettre ce document à Avignon et rentrer chez moi.

Mais il restait encore un quatrième parchemin, tout petit, dépassant à peine la paume de ma main. Je me penchai de nouveau sur la table et l'examinai. Il s'agissait d'un texte en hébreu qui semblait n'avoir aucun sens :

מִתְנַפֵּשׁ מֵאֵל דּוֹקִיב רַפָּגֶפֶ

שְׁנֵתָּפֶ מְנוֹשֵׁשִׁימָר מֵאֲנִגָּמָ

כֶּשֶׁשׁ שֶׁרֶאֱתָתָר תִּיבֶתָ

אֲנִגָּר אֲתִנְאֵלֵתָא דָּא

C'était incompréhensible. L'alphabet utilisé n'appartenait pas à la langue que je croyais si bien connaître.

— Sara ! appelai-je, venez voir. Avez-vous la moindre idée de ce que cela signifie ?

Elle se pencha par-dessus mon épaule.

— Je regrette, dit-elle avec un mouvement de colère, je ne sais pas lire.

Que diable signifiait ce charabia ? Ce n'était pas le moment de me mettre martel en tête. J'avais la tête qui tournait de plus en plus et sentais un irrépressible besoin de dormir. Comme j'avais vieilli ! Du temps de ma jeunesse, je pouvais passer deux ou trois jours sans dormir et sans ressentir aucune fatigue. La vieillesse ne pardonne pas, me dis-je.

— Vous n'avez pas bonne mine, remarqua Sara qui m'observait.

Vous devriez vous allonger et vous reposer un peu. Vous êtes vert.

— Non, je suis vieux, c'est tout, dis-je en souriant. J'aurais bien volontiers accepté votre offre, mais je dois repartir. Jonas est seul à l'auberge.

— Et alors ? marmonna-t-elle en me tirant par le pourpoint pour me mettre debout. Il ne mourra pas de peur parce que vous n'apparaissez pas ! Si c'est un garçon raisonnable, et il semble l'être, il viendra vous chercher ici.

Je fus profondément reconnaissant à Sara de prendre cette décision à ma place. Je me sentais terriblement épuisé, comme si l'idée d'avoir terminé ma mission avait provoqué un relâchement soudain de tout mon corps, comme si ce dernier réalisait enfin toute la fatigue accumulée depuis tant et tant d'années... C'était une sensation absurde mais bien réelle pourtant. Et je m'endormis sous les couvertures au parfum de lavande.

Je quittai Sara et Paris à la fin du mois de juin pour retourner tranquillement vers Avignon avec Jonas. Nos relations, si tendues ces dernières semaines, avaient pris de nouveau un caractère agréable et stimulant. Je le mis au défi de résoudre le premier l'énigme du quatrième parchemin — Sara nous l'avait remis avec beaucoup de réticence ainsi qu'une copie de la lettre d'Evrard que je comptais remettre au pape à Avignon. Chacun de notre côté, nous essayions de déchiffrer le mystérieux message. J'avais une idée approximative sur la manière de procéder, mais je voulais laisser à Jonas le temps d'apprendre l'hébreu pendant le voyage. Son goût du défi était tel qu'il étudiait à une rapidité vertigineuse dans le seul but de me battre. C'était un enfant très orgueilleux et cela m'amusait. En fin de compte, me répétais-je sans cesse, il est bien mon fils, mon unique descendant qui plus est, puisque mes vœux m'empêchent de procréer.

Après de nombreuses réflexions, j'étais parvenu à la conclusion que je devais lui faire connaître au plus tôt la vérité sur ses origines. Je devais le mettre au courant avant notre retour à Barcelone et le laisser ensuite agir en conséquence. S'il voulait retourner au couvent, je ne l'en empêcherais pas, naturellement. Dans le cas contraire, je comptais le laisser chez mes parents à Taradell pour qu'ils l'éduquent dans la demeure de notre famille comme un de Born. Je désirais être fier de mon fils un jour. Et quant aux Mendoza... Mieux valait ne pas penser à eux.

À Lyon, je décidai de changer de trajet pour éviter Roquemaure et

tous risques de croiser l'aubergiste François. Je passai par Vienne, traversai le Dauphiné jusqu'en Provence, et entrai dans le Comtat Venaissin puis Avignon par l'est. Un soir, alors que nous nous étions installés pour la nuit, Jonas s'écria soudain :

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé !

Distract par la contemplation du ciel, un magnifique coucher de soleil par Orion, je ne prêtai aucune attention à ce qu'il venait de dire.

— J'ai trouvé ! s'exclama-t-il indigné par mon indifférence. J'ai déchiffré le message.

Je commençai à sortir tranquillement de nos sacs du pain et du fromage pour le dîner.

— Regardez ! reprit Jonas, tout excité. L'auteur du message s'est contenté d'intervertir les lettres en conservant les équivalences. Nous avons perdu beaucoup de temps à cause de la prononciation. Mais si nous remplaçons la lecture hébraïque du message par son équivalent latin, qu'est-ce que cela donne ?

— Pi'he feér bai-codi..., prononçai-je avec difficulté en lisant le parchemin.

— Non, non, en latin !

— On ne peut pas lire ça en latin, protestai-je tout en avalant un morceau de pain trempé dans le vin.

Jonas sourit d'un air satisfait, la poitrine gonflée d'immodestie.

— Non, bien sûr, quand on sait parler hébreu comme vous. Votre savoir vous rend aveugle et sourd. Mais oubliez tout ce que vous savez, mettez-vous au niveau d'un simple étudiant comme moi, et vous comprendrez. Voyez, la première lettre est le « feh ».

— Dont la prononciation correcte devant la voyelle « quibbut », dis-je pour l'embêter, est, si je ne me trompe pas, « pi » ou « pu ».

— Je vous ai demandé d'oublier tout ce que vous saviez ! On prononce peut-être « pi » ou « pu » en hébreu mais en latin cela donne « fu ».

— Comment cela ? demandai-je intrigué.

— Vous me l'avez appris vous-même : la lettre « feh » peut aussi se prononcer comme un « ph ». Donc, si j'essaye de lire ce message comme le ferait un ignorant, cela donne... Vous voulez le savoir ?

— Je suis impatient.

— Alors écoutez bien. Fuge per bicondulam serpentem magnam remissionem petens. Tuebitur te taurus usque ad atlantea régna. Ce qui veut dire : « Fuis par le serpent à double queue et cherche le grand pardon. Le taureau te protégera jusqu'aux règnes d'Atlas. »

Jonas me regarda d'un air perplexe :

— Vous avez une idée de ce que cela signifie ?

Je lui fis répéter le message, surpris par la simplicité et l'intelligence de ce texte pressant. Soudain, tout se mit en place. Ce qui avait pu m'échapper lors de mes longues investigations menées à Paris trouvait ici sa solution. La compréhension subite de ce message me bouleversa et me rejeta, comme une vague en pleine tempête, vers le passé. J'eus l'impression de traverser le tunnel des ans et de l'oubli, comme si jamais je n'étais parvenu à en sortir. J'étais paralysé par cette sensation, terrorisé par le pouvoir de la fatalité. Ma propre vie se mélangeait encore, de manière incompréhensible, avec cette histoire de crime, d'ambition et de pouvoir. Ce fut alors la première fois, je crois, que je compris l'idée de ce destin suprême dont parle la Kabbale, un destin qui se cache derrière les hasards apparents de la vie et tisse les fils mystérieux des événements qui forment notre existence. Je dus faire un véritable effort pour revenir au présent, pour rompre cette sensation d'être aspiré vers le passé par une force toute-puissante. Je sentis une douleur dans tout le corps, et l'âme.

— Vous m'entendez ? Hé ! Ho ! dit Jonas, surpris, agitant sa main devant mes yeux.

— Je t'entends, je t'entends, l'assurai-je sans grande conviction.

Après lui avoir fait répéter le message une dernière fois, j'expliquai à Jonas ce que j'avais fini par comprendre : après avoir accompli sa sombre mission, Manrique de Mendoza – comme on le verra, lui seul pouvait être l'auteur de ce texte – avait réussi à quitter la France, mais Evrard, peut-être déjà atteint par la maladie, n'avait pu le suivre dans sa fuite. Mendoza, préoccupé par la sécurité de son compagnon, avait échafaudé pour lui un plan d'évasion et le suppliait de se diriger vers « les royaumes d'Atlas » en utilisant « la voie du serpent à double queue » tout en le rassurant quant aux problèmes financiers du voyage qui seraient garantis par la « protection du taureau ».

— Mais que signifie tout cela ? me demanda Jonas. On dirait une histoire de fous.

— Il n'existe qu'un seul serpent à double queue, jeune homme, un serpent qui de plus conduit en effet jusqu'aux royaumes atlantiques, et guide les pas de ceux qui cherchent « le grand pardon ». Tu ne vois pas de quoi je veux parler ?

— Je regrette, mais non.

— N'as-tu donc jamais observé les étoiles lors de notre voyage, et les constellations ? N'as-tu jamais aperçu ce grand et puissant bicolulam serpentem qui traverse le ciel nocturne ?

Jonas fronça les sourcils, songeur :

— Vous voulez parler de la Voie lactée ?

— Et de quoi d'autre pourrais-je parler à ton avis ? À quoi d'autre pouvait se référer Manrique quand il indiquait à son compagnon la manière d'arriver jusqu'aux « royaumes d'Atlas » ?

— Mais de quels royaumes s'agit-il ?

— « ... Et à la tombée du jour, récitai-je en levant l'index vers le ciel, Persée, craignant de se confier à la nuit, s'arrêta à l'ouest du monde dans le royaume d'Atlas... » Ne me dis pas non plus que tu n'as jamais lu Ovide ! « Là-bas vivait le géant Atlas, plus grand que tous les hommes, fils de Japet : les confins de la terre étaient sous son autorité. »

— Quels beaux vers ! murmura Jonas. Atlas était donc un géant qui possédait un royaume situé à l'ouest, aux confins de la terre, c'est-à-dire...

Et alors il comprit :

— Dans le mare atlanticus ! de Atlas, Adanticus.

— Atlas ou Atlante, comme on l'appelle aussi, appartenait à la famille des Géants, des êtres qui ont existé au début des temps et ont succombé lors de rudes batailles contre les dieux de l'Olympe. Atlas était le frère de Prométhée, ce magnifique titan qui donna, entre autres, le feu à l'homme, lui permettant ainsi de progresser et de ressembler aux Immortels. Pour en revenir à Atlas, il fut condamné par Zeus, dieu de l'Olympe, à soutenir la voûte du ciel sur ses épaules.

— Mais tout ce dont vous êtes en train de me parler, n'est-ce pas de l'hérésie ? m'interrompit Jonas. Comment osez-vous affirmer que ces êtres étranges, ces géants, étaient des dieux ? Il n'existe qu'un seul Dieu véritable, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui mourut sur la croix pour nous sauver.

— Certes, mais avant que notre Rédempteur ne s'incarne dans le ventre de la Sainte Vierge, les hommes croyaient sincèrement, avec la même foi que nous, en d'autres dieux tout aussi puissants. Bien avant les dieux grecs ou romains, il en existait d'autres encore dont on a à peine gardé le souvenir, et avant cela, mon cher Jonas, il n'existait qu'un seul Dieu.

— Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mais non ! Un dieu qui en réalité était une déesse : Megalas matros, Magna Mater : la Terre que l'on vénère encore aujourd'hui en secret dans beaucoup d'endroits sous le nom d'Isis, Tanit, Astarté, Déméter...

— Mais que dites-vous là ? s'écria Jonas, effrayé, s'écartant de moi. Vous ne parlez pas sérieusement ! Une femme !

Je souris sans rien ajouter. Cette première leçon me paraissait suffisante.

— Revenons à notre message. Manrique indique à Evrard de suivre le chemin de la Voie lactée pour arriver aux royaumes d'Atlas. Mais ce n'est pas si simple. Comme le dit le message même, la Voie lactée se divise en deux avant de disparaître dans l'océan Atlantique. Comment lui fait-il savoir lequel des deux il doit suivre ?

— Est-ce que cela a quelque chose à voir avec le « grand pardon » ?

— En effet. Le grand pardon est ce Chemin que des milliers de pèlerins parcourent en suivant une des « queues » de la Voie lactée, le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, apostolus christi iacobus.

— Evrard devait quitter la France par les Pyrénées et parcourir le chemin de Compostelle ?

— Voyons, réfléchis un peu. Les Templiers ont fui en masse au Portugal. Je pense d'ailleurs que Manrique doit s'y trouver actuellement. Il n'y a que deux manières d'arriver au Portugal : par mer ou par terre en traversant les Pyrénées et les royaumes chrétiens d'Espagne. Evrard n'était pas en condition d'affronter un long voyage hasardeux en bateau risquant de brusques coups de tempête. Cela l'aurait achevé. Par contre, malgré la lenteur et les incommodités de la voie de terre, il aurait pu s'arrêter pour se reposer quand il en avait besoin ou être soigné par de bons médecins, et même mourir entouré de ses propres compagnons. Car les Templiers qui ont apparemment renoncé à leurs vœux pour pouvoir rester près de leurs anciennes

commanderies sont fort nombreux.

— Bien. Manrique se trouve au Portugal et Evrard, qui n'a pas pu s'échapper, doit l'y retrouver ; cela ne me dit toujours pas pourquoi il fallait utiliser le chemin de Saint-Jacques ?

— À cause du « Taureau » bien sûr.

— Que vient faire un taureau dans cette histoire ?

— Le taureau, cher enfant, est la réponse à la seconde mission que je devais remplir : découvrir l'or des Templiers qui s'est volatilisé si mystérieusement. Mendoza fait savoir à son compagnon qu'il ne s'inquiète de rien, il le supplie de fuir, de sortir rapidement de France en utilisant la voie qu'il estime la plus sûre : le chemin de Saint-Jacques-Evrard l'aurait sans doute fait déguisé en pèlerin malade en quête d'un miracle. Chemin tout au long duquel le taureau, le Taurus, c'est-à-dire le Tau aureus, l'aurait protégé.

— Tau aureus ? répéta Jonas d'un ton perplexe.

— Le Tau, ou « T » grec, expliquai-je, le signe de la Croix et le signe de Vaureus, de l'or.

Uimago mundi dessiné par Evrard prenait subitement tout son sens. Ce parchemin, qui était resté entre les mains de Sara malheureusement, ne contenait pas, comme je l'avais d'abord pensé, des signes d'une importance vitale pour comprendre le message. Ce qu'il présentait mis en évidence, c'était la clé du code, cette terre divisée en forme de « T », de Tau. C'était ça le signe. À la lumière de ce nouveau détail, je compris que je m'étais trompé : la main qui avait tracé la carte du monde et écrit la liste de dates en hébreu n'était pas celle d'Evrard mais celle de Manrique qui faisait ainsi parvenir à son compagnon la piste du « Tau ». Ce détail éclairait un autre fait : Sara, dont j'étais certain qu'elle ne savait pas lire comme elle me l'avait dit, reconnaissait parfaitement l'écriture de son cher Manrique. Ce qui expliquait son désir de ne conserver que ces deux documents.

— Le signe de l'or ! s'exclama Jonas. L'or des Templiers !

— En effet, affirmai-je en reprenant le fil de la conversation, ils ont dû cacher leur or ou une partie du moins tout au long du chemin de l'apôtre. Evrard, qui connaissait probablement les cachettes ou la manière de les trouver, était autorisé à utiliser ces richesses pour parvenir en parfaite condition au Portugal, avec l'aide de ses frères qui vivent sans office ni bénéfice, non loin de leurs anciens châteaux, forteresses ou commanderies en faisant semblant de se maintenir en marge des conflits qui ont abouti à la destruction de leur ordre alors

qu'en réalité ils protègent ces trésors.

— Quand le pape et votre grand maître vont savoir tout ça... ! s'écria Jonas, les yeux brillants.

Jean XXII et Robert d'Arthus Bertrand m'écoutèrent avec beaucoup d'attention durant la longue heure que dura mon récit. De temps en temps, mes deux interlocuteurs m'interrompaient d'un commentaire qui ne m'était pas destiné. J'appris ainsi qu'à leurs yeux la lettre de Manrique accusant son ordre des crimes, la preuve fondamentale que le pape m'avait demandée, devait être détruite au plus vite. Comme je m'y attendais, après avoir pris connaissance des faits, Jean XXII décida qu'il lui fallait absolument donner son approbation à la création du nouvel ordre militaire sollicité par le roi du Portugal.

Apparemment, en mon absence, les Hospitaliers et le pape avaient resserré leurs liens et s'étaient découvert un intérêt commun : l'or du Temple. Je suppose que mon étonnement puis mon évidente indignation devant certaines de leurs questions contraignirent frère Robert à me donner une petite explication.

La bulle *Ad providam* dictée par Clément V lors du procès des Templiers ordonnait à l'ordre des Hospitaliers, principal bénéficiaire des biens Templiers après la suspension de leur ordre, de verser, grâce aux revenus procédant de ces mêmes biens, d'importantes rentes aux principaux responsables Templiers qui s'étaient réfugiés dans d'autres royaumes chrétiens que la France pour échapper aux persécutions. Ainsi, m'expliqua frère Robert, l'ordre de l'Hôpital devait verser à vie d'importantes sommes d'argent à des centaines d'anciens Templiers sans que l'ordre, l'Église ou la royauté n'aient reçu la totalité des biens qui leur revenaient puisque les Templiers les avaient fait disparaître.

Jean XXII songeait donc sérieusement à édicter une nouvelle bulle qui annulerait celle de Clément V en échange d'une importante quantité de fonds versée au trésor pontifical. Trouver l'or du Temple, cet or qui, selon mes informations, se trouvait partiellement caché tout au long du chemin de Compostelle revêtait une importance vitale.

Jamais je n'aurais cru, pas même dans mes pires cauchemars, trouver des hommes aussi cupides à des postes aussi sacrés et importants. Dans leurs yeux brillaient l'avarice, le désir d'accumuler des richesses. L'ordre des Hospitaliers était pourtant devenu le plus puissant d'Europe après la disparition des chevaliers du Temple de Salomon. Ce n'était pas ainsi que je concevais l'idéal d'une confrérie

mise au service des nécessiteux et des malades dans un esprit de générosité universelle. Bien sûr, depuis que j'avais quitté ma retraite de Rhodes, j'avais eu vent de la renommée d'usurier et d'avare que s'était gagnée Jean XXII. Il avait rempli la ville d'Avignon de banquiers, de commerçants et de changeurs. On disait qu'il était entouré d'une cour bien plus somptueuse et riche que celle de tout autre monarque. On l'accusait de vendre ses bulles en échange de fortes rétributions. Je n'avais pas voulu prêter attention à ces rumeurs, mais l'avidité qui se reflétait dans les yeux du pape me laissait penser que j'avais eu tort. Le pire, c'est que l'on pouvait en dire tout autant du grand commandeur de France. Pendant un instant, mon indignation me conduisit à envisager très sérieusement d'écrire au sénéchal de Rhodes pour lui raconter tout ce dont j'étais témoin, mais je me souvins à temps qu'il m'avait lui-même placé sous les ordres directs de cet homme indigne, rendant ainsi ma marge de manoeuvre très étroite. Je n'avais pas d'autre choix que me taire et obéir, puis me consoler en me disant que bientôt je retournerais à Rhodes au lieu de me flétrir dans ce climat délétère.

On me donna l'ordre de me retirer un instant dans la salle contiguë. Frère Robert et le pape devaient prendre des décisions, me dirent-ils, et m'appelleraient dans quelques minutes. Tandis que j'attendais, je compris à quel point il était important que je m'occupe personnellement de l'éducation de mon fils : pour rien au monde je ne voulais que Jonas coure le risque de se convertir en un homme dépravé et ambitieux comme ceux que je voyais évoluer dans les cercles du pouvoir. Je désirais que son unique ambition fût d'être un homme cultivé et honorable. « Je dois l'emmener à Rhodes ! me dis-je, et le remettre entre les mains des meilleurs maîtres de mon ordre. » Il me fallait surveiller de près son évolution et le sortir de ce monde de fous qu'était devenue la chrétienté. Il pouvait subir de mauvaises influences s'il mettait ses pas dans ceux d'un mauvais guide. Je devais l'emmener avec moi à Rhodes, il n'y avait pas d'autre solution.

J'étais en proie à ces pensées quand je fus rappelé par le pontife.

— Frère Galcerán, votre commandeur et moi-même, dit le pape d'une voix suave avec un sourire mielleux, avons décidé que vous alliez faire le pèlerinage de Saint-Jacques.

Je demeurai muet de stupeur.

— Nous savons, frère, ajouta mon supérieur sur un ton d'excuse, que vous désirez retourner au plus vite à Rhodes, mais la mission que le Saint-Père a décidé de vous confier est d'une importance vitale pour notre ordre.

Je gardai le silence.

— Vous savez aussi bien que nous, reprit le pape, qu'envoyer une armée de l'autre côté des Pyrénées ne servirait à rien. Connaissant ces canailles comme nous les connaissons, on peut être sûrs que cet or a été caché dans des endroits insoupçonnés, inaccessibles et probablement remplis de pièges. Mais si vous, poursuivit impassible Sa Sainteté en me regardant droit dans les yeux, avec votre intelligence, votre perspicacité, vous êtes capable de trouver ces cachettes, il sera alors facile d'envoyer une troupe de chevaliers extraire le produit de votre découverte.

— Ce que Sa Sainteté veut dire, continua frère Robert, c'est qu'il est impossible de trouver ces richesses en utilisant les moyens habituels. Vous avez bien vu que même sous la torture les Templiers n'ont jamais révélé leurs secrets. En faisant le chemin comme un pénitent qui se rend sur la tombe de l'apôtre pour obtenir le pardon, vous verrez certainement bien plus de choses qu'une vingtaine d'hommes armés, vous ne croyez pas ?

J'étais encore sous le choc et incapable de prononcer un mot.

— Nous voulons que vous partiez au plus vite, ordonna Sa Sainteté. Prenez cependant quelques jours de repos pour préparer votre long voyage jusqu'à Compostelle. Mais, je vous le demande instamment, faites en sorte que personne ne vous voie en dehors de la commanderie. Nous sommes entourés d'espions, ils pourraient mettre fin à votre mission d'une manière peu agréable. Partez dès que vous vous sentirez prêt.

— Mais..., balbutiai-je, comment... C'est impossible, Votre Sainteté !

— Impossible ? répéta ce dernier en se tournant vers le commandeur, j'ai bien entendu impossible ?

— Vous n'avez pas le choix, Galcerán, s'exclama mon supérieur sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Je pouvais être durement sanctionné pour ma désobéissance, et même expulsé de mon ordre.

— Vous devez accomplir cette mission. Vous resterez dans notre commanderie jusqu'à ce que vous vous sentiez prêt à partir comme vous l'a dit le Saint-Père, et ensuite vous prendrez le chemin de Compostelle. Quelques soldats du pape vous suivront à distance pendant votre pérégrination de façon à ce que vous puissiez leur communiquer vos découvertes. Vous adopterez la personnalité d'un

pèlerin pauvre et vous ferez usage de vos connaissances pour découvrir ce Tau aureus que vous avez si habilement mis au jour.

— Laissez-moi au moins quelques instants pour réfléchir, suppliai-je. J'aimerais emmener mon écuyer, ce novice que j'ai sorti du monastère de Ponç de Riba pour lui enseigner les rudiments de la médecine. Il s'est révélé un bon compagnon et m'a été d'une grande aide au cours de mes enquêtes.

— Que sait-il de notre affaire ? demanda le pape, furieux.

— C'est lui qui a découvert l'énigme du message, Votre Sainteté.

— Il est donc au courant de tout.

— C'est exact, Votre Sainteté, répondis-je d'un ton ferme, décidé à ce que Jonas m'accompagne même au prix d'une dure sanction.

Tout bien pesé, ce voyage pouvait avoir une conséquence positive : permettre une rencontre avec la mère de Jonas, Isabel de Mendoza.

— D'ailleurs, ajoutai-je en donnant pour acquise la présence de Jonas à mes côtés, je vais avoir besoin d'une autorisation très spéciale que vous seul pouvez me fournir...

IV

Durant les premiers jours de ce mois d'août 1317, aidé d'une très belle copie du Guide du Pèlerin établie par les moines de Ripoll, tirée du Codex Calixtinus [6], je préparais avec méticulosité chaque détail de notre voyage sur la tombe de l'apôtre en terre de Galice. J'eus aussi l'occasion de recevoir d'abondantes informations de plusieurs frères qui avaient effectué le pèlerinage. Ils nous apprirent que les nombreux chemins qui traversent l'Europe se réduisent drastiquement à quatre voies en France : la via tolosana qui passait par Toulouse, la route du Puy, la via lemovicensi par Limoges et la via Turonensis. Pour Evrard qui partait de Paris, la route la plus directe aurait été cette dernière qui traversait Orléans, Tours, Poitiers, Bordeaux et Ostabat pour pénétrer ensuite en Espagne par Roncevaux. Étant donné la situation plus méridionale d'Avignon, je comptais descendre jusqu'à Arles pour prendre la route toulousaine qui partait de Saint-Gilles-du-Gard, passer par Montpellier puis Toulouse avant de traverser les Pyrénées au col du Somport.

J'avais beau tourner et retourner les faits dans ma tête, j'ignorais encore par où commencer la quête de ce trésor. Je me disais pour me tranquilliser que si ces richesses étaient réellement dissimulées tout au long du Chemin, ceux qui avaient préparé les cachettes avaient dû laisser des signes pour qu'on puisse les récupérer. Je ne me faisais aucune illusion, j'étais sûr que ces signes obéissaient à des codes très difficiles, impossibles même à décrypter pour qui n'en posséderait pas la clé. Mon seul espoir était que les Templiers, des initiés comme moi, aient eu recours à des cryptogrammes que je connaissais. Comme tout cet or n'avait pas été placé tout au long du chemin de Compostelle juste à l'intention d'Evrard, commencer le Chemin en Aragon au lieu de le faire en Navarre devait constituer un avantage puisque ainsi nous le parcourrions dans sa version la plus longue.

Je devais me concentrer bien sûr sur les anciennes propriétés de l'ordre du Temple. Il était probable que je trouverais réponse à mes questions en ces lieux. Mais le grand nombre de commanderies, châteaux, palais, églises, fermes, granges, moulins et forges qui leur avaient appartenu me préoccupait. L'ordre des Templiers s'était établi en Espagne durant le premier tiers du XII^e siècle, commençant par

l'Aragon, la Catalogne et la Navarre, et s'étendant par la suite en Castille et Léon. Ses chevaliers avaient lutté avec courage pour défendre les frontières contre les Maures et participé à toutes les batailles importantes comme le siège de Valence et de Majorque avec Jaime I^{er}, la conquête de Cuenca, la bataille de Las Naves de Tolosa et la prise de Séville. Son patrimoine était donc immense et réparti sur toutes les terres chrétiennes d'Espagne. Une route telle que le long chemin de Compostelle présentait un sérieux problème à qui devait visiter chacun des édifices bâtis ou acquis par les frères du Temple pendant deux siècles. Sans compter qu'ignorant quelle méthode ils avaient utilisée pour signaler leurs richesses, je devais examiner tous les éléments qui attireraient mon attention.

Pour commencer notre faux pèlerinage, Jonas et moi devons prendre de nouvelles identités. Après moult réflexions, et pour ne pas trop défigurer la vérité, cela viendrait bien assez tôt, je me convertis en ce que je serais devenu naturellement si je n'avais pas choisi la voie de la connaissance ; je devins donc le chevalier Galcerán de Born, fils cadet d'un seigneur de Taradell, veuf récent d'une lointaine cousine, qui partait en pèlerinage en compagnie de son fils aîné, Garcia Galceránez, pour se faire pardonner d'anciennes fautes commises envers sa jeune et défunte épouse. J'avais ajouté à ce roman une pénitence imposée par mon confesseur : parcourir le chemin dans le dénuement le plus absolu. Par fortune, selon le Codex Calixtinus :

Peregrini sive pauperes sive divites a liminibus Sancti Jacobi redientes, vel advenientes, omnibus caritative sunt recipiendi et venerandi. Nam quicumque illos receperit et diligenter hospicio procuraverit, non solum beatum Jacobum, verum etiam ipsum Dominum hospitem habebit. Ipso Domino in evangelio dicente : Qui vos recipit me recipit [7].

Jonas, qui, depuis notre sortie de Ponç de Riba, avait perdu sans honte les manières humbles et respectueuses d'un novice, protesta avec énergie :

— Pourquoi ne pas faire ce pèlerinage avec un peu de confort ? Je frémis en pensant à ce qui nous attend... Finalement, je me demande si je vais vous accompagner.

— Garcia, tu vas me suivre, de gré ou de force.

— Je ne suis pas d'accord. Je veux retourner au couvent !

Patience, patience.

— Ah ! non, tu ne vas pas recommencer ! m'exclamai-je en lui donnant une chiquenaude.

Le jeudi 9 août, Jonas et moi passions à pied les murailles d'Avignon, laissant derrière nous le superbe pont Saint-Bénézet alors que la lumière du jour commençait à peine à poindre. Peu de temps après, nous croisions notre premier groupe de pèlerins. Comme nous, ils se dirigeaient vers Arles. Il s'agissait d'une famille de Teutons accompagnée de sa domesticité qui s'en allaient accomplir une vieille promesse. Ils partagèrent leur repas et leur vin avec nous, mais s'apercevant dans l'après-midi que nous leur faisions perdre beaucoup de temps en ralentissant par notre allure le pas de leurs chevaux, ils nous quittèrent joyeusement avec de grandes manifestations de sympathie. Nous étions soulagés de les voir partir – il n'y a pas de gens plus aimables et plus pesants que les Teutons. De nouveau seuls, nous fîmes un feu près du fleuve à la tombée du jour avant de nous endormir à la belle étoile en écoutant le coassement infatigable des grenouilles.

Il nous fallut encore une demi-journée pour arriver à Arles, et ce fut dans un état épouvantable. En premier lieu, ni Jonas ni moi n'étions habitués à marcher autant, et nos sandales de cuir nous avaient lacéré la chair jusqu'à l'os. Nous avions boité de façon mortifiante sur les derniers milles et, en plus de nos plaies ensanglantées, nous souffrions de multiples douleurs dans tout le corps. Si au moins nous avions pu nous loger dans une auberge comme celle de Paris, et nous reposer sur de confortables lits de paille, mais le voeu de pauvreté imposé par l'inexistant confesseur du chevalier de Born nous interdisait ce maigre réconfort. Je n'avais pas choisi cette pénitence au hasard. Malgré tout le mal qu'en pensait Jonas, le fait de dépendre de la charité et de la miséricorde des autres nous permettait d'entrer dans n'importe quelle maison, château, bourg, paroisse, monastère ou cathédrale de notre choix, et devait nous faciliter grandement les contacts avec les habitants de ces lieux. Aucun détail n'est trivial quand on ne dispose d'aucune piste pour commencer.

Épuisés et mal en point, nous dûmes nous abriter, comme bien d'autres pèlerins, sous la nef de la vénérable basilique Saint-Honoré d'où un sacristain nous jeta dehors à coups de pied avant le lever du jour afin de célébrer la première messe. Dieu sait si j'étais content que l'on nous expulse. J'en avais assez de la puanteur et de la saleté de notre logement et de nos compagnons d'infortune.

Ce matin-là, j'achetai avec mes dernières pièces du tissu et de l'onguent pour nos blessures ainsi qu'un peu de pain d'orge et de miel. Je perçai nos ampoules avec une fine aiguille d'os pour en extraire la sérosité. J'appliquai ensuite avec soin la pommade. Nous avions très

envie de visiter la nécropole gallo-romaine d'Aliscamps où, selon la légende, reposaient les dix mille guerriers de l'armée de Charlemagne, mais la fatigue nous en empêcha et nous obligea à nous reposer près d'une fontaine sur une place jusqu'à la nuit tombée. Nous dûmes retourner ensuite à l'église Saint-Honoré pour y passer une mauvaise nuit. Le lendemain, un dimanche, tous les nombreux pèlerins qui s'étaient réunis à Arles durant les dernières semaines pour cette seule raison devaient être bénis lors d'une cérémonie officielle. Ces gens voyagent en groupes habituellement pour se protéger des brigands et bêtes sauvages qui infestent les routes, et si je n'avais nullement l'intention de marcher en compagnie, il me parut plus prudent de commencer notre longue marche avec les divers présents que la ville remettait aux voyageurs avant leur départ.

La foule se rassembla devant les portes de la basilique dès les premières lueurs de l'aube. L'ambiance était à la fête, et il faisait bon sous le soleil brillant. Les prêtres de toutes les églises de la ville célébrèrent la messe avec grand faste, puis on nous remit les attributs de pèlerin après les avoir bénis : la besace, accompagnée de ces paroles : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, reçois ce panier, attribut de ton pèlerinage, afin que sauf et amendé, tu te dépêches d'arriver au parvis de Saint-Jacques et que, ton chemin accompli, tu nous reviennes plein de santé, grâce à Dieu et son règne éternel. Amen[8]. » ; le bourdon pour marcher et se défendre ; la calebasse pour l'eau ; le chapeau rond à larges bords pour se protéger du soleil ; et la cape pour le froid et le mauvais temps. La plupart des pèlerins portaient une boîte d'étain suspendue à l'épaule où ils rangeaient les documents et sauf-conduits nécessaires au voyage. On nous servit ensuite à boire et à manger tandis que bateleurs, magiciens et mimes chantaient et jouaient. Jonas s'empiffra de pralines, et je dus lui arracher des mains une coupe de vin remplie à ras bord alors qu'il la portait déjà à ses lèvres.

Les pèlerins quittèrent Arles pour se diriger en groupes plus disséminés vers Saint-Gilles-du-Gard à quelque dix milles de distance. Là était enterré le corps de ce saint qui jouissait en France d'une grande renommée par sa célérité à répondre aux suppliques. Ce sanctuaire était une étape obligatoire sur le Chemin : visiter le sépulcre du saint et baiser son autel portaient chance.

Il faisait déjà nuit à notre arrivée ; après avoir déposé nos maigres biens dans le refuge, nous prîmes la direction de l'église. Une vision éblouissante nous y attendait au sens propre, et je dus me protéger les yeux d'un geste de la main. Illuminé par des milliers de cierges, candélabres et bougies, le temple resplendissait comme de l'or. La

lumière était si aveuglante que Jonas, béat d'admiration, passa un bon moment à ciller et larmoyer. Le tombeau du saint était en effet digne d'être visité. La châsse d'or, de cristal et de pierres précieuses présentait sur le devant une représentation du Christ donnant la bénédiction d'une main tandis qu'il soutenait de l'autre un livre ouvert dans lequel on pouvait lire les mots : « Aimez la paix et la vérité ». La frise centrale décorant le côté gauche était encore plus surprenante : y apparaissaient, grossièrement représentés, les douze signes du zodiaque. Je me demandai, intrigué, ce qu'ils faisaient là quand une voix de stentor me fit soudain sursauter. Je portai aussitôt la main à la ceinture, oubliant que je n'étais pas armé.

— *Beatus vir qui timet dominum* [9] dit un homme derrière moi.

— *Caeli enarrant gloriam dei* [10], répondis-je en me tournant pour découvrir l'émissaire inconnu que j'attendais de voir depuis que nous avions quitté Avignon.

A moitié caché dans la pénombre et enveloppé dans un manteau sombre, un individu de grande taille et à la forte corpulence nous contemplait, immobile. Je continuai à l'observer en silence quand il s'avança. Je fis signe à Jonas de ne pas bouger et me dirigeai lentement vers lui. Je le distinguais parfaitement maintenant. Il avait les cheveux courts, les yeux d'un bleu très clair et une longue barbe d'un blond intense qui contrastait avec ses vêtements. Sa mâchoire forte et carrée, son front large et osseux lui donnaient un aspect formidable. Il devait s'agir d'un membre important des corps de garde du Saint-Père.

Il se présenta comme le comte Geoffroy Le Mans, mon ombre, crut-il bon de préciser. Mon attitude sereine parut le surprendre. Il était sûrement habitué à susciter plus de frayeur.

— Voici les ordres que j'ai reçus, continua-t-il comme si tout ce qui ne concernait pas sa mission était sans importance : je dois vous suivre nuit et jour ; vous porter secours si nécessaire, je dispose d'une escorte de cinq hommes armés ; vous tuer, vous et votre écuyer, si vous désobéissez aux ordres du pape.

J'eus du mal à contenir mon indignation tandis que cet idiot pérorait. J'étais là, avec mon fils, à chercher un trésor dont je me souciais comme d'une guigne, je devais accomplir une mission périlleuse dont le succès ne servirait qu'à enrichir ceux qui étaient déjà fortunés, voyager dans l'inconfort, et ce bretteur osait venir me menacer de mort !

— Vos ordres ne m'intéressent pas, comte, répondis-je sans cacher

mon irritation. Pour moi c'est comme si vous n'existiez pas, puisque vous n'êtes qu'une ombre. J'ai accepté une mission, et je la remplirai.

— Sa Sainteté désire que vous meniez à bien votre tâche le plus rapidement possible.

— Vous ne me surprenez guère. Mais comme je n'ai pas encore appris à faire de miracles, Sa Sainteté devra patienter. Et vous aussi. Une dernière chose avant de vous prier de disparaître de ma vue : j'aimerais savoir comment vous contacter.

— C'est inutile, répondit-il d'un ton énigmatique.

Nous ne vous quitterons pas des yeux, ajouta-t-il avant de s'éloigner.

— Merci, comte, dis-je en guise d'adieu.

L'écho de ma voix résonna dans la nef, avec une note de peur... Mon ordre était-il au courant de cette menace ou bien s'agissait-il uniquement d'une manoeuvre du pape ? Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, je n'avais personne à qui demander de l'aide...

Il nous fallut trois jours pour arriver à Montpellier et dix de plus pour atteindre Toulouse. Je ne manquais pas de visiter, à Saint-Guilhem-le-Désert, le sépulcre de Guillaume le Grand qui mourut en luttant contre les sarrasins, ainsi que ceux des martyrs Tibère, Modeste et Florence dans une abbaye bénédictine sur les rives de l'Hérault, et de saint Sernin, évêque de Toulouse, qui souffrit un horrible supplice attaché à des taureaux sauvages.

J'étais préoccupé par l'influence que toutes ces histoires pittoresques pouvaient exercer sur le jeune esprit de Jonas. Je m'évertuais, bien sûr, à lui apprendre d'autres choses, cherchant à cultiver son esprit, mais l'heure de son initiation complète n'avait pas sonné. Il ignorait encore tout de ses origines ; et même après, il lui faudrait du temps avant de pouvoir revêtir une armure, manoeuvrer une lance, et surtout brandir le bras tendu une épée de bon acier. Toutes ces années passées au monastère de Ponç de Riba l'avaient rendu très vulnérable aux prouesses étonnantes et fascinantes des saints et martyrs. La plupart d'entre eux, quand ils n'avaient pas été de simples guerriers dont les batailles avaient servi les intérêts de l'Église, n'étaient souvent même pas des chrétiens, mais, comme d'habitude, la hiérarchie ecclésiastique avait maquillé leur vie de païens ou d'initiés pour les ajuster aux canons romains de la sainteté.

La ferveur religieuse de Jonas ne cessait de croître, allant de pair avec le nombre de sépulcres que nous visitions, mais ma préoccupation fut à son comble quand, arrivés au pied du col du Somport, je le surpris en train de cacher dans sa besace un morceau de lard fumé que nous avait donné une fermière généreuse à qui nous avions demandé l'aumône d'un repas. J'avais un pressentiment depuis un certain temps mais j'attendais le moment de le prendre en flagrant délit.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je d'un ton furieux en lui retirant les mains et en ouvrant son escarcelle.

Une horrible puanteur s'en dégagait ; des bouts de nourriture avariée se décomposaient au fond.

— Tu peux m'expliquer ?

Aucune expression de honte sur son visage enfantin. Il accueillit mes paroles avec un air obstiné, entêté et offensé.

— Je n'ai rien à vous expliquer.

— Comment ça ! Tu gâches la nourriture et tu trouves ça normal !

— C'est une affaire entre Dieu et moi.

— Mais ce n'est pas possible d'être si bête ! braimai-je, indigné. Nous marchons sans repos du lever au coucher du soleil, et toi au lieu de t'alimenter pour prendre des forces, tu t'obstines à gâcher la nourriture ! Je veux une explication tout de suite ou tu vas tâter de ce bâton ! ajoutai-je en arrachant la branche souple et longue d'un hêtre à ma gauche.

— Je veux être un martyr, murmura-t-il.

— Tu veux être quoi ?

— Je veux être un martyr !

— Un martyr ! m'exclamai-je.

Où je me calmais ou je risquais de perdre ce maudit garnement.

— La souffrance et le martyre sont des chemins de perfection et de rapprochement de Dieu.

— Mais qui t'a appris ça ?

— Je l'ai appris au monastère mais je l'avais oublié, dit-il en guise d'excuse. Maintenant, je sais que ma vie n'a qu'un sens : devenir

martyr, mourir purifié par la souffrance. Je veux porter la couronne d'épines des élus.

Seule ma stupéfaction m'empêcha de pousser un juron. Décidément ce garçon, qui était aussi mon fils, avait désespérément besoin d'une solide formation militaire. Mais impossible de la lui donner pour le moment. Je devais donc résoudre ce problème par la ruse...

— C'est bien, mon garçon, finis-je par admettre, tu veux être un martyr ? D'accord. Et tu vois, c'est même une idée excellente !

— Vraiment ? dit-il avec une certaine hésitation, se méfiant de mon soudain revirement.

— Mais oui. Et je vais même t'aider.

— Je ne sais pas...

— Si, si, je vais t'aider à atteindre les portes du Paradis. Tu vas voir. À partir d'aujourd'hui, profitant de ta faiblesse puisque cela doit faire plusieurs jours que tu ne manges pas...

— Je tiens avec de l'eau et du pain. C'est tout ce que je prends, précisa-t-il.

— À partir d'aujourd'hui, tu vas porter toutes nos affaires, les miennes et les tiennes, lui expliquai-je en suspendant à son épaule ma besace et ma boîte. Et pour compléter ton supplice, tu vas cesser d'avaler tout type de liquide ou d'aliment : le pain et l'eau, c'est fini.

— Je préfère le faire à ma façon, murmura-t-il.

— Et pourquoi ? En réalité, ce que tu cherches à travers le martyre, c'est la mort. Ne m'as-tu pas dit que tu voulais porter la couronne d'épines ? Que je sache, le martyre est une mort non naturelle au nom du Christ. Que tu meures aujourd'hui ou demain cela n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est la quantité de souffrances que tu pourras présenter au Jugement dernier.

— Oui, mais je crois que si je le fais à ma manière cela aura plus de valeur. L'agonie sera plus lente.

Je me retins de lui envoyer un bonne claque pour effacer son expression de béatitude idiote, et fis semblant de prendre en compte ses paroles et de soupeser le pour et le contre de chaque option.

— Très bien. Fais-le à ta façon. Mais si tu prends du pain et de l'eau, tu devrais au moins subir une saignée. Tu sais que c'est un

remède infailible pour se laver du péché et maintenir la pureté de l'âme. Tu as dû voir à Ponç de Riba comment on saignait les moines indociles.

— Non ! je ne veux pas de saignée ! répondit-il précipitamment. Je crois qu'en portant tout cela et en subsistant jusqu'à la mort avec du pain et de l'eau, ce sera suffisant.

— Très bien, comme tu voudras. Continuons à marcher donc.

Nous laissâmes la vallée derrière nous. À mi-journée nous traversions la forêt d'Espalinguera et passions le fleuve. Nous n'aurions pu choisir de meilleure saison pour traverser les montagnes et profiter de la beauté de la nature. Nous marchions entourés de grands pins, de sapins, de hêtres, de chênes et d'églantiers avec pour seuls compagnons des écureuils, des chevreuils et des sangliers. Parcourir le même chemin en hiver entre bourrasques et tempêtes de neige aurait été de la folie. Pourtant beaucoup de pèlerins préféraient cette saison car le risque de rencontrer des ours et des voleurs était moins grand.

Toute la journée nous eûmes devant nous le splendide pic d'Anie qui se découpait sur l'horizon, ce pic de roche pure et de forme aiguë qui guidait les pas des pèlerins vers le point le plus haut du sommet, le Summus Portus, à partir duquel commence le véritable chemin de Compostelle. À peine avions-nous posé le pied sur la cime que Jonas, épuisé par l'effort de l'ascension, le poids de nos maigres biens et ses jours de jeûne, s'évanouit.

Heureusement, à peu de distance du sommet se trouvait l'hôpital de Sainte-Christine, un des trois hospices de pèlerins les plus importants du monde, les deux autres étant le Mons Iocci sur la route de Rome et celui de Jérusalem à la charge de mon ordre. Tandis que Jonas reprenait des forces malgré son désir de porter la couronne d'épines des élus, j'allai chercher refuge dans l'auberge de la proche localité de Canfranc.

Le médecin qui examina Jonas affirma qu'il lui faudrait au moins deux jours pour se remettre. À mon humble avis, un bon plat de viande avec des légumes et une demi-journée de sommeil auraient amplement suffi. Mais comme je n'étais qu'un noble chevalier qui faisait un pèlerinage pour se faire pardonner de vieilles dettes galantes, il m'était interdit d'émettre le moindre avis médical.

Le jour suivant, tôt le matin, je descendis vers Jaca, mon chapeau

calé au-dessus des yeux. Un soleil aveuglant brillait. J'avais l'intention de bien examiner les lieux et de ne laisser échapper aucun détail qui pourrait m'être utile. En toute logique, c'était ici, au début du Chemin, que devaient commencer à apparaître des signes ou du moins les clés permettant d'interpréter ces signes. Il eût été absurde de la part des chevaliers du Temple de disséminer de grandes richesses tout au long d'une route de pèlerinage très fréquentée sans établir à l'origine même du trajet le code indispensable pour les récupérer.

J'abandonnai la rive du fleuve Aragon pour entrer dans la ville de Villanua. Je ne sais pas ce qui me poussa à m'y arrêter, mais ce fut un coup de chance car à l'intérieur de sa petite église se trouvait une Vierge noire. J'éprouvai une joie intense en la voyant. La Terre, Magna Mater, irradie ses forces internes vers l'extérieur à travers des veines souterraines. Ces courants furent appelés « Serpents de la Terre » par des civilisations anciennes aujourd'hui disparues qui utilisèrent la couleur noire pour les représenter. Les vierges noires sont des symboles, des signes qui indiquent à ceux qui savent les interpréter en ces temps chrétiens les endroits où ces courants intérieurs jaillissent avec la plus grande puissance. Il s'agit de lieux sacrés, mystérieux, de précieux lieux de spiritualité. Si un jour l'homme cessait de vivre au contact de la Terre, et ne pouvait absorber son énergie, il se perdrait pour toujours et cesserait de former partie de l'essence pure de la Magna Mater.

Je ne sais combien de temps je demeurai là immobile, absorbé dans mes pensées, méditant. Ces quelques heures me permirent de me retrouver, de renouer avec le Galcerán qui avait abandonné Rhodes pour connaître son fils et apprendre de nouvelles techniques médicales. Je recouvrais une paix intérieure, et le silence, mon propre silence duquel surgit, comme une oraison, le beau vers du poète Ibn Arabi[11] : « Mon coeur contient tout... »

Je me rendis à Jaca le lendemain. Je traversai le fleuve par un pont de pierre laissant Villanua à ma gauche, et entrai dans la ville par la porte de Saint-Pierre. Je découvris une cité propre et accueillante bien que très bruyante. C'était jour de marché, et les gens se pressaient sur la place et sous les arcades au milieu d'un brouhaha étourdissant, entre coups, bousculades, insultes et disputes. Mais tout se figea soudain quand j'aperçus le tympan de la porte ouest de la cathédrale. Les pèlerins passaient par ici pour aller prier devant l'image de l'apôtre et les reliques de sainte Orosie, patronne de la ville.

Ce ne fut pas le superbe chrisme[12] à huit bras qui provoqua ma stupeur, mais les deux magnifiques lions qui le flanquaient. Ils disaient

clairement à qui savait observer que l'édifice contenait quelque chose de si important qu'il fallait pénétrer dans l'enceinte avec ses cinq sens en éveil. Le lion est un animal solaire très étroitement lié au concept de lumière. C'est le cinquième signe du zodiaque, ce qui signifie que le soleil passe par ce signe entre le 23 juillet et le 23 août, c'est-à-dire pendant la période la plus lumineuse et chaude de l'année. Selon la tradition symbolique universelle, le lion est la sentinelle sacrée de la Connaissance mystique dont la représentation cryptique est le serpent noir. Un serpent se trouvait bien sous le lion de gauche ou, pour être plus précis, le lion paraissait protéger une figure humaine qui tenait un serpent. De son côté, le lion de droite écrasait sous sa patte le dos d'un ours dont la léthargie symbolise la vieillesse et la mort. Mais le plus intéressant de l'ensemble était les mots inscrits au pied du tympan : « Vivere si queris qui mords lege teneris. Hue splicando veni renuens fomenta veneni. Cor viciis munda, pereas ne morte secunda [13] » À quoi d'autre pouvait faire allusion cet appel : « Si tu désires vivre, toi qui es soumis à la loi de la mort... », si ce n'est au début même du processus initiatique ? Jaca n'était-elle pas la première ville du Chemin sacré indiqué au ciel par la Voie lactée et emprunté par des millions de personnes depuis que le monde était monde ? Saint-Jacques ne fut que l'explication par l'Église d'un phénomène païen dont les origines étaient très lointaines. Bien avant la naissance de Jésus en Palestine, l'humanité voyageait déjà infatigablement vers le bout du monde jusqu'à ce lieu connu sous le nom de Finisterrae, la fin de la terre.

La cathédrale abritait donc quelque chose de très important qu'il me fallait découvrir car si les lions pouvaient signaler l'existence d'un secret, jamais ils ne le révéleraient. Je parcourus l'église de fond en comble, visitai chaque coin, chaque pilier, chaque colonne et chaque stalle, et trouvai enfin ce que je cherchais près du cloître, dans la chapelle Santa-Oriosa. Il s'agissait d'une toute petite statue de la Vierge cachée dans les ombres. Elle était assise et portait une croix en forme de « Tau » ! Dépourvue de tout symbole de sa grandeur, la jeune femme, revêtue des atours de la Cour, portait une simple couronne ducal, et arborait un sourire narquois. Son attitude, le torse en arrière, les jambes lourdement appuyées sur le sol pour supporter le poids de la croix, sa façon de s'asseoir au bord du banc, était destinée à mettre en avant le Tau comme pour dire : « Regardez bien, vous qui êtes arrivé jusqu'ici, regardez bien cette croix qui n'est pas une croix mais un signe. » Je demeurai là quelques instants puis repartis d'un pas joyeux vers mon auberge.

Le lendemain, je me rendis de bonne heure à l'hôpital de Sainte-Christine. Jonas dormait encore quand j'arrivai. Je m'approchai

doucement pour ne pas réveiller les autres malades qui se trouvaient dans la salle et notai avec satisfaction comme tout semblait propre et aéré. Je ne pus m'empêcher de penser à mon hospice de Rhodes. Comme il me manquait ! Pour la première fois, cependant, j'eus l'explicable pressentiment que je ne le reverrais jamais.

Sur le lit voisin, un vieil homme d'aspect malingre, au crâne dégarni, me regardait fixement de ses grands yeux noirs et brillants. Il se sécha les lèvres après avoir bu une longue gorgée d'eau dans unealebasse qu'il reposa au sol. Son regard dur et ardent, ses mouvements souples, son petit sourire rusé contrastaient avec son apparence malade.

— Vous êtes Galcerán de Born, le père de Garcia, me dit-il avec une assurance qui me surprit.

Je ne me souvenais pas de l'avoir vu le jour où j'avais laissé Jonas.

— En effet, et vous, qui êtes-vous ? murmurai-je tout en m'asseyant doucement au chevet du garçon.

— Oh ! moi, je ne suis personne, chevalier, personne !

Je souris. Ce n'était qu'un pauvre vieux à moitié fou.

— Vous me rappelez Ulysse, commentai-je de bonne humeur, qui dit s'appeler Personne pour tromper le cyclope Polyphème[14].

— Eh bien ! appelez-moi Personne si vous voulez. Quelle importance avoir un nom un jour et un autre demain ? Tout est semblable et différent à la fois, mais je reste le même quel que soit mon nom.

— Je vois que vous êtes un homme sage, dis-je pour le flatter bien qu'en réalité il me fit un peu pitié. Il proférait un tel chapelet de bêtises !

— Mes paroles ne sont pas des bêtises, don Galcerán, il vous suffirait d'y réfléchir un peu pour vous en apercevoir.

Je ne pus retenir un geste de surprise et le regardai plus attentivement.

— Qu'y a-t-il de si surprenant ? me demanda-t-il.

— Vous avez répondu à ce que j'ai pensé et non à ce que j'ai dit.

— Quelle différence entre les deux ? Observez les gens avec

attention, vous verrez que, lorsqu'ils parlent, leur visage et leur corps expriment ce qu'ils pensent en réalité.

Je souris de nouveau, amusé. Ce sac d'os démantibulé était un homme perspicace et finaud. Rien de plus.

— Votre fils m'a dit que vous vous rendiez à Compostelle, reprit-il en ramenant la vieille couverture sur lui.

— En effet, si Dieu le veut.

— Vous faites bien de l'emmener avec vous, déclara-t-il d'un ton ferme, il apprendra beaucoup de choses précieuses pendant le voyage et ne les oubliera jamais. Vous avez un fils charmant, et extraordinairement éveillé. Vous devez être très fier de lui.

— Je le suis.

— Et il vous ressemble beaucoup. Personne ne peut nier qu'il est votre fils bien que son visage diffère un peu du vôtre.

— C'est ce que tout le monde dit.

Cette conversation m'ennuyait, mais mon ton abrupt ne paraissait nullement gêner le vieux. Je me tournai alors vers Jonas.

— Vous voulez le réveiller.

Je ne répondis pas. Je ne voulais plus perdre de temps.

— Vous voulez réveiller l'enfant, répéta-t-il d'une voix pressante.

Je demeurai silencieux.

— Et vous ne voulez plus me parler.

Je passai la main dans la chevelure emmêlée de Jonas. Il ne restait plus aucune trace de son ancienne tonsure monacale.

— Ce n'est pas grave, murmura le vieil homme avec indifférence, se tournant vers le mur. Mais rappelez-vous, don Galcerán, c'est vous qui m'avez appelé Personne.

Et il s'endormit comme un bienheureux alors que le soleil pénétrait à flots dans la salle.

— De quoi parliez-vous ? demanda Jonas d'une voix somnolente en se tournant sur le dos.

— Rien d'important, répondis-je. Tu es prêt à reprendre la route ?

— Bien sûr.

— Tu veux toujours être martyr ?

— Ah ! non, c'est fini, affirma-t-il d'un ton très convaincu, ouvrant les yeux et se redressant pour s'asseoir en face de moi. Maintenant, je veux être un chevalier du Saint-Graal.

— Un quoi ? lui demandai-je, soudain alarmé.

La jeunesse est vraiment une période terrible, non pour celui qui la traverse mais pour celui qui doit la supporter.

— Chevalier du Saint-Graal, répéta-t-il tout en se levant pour s'habiller.

— Très bien, dis-je d'un ton résigné en lui tendant ses vêtements.

C'était incroyable ! Jonas avait encore grandi pendant ses deux jours de convalescence. Son corps longiligne avait subi une nouvelle poussée et ses chausses étaient devenues ridiculement courtes. S'il continuait ainsi, il serait bientôt plus grand que moi. Il regarda ses jambes nues et sourit d'un air satisfait. Il était impossible de nier ses origines : ainsi placés l'un à côté de l'autre, nos ressemblances sautaient aux yeux.

Pour mon malheur, durant les jours suivants, je dus écouter d'interminables récits sur la fascinante légende du Graal. Selon Jonas, instruit en l'occurrence par le vieux Personne qu'il appelait « le grand-père », ce vase sacré demeurerait caché dans un temple mystérieux situé dans une montagne appelée Montsalvat. Il était jalousement gardé par un singulier personnage, le roi Amfortas, qui était aidé de chevaliers d'une pureté et d'une perfection les rendant semblables à des anges. Les meilleurs avaient pour nom : Parsifal, Galaad et Lancelot. À travers ces héros flamboyants, Jonas liait son ardeur religieuse à d'extraordinaires prouesses chevalières. Aucune d'elles ne me fut épargnée tout au long des cinq jours qu'il nous fallut pour arriver jusqu'à Eunat, à proximité de Puente la Reina, localité de Navarre où s'unissent les deux voies d'accès en Espagne : celle de Somport et celle de Roncesvaux.

J'avoue que pendant que Jonas parlait sans discontinuer, mes pensées étaient bien loin. Je l'écoutais avec une patience infinie pendant un certain temps, et quand je n'en pouvais plus, je m'évadais en réfléchissant à mes affaires jusqu'à ce qu'une exclamation, question ou plainte me ramène à la dure réalité. Je suis certain qu'il se rendait parfaitement compte de ma distraction, mais à sa façon maladroite, il continuait à essayer de tendre des ponts entre nous. Si sa formation

suivait le bon chemin, il finirait par découvrir que les ponts entre les personnes se créent en écoutant avec générosité et non en épuisant la patience d'autrui !

Nous passâmes par de nombreux lieux entre Jaca et Puente la Reina, tous dépourvus d'intérêt. Le découragement commençait à me gagner, me serrant le coeur. Cela faisait trop longtemps que j'étais loin des miens, de mes amis, de mes compagnons et frères de l'Ordre. J'avais passé trop de temps seul sans personne à qui confier mes doutes, sans temps à consacrer à mes études et à ma profession. Je commençais à me sentir comme un exilé, un banni condamné à vivre loin des siens. C'était comme si je me réveillais soudain d'un long sommeil et découvrais que rien de ce que j'avais vécu jusqu'alors n'était arrivé en réalité. On avait changé ma vie et mon identité sans que je m'en sois aperçu, sans que j'aie fait autre chose qu'obéir aux instructions. J'étais mortifié à l'idée de penser que mon propre Ordre semblait indifférent aux conséquences que cela pouvait avoir sur moi. Qui pouvait s'inquiéter du fait que le Perquisitore se sente chaque jour un peu plus un frère sans communauté ? Mon Ordre avait-il été informé que l'un des siens avait été menacé de mort par les sbires du pape ? Le comte Geoffroy Le Mans, bien qu'invisible, était mon cauchemar constant. Je savais que ce chien fidèle n'hésiterait pas un instant à passer le fil de son épée dans la poitrine de mon fils pour obéir aux ordres de son maître !

Un matin de septembre, nous fûmes réveillés pour la première fois par le froid. L'été touchait vraiment à sa fin, l'automne s'impatiait. Il faisait une chaleur insupportable le jour, et de plus en plus frais dès que le soleil se couchait. J'avais déjà pressenti ce changement dans mes vieilles articulations et mes pieds gonflés qui gênaient ma marche. Heureusement, dans l'une des maisons où nous nous étions arrêtés pour nous reposer, j'avais pu me préparer une mixture avec de la moelle de vache et du beurre frais qui soulagea l'inflammation et la douleur.

À la sortie d'Eneriz, le chemin de Compostelle tournait vers la gauche jusqu'à la chapelle d'Eunate. Perdue dans la solitude des champs, son clocher guidait le pèlerin à travers une vaste plaine désolée.

Plus nous nous en approchions, plus je me disais qu'Eunate pouvait offrir bien plus que ne semblait le dire son apparence. Là se trouvait peut-être ce que nous attendions depuis des semaines, le point de départ, le début de quelque chose. Je sentis les battements de mon coeur s'accélérer et dus faire un grand effort pour me retenir de courir, abandonnant Jonas sur le chemin. Je me sermonnais en me

disant que je devais à tout prix maîtriser mes émotions puisque j'étais sans cesse surveillé.

— Que penses-tu de cette église, Jonas ?

— Pourquoi devrais-je en penser quelque chose ? me répondit-il de ce ton méprisant qu'il avait adopté depuis la veille où il avait décidé de s'incarner en un empereur tout-puissant.

— J'aimerais que tu observes avec attention sa structure.

— Tout ce que je vois, c'est une église aux proportions simples.

— Mais regarde bien sa forme ! insistai-je.

Il me contempla d'un air dédaigneux :

— Elle est octogonale, non ? Enfin, d'ici on ne voit pas tout. Elle est entourée d'un cloître ouvert. Ce qui est très rare, je crois. En général, il se trouve à l'intérieur.

— Tu vois ? Quand tu veux bien t'en donner la peine...

Le compliment fit son effet. Charlemagne disparut et laissa de nouveau place au novice.

— J'ai dit quelque chose d'important ?

— Tes observations prouvent que nous nous trouvons devant une église des Templiers qui appartient peut-être aujourd'hui à mon ordre.

— Qu'est-ce qui vous permet de le dire ? me demanda-t-il, intrigué, tandis que nous faisons le tour de l'édifice.

— Sa forme octogonale. Toute construction de ce type vient forcément des Templiers. Tu te souviens, lorsque nous avons découvert la signification cachée des noms que portaient les médecins arabes à Roquemaure, je t'avais parlé d'Al-Aqsa, la petite mosquée située dans le Temple de Salomon à Jérusalem ?

— Oui.

— Bien. Alors, laisse-moi maintenant te raconter une histoire...

J'enlevai mon chapeau, et m'assis par terre, à l'ombre, le dos appuyé contre un mur, imité par Jonas. Il faisait une chaleur accablante et la fraîcheur de la paroi nous fit du bien après tant d'heures passées sous le soleil.

— Salomon était un roi très cultivé et intelligent qui régna sur Israël mille ans environ avant la naissance du Christ, commençai-je.

Pour te donner une idée, sache qu'il est l'auteur du beau « Cantique des Cantiques » ainsi que des « Livres de la Sagesse », des « Proverbes » et de « l'Ecclésiaste ». Ce roi sage et juste voulut édifier un temple en l'honneur de Yahvé. Si tu as lu le premier livre des « Rois », tu sais sans doute que s'y trouve décrite en détail sa construction pour laquelle on utilisa les meilleurs matériaux des royaumes d'Orient : bois de cèdre, pierre, marbre, cuivre, fer et or, beaucoup d'or. Tous les murs furent recouverts de feuilles d'or, tous les objets de culte étaient en or massif. Rien n'était assez beau pour abriter et protéger l'arche d'alliance et les Tables de la Loi que Moïse grava de ses propres mains sur le mont Sinaï. Parce que c'est cela que contenait le Temple, Jonas : l'arche et les Tables de la Loi !

Je me tus un moment puis repris :

— L'édifice était de proportions immenses et d'une grande beauté. Les anges situés au-dessus de l'arche, faite en or pur naturellement, ressemblaient à des lions avec des têtes humaines, et les deux énormes colonnes de la façade du Temple portaient des réceptacles d'huile qui l'illuminaient jour et nuit.

Jonas buvait mes paroles, totalement fasciné par mon histoire...

— Mais cet or n'était pas la partie la plus précieuse du Temple, continuai-je, pas du tout ! Des personnes très particulières participèrent à son édification. Makeda, reine de Saba[15] attirée par la renommée de Salomon et sa profonde spiritualité, entreprit un long voyage pour faire sa connaissance et « l'éprouver par des énigmes », comme il est dit dans la Bible. Elle demeura longtemps près de lui, lui transmettant la Connaissance sacrée des temps primitifs pour qu'il l'utilise lors de la construction du temple.

— De quelle Connaissance s'agit-il ? me demanda Jonas de plus en plus intrigué.

— Un savoir auquel tu pourras avoir accès un jour si tu t'en montres digne, lui dis-je en lui mentant un peu car, sans qu'il le sache, son initiation avait déjà commencé. Mais je n'ai pas fini. Le Temple de Salomon répondait donc à certains modèles et dimensions qui procédaient de traditions occultes et initiatiques.

— Quelles traditions ?

Je fis comme si je n'avais rien entendu et poursuivis :

— Il était fait de trois enceintes concentriques à l'intérieur desquelles se trouvait le sancta sanctorum où était cachée l'arche. Personne ne pouvait y entrer sous peine de mort excepté le grand

prêtre une fois par an. Quatre siècles plus tard, Jérusalem fut détruite par les troupes du roi Nabuchodonosor et avec elle le beau Temple de Salomon.

Je laissai errer mon regard sur la chapelle d'Eunate. J'avais soif, et bus une longue gorgée d'eau. Jonas m'imita.

— Dans ce qui fut autrefois la triple enceinte se trouve aujourd'hui la mosquée appelée Qubbat AlSakkra ou Dôme du Rocher. Curieusement, car il ne s'agit pas d'une caractéristique de l'architecture islamique, elle compte aussi trois enceintes concentriques. Sa structure, et cela est encore plus inexplicable, est octogonale. Juste à côté, dans ce qui fut aussi le périmètre du Temple, se trouve la petite mosquée d'Al-Aqsa que les Templiers utilisèrent comme résidence monastique. Ils transformèrent donc Al-Aqsa en demeure et Qubbat Al-Sakkra en église... Leur église... De nombreuses forteresses et citadelles de Terre sainte et d'Europe présentent cette structure de triple enceinte, et d'innombrables constructions, églises et chapelles, comme celle-ci, reproduisent l'étrange plan octogonal de Qubbat Al Sakkra.

— Ainsi donc cette petite chapelle chrétienne perdue au beau milieu de la Navarre doit sa forme à une mosquée musulmane située à des milles d'ici ?

— En effet.

Jonas parut impressionné.

— Et qu'advint-il de l'or du Temple de Salomon ?

— Dès que le peuple de Jérusalem sut que Nabuchodonosor s'apprêtait à attaquer, l'arche d'alliance fut mise à l'abri et l'or transporté dans un lieu sûr. Le roi babylonien revint sur ses terres moins riche qu'il ne l'espérait. En compensation, il emmena beaucoup de Juifs comme esclaves. Mais ceci est une autre histoire. Des siècles plus tard, quand les Israélites rentrèrent à Jérusalem, le Temple fut reconstruit de manière plus simple, mais ni l'arche, ni les Tables de la Loi, ni aucune richesse ne purent être retrouvées... Alors, qu'en distu ?

— C'est bien étrange, murmura Jonas, d'un air songeur. Comme il me paraît aussi étrange que les Templiers aient adopté ce nom à cause du Temple de Salomon, leur première résidence.

— Ils ne s'appelaient pas ainsi. Leur véritable nom était « Pauvres Chevaliers du Christ ». Mais tu as bien raison de t'intéresser à ce point, car c'est certainement lié à ce dont nous parlons. En 1118, un noble

français, Hugues de Payns, se présenta devant Baudouin II, alors roi de Jérusalem, et lui demanda l'autorisation de défendre, avec huit autres chevaliers français et flamands, les pèlerins venus d'Occident pour visiter les Lieux saints. C'était une offre généreuse qui venait combler un besoin devenu pressant ; le roi accepta d'autant plus volontiers. Les neuf chevaliers demandèrent une seule chose en échange : pouvoir installer leur demeure à l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon.

— Ce fut leur unique exigence ?

— Oui. C'est curieux, n'est-ce pas ?

— Mais je ne comprends pas pourquoi tant d'intérêt ? Juste pour pouvoir s'appeler chevaliers du Temple ?

— Voyons, Jonas, réfléchis ! Malgré leur engagement de défendre les pèlerins, une fois installés dans l'ancien temple, les neuf cavaliers s'y enfermèrent durant neuf années sans sortir une seule fois au champ de bataille, sans se confronter aux Infidèles et sans avoir jamais défendu aucun voyageur, se consacrant exclusivement à l'oraison et à la méditation. Réfléchis bien, Jonas : neuf chevaliers enfermés dans le Temple de Salomon pendant neuf ans sans recruter de domestiques, et sans laisser entrer ou sortir personne qui n'ait reçu leur consentement. Bizarre, non ? Cette période écoulée, six des neuf chevaliers retournèrent en France faire approuver leurs statuts au concile de Troyes.

— Vous voulez dire que les Templiers étaient arrivés à Jérusalem avec cet objectif secret en tête ?

— Il te manque un autre élément. Tu as sans doute entendu parler de Bernard de Clairvaux, fondateur et premier abbé de Clairvaux, docteur Ecclesiae et figure prestigieuse de l'ordre des Cisterciens ?

Jonas fit un mouvement de dénégation, et je poussai un soupir résigné.

— Il fut chargé de traduire et d'étudier les textes sacrés hébraïques trouvés à Jérusalem après la prise de la ville lors de la première croisade. Des années plus tard, il publia un texte polémique, Éloge de la nouvelle chevalerie, dans lequel il évoquait la nécessité de moines soldats qui défendent la foi au moyen de l'épée ; à cette époque c'était un concept totalement nouveau. Saint Bernard était l'oncle d'un des huit chevaliers qui accompagnaient Hugues de Payns dont il était aussi l'ami. Ainsi l'idée de fonder l'ordre des « Pauvres Chevaliers du Christ » fut sans doute de saint Bernard... Maintenant

que tu sais tout, à toi de trouver la conclusion qui s'impose en toute logique.

— Eh bien..., balbutia-t-il, peut-être que...

— Allez, allez ! réfléchis.

— Saint Bernard a découvert quelque chose dans les documents et il a envoyé les neuf chevaliers à Jérusalem pour le retrouver ! J'ai compris ! s'exclama-t-il soudain, tout agité. Ce que vous essayez de me dire, c'est que l'arche d'alliance et les Tables de la Loi ont dû demeurer cachées dans un lieu secret du Temple de Salomon et que ces documents, traduits par saint Bernard, disaient exactement où ils se trouvaient. C'est pour récupérer ces trésors qu'il a envoyé les chevaliers à Jérusalem.

— Si les documents avaient été si précis, les chevaliers n'auraient pas eu besoin de neuf années pour trouver l'arche et les Tables de la Loi, tu ne crois pas ?

— C'est vrai. Les documents disaient sans doute seulement qu'ils étaient quelque part dans le Temple.

— C'est déjà plus vraisemblable. Mais il est aussi possible qu'ils les aient trouvés et que, étant donné l'importance et le caractère sacré de ces objets, durant ces neuf années les premiers Templiers se soient en effet réellement consacrés à prier et à méditer.

— Mais si tout le monde savait cela, comme vous, pourquoi personne ne leur a-t-il repris l'arche ? Pourquoi l'Église ne l'a-t-elle pas réclamée ?

— Parce que les Templiers ont toujours tout nié. Et il était impossible de les démentir sans preuves. On a eu des soupçons, oui, beaucoup même. Mais jamais aucune preuve.

Je revis alors cette nuit qui me paraissait si lointaine au cours de laquelle Evrard, agonisant dans le cachot du Marais, donnait l'ordre en hurlant d'évacuer Al-Aqsa et de sauver l'arche d'alliance.

— Et vous croyez vraiment, dit Jonas interrompant ma rêverie, que nous allons trouver dans cette chapelle quelque chose de relatif à tout cela ?

— Non, dis-je en me levant à l'aide du bourdon. Parmi les nombreux secrets des Templiers, celui de l'arche est certainement le plus inviolable. Mais nous trouverons peut-être un premier indice sur les cachettes qu'ils utilisaient.

— Mais l'arche alors ? demanda-t-il avec entêtement.

— L'avenir se chargera sans doute de dévoiler ce mystère.

— Mais nous ne serons plus là pour le voir ! protesta Jonas tandis que nous avançons vers l'église.

— C'est ça le problème quand on n'est pas immortel, on rate le futur.

J'entrai dans la chapelle par une des deux ouvertures du cloître extérieur, et longeai son déambulatoire, octogonal lui aussi. Je découvris alors les signes immanquables de la tradition initiatique : l'un des chapiteaux présentait le corps d'un crucifié sans croix entouré de quatorze apôtres ; un autre, des lions qui se faisaient face ; un troisième, des visages sataniques. De leurs bouches jaillissaient des plantes grimpantes formant des labyrinthes et des spirales où figurait toujours une pomme de pin, représentation symbolique de la fécondité et de l'immortalité. Rien de tout cela n'était nouveau pour moi. Si j'avais été un pèlerin, et rien d'autre qu'un pèlerin, j'aurais probablement profité de la contemplation de ces images pour méditer à leur sujet, essayant de les déchiffrer et d'appliquer leur enseignement à ma propre vie. Mais ma vie et celle de mon fils étaient en danger et je n'avais pas de temps à perdre.

— Regardez ! dit Jonas qui s'était arrêté devant une des colonnes doubles dont il regardait le couronnement. C'est la seule représentation normale que je vois dans cet étrange cloître.

Je m'approchai et observai le chapiteau. Bartimeo l'aveugle, assis au bord du chemin, appelant à grands cris Jésus, le suppliant de faire un miracle, était représenté sur un de ses côtés. L'autre peignait la résurrection de Lazare : on voyait la dalle du sépulcre s'ouvrir et Jésus donner à son ami l'ordre de sortir à la grande stupéfaction des personnes présentes. Dessous, de minuscules cartouches de pierre délivraient ce message laconique : Fili David miserere mi d'un côté, et Ego sum lux de l'autre.

« Bien, me dis-je, voilà au moins quelque chose. »

Je pénétrai alors à l'intérieur de la chapelle par la porte nord. Tout le programme de l'initiation secrète était exposé aux yeux du visiteur dans une large frise qui donnait sur les arcades. Cela ne m'étonna pas du tout. Il était très difficile d'interpréter les mystères sans l'aide d'un maître ; seuls quelques-uns y étaient parvenus pour aller ensuite très loin dans l'étude de la connaissance mystique. La frise utilisait une symbolique cryptique – les paroles de sagesse auront

toujours besoin d'interprètes. Les initiés pouvaient comprendre aisément ce qui s'y disait et d'autres tenter d'y parvenir avec suffisamment d'assiduité. J'en déduisis que, d'une certaine façon, le chemin de Compostelle, le chemin de la Voie lactée, était organisé pour assister ces personnes capables d'atteindre l'initiation par elles-mêmes. Tâche difficile, oui, mais pas irréalisable.

— Que signifient toutes ces images ?

— Quelles images ?

— Ces têtes appuyées les unes contre les autres, par exemple.

— Elles symbolisent la transmission rationnelle de la connaissance. C'est la première phase de l'initiation.

— Et ces chimères et sirènes avec des queues de dragon ?

— La douleur et la peur de l'homme face au danger et à l'inconnu.

— Et pourquoi ces monstres ont-ils une fleur dans le ventre ?

— Parce que perdre la peur libère l'homme et lui permet d'atteindre la vérité.

— Pourquoi cette silhouette à capuche porte-t-elle un enfant dans les bras ?

— Parce que l'enfant vient de naître après être mort.

— Et cette femme nue enroulée autour d'un serpent ?

— C'est la déesse mère du monde, la Magna Mater, la Terre. Souviens-toi, je t'ai déjà parlé d'elle.

— Et que fait une déesse païenne dans un temple chrétien ?

— Tous les temples de la Terre sont consacrés à une seule divinité, peu importe le nom qu'elle porte.

— Et que fait une déesse avec un serpent ?

— Le serpent est le symbole de la connaissance. Je t'en ai déjà parlé aussi.

— Il y a une seule chose que je ne comprends pas. Comment l'enfant a-t-il pu naître après sa mort ?

— Cela, Jonas, je te l'expliquerai une autre fois, lui dis-je en essuyant mon visage couvert de sueur.

Cet enfant était d'une curiosité insatiable !

— Suis-moi, j'aimerais savoir où mène cet escalier là-bas.

Une petite porte entrouverte sur le côté laissait apparaître un escalier en colimaçon. Nous n'avions rencontré personne depuis notre arrivée, aussi ne vis-je aucun inconvénient à satisfaire ma curiosité. Je montai lentement les marches. Elles conduisaient à une petite tour qui nous permit de contempler un très beau paysage de vastes champs. On devinait un peu plus loin les édifices de Puente la Reina.

— C'est ici que doit s'installer la vigie comme à Ponç de Riba, déclara Jonas.

— Quelle vigie ? Il n'y a rien à surveiller par ici !

— Une attaque des Maures peut-être !

— Et à quoi crois-tu que sert le campanile que l'on voit à Puente la Reina qui est bien plus haut et plus au sud ?

— Ils devaient surveiller les environs de ces deux postes.

— C'est possible, mais à mon avis cet endroit sert à tout autre chose. Tu imagines la splendide vision de la voûte céleste que l'on doit avoir d'ici ? Par une belle nuit d'été, on doit avoir l'impression de pouvoir toucher le ciel avec les mains. Ce lieu sert sans doute à étudier les astres.

— Et qui va étudier les astres puisqu'il n'y a personne ?

— Je suis sûr que quelqu'un vient de temps en temps observer le ciel lors des solstices et des équinoxes en particulier, mais pas seulement. Il y a des époques de l'année où lire les constellations revêt une importance vitale. Un lieu aussi bien placé que celui-ci doit être très fréquenté par les astrologues.

— Et cette ville là-bas, Puente la Reina, est notre prochaine étape ? demanda Jonas en indiquant la cité du doigt.

— En effet. Nous mangerons là-bas aujourd'hui, dans une auberge ou dans la maison d'un bon samaritain.

Quatuor via sunt que ad sanctum Jacobum tendentes, in unum ad pontem Regine, in horis Yspanie, coadunantur[16]...

L'affluence qui régnait dans la ville prouvait la vérité de ces

lignes. Si jusqu'à maintenant notre voyage avait été plutôt solitaire – nous n'avions croisé que deux ou trois groupes de pèlerins et un pénitent farouche –, je pris la mesure à Puente la Reina du grand nombre de personnes qui expiaient leurs péchés en parcourant avec effort le Chemin. J'étais émerveillé de la générosité avec laquelle nous avions été nourris et traités jusqu'à maintenant par les villageois, laboureurs et moines des villes que nous traversions, mais rien n'était comparable à l'accueil que nous firent les Navarrais depuis Obanos. Comme me paraissaient fausses les paroles de Picaud : « C'est un peuple barbare, différent de tous les peuples par ses coutumes et sa race, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, pervers, perfide, débauché, corrompu, voluptueux, expert en toute violence, malhonnête et faux, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, ayant appris tous les vices et iniquités... » J'avais rarement vu autant de gens satisfaits réunis dans une même ville, ni une ville aussi dévouée à prendre soin du pèlerin.

À peine passions-nous les premières maisons de Puente la Reina que j'attirai l'attention de Jonas sur la tour de l'église qui se présentait à nous. Le bâtiment carré se terminait par une belle et délicate coupole octogonale. Le garçon me répondit par un sourire complice. J'appris par la suite que nous étions dans le quartier de Murugarren, et qu'il s'agissait de l'église Nuestra Senora dels Orzs[17], ancienne propriété des Templiers. Le roi Garcia VI avait donné la ville aux chevaliers du Temple en 1142 à condition qu'ils assurent l'accueil des jacquets *Propter Amorem Dei*. Cette tradition d'hospitalité se poursuivait dans ce lieu, profondément ancrée et vivace.

Tous les pèlerins qui entraient dans la ville s'arrêtaient là pour prier, mais je décidai de poursuivre ma route par les ruelles. Nous avions faim, et désirions nous reposer, je préférerai donc laisser pour plus tard les prières et les visites obligatoires. Je dirigeai nos pas vers l'autre côté du village où se trouvait un des deux hospices que comptait la ville. En passant devant l'église Saint-Jacques, nous pûmes admirer son imposant frontispice d'exécution mozarabe avant de traverser la Calle Mayor flanquée de palais et de nobles demeures. Au bout se trouvait le fameux pont qui faisait la renommée de la ville.

Jamais au cours de mes nombreux voyages je n'avais vu d'ouvrage si majestueux et léger. Il paraissait s'élever comme par enchantement. Six arches en plein cintre et cinq piliers ajourés soutenaient la pierre qui semblait flotter dans l'air pour faciliter le passage au-dessus du fleuve Arga. L'épouse du roi de Navarre, Sancho Garcès III, avait fait édifier ce magnifique ouvrage. Mais qui en était le maître d'oeuvre ? J'étais certain qu'il s'agissait d'un initié. Et Jonas,

avec sa perspicacité habituelle, le devina à sa façon.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il en fronçant les sourcils d'un air malheureux, c'est pourquoi ils ont construit ce pont avec cette pente raide de sorte qu'on monte sans savoir ce qui nous attend de l'autre côté. Alors que nous sommes si fatigués !

— Ce magnifique pont à deux versants est un symbole de plus. Tu dois observer sa structure en détail pour comprendre le message.

— Vous voulez dire qu'ils auraient pu construire un pont confortable au tracé horizontal et qu'ils ont volontairement choisi de faire cette horrible rampe comme pour punir les marcheurs ?

— C'est à peu près ça.

— Je ne comprends pas !

Je poussai un soupir. Décidément, ce garçon ne connaissait pas la modération, il pouvait se montrer d'une intelligence confondante et, face au moindre désagrément physique, devenir aussi stupide et borné qu'une bête de somme !

Une fois arrivés à l'auberge, nous pûmes manger à satiété et nous reposer sur de confortables paillasses. Après cette sieste bénéfique, nous étions prêts à visiter la ville.

— Je crois qu'il va pleuvoir, dit Jonas en regardant le ciel couvert de nuages alors que nous sortions dans la rue.

— Peut-être. Pressons le pas.

— Je voudrais vous faire remarquer quelque chose.

— Oui, je t'écoute, dis-je d'un ton distrait alors que nous remontions le pont.

— Vous savez, cet homme qui nous a menacés à Saint-Gilles ?

Je m'arrêtai net au sommet du pont. À nos pieds, la ville paraissait se noyer dans la lumière troublée.

— Oui, eh bien ?

— Il nous suit depuis que nous avons quitté Obanos.

— Il nous suit depuis Avignon, rectifiai-je en reprenant la marche.

— Certes, mais il le fait de manière plus voyante. Je vous le dis juste parce qu'il me semble qu'il aimerait vous parler.

— S'il veut me parler, il sait ce qu'il doit faire !

Mon humeur s'assombrit soudain et devint aussi noire que le ciel. La visite de la ville ne m'intéressait plus. La triste vérité, c'était que je n'avais pas une seule maudite piste, excepté peut-être l'insignifiant chapiteau d'Eunate qui pouvait n'être qu'une erreur du maître tailleur. Et le comte le savait parfaitement. Son ostentation nouvelle était une façon de me presser. Mais je n'avais pas besoin de ses bravades pour être pleinement conscient de mon échec. Un coup de tonnerre retentit dans le ciel et roula un long moment comme si l'Univers se brisait.

— Il va pleuvoir, répéta Jonas.

— Bon, bon, entrons dans cette taverne, grommelai-je.

L'enseigne de bois peint accrochée au-dessus de la porte montrait un serpent rampant. On pouvait lire dessous écrit en lettres gothiques « Coluwer ».

— Le patron doit être français, dis-je en poussant la porte.

— Le patron et tous les clients, ajouta Jonas quand nous fûmes à l'intérieur.

Une foule impraticable de villageois et pèlerins français remplissait le lieu au milieu d'un vacarme terrible.

— Il n'y a pas une table de libre ! criai-je à l'oreille de Jonas.

— Comment ? me répondit-il sur le même ton.

— Il n'y a pas une seule maudite table !

— Regardez ! cria-t-il sans me prêter attention en me montrant un coin au fond de la salle.

Là, sous un chapelet de charcuteries diverses mises à sécher, un bras maigre et nu s'agitait, nous faisant signe d'approcher. Je mis un certain temps à reconnaître son propriétaire, mais peu à peu ses traits me devinrent familiers et je réunis enfin nom et visage. Enfin, « nom » c'est beaucoup dire. Car il s'agissait de Personne, le vieil homme de l'hôpital Sainte-Christine. Il nous offrait à grands gestes une place à ses côtés.

Je parvins à me frayer un passage à coups de coude. À chaque pas nous répondaient les grognements d'un tas d'ivrognes.

— Seigneur Galcerán ! s'écria le vieil homme quand nous fûmes à ses côtés. Garcia, cher garçon ! Quelle joie de vous retrouver !

— Comment avez-vous fait pour arriver avant nous, grand-père ? lui demanda Jonas plein d'admiration alors que nous prenions place.

— J'ai fait une partie du trajet dans le chariot de Bretons qui étaient pressés d'arriver à Santiago. Moi, je suis resté ici pour me reposer. À mon âge, les excès sont interdits.

— C'est drôle, on ne s'est pas croisés.

— Je sais, et pourtant je vous ai cherchés. Mais ces Bretons aimaient aussi voyager de nuit. Vous deviez être dans une église ou endormis près d'un sentier.

— C'est possible, convins-je de mauvaise grâce, donnant quelques coups de poing sur la table pour attirer l'attention de la serveuse.

— Alors, jeune Garcia, avez-vous vu beaucoup de choses remarquables depuis que nous nous sommes quittés ?

— Oh ! oui, grand-père, j'ai vu et appris des tas de choses.

— Raconte, raconte-moi tout, j'ai si envie de savoir.

Ces paroles magiques ouvrirent les vannes de la logorrhée de Jonas toujours sur le point d'exploser. Je craignis un instant qu'il ne parle trop, mais heureusement Jonas sut se montrer raisonnable. Il relata notre voyage, accompagnant le récit de ses propres réflexions personnelles et se lança dans les détails épuisants de sa future carrière comme chevalier du Graal. Entre-temps la serveuse nous apporta à boire, pour moi un grand verre d'un vin du cru excellent, et de l'orgeat pour Jonas. Puis je me perdis dans la contemplation de la foule qui nous entourait.

Cela faisait déjà un certain temps qu'un groupe de pèlerins français chantaient à tue-tête quelques joyeuses romances en langue provençale, marquant le rythme de coups de cruche sur la table, tapant des mains et sifflant. Au début, dans le brouhaha, je ne pus distinguer les paroles. Mais quelque chose, je ne saurais dire quoi exactement, me fit tendre l'oreille. Mon sang se glaça dans mes veines en entendant parler d'une Juive française se dirigeant vers Burgos et qui avait repoussé les avances de ses compagnons de voyage désireux, disait la ritournelle, de compter une par une les innombrables taches de rousseur qui couvraient son corps. Ils finirent par la laisser tranquille car ces pèlerins ne voulaient pas commettre de péchés, mais la fin de la chanson révélait que la Juive était une magicienne qui les avait menacés d'un mauvais sort s'ils insistaient.

Je donnai un coup de coude à Jonas qui se tourna vers moi,

surpris.

— Écoute, lui ordonnai-je sans égard.

Les Français avaient repris leur chansonnette, ponctuée d'éclats de rire, et comme les vers étaient simples à apprendre, d'autres les reprenaient avec eux. Jonas les écouta puis me regarda.

— Sara ! s'exclama-t-il tout excité.

— C'est sûr.

— Qui est Sara ? demanda Personne sans cacher sa curiosité.

— Une amie que nous avons laissée il n'y a pas très longtemps à Paris.

— Si la chanson dit vrai, je pense qu'elle n'y est plus, dit le vieil homme d'un ton amusé.

J'ignorai sa remarque, absorbé par la chanson d'amour.

— Je vais aller me renseigner ! s'exclama Jonas en se levant.

— Il vaut mieux que j'y aille, dis-je en l'obligeant à s'asseoir. Ils vont se moquer de toi.

Je me frayai un passage jusqu'au groupe de pèlerins chanteurs. Je me penchai vers l'oreille sale du gros homme qui semblait donner le branle. Il m'écouta, m'examina longuement, puis éclata de rire et, faisant un geste de la main à ses compagnons, se leva et m'emmena dans un coin plus tranquille.

— En effet, me confirma-t-il avec un sourire, la fille de la chanson s'appelle bien Sara. Elle nous a quittés hier pour rejoindre un groupe de Juifs qui se rendaient à Léon.

— Et vous ne savez pas vers où elle se dirigeait, elle ?

— Vous n'avez pas bien écouté, notre chanson le dit pourtant clairement ! Vers Burgos. On dit qu'un homme l'attend là-bas. Elle était très pressée d'arriver, c'est pour cela qu'elle nous a laissés. Les autres voyageaient plus vite que nous. Et pourtant nous allons à bon train ! Nous n'avons mis que deux semaines depuis Paris pour arriver jusqu'ici.

— À quelle distance pensez-vous qu'elle puisse se trouver maintenant ?

— Je ne sais pas..., dit-il en pinçant sa lèvre inférieure avec ses

doigts. À trois journées de cheval peut-être. Pas plus, je ne crois pas.

Je le remerciai et rejoignis mes compagnons qui m'attendaient avec impatience.

— Alors, c'était Sara ? me demanda Jonas avec impatience.

— Oui, c'était bien elle.

— Et que faisait-elle ici ?

— Je ne le sais pas vraiment, répondis-je en buvant une gorgée de vin – j'avais la gorge sèche comme de l'étaupe –, mais elle n'est qu'à quelques milles de distance, deux ou trois journées de cheval tout au plus.

— Vous voulez la rejoindre ? demanda Personne d'un ton étrange.

— Nous sommes de pauvres pèlerins, nous n'avons pas de quoi acheter des montures ! rétorquai-je d'un ton sec.

— Mais moi qui n'ai pas fait vœu de pauvreté, je peux vous aider.

— C'est bien aimable à vous, mais je doute que vous disposiez des fonds suffisants, affirmai-je d'un ton péremptoire, avec la volonté de l'offenser.

Personne, qui n'était ni noble ni chevalier, mais semblait plutôt un commerçant peu fortuné, n'avait pas à défendre son honneur.

— Les moyens dont je dispose sont mon affaire. Je vous offre la possibilité de rejoindre votre amie. Vous acceptez, oui ou non ?

— Non. Nous devons refuser votre offre si généreuse.

— Non ? répéta Jonas, l'air surpris.

— Non, c'est impossible, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux pour qu'il comprenne qu'il devait se taire enfin !

— Eh bien ! moi, je ne vois pas pourquoi, insista le vieil homme. Il y a de très bonnes écuries derrière l'hospice de Saint-Pierre et je connais le propriétaire. Il nous vendra les animaux de notre choix à un prix raisonnable.

— Vous êtes sûr, père, que c'est impossible ? insista Jonas en appuyant sur ce mot « père » qu'il maniait comme s'il s'agissait d'un couteau.

Je lui lançai un regard assassin qui se révéla aussi inutile qu'une flèche rebondissant sur un bouclier. Il allait voir cet enfant entêté et

stupide quand nous serions de nouveau seuls !

— Réfléchissez bien, don Galcerán. Vous arriverez plus vite à Santiago sans avoir rompu votre vœu de pauvreté.

Je savais que je ne devais pas, que j'avais une mission à accomplir et que voyager à cheval impliquait le risque de rater des pistes importantes ; je savais que le comte Geoffroy était sur nos talons, surveillant chacun de nos mouvements, et je savais par-dessus tout – mais quel diable me poussait à courir derrière Sara ? — que je n'avais jamais désobéi à un ordre.

— Très bien. J'accepte votre offre.

Le visage de Jonas s'empreint d'une grande satisfaction tandis que Personne se levait de table en souriant.

— Dépêchons-nous, nous avons à peine le temps d'acheter les chevaux et de partir vers Estella. Nous passerons la nuit là-bas.

Les idées se bousculèrent dans mon esprit. Je me dis d'abord que le vieux commerçant faisait partie de ce genre d'individu qui ne peut se faire des amis qu'en les achetant à force de cadeaux et de faveurs, et qu'une fois qu'il les a acquis ou croit les avoir acquis, se rend maître de leurs vies, prenant entre ses mains les destins et les biens de ses victimes jusqu'à ce que celles-ci finissent par fuir, car il n'y a pas d'autre moyen de se défaire de ce genre de relation. Une image s'imposa à moi : nous étions tombés dans un piège mortel, Personne était l'araignée, Jonas et moi les insectes sans défense qui allaient lui servir de repas. Puis je me dis enfin que si nous accompagnions le vieil homme aux écuries, nous n'aurions pas le temps de visiter l'ancienne église du Crucifié.

— Il nous reste une dernière chose à faire avant de partir, Jonas.

Le garçon acquiesça d'un signe de la tête sans que j'aie besoin de lui en dire plus.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Personne d'un ton impatient.

— Nous devons visiter la paroisse de Murugarren. Nous ne pouvons quitter la ville sans avoir prié Notre-Dame.

Le visage du vieil homme reflétait la contrariété.

— Je ne crois pas que cela soit réellement nécessaire. Ce n'est qu'une église de plus parmi tant d'autres. Vous pourrez prier la Sainte Vierge dans bien d'autres lieux.

— Je suis étonné d'entendre un sage pèlerin comme vous dire cela.

— Eh bien, vous ne devriez pas ! répondit-il avec aigreur. Puis il reprit, adoucissant son ton : Vous m'avez mal compris. Mon expérience me permet de vous dire qu'il ne manquera pas d'endroits de dévotion mariale sur le chemin.

— Nous le savons, mais, contrairement à vous, nous ne reviendrons sans doute jamais dans cette ville unique.

Personne demeura songeur.

— Laissez au moins le garçon venir avec moi, dit-il, son avis me sera très utile pour choisir nos montures.

— Oui, s'il vous plaît, laissez-moi l'accompagner, me supplia mon idiot de fils.

— Bien, acceptai-je à contrecœur. Va acheter les chevaux. Nous nous retrouverons à l'auberge dans une heure.

Pourquoi, me demandai-je alors que je reprenais la Calle Mayor, pourquoi tout cela ? Pourquoi ai-je accepté le voyage à cheval ? Pourquoi ai-je permis que cet homme s'imisce dans nos vies ? Pourquoi est-ce que je me désintéresse de cette mission à laquelle le pape et mon ordre vouent un grand intérêt ? Pourquoi repousser plus longtemps ce qui est bon pour mon fils, son initiation progressive aux Mystères, impossible à mener en compagnie de Personne ? Pourquoi est-ce que je me méfie à ce point du comte Le Mans ?

L'église du Crucifié, et en cela elle ne pouvait nier son origine templière, présentait une étrange structure à deux nefs (au lieu d'une seule ou de trois comme c'est le plus courant) identiques en tous points. Dans la première, une Vierge assise sur un trône avec un enfant sur ses genoux regardait d'un air impassible devant elle. C'était l'image de Santa Maria dels Orzs, une statue soignée et bien taillée mais sans aucun intérêt ésotérique. Cette belle statue ne présentait aucun intérêt pour un Initié. J'eus un instant de doute : les Templiers étaient-ils réellement passés par cette ville ? Je me dirigeai vers la seconde nef avec un certain découragement.

L'abside était recouverte d'une toile lourde et sombre qui éveilla aussitôt ma curiosité. Que cachait-elle ? Aucune église ne maintiendrait sa nef vide sans raison. C'était déconcertant. Je ne voyais aucune trace de travaux qui justifient une telle protection. Je n'hésitai plus. Au risque d'être admonesté par un pèlerin qui serait venu prier, je soulevai une des extrémités inférieures du tissu.

— Que faites-vous ? cria une voix aiguë brisant le silence du temple.

— Je regarde. Je n'ai pas le droit ? dis-je sans lâcher la toile.

— Il ne faut pas.

— Ce n'est pas interdit, répliquai-je tandis que j'examinais rapidement ce qui se trouvait sous la toile.

— Lâchez ça tout de suite ou j'appelle le garde !

Ce que je voyais était incroyable... J'essayai d'en graver tous les détails dans mon esprit.

— Et qui êtes-vous donc pour oser lever la voix dans ce lieu ? demandai-je bêtement pour distraire l'attention de mon interlocuteur qui s'approchait rapidement de moi.

— Je suis un paroissien chargé de sa surveillance ! s'exclama la voix une seconde plus tard tout près de mon oreille tandis qu'une main maigre et ridée aplatissait la toile contre le mur, mettant fin à mon inspection. Et vous qui êtes-vous ?

— Un pèlerin, un simple pèlerin, dis-je en feignant une grande émotion. Je n'ai pu résister à la curiosité. Dites-moi, qui est l'auteur de ces magnifiques tableaux ?

— Le maître allemand Jehan Oliver, m'expliqua le vieil homme. Mais comme vous le voyez, ils ne sont pas finis. C'est pour cette raison qu'on ne doit pas les montrer.

— Ils sont extraordinaires !

— Oui, mais ils seront probablement remplacés par un vrai crucifix semblable à celui que le peintre a exécuté sur le mur.

— Et pour quelle raison ? demandai-je.

— Je n'en sais rien !

— Vous êtes bien peu aimable.

— Et vous bien peu respectueux de ce lieu sacré ! Allez, dehors ! Vous m'avez entendu ? Je vous ai dit : dehors !

Je sortis de l'église en courant presque, non par crainte du gardien qui à mon avis n'avait même plus la force de lever le bras, mais pour me retirer au calme et réfléchir à ce que je venais de voir.

Je m'arrêtai à la porte de l'église de Santiago et m'assis contre

l'un de ses jambages comme un mendiant. Il y avait tant de choses que je ne comprenais pas sur ce Chemin. Tout y était symbolique, chaque signe représentait mille éléments possibles, et chacun était mystérieusement lié à des lieux, des faits ou des périodes infiniment lointains ou proches dans l'espace et le temps, ce qui ne faisait qu'augmenter leur mystère.

J'avais découvert sous la toile noire de l'abside une des représentations les plus extraordinaires que j'eusse jamais vues. Sur un fond universel, le corps d'un Christ en croix était cloué sur un arbre en forme de « Y », le corps tourné vers la gauche et la tête inclinée dans le sens opposé. Cette scène dramatique était si crue, si réaliste que j'éprouvais un frisson chaque fois que j'y repensais. Mais il y avait plus. Au-dessus du Christ, un aigle examinait un lointain coucher de soleil. Voilà ce que j'avais vu et voilà ce que je devais interpréter. Si le hasard n'existe pas, cette représentation avait été placée là et recouverte pour une raison particulière.

J'ébauchai diverses hypothèses. Mais il n'est jamais bon de se presser et de tirer des conclusions hâtives. Aussi repris-je un à un les éléments dont je disposais : j'avais un peintre allemand, Jehan Oliver, qui avait laissé une oeuvre inachevée ; j'avais des tableaux qui seraient bientôt remplacés par un crucifix semblable à celui de la fresque murale ; et j'avais une fresque extraordinaire cachée par une toile sombre qui empêchait sa contemplation. Je passai ensuite aux symboles : une crucifixion sans croix – j'avais trouvé la même allusion sur l'un des chapiteaux d'Eunate – puisque l'arbre en forme de « Y » avec ce tronc d'où sortaient les deux rameaux supérieurs au niveau de l'estomac du Christ n'était pas une croix mais une représentation connue de la Patte d'Oie, signe de reconnaissance des confréries secrètes des maîtres d'oeuvre initiés, exécuteurs, comme Salomon en son Temple, des principes sacrés de l'architecture transcendante. Un aigle majestueux, symbole d'illumination, qui pouvait représenter autant la lumière solaire que saint Jean l'Évangéliste. Et enfin un magnifique crépuscule, préfiguration de la mort mystique qui convertit l'initié en fils de la Terre et du Ciel.

Bien. Quelles conclusions pouvais-je tirer de tous ces éléments ? Avaient-ils seulement un lien ? Ou bien leur relation était-elle si ténue que son insignifiance même m'empêchait de l'appréhender ? Il était aussi possible, me dis-je désespéré, que le lien soit si recherché et compliqué que, sans une clé particulière, il fût impossible de débrouiller cet embrouillamini. À tout cela s'ajoutait le chapiteau d'Eunate avec son interprétation erronée de l'Évangile qui concordait pourtant avec la fresque. Mon aveuglement m'exaspérait. Je

m'obstinais à chercher des combinaisons possibles de symboles, d'affinités alors qu'il me manquait peut-être un élément essentiel ou que je me trompais de procédure... La vérité c'est que je n'arrivais à trouver aucune logique.

Mes longues années d'étude m'avaient appris qu'un bon kabbaliste ne se rend jamais face aux obstacles qui se présentent à lui. Il doit au contraire accepter ces difficultés car elles font partie de l'apprentissage, il se trouvera alors dans l'état d'esprit adéquat pour percevoir ce qui doit être changé.

Des bruits de sabots me tirèrent de mes réflexions. Et alors que j'étais demeuré assis la tête entre les épaules et le regard baissé, je vis apparaître devant moi deux longues jambes. La voix offensée de Jonas qui me dominait du haut de son cheval me ramena à la réalité :

— Il y a plus d'une heure que nous vous attendons à l'auberge, père ! Eh bien, nous pouvions toujours le faire !

— Depuis combien de temps suis-je ici ? dis-je en me levant avec peine, m'appuyant contre la colonne du portique.

— Ici même, je l'ignore, m'expliqua Personne en se penchant légèrement pour m'offrir les rênes de mon coursier. Mais votre absence a duré plus de deux heures, don Galcerán.

— Plus de deux heures... Père ! me reprocha Jonas avec insolence.

Sans réfléchir, je tendis mon bras droit et saisis Jonas par le collet pour le tirer au sol sans pitié. Comme ses pieds étaient pris dans les étriers, il chancela et tomba lourdement sur les pavés sans que je l'aie lâché. Il me regarda avec une expression de terreur.

— Écoute-moi bien, Garcia, c'est la dernière fois de ta vie que tu manques de respect à ton père, criai-je, la dernière, tu m'entends ? Pour qui te prends-tu, petit misérable ! Tu peux remercier le ciel de ne pas recevoir de coups de fouet. Allez, remonte sur ton cheval avant que je ne change d'avis.

Je le fis remonter à bout de bras, puis le laissai tomber comme une marionnette sur sa selle. Je vis la rage et l'impuissance se refléter sur son visage tout pâle, et même de la haine, mais Jonas n'était pas méchant et sa colère finit par se dissoudre en d'amères larmes qu'il cacha de son mieux. Je montai à mon tour sur mon cheval et notre trio quitta Puente la Reina au pas. Jonas n'était plus le jeune enfant que j'avais trouvé à mon arrivée au couvent de Ponç de Riba, le petit Garcia qui m'espionnait derrière les fenêtres de la bibliothèque et filait en courant de l'infirmerie en soulevant les basques de son habit de

novice. Il avait désormais le corps, la voix et le caractère vif d'un homme fait. Il devait donc apprendre à se comporter comme un homme véritable et non comme un vulgaire paysan.

Une fois la ville derrière nous, nous pûmes mettre nos bêtes au galop. Mon cheval était un splendide spécimen que j'aurais volontiers utilisé dans n'importe quelle bataille. Celui de Personne n'avait cependant rien à lui envier : arrogant et impétueux, c'était nettement le meilleur des trois.

Il nous fallut peu de temps pour traverser les villages de Maneru et Cirauqui puis, en suivant le tracé d'une ancienne voie romaine, arriver rapidement au hameau d'Urbe. Le soleil déclinait à notre droite quand nous traversâmes un petit pont de deux arches qui enjambait le rio Salado : « Garde-toi bien d'en approcher ta bouche ou d'y abreuver ton cheval car ce fleuve donne la mort », prévient Aymeric Picaud dans le Codex. Nous suivîmes son conseil résolument, au cas où...

Après le village de Lorca situé derrière une colline, un magnifique pont de pierre menait à Villatuerta. Là, le chemin bifurquait à gauche vers Montejurra et Irache, et Estella à droite. C'était notre prochaine étape.

Estella était une ville monumentale et grandiose approvisionnée en toutes sortes de biens. Au milieu coulaient les eaux douces, saines et extraordinaires du fleuve Ega. Il était surmonté de trois ponts situés au début, au centre et au bout de la ville. À l'intérieur, se succédaient églises, palais et couvents rivalisant de beauté et de grandeur.

Nous prîmes logis dans l'auberge monastique de saint Lazare, et quelle ne fut pas notre surprise en découvrant que la langue officielle de la ville était le provençal ! Les moines de l'hospice étaient français, et la majorité de la population était constituée de descendants de Francs qui vinrent s'établir à Estella comme commerçants. Quelques Navarrais et Juifs formaient le reste de la communauté.

Profitant d'une brève absence de Personne lors du dîner, j'interrogeai les moines clunisiens. Ils apaisèrent mon esprit inquiet en m'apprenant que les Templiers étaient uniquement apparus en ces lieux lors d'une célèbre bataille contre les sarrasins et n'avaient laissé aucune autre trace. Je me trouvais ainsi libéré de toute nécessité d'enquête pour le moment. Je changeai de sujet en voyant revenir Personne d'un pas joyeux, et m'intéressai à un groupe de Juifs qui se dirigeaient vers Léon et avaient dû passer à Estella la veille ou l'avant-veille.

— Si vous voulez un renseignement sur les Juifs, me répondit le moine en changeant brusquement d'attitude, vous n'avez qu'à vous rendre dans leur quartier d'Olgacena. Aucun assassin du Christ n'oserait passer la sainte porte de notre maison.

Jonas, qui depuis l'incident de Puente la Reina se montrait plus courtois que jamais, me regarda, surpris.

— Mais que lui arrive-t-il ?

— Les Juifs ne sont pas appréciés partout.

— Ça, je le savais, protesta-t-il sans oser cependant hausser le ton, ce que je veux comprendre, c'est pourquoi il s'est montré si agressif.

— L'intensité de la haine envers les Juifs varie notablement d'un endroit à l'autre. Apparemment, elle revêt ici une virulence particulière pour une raison que nous ignorons.

— Je veux vous accompagner au quartier juif.

— Je participerais volontiers à cette promenade, déclara Personne.

— Et moi, je veux y aller seul, annonçai-je d'un ton qui n'admettait pas de réplique, regardant fixement Jonas pour lui ôter toute envie de me contredire.

Je ne voulais pas de Personne à mes côtés et je ne voyais pas comment emmener Jonas sans inviter aussi le vieil homme. Je crois que mon fils comprit, car il accepta mon ordre sans rechigner. Une fois le dîner terminé, tous deux prirent le chemin du dortoir, et je sortis à la rue à la recherche du quartier juif.

Je le trouvai près du couvent de San Domingo. Les portes de la madinat al yahud[18] allaient être fermées et je dus supplier le bedin[19] de me laisser passer.

— Que venez-vous chercher ici à cette heure, monsieur ?

— Je cherche des renseignements sur un groupe de pèlerins qui a dû traverser Estella récemment. Ils se dirigeaient vers Léon.

— Ils venaient de France ? voulut savoir le garde.

— En effet. Vous les avez vus ?

— Oh oui ! Ils sont passés hier matin. C'étaient les distinguées familles Ha-Levi et Efraim de la ville française de Périgueux, m'apprit-il. Ils ne sont pas restés très longtemps. Ils ont mangé avec les

muccadim[20] et sont repartis. Une femme qui voyageait avec eux est demeurée parmi nous jusqu'à aujourd'hui. Mais elle nous a quittés à l'aube, seule. Une vraie berrieh[21], murmura-t-il.

— Elle ne s'appelait pas Sara par hasard, Sara de Paris ?

— En effet.

— Vous avez raison, c'est une femme de caractère. Que savez-vous d'elle ?

— Oh ! pas grand-chose. À ce qu'il paraît, elle a eu des problèmes avec les Ha-Levi et a décidé de se séparer du groupe. Elle a acheté un cheval hier après-midi, et est partie ce matin à la première heure, en direction de Burgos, je crois.

— Cette femme, elle avait bien les cheveux blancs ?

— Et plein de taches de rousseur ! Il est si rare de voir une femme juive avec des taches sur la peau comme elle. Du moins ici en Navarre, je n'avais jamais vu ça.

— Merci, bedin. Vous m'avez appris tout ce que je voulais savoir.

— Monsieur, si je peux vous demander..., dit-il tandis que je m'éloignais.

— Oui ?

— Pourquoi la cherchez-vous ?

— Si je le savais moi-même, bedin, répondis-je en secouant la tête, si je le savais...

Chaque fois que nous arrivions dans un village, Sara venait de le quitter. Tous ceux que nous interrogeons, à Azqueta, Urbioa, Los Arcos, Desojo ou San-sol, nous faisaient la même réponse. Ce maudit destin l'éloignait sans cesse de nous. Notre lenteur m'exaspérait. Nous avions beau forcer nos montures, depuis que nous avons quitté Estella nous devons lutter contre un vent rageur et une pluie persistante qui couvrait de boue chemins et sentiers.

Je décidai de rester quelque temps dans la ville de Torres del Rio, située à une demi-journée à peine de Logrono, en voyant l'élégante tour de son église à l'architecture octogonale. Je ne pouvais manquer cette halte !

Mais je dus d'abord vaincre la résistance tenace de Personne qui paraissait encore plus pressé de rattraper Sara que nous. Je lui donnai

une explication fallacieuse sur les prières que j'avais promis de faire, mais elle ne parut pas le convaincre, et tandis que nous essayions d'observer l'intérieur de l'église – jumelle de celle d'Eunate –, il ne cessa de nous importuner et de nous gêner par ses observations stupides. Je pus néanmoins échanger quelques paroles avec Jonas pour lui faire remarquer certains détails importants.

Les différences entre les chapelles d'Eunate et de Torres del Rio étaient imperceptibles. Toutes deux présentaient la même structure et les mêmes représentations, et un chapiteau différent des autres, situé à droite de l'abside, avec un message évangélique erroné. Cette fois, il ne s'agissait pas de la résurrection miraculeuse de Lazare, mais de celle de Jésus lui-même : deux femmes contemplaient dans une attitude hiératique le Saint-Sépulcre vide avec la dalle à moitié ouverte. Leur immobilité était totale, leur absence d'expression effrayante, comme si le choc les avait tuées. Néanmoins la véritable excentricité de la scène résidait dans ce fait apocryphe : un nuage de fumée s'échappait dans une sorte de spirale du sépulcre vide. Dans quel passage des Écritures était-il dit que le Christ s'était volatilisé sous forme de fumerolles ?

Comme d'habitude, une fois parvenus au quartier juif de la ville de Viana, on nous apprit que Sara venait de le quitter quelques heures à peine auparavant. Trop fatigué par notre lutte contre la tourmente, je préfèrai m'arrêter pour me reposer avec mes compagnons dans une auberge de la ville où l'on nous offrit une excellente miche accompagnée d'un vin revigorant. Jonas, que la fatigue avait rendu muet, s'allongea sur le banc où il était assis.

— Il n'en peut plus, murmura Personne d'un ton affectueux.

— Et moi donc ! Cette chevauchée aurait épuisé n'importe qui.

— J'ai une idée pour nous redonner du courage, s'exclama soudain le vieil homme, tout agité. Garcia ! Eh ! Garcia, ouvre les yeux !

— Que se passe-t-il ? demanda Jonas d'une voix endormie.

— Je vais t'apprendre un jeu extraordinaire !

— Je n'ai aucune envie de jouer !

— Mais si ! C'est un jeu très amusant, je t'assure que tu ne le regretteras pas.

Le vieux sortit de sa besace un petit sac et un tissu carré qu'il déplia soigneusement sur la table. Jonas se redressa un peu et jeta un

coup d'oeil. Sur le carré était dessinée une spirale divisée en soixante-trois cases ornées de beaux emblèmes, certains fixes, d'autres variables. Il défit lentement les cordons du sac, en sortit deux dés d'os et plusieurs pions de bois de couleurs différentes.

— Lequel choisis-tu ? demanda-t-il à Jonas.

— Le vert.

— Et vous, don Galcerán ?

— Le bleu, évidemment, dis-je en souriant.

Je m'assis plus confortablement pour bien voir le tableau de jeu. Jonas fit de même. J'ai toujours beaucoup aimé les jeux de société. Contrairement à la plupart des ordres, le mien les autorise et même les encourage. Les échecs furent une de mes grandes passions de jeunesse. Mais je n'avais encore jamais vu ce jeu que Personne nous proposait, et pourtant je croyais les connaître presque tous, du moins ceux qui se jouaient en Orient.

— Je prendrai le pion rouge, dit ce dernier. Bien, mes amis, ce jeu est l'un de ceux que préfèrent les pèlerins de Compostelle. On l'appelle le jeu de l'Oie, et il consiste à lancer les dés et avancer d'autant de cases que de points obtenus. Le gagnant est celui qui arrive le premier à la dernière case.

— C'est tout ? dit Jonas d'un ton méprisant en reculant.

— Oh ! mais ce n'est pas si simple que cela en a l'air, jeune Garcia. De nombreux facteurs entrent en jeu pour rendre la partie passionnante. Ce n'est pas gagner qui compte mais persévérer et arriver jusqu'au bout. Tu vas voir.

Il plaça nos trois pions sur la première case du tissu et lança les dés. Je pensais que, comme tous les jeux où figurait un parcours, celui-ci devait contenir en son plus secret intérieur une ancienne signification initiatique. Depuis l'Antiquité, l'oie est considérée comme un animal divin au caractère bénéfique qui accompagne les âmes dans leur voyage vers l'au-delà. C'est un groupe d'oies qui prévint les habitants de Rome de l'arrivée des Barbares et sauva la ville. Les Égyptiens utilisait l'expression parlante « d'oie en oie » pour signifier la réincarnation, le passage de la mort à la naissance, car c'est cet oiseau qui transporte l'âme d'un point à l'autre. La volonté ferme d'arriver au bout du jeu qu'évoquait Personne devait symboliser la ténacité nécessaire pour parcourir le long et difficile voyage intérieur de l'initiation que le tableau de jeu essayait de représenter de manière figurative. Je remarquais que, toutes les neuf cases, apparaissait un de

ces oiseaux sacrés dont la patte était le symbole des maîtres initiés ; dans les cases 6 et 12 étaient dessinés des ponts, dans la 26 et la 53, une paire de dés ; dans la 31, un puits ; dans la 42, un labyrinthe, et dans la 58, la mort.

Le coup de dés de Personne lui donna un « sept », celui de Jonas un « trois » et moi un « douze ». Je commençai donc. Je sortis un « cinq ».

— Vous devez avancer directement jusqu'à la case 53 et recommencer à jouer, m'expliqua Personne en souriant.

— Tu parles d'un jeu idiot ! grogna Jonas.

— Ce sont les règles, mon garçon, lui rétorqua le vieil homme. Mais dans la vie aussi on peut avoir des coups de chance.

Je repris les dés et les lançai de nouveau. « Six » et « quatre », « dix ». J'étais arrivé à la dernière case en deux coups seulement.

— Ça ne vaut pas ! Je n'ai même pas pu jouer, protesta Jonas en regardant incrédule mon pion au centre.

— Je te l'ai déjà dit, lui expliqua patiemment Personne, ce sont les règles. Si ton père est arrivé si vite au bout, ce n'est pas sans raison. Le hasard n'existe pas. Vous avez déjà atteint le but, don Galcerán, vous avez parcouru le chemin de la manière la plus rapide possible. Réfléchissez à cela. Maintenant, à moi.

Il secoua les dés entre ses mains et les lança sur la table. « Sept ».

— Vous aviez remarqué que les dés sur les faces opposées font toujours sept ? demanda-t-il pendant qu'il avançait son pion et le plaçait sur une image de pêcheur.

— Maintenant, c'est à moi, dit Jonas en lançant les dés à son tour.

— « Sept » moi aussi ! s'exclama-t-il en plaçant son pion à côté de celui de Personne.

— Ah ! non, Garcia, dit ce dernier en retirant son pion vert. Si au premier tour un joueur refait le même nombre que le précédent, il retourne à la case numéro 1.

— Ce jeu est idiot ! Je ne veux pas continuer !

— Il ne faut jamais abandonner une partie en cours, pas plus qu'une tâche ou un devoir.

Le vieil homme recommença à secouer les dés et les lança. « Dix ».

Comme mon dernier coup. Puis ce fut le tour de Jonas qui avança de trois cases. Puis ce fut de nouveau le tour de Personne qui arriva sur une case représentant une oie :

— « D'oie en oie », et je rejoue ! s'exclama-t-il, avançant son pion jusqu'à la case 36 et agitant de nouveau les dés.

Il avança jusqu'à la case 42 sur laquelle un labyrinthe l'arrêta net.

— Je dois passer un tour sans jouer et ensuite je devrai reculer jusqu'à la case 30.

— Qu'avez-vous dit avant ? demandai-je impressionné.

— Que je passerai un tour.

— Non, avant !

— « D'oie en oie », c'est ça ?

— « D'oie en oie... » J'ébauchai un sourire. Vous connaissez l'origine de cette expression et sa signification ?

— Pour ce que je sais, marmonna-t-il soudain de mauvaise humeur, ce n'est qu'une phrase du jeu. Mais vous semblez en savoir plus...

— Non, non, mentis-je, cela m'a amusé, voilà tout.

La partie continua encore un peu entre eux deux.

J'en regardais le développement avec grand intérêt. Quand Jonas tomba sur l'Auberge, il demeura deux tours sans jouer ; dans le Puits, il dut attendre que Personne y tombe aussi pour en sortir. Pour finir, les dés le firent se perdre dans le labyrinthe alors que son rival plus chanceux courait « d'oie en oie » jusqu'à la fin.

— Bon, eh bien puisque le jeu est terminé, marmonna Jonas en se levant, on s'en va. À cette allure, on n'arrivera jamais à Logrono.

— Le jeu n'est pas terminé, jeune Garcia, le reprit Personne. Tu n'es pas encore arrivé au Paradis.

— Quel Paradis ?

— Comment ? Là, tu ne vois pas que la dernière case, la grande au centre, représente le jardin de l'Éden ? Regarde les fontaines, les lacs, les prés verts et le soleil.

— Je dois finir seul, sans adversaire ? dit Jonas, surpris. Quel jeu étrange !

— L'objectif du jeu est d'arriver le premier à la dernière case, mais le fait que quelqu'un arrive avant toi ne veut pas dire que tu as terminé. Tu dois faire ton propre chemin, affronter les difficultés et les dépasser avant d'arriver au Paradis.

— Et si je tombe sur cette case, celle du crâne ? demanda Jonas en indiquant l'endroit.

— La case 58 représente la mort, mais dans ce jeu, comme dans la vie, pourrais-je ajouter, la mort n'est pas la fin. Si tu tombes dessus, tu repars sur la première case et tu recommences.

— Bien. Je jouerai... mais une autre fois. Maintenant, je veux partir, vraiment.

Il y avait une telle sincérité dans sa voix que Personne ramassa son jeu et se leva sans rien dire. Après une nuit passée à Logrono, le jour suivant nous partions vers Najera et Santo Domingo de la Calzada. Le vent et la pluie continuaient à gêner notre voyage, rendant notre progression difficile et fatiguant nos animaux qui s'agitaient, inquiets, et refusaient d'obéir. S'il y a bien un phénomène de la nature qui altère l'âme, c'est le vent. C'est difficile à comprendre mais de même que le soleil anime et la pluie attriste, le vent inquiète et perturbe. Je me sentais donc d'humeur sombre, mais j'avais des circonstances atténuantes. Lorsque je m'étais réveillé à Logrono, j'avais trouvé, clouée sur mon oreiller par une dague, une note où étaient inscrits ces mots : *Beatus vir qui timet dominum*. Ainsi que je le craignais, le comte Geoffroy perdait patience et réclamait des résultats. Mais que pouvais-je faire de plus ? Je cachai rapidement dans mes vêtements le couteau et déchirai le message avant de le jeter. Le fait de savoir que le pape ne ferait rien contre nous tant que nous n'aurions pas trouvé l'or soulageait un peu mon inquiétude.

Nous traversâmes l'ample plaine fertile du fleuve Ebro sous un ciel couvert, au milieu des vignes et des champs, avec au sud les pics enneigés de la Demanda. Une dure montée aboutissait à Navarrete, ville prospère et artisanale dotée de très bons hospices pour les pèlerins. Alors que nous traversions sa rue principale flanquée de nombreuses demeures et palais, les habitants nous saluèrent avec courtoisie.

A la sortie de la ville, notre chemin croisa la route de Ventosa et monta légèrement par les bois vers le haut de San Antonio où il se remit à pleuvoir.

— Cette zone est peu sûre, commenta Personne en regardant autour de lui avec méfiance. Les assauts des brigands y sont

malheureusement très fréquents. Nous devrions presser le pas et nous éloigner au plus vite.

Le visage de Jonas s'illumina soudain.

— Il y a vraiment des brigands dans ces parages ?

— Et ils sont très dangereux, mon garçon. Bien plus que tu ne l'imagines. Alors, mets ton cheval au galop et partons ! s'exclama-t-il, éperonnant le sien brutalement et se lançant colline en bas.

Peu avant de pénétrer à Najera, notre route longea une colline par le versant nord.

— Voici le « Puy de Roland », dit Personne en regardant Jonas. Tu connais l'histoire du géant Ferragut ?

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Le livre IX du Codex Calixtinus, dis-je, jaloux des connaissances du vieil homme, présente la chronique de Turpin, archevêque de Reims, qui narre les faits et gestes de Charlemagne sur ces terres. C'est là que se trouve racontée la lutte entre Roland et Ferragut.

— C'est exact, reconnut Personne. Turpin raconte qu'à Najera, la ville que tu as devant toi, vivait un géant du lignage de Goliath appelé Ferragut, qui était venu de Syrie avec vingt mille Turcs sur les ordres de l'émir de Babylone pour combattre Charlemagne. Ferragut ne craignait ni les lances ni les flèches et possédait la force de quarante hommes. Il mesurait presque douze coudées de hauteur, son visage était d'une coudée de large, son nez une paume, ses bras et ses jambes quatre coudées et les mains trois paumes. Quand Charlemagne apprit son existence, il se rendit sur-le-champ à Najera. À peine Ferragut découvrit-il son arrivée qu'il sortit de la ville et le provoqua en un combat singulier. Charlemagne envoya ses meilleurs guerriers. En premier lieu Ogier. Le géant, le voyant seul dans le champ, s'approcha lentement de lui, le saisit sous son bras droit avec ses armes et l'emporta comme un vulgaire mouton. Charlemagne envoya ensuite Renaud de Montalban que Ferragut jeta en prison tout aussi aisément. Puis il envoya le roi de Rome, Constantin, et le comte Hoel, mais le géant prit les deux à la fois et leur fit rejoindre leurs infortunés compagnons. Enfin, on envoya vingt lutteurs deux par deux. En vain. Voyant cela, Charlemagne n'osa plus envoyer personne.

— Alors, que se passa-t-il ?

— Alors, un jour passa par ici Roland, le chevalier le plus courageux de Charlemagne. Il se posta en haut de la colline que tu

vois, face au château du géant. Quand Ferragut apparut sur le seuil de sa porte, Roland prit un rocher de deux arrobes et le lança sur le géant. Il le toucha entre les deux yeux et le fit tomber. Depuis, ce lieu s'appelle le Puy de Roland.

— Mais le plus drôle de cette chanson de geste, Garcia, dis-je avec un sourire, c'est que Charlemagne n'est jamais parvenu à pénétrer sur les terres espagnoles. L'histoire le prouve. Il s'est arrêté à Roncevaux et n'a pas dépassé ce point. Tu te souviens, n'est-ce pas, du cimetière d'Aliscamps près d'Arles où reposent les dix mille guerriers de Charlemagne ? Si ce qu'on dit est vrai, je ne vois pas comment il aurait pu arriver jusqu'à Najera !

Le garçon me regarda d'un air déconcerté avant d'éclater de rire, secouant la tête d'un côté à l'autre comme un vieux sage éberlué par la naïveté du monde. Personne l'imita.

Laissant Huercanos à notre droite, et Alesón à gauche, peu de temps après nous entrions à Najera par un pont de sept arches qui enjambait le fleuve Nejerilla. Najera avait beaucoup souffert de sa condition de ville frontière entre la Navarre et la Castille, endurant les luttes incessantes entre les deux royaumes jusqu'à son intégration définitive à la dernière. Notre logis se trouvait dans le noble monastère de Santa Maria la Real fondé treize ans auparavant par un homonyme de Jonas, Garcia I^{er} de Najera. Après avoir préparé nos lits avec des tas de paille fraîche et de douces peaux de mouton, on nous servit un excellent repas de viande accompagnée de pain d'orge, de lard, de fromage et de fèves. Une fois repu, et sans pouvoir me libérer de mes compagnons, je partis à la recherche de la fuyante Sara.

Nous franchîmes les lourdes portes de chêne et de fer du quartier juif sous une lumière crépusculaire. Il faisait un froid pénétrant et humide. À l'inverse d'Estella, la ville tenait les Israélites en grande estime. Vivant sans la crainte d'être offensés par les Gentils, ils avaient établi des commerces dans tous les quartiers et dans toutes les rues du centre, surtout autour de la place du marché et du palais de dona Toda.

Le quartier ressemblait dans son tracé aux quartiers juifs de Paris, d'Aragon et de Navarre. Des ruelles étroites, des chemins de ronde, des petites maisons avec cour et grilles de bois, des bains publics... Les Hébreux, quels que soient la ville et le pays où ils vivent, forment un peuple uni avec ardeur par la Torah, et leurs quartiers – d'authentiques citadelles à l'intérieur des villes chrétiennes – les

maintiennent à l'abri des croyances, usages et conduites étrangers. La crainte d'un exode inattendu les a conduits à exercer des métiers qui ne comportent pas de biens difficiles à transporter en cas d'expulsion. Pour cette raison, nombre d'entre eux sont de grands artisans réputés. Mais ceux qui pratiquent l'usure et en tirent d'abondants bénéfices ou perçoivent la dîme au nom des rois chrétiens réveillent dans le peuple une haine féroce.

Je demandai à tous les passants que nous croisions s'ils avaient entendu parler d'une Juive française qui s'appelait Sara et avait dû traverser la ville le jour même ou la veille peut-être, mais ne pus obtenir aucun renseignement concret quand enfin, un homme nous indiqua la maison d'un certain Judah Ben Maimon, fabricant de soieries renommé dont l'établissement servait de lieu de réunion aux muccadim. Je décidai de lui rendre visite.

Judah Ben Maimon était un vieil homme à l'aspect vénérable. Il avait un visage grave et des yeux d'une profonde intelligence. Une forte odeur de teinture imprégnait son magasin étroit mais regorgeant de biens. De magnifiques toiles irisées suspendues à des perches au plafond chatoyaient à la lumière des flammes. Le comptoir situé sur un côté du mur et les consoles surmontées de tambours de soies perses et morisques constituaient tout le mobilier.

— En quoi puis-je vous être utile, messieurs ?

— Shalom, Judah Ben Maimon, dis-je en faisant un pas vers lui. On nous a dit que vous étiez l'homme qu'il nous fallait pour nous donner des nouvelles d'une femme juive qui a dû passer par Najera tout récemment. Elle s'appelle Sara et elle vient de Paris.

Judah nous examina longuement avec curiosité avant de nous répondre :

— Que lui voulez-vous ? me demanda-t-il.

— Nous avons fait sa connaissance à Paris, et, il y a quelques jours, à Puente la Reina, on nous a dit qu'elle se trouvait, comme nous, sur le chemin de Burgos. Nous aimerions la revoir, et je crois qu'elle en serait heureuse aussi.

Le marchand commença à tambouriner des doigts sur le comptoir. Il baissa la tête comme s'il devait prendre une décision importante. Puis il la releva et nous regarda.

— Quels sont vos noms ?

— Je suis Galcerán de Born, pèlerin de Compostelle, et voici mon

fils Garcia. Monsieur est notre compagnon de voyage.

— Très bien. Attendez-moi ici, dit-il avant de disparaître derrière des tentures.

Jonas me regarda, déconcerté. Je levai les sourcils pour lui indiquer ma perplexité, et il haussa les épaules. Il terminait à peine sa mimique que le rideau s'écartait devant... Sara, qui nous contempla, l'air hébété.

— Mais... mais comment est-ce possible ! s'exclama-t-elle en criant presque.

— Sara, enfin ! dis-je dans un éclat de rire. Mais où avez-vous laissé votre choucas bavard ?

— Il est resté à Paris, chez une voisine à qui j'ai vendu tous mes accessoires de magie.

Elle souriait. Quel sourire charmeur ! Je la contemplais, ensorcelé. Je remarquai qu'elle portait ses cheveux en chignon entouré d'une résille, que sa peau nacrée avait acquis un joli ton doré dû sans doute au voyage, et que ses grains de beauté et taches de rousseur étaient toujours à leur place. Comme chaque fois que je me trouvais en sa présence, je devais exercer un terrible contrôle sur mes émotions.

Je me rendis compte soudain que j'étais exactement dans la situation que j'avais voulu éviter quand je retrouverais Sara. Elle savait que Jonas était mon fils mais avait promis de le traiter comme l'écuyer qu'il croyait être réellement. Mais, d'un autre côté, Personne croyait, lui, que Jonas était mon fils, comme c'était la vérité. Que faire ? Je devais rapidement prendre la situation en main avant que ne se produise un faux pas irréparable.

— Et voici mon fils Garcia, vous vous souvenez bien de lui, Sara ?

Elle me regarda d'un air interloqué, mais c'était une femme perspicace ; quand elle me vit diriger imperceptiblement mon regard vers le vieil homme, elle réagit comme je l'espérais.

— Je suis heureuse de vous revoir, Garcia, répondit-elle en se mettant sur la pointe des pieds pour toucher de la main la tête de Jonas. Je vois que vous avez continué à pousser, vous êtes déjà aussi grand que votre père !

— Et moi je suis heureux que vous n'ayez pas apporté votre sale oiseau, répliqua Jonas.

Malgré la brusquerie de ses paroles, son sourire et le rouge

vermillon de ses joues montraient toute la joie qu'il éprouvait à retrouver Sara.

— Et cet homme, Sara, dis-je en poursuivant les présentations, est Personne, notre compagnon de voyage. C'est grâce à sa générosité que nous avons pu vous retrouver.

— Quel nom curieux ! D'où vous vient-il ?

— Don Galcerán m'a ainsi baptisé, répondit le vieil homme. J'ai un autre nom, bien sûr, crut-il bon de préciser, plus approprié à ma condition de voyageur et de commerçant. Mais comme celui-là me plaît, si cela ne vous ennuie pas trop, appelez-moi ainsi.

— Bien. Chacun est libre de s'appeler comme il veut.

— Et vous, Sara ? dis-je sans cesser de la regarder, que faites-vous par ici ?

— C'est une histoire bien longue, et pourtant cela fait si peu de temps que nous nous sommes quittés à Paris. Mais je vous la raconterai plus tard. Pour l'instant, dites-moi si vous avez dîné et si vous voulez partager avec moi l'humble table des Ben Maimon.

— Malheureusement, nous avons déjà dîné, répondis-je, regrettant amèrement de ne pas avoir laissé mes compagnons à l'auberge.

À part proposer de faire ensemble le chemin jusqu'à Burgos, je n'avais aucune bonne excuse pour prolonger notre entretien avec Sara. Il était impossible que je lui raconte l'objectif de notre voyage, pas plus qu'elle ne pouvait m'expliquer le motif du sien. L'unique solution était de fixer un rendez-vous ultérieur, quand j'aurais réussi à me débarrasser de mes compagnons. Par bonheur, Sara eut la même idée : alors que nous lui faisions nos adieux en promettant de nous revoir le lendemain à la porte de la boutique, elle s'arrangea pour me glisser subrepticement à l'oreille qu'elle m'attendrait plus tard à la porte du marché quand le garçon et le vieil homme seraient endormis.

Peu avant minuit, la respiration régulière de Personne et les murmures incohérents de Jonas m'indiquèrent que le moment était venu de quitter la chambre pour me rendre au rendez-vous fixé par Sara. Je traversai la ville en me cachant des patrouilles nocturnes et parvins aux portes du marché. Je distinguai alors dans la pénombre deux silhouettes qui m'attendaient.

— Voici Salomon, le aydem[22] de Judah, murmura Sara en me prenant par la main. Venez vite, ici nous courons des dangers.

Comme trois malfaiteurs, nous fîmes le tour du quartier juif pour arriver à un recoin dissimulé dans les plis du mont. Là un portillon caché derrière les buissons nous permit de les franchir.

Quelques minutes plus tard, nous nous trouvions de nouveau dans le magasin de Judah qui nous attendait patiemment auprès d'un bon feu.

— Viens, Salomon, dit-il à son gendre, ils doivent parler seul à seul.

— Merci, abba, murmura Sara en laissant tomber sur ses épaules le châle dont elle s'était couvert la tête. Asseyez-vous, me dit-elle en m'indiquant un tabouret placé devant le foyer.

Si le monde s'était arrêté à cet instant, si cette nuit-là avait pu durer éternellement... Contempler le visage de Sara illuminé par le feu aurait suffi à combler ma vie.

— Qui commence, vous ou moi ? demanda-t-elle de ce ton impertinent que je n'avais pu oublier.

— Commencez, je vous prie, je suis bien curieux de savoir ce que vous êtes venue faire en Espagne.

Sara sourit, et contempla les bûches rougeoyantes.

L'une d'elles se brisa avec un crissement et retomba sur les autres.

— Vous vous souvenez que j'avais rendu quelques services à Mahaut d'Artois, la belle-soeur du roi Philippe le Long ?

— En effet, vous me l'aviez dit.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, sa dame de compagnie, Béatrice d'Hirson, que vous avez rencontrée comme je l'ai appris plus tard, a convaincu Mahaut de la nécessité de me faire disparaître. Je savais trop de choses sur cette dernière pour qu'une simple insinuation n'ouvre pas la boîte de Pandore.

— Je regrette d'avoir été la cause de votre infortune.

— Oh non ! Vous m'avez rendu service, au contraire, répliqua-t-elle d'un ton assuré, repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille. Si vous n'aviez pas agité tout ce petit monde, je serais encore à me morfondre dans le ghetto moribond de Paris. En apprenant par une amie, une dame de la Cour également, que les troupes s'apprêtaient à m'arrêter sur ordre de Mahaut, j'ai compris que je perdais mon temps, que c'était un signe pour que je parte et accomplisse enfin ce que je

désirais faire depuis si longtemps.

— Quel était ce désir ? demandai-je, intrigué.

— Je ne vous mentirai pas, puisque votre vie, comme la mienne, est mêlée à celle des Mendoza, mais je dois vous demander de garder le secret et de ne révéler à personne ce que je vais vous dire.

— Je vous le jure, dis-je sans pouvoir m'empêcher de penser à toutes les fois où j'avais fait de fausses promesses pour obtenir une information.

— Quand Manrique de Mendoza a quitté la France, je lui ai promis de le rejoindre dès que je le pourrais. Vous avez deviné que nous sommes amants.

— Mais il a prononcé des vœux ! m'écriai-je, scandalisé.

— Et alors, don Galcerán ? s'exclama-t-elle en riant. Manrique n'est ni le premier ni le dernier moine à les enfreindre, non ?

— Écoutez, Sara, le vœu de chasteté est l'un des plus importants des ordres militaires. Templiers, teutoniques, hospitaliers, tous châtent sévèrement le commerce charnel avec les femmes. Tout chevalier moine accusé de ce péché perd aussitôt l'habit et le logis, sans espoir de pardon.

— Votre ordre de Montesa vous punirait-il avec la même rigueur ? me demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

Je pris un air contrit tout en acquiesçant d'un hochement de tête.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, dit-elle avec mépris. Moi, j'accepterais de bonne grâce d'être expulsée du monde s'il le fallait en échange du plaisir de l'amour.

Oui, il y eut un temps où j'aurais dit la même chose. Mais alors la situation était différente, et j'étais un autre homme.

— Vous allez donc retrouver Manrique ?

— Il m'a dit avant de partir qu'il m'attendrait à Burgos.

— Nous nous y rendons, nous aussi. Vous savez sans doute que la soeur de Manrique, Isabel de Mendoza, se trouve au couvent de Las Huelgas. Il est curieux que tous deux résident dans la même ville après tant d'années, dis-je en réfléchissant à voix haute. Je veux revoir la mère de mon fils afin que Jonas connaisse sa véritable identité.

— C'est la seule raison de votre voyage ?

Même si je l'avais voulu, je n'aurais pu lui avouer la vérité. Sara aimait un Templier. Impossible de lui dire le but ultime de notre pérégrination. Mais d'un autre côté, comment faire route avec elle tout en lui cachant mes recherches... ? Nous n'étions plus qu'à deux ou trois jours de Burgos, aussi le risque n'était-il pas grand. Ensuite Sara retrouverait Manrique, et nous, nous continuerions jusqu'à Compostelle.

— En effet, finis-je par répondre, réunir Jonas avec sa mère est le but ultime de notre long voyage.

— Dites-moi, don Galcerán : avez-vous réussi la mission qui vous avait conduit à Paris ?

— Oui, Sara, et grâce à vous. Les documents d'Evrard m'ont été très utiles pour corroborer les soupçons qui étaient à l'origine de cette enquête.

— Et que me dites-vous de ce vieil homme étrange qui vous accompagne ?

— J'ignore qui il est. Il est apparu dans nos vies après que nous eûmes traversé les Pyrénées et je n'ai pas réussi à m'en débarrasser depuis.

— Cet homme a quelque chose de bizarre, dit Sara en fronçant les sourcils, quelque chose qui ne me plaît pas du tout.

Elle avait raison ! réalisai-je soudain. J'avais éprouvé ce même sentiment de méfiance dès le premier instant. Quelque chose clochait dans l'histoire de Personne.

— Que vous arrive-t-il ? Vous voilà bien songeur.

Qui diable était-ce vieil homme ? Pourquoi avait-il montré tant de zèle à nous empêcher de visiter les églises de Puente la Reina et Torres del Rio ? Ce marchand pouvait être n'importe qui, me dis-je, parce qu'en réalité il n'était personne comme l'indiquait le nom dont je l'avais affublé. Mais comment découvrir sa véritable identité, et surtout vérifier ce que je commençais à craindre ?

— Don Galcerán...

— Ne vous inquiétez pas, Sara, je viens juste de réaliser quelque chose de très important.

— Vous ne voulez pas m'en parler ?

— Il vaut mieux que je ne vous dise rien encore. Mais soyez sans

crainte, je compte résoudre cette affaire au plus vite. Il est probable que nous devons laisser nos chevaux ici. J'aimerais savoir si cela vous ennuie de faire à pied le chemin qu'il nous reste à parcourir jusqu'à Burgos.

— Je serais heureuse de marcher avec vous et Jonas, frère.

— Non ! non ! m'écriai-je inquiet, vous ne devez pas m'appeler ainsi.

— Pourquoi ? N'êtes-vous pas un moine ?

— Si, reconnus-je, mais pour des raisons particulières, je ne peux assumer actuellement ma véritable identité. Comme vous avez pu le remarquer, Jonas répond à son prénom de Garcia, et moi à ma condition de chevalier. Nous voyageons actuellement comme père et fils. Nous faisons pénitence de pauvreté jusqu'à Compostelle. Aussi je vous en supplie, ne nous trahissez pas.

— Trahir ?

— En révélant nos véritables identités, déclarai-je, surpris.

— Quelles identités ? dit-elle avec malice.

En vérité, cette magicienne avait le don de me mettre à bout, mais je n'avais pas de temps à perdre en joutes verbales. Je devais trouver le moyen de me débarrasser de Personne au plus vite. Je n'avais plus aucun doute : la compagnie du vieil homme était dangereuse, et même si je me trompais du tout au tout, et que le bonhomme fût un saint, cela n'avait aucun sens de prolonger une association qui n'avait pas été à mon goût depuis le début. Et encore moins maintenant que Sara allait voyager avec nous.

J'eus soudain une illumination.

— Sara, pourriez-vous me trouver un petit récipient pour y chauffer de l'eau ?

Elle me regarda d'un air déconcerté.

— Je suppose qu'il doit y en avoir dans la cuisine.

— Pouvez-vous me l'apporter s'il vous plaît, et regarder aussi s'il y a du seigle et des raisins de Corinthe ?

— Que voulez-vous en faire ?

— Vous allez voir.

Alors qu'elle disparaissait dans la cuisine, j'ouvris ma besace sur le comptoir et en sortis le petit sac d'herbes médicinales que j'avais préparé à Ponç de Riba avant notre départ.

Sara revint avec un récipient de cuivre débordant d'eau et deux sacs de toile.

— Vous avez besoin d'autre chose ?

— Mettez la casserole sur le feu.

Je jetai les raisins secs et le seigle dans l'eau bouillante pour que la décoction que je m'apprêtais à préparer ait un goût doux et sucré. J'y ajoutai une poignée de feuilles de séné et quelques grammes de la terrible *Rhamnus frangula*, plus connue sous le nom de bourdaine. Sa saveur âpre et amère serait masquée par la pulpe sucrée des raisins. Quand le seigle commença à éclater, je retirai le récipient du feu et le laissai décanter quelques instants avant de le verser dans un tissu pour le filtrer. Un liquide clair et fluide s'écoula dans ma calebasse.

— Personne ne pourra pas voyager avec nous demain..., murmura Sara avec un sourire complice.

— Vous avez compris mon idée.

— Trop bien, je le crains.

Je retournai à l'auberge et m'introduisis subrepticement dans le dortoir. Au fond brillait une petite lampe de suif placée devant une image de Notre-Dame. Silencieux comme un chat et l'oreille aux aguets, je pris la calebasse de Personne et versai dedans le contenu de la mienne en la mélangeant avec un peu d'eau. Si tout se déroulait selon mes prévisions, notre compagnon en boirait une grande gorgée à son réveil, comme d'habitude, et même s'il remarquait soudain un goût particulier, ce serait déjà trop tard pour ses intestins. Avec un peu de chance, il était même possible que, ensommeillé, il ne se rende compte de rien.

En effet, tout se passa comme prévu. Personne ne manqua pas de boire dès son réveil, et peu de temps après le laxatif fit son effet. On pouvait entendre les gémissements de douleur du vieil homme dans toute l'auberge alors qu'il se précipitait ou plutôt volait vers les étables en se tenant le ventre. Jonas le regardait avec une expression amusée, profondément admiratif de l'agilité soudaine du vieil homme qui courait vider ses tripes.

— Il est malade ? s'étonna-t-il en suivant du regard la course de Personne jusqu'à la porte.

— C'est certainement quelque chose qu'il n'a pas digéré hier soir.

— Cela fait déjà quatre fois qu'il se rend aux écuries. Personne n'osera plus aller chercher des chevaux. Vous n'avez aucun remède à lui donner ?

— Je crains que rien ne puisse le soulager, répondis-je en cachant un sourire.

Néanmoins, pendant que nous prenions notre petit déjeuner de soupe de pain et de lait, le regard douloureux du malade m'émut, et je lui recommandai de prendre trois fois par jour de l'argile bien diluée dans l'eau pour couper la faiblesse du ventre. Si son état ne s'améliorait pas, lui dis-je, le mieux serait qu'il se rende à l'hôpital le plus proche.

— Franchement, je ne me sens pas de force à voyager aujourd'hui, dit-il.

— Mais nous ne pouvons pas nous arrêter, lui répondis-je. Rappelez-vous que Sara est pressée d'arriver à Burgos et qu'elle nous attend en cet instant même pour partir.

Un rictus malveillant se dessina sur son visage.

— Les chevaux sont à moi, et restent avec moi, alors à vous de choisir ce que vous faites.

— Nous vous remercions de l'aide que vous nous avez apportée pour retrouver notre amie, mais comme vous le comprendrez aisément, nous devons poursuivre le voyage avec elle maintenant que nous l'avons trouvée.

Le vieil homme me regarda d'un air incrédule.

— Mais votre amie voyage à cheval, protesta-t-il.

— Non, plus maintenant.

— Ce n'est pas grave, je vous rattraperai dans deux jours, dit-il sur un ton de menace.

— Nous serons heureux de vous revoir, mentis-je.

Sara nous attendait en effet devant les portes du quartier juif. Nous reprîmes le Chemin devant l'église Santa Maria la Real, nous dirigeant vers Azofra. Nous marchions, gais et euphoriques, tout en traversant des terres rouges couvertes de vignes. Disparue comme par enchantement, la distance créée par Personne entre Jonas et moi ! Je

retrouvai le garçon intelligent et éveillé de Paris. Nous avançons sous un ciel couvert et une lumière de plomb, mais bavardions avec tant d'animation que nous en oubliions les inconvénients du Chemin couvert de boue.

Une fois arrivés à Azofra, je décidai de continuer jusqu'à San Millan de la Cogolla pour y déjeuner. Là, je fus surpris de trouver non pas un mais deux monastères bien séparés : l'un en haut, San Millan de Suso, l'autre en bas, San Millan de Yuso. On arrivait au premier par un petit bois qui débouchait sur la place où s'élevait une église magnifique d'influence mozarabe. C'est là qu'était né et avait vécu le célèbre poète Gonzalo de Barceo, auteur des Miracles de Notre-Dame, un recueil de vingt-cinq poèmes consacrés à l'intercession miraculeuse de la Vierge. Mais il était aussi l'auteur d'oeuvres plus connues comme le Poème de Santa Oria, compagne spirituelle de san Millan, ou La Vie de santo Domingo de Silos. Il devait sa renommée au fait d'avoir été le premier à rédiger ses textes en langue vulgaire et non en latin.

On accédait à la tombe de san Millan, d'un albâtre noir magnifiquement taillé, par une galerie de sépulcres face à l'entrée de l'église. La nef était coupée en deux par un curieux système d'arcs qui ouvraient sur deux chapelles jumelles.

Mais là ne se terminaient pas les belles sépultures que contenait ce lieu. Un escalier de bois situé près de l'abside permettait de rejoindre la partie primitive du monastère formée par les murets des cryptes où s'enterraient à vie les premiers moines de cet étrange monastère. L'une d'elles, couverte de fleurs fraîches, attira mon attention.

— À qui appartient cette cellule ? demandai-je à un bénédictin qui passait par là.

— C'est là où s'est emmurée santa Oria, patronne, avec san Millan, de ce lieu sacré.

— Comment s'est-elle emmurée ? voulut savoir la pauvre Sara peu habituée aux pénitences et martyres chrétiens.

Le moine fit comme s'il ne l'avait pas entendue ou vue et s'adressa à moi pour nous expliquer l'histoire de cette sainte qui était arrivée à Suso en 1052 à l'âge de neuf ans accompagnée de sa mère doña Amuna. Elle entendit très tôt l'appel du Seigneur et voulut consacrer sa vie à l'oraison et la pénitence. Mais son souhait fut rejeté : c'était un monastère d'hommes, et on était peu accoutumé alors à voir des femmes adopter la vie des anachorètes. En dépit de ses supplications et pleurs, on refusa d'admettre Oria, aussi l'enfant décida-t-elle de

s'emmurer à vie dans une cellule proche de l'église où sa présence ne perturberait pas les moines. La seule chose que ces derniers firent pour elle fut de consentir à la nourrir à travers un minuscule soupirail pendant vingt ans, le temps qu'elle mit à mourir.

— C'est l'histoire la plus horrible que j'aie entendu de toute ma vie, s'exclama Sara, atterrée, après que le bénédictin eut disparu, l'air très satisfait. Je ne peux pas croire qu'une fillette de neuf ans exige d'être emmurée jusqu'à sa mort ! Sa mère a dû l'y contraindre d'une façon ou d'une autre.

— Peu importe, le résultat est le même : elle s'est emmurée vivante, murmurai-je en regardant fixement le mur qui fermait la cellule.

Un mur solide de pierres unies avec du mortier... Était-ce mon imagination ou... ? Je traçai lentement un demi-cercle autour du mur, persuadé d'être l'objet d'une hallucination.

— On peut savoir ce que vous faites ? me demanda Sara d'un ton froid.

Je la regardai sans lui répondre, pris d'une soudaine excitation.

— Venez là tous les deux ! Mettez-vous là, et regardez bien. Vous ne voyez pas quelque chose ?

Elle n'était visible que sous un certain angle lorsque la lumière frappait dessus. Une légère variation d'un côté ou de l'autre provoquait sa disparition... Une croix en forme de Tau se dessinait sur le mur qui fermait la cellule de santa Oria. Sara avait beau regarder d'un air très concentré, elle ne voyait rien.

— Le Tau ! Encore un ! s'exclama Jonas, triomphant.

— Comment ça « encore » ? dis-je, surpris.

— Vous m'avez bien dit que vous en aviez trouvé un autre à Jaca, non ?

« Un autre... un autre... Ces mots résonnèrent comme l'écho dans une grotte profonde. Un autre Tau... Mais oui, à Jaca, dans la chapelle de santa Orosia. Santa Oriosa... Oriosa... Oria... Santa Oria. Non, c'était impossible ! C'était trop beau ! La déformation des prénoms de ces deux saintes m'avait trompé. Et pourtant tous deux comportaient la diphtongue latine « au » qui s'était transformée en « o ». « Au » comme dans Aureus : « Or ». Oria venait de Aurea qui signifie « d'or » et Oriosa, de Aureosa, « de la couleur de l'or ». Oria et Oriosa étaient

toutes deux signalées par leurs Taus respectifs. Tau Aureus comme l'indiquait le message de Manrique de Mendoza à son compagnon Evrard, « Le signe de l'or ». Voilà ce que les deux lions du tympan de la cathédrale de Jaca rugissaient à qui savait les entendre.

— Jonas ! m'écriai-je, retourne à San Millan del Yuso et trouve-nous un logis pour ce soir ! Peu importe le prix ! Et emmène Sara avec toi !

Je sortis en courant comme un damné à la recherche de pierres ou de branches qui pourraient me servir de maillet et de ciseau, outils dont j'allais avoir besoin cette nuit pour démolir le mur de la tombe où la pauvre enfant dont je commençais à douter de l'existence réelle s'était enterrée vive. Créer des légendes, modifier des faits, bâtir des vies de saints ou bénir de fausses reliques étaient une coutume invétérée de l'Église de Rome.

— Vous avez enfin trouvé quelque chose, n'est-ce pas ?

La voix me fit sursauter. Je me tournai pour me retrouver face à face avec le comte Geoffroy du Mans. Sa mine patibulaire m'impressionna de nouveau. En dépit de l'élégance de sa tenue, sa corpulence, son front protubérant lui conféraient un caractère très nettement criminel.

— Dans la tombe de santa Oria, n'est-ce pas ? continua-t-il.

Pourquoi me fâcher ? J'avais devant moi le représentant du pape Jean XXII qui attendait avidement son or ; ce que je découvrirais ne serait pas à moi et ne le serait jamais, alors pourquoi m'offusquer ?

— En effet, rétorquai-je de mauvaise grâce, dans la tombe de santa Oria. Il n'y a qu'à abattre le mur qui la recouvre. Je pense que ce que vous cherchez est enterré sous le sol ou derrière une des parois. Ce ne devrait pas être trop difficile de le sortir.

— J'en fais mon affaire. Votre tâche s'arrête là. Continuez votre voyage.

— Vous vous trompez, comte ! m'exclamai-je, fou de rage. Je n'ai pas du tout terminé. Ce que vous trouverez dans la tombe de santa Oria n'est qu'une infime partie des richesses qui ont été cachées tout au long du chemin. Et il peut y avoir ici un indice qui m'aide à poursuivre mon enquête. Sachez que vous trouverez sans doute encore plus d'or dans la cathédrale de Jaca. Envoyez un émissaire là-bas. Dites-lui de se rendre dans la chapelle de santa Orosia. Vous découvrirez probablement la première cache des Templiers, de ce côté des Pyrénées, derrière le mur où figure une petite statue de vierge

assise qui porte une croix en forme de Tau. Mais en retour je veux un récit détaillé de tout ce que vous aurez découvert.

Le comte me regarda d'un air impassible et finit par acquiescer d'un hochement de tête. Il était sans doute habitué à accomplir des tâches routinières, et non à traiter avec des hommes comme moi, mais j'en étais arrivé à le détester au point de le considérer désormais comme mon ennemi personnel.

— Ni la femme ni l'enfant ne pourront être là. Et vous non plus.

— Très bien, répondis-je.

Et, lui tournant le dos, je quittai l'église. Puisque le comte voulait se charger de toutes les tâches pénibles que l'ouverture de la tombe ne manquerait pas d'occasionner, je ne pensais pas bouger le petit doigt pour l'aider. Au fond, il avait raison. Ma seule obligation était de trouver le trésor. Tout le reste relevait de sa seule compétence.

Jonas et Sara m'attendaient à l'auberge du village, assis près du feu avec un groupe de pèlerins bretons. En me voyant, mon fils se leva d'un bond. Un geste discret de Sara l'arrêta dans son élan. De nouveau, je réalisai combien cette femme était admirable. Elle ne savait rien de ce que j'étais en train de faire, mais sans poser aucune question, sans essayer de soutirer une quelconque information, elle acceptait tranquillement la situation et sa part de mystère tout en surveillant le tempérament fougueux de Jonas comme si elle avait deviné que nous étions observés.

Je m'assis près d'eux sans rien dire et conversai avec les Bretons jusqu'à l'heure du dîner tout en buvant un vin excellent qu'ils faisaient passer de main en main dans une outre en peau de chevreau. Les moines nous servirent une soupe épaisse faite d'oignons et de courges accompagnée de morceaux de lard secs et de miches de pain.

À la tombée de la nuit, alors que nos compagnons s'étaient retirés pour se reposer, je repris le chemin du monastère de Suso pour retrouver le comte. L'obscurité rendait sinistre ce petit bois qui semblait tout à l'heure si calme et agréable. Mes pas crissaient sur les feuilles, et j'entendais sur les hautes branches des arbres hululer les hiboux et siffler les chouettes. La petite lueur de ma chandelle de suif vacillait sous la brise froide qui secouait le bosquet par rafales. J'avais beau porter sur moi la dague que le comte m'avait laissée sur l'oreiller, je n'en menais pas large et me sentis soulagé en parvenant enfin au vieux monastère et à la tombe de santa Oria.

Quelques planches de bois couvraient l'entrée de la crypte

maintenant ouverte puisque le mur avait été abattu. Des tas de décombres s'amoncelaient autour, et l'endroit était désert, comme si un maléfice avait vidé la terre de tous ses habitants. Le sol était creusé à l'intérieur de la cellule, et quelques échelles de bois avaient été apposées contre les parois. Je me penchai et pus voir une petite salle complètement vide excepté quelques cordes de chanvre abandonnées. Ce maudit comte n'avait pas voulu attendre pour s'emparer du trésor !

— Geoffrooooooooooy ! hurlai-je à pleins poumons dans la nuit, submergé par un sentiment de rage et d'impuissance.

Mais j'avais beau suffoquer d'indignation, étouffer de colère, seul le silence me répondit.

À mon retour, je ne donnai aucune explication à mes compagnons qui mouraient d'envie pourtant de savoir ce qui s'était passé et quelle était la cause de ma mauvaise humeur ; je les ignorai et m'enfermai dans un mutisme hermétique. C'est en silence que je repris le Chemin le lendemain. Je ne cessais de réfléchir à ce qui s'était passé. Le pape et mon ordre valorisaient-ils si peu ce que je faisais ? Avait-on donné des instructions à cet idiot de comte pour qu'il agisse dans mon dos, me méprisant et me traitant comme un laquais ? Que s'imaginaient-ils, que j'allais voler l'or ? Je me retrouvais donc comme au début : les mains vides à cause de l'aveuglement et de l'avarice de ceux qui attendaient confortablement à Avignon le résultat de mon travail. Peut-être n'y avait-il rien parmi les richesses trouvées dans la cellule qui eût pu servir mon enquête, mais si tel n'était pas le cas ? Et si ce stupide comte avait détruit un détail important ? Ma colère ne servait à rien. De toute façon, le mal était fait.

Je m'arrêtai à Santo Domingo de la Calzada pour prier avec Jonas devant le sépulcre du saint comme le voulait la tradition du pèlerinage. La sérénité qui régnait dans l'église ramena le calme dans mon coeur agité. Je profitai de cette brève séparation d'avec Sara pour mettre Jonas au courant des événements. Après m'avoir écouté sans m'interrompre, il demeura silencieux tout en contemplant le poulailler où étaient enfermés un coq et une poule au plumage blanc en commémoration d'un miracle réalisé par le saint qui ressuscita un innocent injustement pendu. Puis, il baissa la tête et me dit :

— Je le regrette, mais vous avez raison : le comte n'est qu'un laquais aux ordres du pape. D'après ce que nous savons de lui, il serait incapable de faire le moindre geste sans en avoir reçu l'ordre. Que Dieu me pardonne de penser du mal du pape, mais je crois que le

comme n'a fait qu'obéir aux ordres !

Jonas était vraiment étonnant ! En l'écoutant ainsi parler, j'avais le sentiment d'avoir un homme en face de moi et non un adolescent. Il pouvait si bien passer de l'un à l'autre sans prévenir ! Pourvu que le résultat final de ce cycle de transformations soit aussi admirable que ce que je pouvais en pressentir maintenant.

— Ce qui démontre une fois de plus, ajoutai-je en poursuivant son raisonnement, que l'on nous utilise pour mener une entreprise peu digne et peu honorable.

À cet instant, de manière inespérée, le coq se mit à chanter. Une rumeur qui enfla peu à peu se fit entendre dans l'église. Je regardai Jonas, étonné, puis tournai la tête, cherchant la cause de ce brouhaha soudain. Un vieux Lombard vêtu en pèlerin nous sourit :

— Le coq a chanté ! s'exclama-t-il dans sa langue natale. Tous ceux qui l'ont entendu auront de la chance sur le Chemin !

Le vingt et un septembre, jour de l'équinoxe, nous quitions la ville par le pont qui enjambait le fleuve Oja pour nous diriger vers Redecilla del Camino. Il nous fallut passer Belorado, Tosantos, Villambistia, Espinosa et San Felices en pataugeant dans des flaques, avançant péniblement sur un chemin pierreux qui détruisit nos sandales de cuir pour arriver, après avoir passé le fleuve Oca, à Villafranca, épuisés, affamés et sales. La ville marquait la frontière occidentale entre la Navarre et la Castille. Selon Aymeric de Picaud : « Ce pays est plein de richesses, d'or et d'argent, il produit du fourrage en abondance et de vigoureux chevaux, et le pain, le vin, la viande, le poisson, le lait et le miel y regorgent. Cependant, il est dépourvu de bois, et peuplé de gens méchants et vicieux... » La situation était en effet bien compliquée en Castille, et la région n'était pas très sûre à l'époque. Depuis la mort du roi Ferdinand IV, sa mère, la reine Maria de Molina, soutenait de fréquentes disputes avec les infants du royaume, ses propres enfants et gendres, pour occuper la régence, le roi Alphonse XI étant mineur. Ces disputes se traduisaient fréquemment par de sanglants affrontements qui se soldaient par des centaines de morts dans tous les coins du royaume. En ce mois de septembre 1317, les choses s'étaient un peu calmées grâce à un pacte qui nommait comme tuteurs du futur roi : la reine Maria, l'infant Pedro, oncle du roi, et Juan, son grand-oncle.

Contrairement à ce que disait notre guide sur l'absence de forêt en Castille, les montagnes d'Oca étaient recouvertes d'épaisses rouvraies. La route qui nous attendait allait être extrêmement pénible. Cela nous

obligée à prendre une bonne nuit de repos en prévision.

Je décidai de loger à l'hospice. La pauvre Sara avait les pieds gonflés comme des outres. Je dus lui préparer un remède à base de moelle et de beurre frais.

— Regardez ! dit-elle, moqueuse, c'est de la magie, mes pieds ont grandi !

Son mal de dos l'empêchant de s'appliquer l'onguent elle-même, je demandai à Jonas de l'aider. Gêné, le pauvre garçon rougit comme une pivoine et commença à suer à grosses gouttes malgré le froid. Mais cela aurait été pire pour moi. J'avais trop peur que mon émotion ne me trahisse... Je lui enveloppai néanmoins les pieds dans des tissus chauds pour terminer le soin non sans avoir eu le temps de remarquer auparavant leur finesse et leur douceur. Et je fus terriblement ému en voyant qu'ils étaient constellés de grains de beauté. Quand je levai les yeux, Sara m'observait d'un air si particulier que je me retrouvai malgré moi entraîné vers des régions qui m'étaient interdites. Je ne pus en revenir qu'au prix d'un effort immense en détournant les yeux.

Le nom curieux de ces montagnes ne m'avait pas échappé, bien sûr. Il était significatif que la porte d'entrée en Castille fût marquée de manière si éloquente par l'Oca, l'Oie, qui désignait non seulement ces monts, mais un fleuve et un sanctuaire. Le village lui-même, avant de s'appeler Villafranca, ou « Ville des Francs », comme le disaient les pèlerins, avait aussi reçu le nom d'Oca. Je ne pus m'empêcher de penser, tandis que j'essayais de dormir malgré le froid et mon estomac presque vide, qu'il devait exister une relation entre l'animal sacré, le jeu initiatique que nous avait appris Personne, la porte d'entrée en Castille et le symbole de la patte d'oie des confréries des constructeurs et maîtres d'oeuvre initiés.

Le jour suivant s'annonçait nuageux, mais plus le soleil s'éleva à l'horizon, plus les nuages se dissipèrent. Après avoir pris quelques restes de pain mouillé d'eau et des morceaux d'un savoureux fromage de brebis que nous offrit un berger, nous passâmes un certain temps à nettoyer et graisser les courroies de nos sandales. Sara en profita pour laver au bord du fleuve nos chemises, bures, pèlerines et chaussees qui avaient bien besoin d'être récurées à grande eau. Je fabriquai une armature de bois en forme de croix avec plusieurs traverses et la suspendis aux épaules de Jonas. Je mis à étendre les vêtements dessus pour qu'ils sèchent tandis que nous continuions notre voyage.

L'ascension commençait à l'intérieur même du village. Bientôt le chemin se transforma en un tapis de feuilles de chêne, jaune et ocre,

arrachées par l'automne, qui crissaient sous nos pas. La montée nous parut interminable, et, pour comble de malheur, je faillis me perdre dans cette grande forêt de pins et sapins dans laquelle je pressentais la présence de loups et de bandits. Mais le coq de Santo Domingo nous porta chance, et nous pûmes sortir de là sains et saufs bien qu'épuisés. Après les landes désertiques de la Pedraja commençait la descente. Avec le soleil au zénith, nous fîmes halte à l'hôpital de Valdefuentes, authentique paradis destiné au repos des voyageurs avec une source d'eau fraîche qui fit nos délices.

Un groupe de pèlerins, qui venaient d'Autun en Bourgogne, animaient l'extérieur de l'hôpital de leurs plaisanteries et divertissements bruyants. Je leur demandai conseil sur le chemin à prendre car la chaussée se divisait pour se réunir plus tard à Burgos.

— Nous prendrons demain la voie de San Juan de Ortega, nous dit un homme appelé Guillaume, parce que c'est la route que recommande notre compatriote Aymeric Picaud.

— Nous aussi, nous avons suivi ses indications jusqu'à maintenant.

— Sa renommée est universelle, commenta Guillaume, tout fier. Si vous vous mettez en marche rapidement, vous arriverez à San Juan de Ortega avec une très bonne lumière. L'auberge du monastère est fameuse pour son excellente hospitalité.

Il avait bien raison, ce jeune Bourguignon. Après avoir franchi un sentier étroit qui traversait le bois, l'abside de l'église apparut. Nous en fîmes le tour pour arriver sur une place. À droite se trouvait un hospice où nous fûmes accueillis avec cordialité par un vieux moine sympathique chargé de recevoir les pèlerins. Il aimait la conversation et se montrait enchanté d'écouter les aventures de tous ceux qui arrivaient dans son domaine. Il déposa d'abondantes nourritures sur la table et s'offrit à nous faire visiter l'église et le sépulcre du saint une fois notre repas terminé.

— San Juan de Ortega s'appelait Juan de Quintanaortuno et naquit en l'an 1080, nous expliqua-t-il à Jonas et à moi, tandis que nous nous dirigions vers les deux portes jumelles de la façade principale.

Sara, indifférente à notre ferveur chrétienne, était restée se reposer au refuge.

— Les gens le considèrent comme un simple disciple de santo Domingo de la Calzada qui est surtout connu pour avoir défriché, avec

une simple faucille de moissonneur, le sentier entre Najera et Redecilla, ouvrant cette partie du Chemin.

Son ton indiquait que cette prouesse était peu de chose à ses yeux.

— Mais Jean de Quintanaortuno fut bien plus qu'un simple disciple. Il fut le véritable architecte du Chemin. Il édifia un pont sur le fleuve Oja, leva une église et un hôpital de pèlerins, construisit le pont de Logrono, reconstruisit celui du fleuve Najerilla, édifia l'hôpital de Santiago de cette ville ainsi que cette église et ce refuge pour les Jacquets.

Nous étions alors entrés dans le petit sanctuaire, faiblement éclairé par la lumière que filtraient les vitraux des fenêtres. Le bourdonnement des mouches dans les hauteurs de la nef centrale couvrit la voix du moine. Le cénotaphe de pierre finement ciselé était situé face à l'autel. Le moine nous entraîna vers un côté.

— Beaucoup de femmes stériles viennent prier ici, nous apprit-il. San Juan doit sa popularité à ses miracles de fertilité. Et la faute en revient à ce fichu décor, dit-il en indiquant le chapiteau que nous avions au-dessus de nos têtes sur lequel étaient représentées les scènes de l'Annonciation et de la Nativité. Mais je pense que notre saint mérite une plus grande célébrité et je suis en train de préparer un ouvrage sur les nombreux miracles qu'il a faits en guérissant des malades et ressuscitant des morts.

— Il a ressuscité des morts ?

— Oh oui ! Il a rendu la vie à plus d'un malheureux.

Cela ne pouvait être le fruit du hasard ! D'ailleurs, il y avait longtemps que j'avais cessé de croire au hasard. Un rayon de lumière provenant de l'ogive centrale du transept illumina soudain la tête de l'ange qui annonçait sa future maternité à Marie. Je demeurai bouche bée.

— Il est joli, c'est vrai, observa le vieux moine en remarquant mon air absorbé. Mais moi, je préfère l'autre, celui de droite.

Et il nous y conduisit d'un pas pressé. Jonas le suivait comme un petit chien esquivant le mausolée par un virage aussi rapide que celui de notre mentor. Le sommet de la colonne de l'abside représentait un guerrier, l'épée levée, face à un cavalier. Mais je continuais à être obsédé par l'autre scène. Quelque chose faisait son chemin dans mon esprit. Je pivotai soudain sur mes talons et retournai sur mes pas. Le rayon de soleil éclairait Marie maintenant. Je calculai sa trajectoire ; dans quelques instants, il finirait par éclairer la figure de pierre d'un

vieil homme, san José sans doute, qui se reposait du poids de la vieillesse sur un bâton en forme... de Tau !

Ego sum lux..., me rappelai-je soudain. Et alors toutes les pièces du puzzle s'emboîtèrent !

Le raffinement dont avaient fait preuve les Templiers pour cacher leur or était extraordinaire. Ils avaient si bien oeuvré que si je n'avais pas eu entre les mains le message de Manrique de Mendoza jamais je n'aurais pu découvrir un seul de leurs procédés. La clé était le Tau, c'était le signal pour attirer l'attention de l'initié. Venait ensuite l'éclaircissement des pistes qui s'emboîtaient les unes dans les autres comme les rouages d'une machine bien réglée. Je commençai à me demander si le Tau n'était pas qu'une voie parmi tant d'autres, s'il n'existait pas d'autres indices, une autre lettre grecque ou un signe du zodiaque. La multiplicité de ces possibilités me donna le vertige tandis qu'un rayon de lumière caressait paresseusement le vieil homme appuyé sur son bâton en forme du Tau.

— Quand vous serez prêts, dit le vieux moine, nous pourrions retourner à l'auberge.

— Nous vous sommes profondément reconnaissants de votre amabilité. Mais si cela ne vous gêne pas, mon fils et moi aimerions rester encore un peu pour prier.

— Je vois que san Juan a réveillé votre piété ! remarqua-t-il, tout fier.

— J'aimerais prier pour une nièce qui attend depuis des années de concevoir un enfant.

— Vous faites bien ! Vous faites bien ! Il vous accordera ce que vous demandez, j'en suis sûr. Que Dieu soit avec vous.

— Et avec vous.

Quand il eut enfin disparu, Jonas se tourna vers moi :

— Mais que vous arrive-t-il ? Nous n'avons aucune parente stérile !

— Regarde bien, mon garçon.

Je le pris par le cou et lui fis tourner la tête comme un pantin de chiffon vers le chapiteau de l'Annonciation.

— Regarde bien le vieux José.

— Oh ! encore un Tau ! s'écria-t-il, bouleversé.

— Encore un, oui.

— Mais alors, cela veut dire, affirma-t-il en se dégageant de mon étreinte, que les Templiers ont caché quelque chose ici aussi.

— Tu as raison, et je sais même exactement où.

Jonas me regarda les yeux écarquillés.

— Où donc ?

— Fais travailler ta mémoire. Te souviens-tu de ce qui a attiré notre attention à Eunatè ?

— L'histoire du roi Salomon, et de tous ces animaux étranges sur les chapiteaux.

— Mais non, Jonas, réfléchis ! L'un des chapiteaux était différent des autres. Allons, tu me l'as signalé toi-même.

— Ah ! oui, celui de la résurrection de Lazare et de l'aveugle Bartimeo.

— Exactement ! La phrase gravée sous la scène de la résurrection était incorrecte. Jésus y disait : Ego sum lux. Mais tu ne trouveras dans aucun Évangile cette phrase prononcée à cet instant. Et qu'avons-nous maintenant, ici même ?

— Un Tau éclairé par un rayon de lumière.

— Et un saint thaumaturge expert dans l'art de ressusciter les défunts comme à Eunatè, mais aussi à Torres del Rio. Tu te souviens ? Là-bas aussi un chapiteau avait pour motif la résurrection de Jésus.

— C'est vrai ! reconnut Jonas en se frappant la tête du poing.

Impossible de nier que ce fût mon fils. Même ses gestes les plus spontanés ressemblaient aux miens.

— Mais cela ne nous dit pas où les Templiers ont caché l'or.

— Si, mais au cas où il nous resterait encore un doute nous disposons aussi de l'information recueillie dans l'église de Puente la Reina.

— Quelle information ?

— Tu te souviens de ce que je t'ai raconté au sujet des fresques de Nuestra Señora dels Orzs ? (Jonas acquiesça d'un signe de tête.) De

l'aigle au-dessus de l'arbre en forme de Y ou de patte d'oie, symbole des confréries secrètes des architectes initiés dont san Juan de Ortega faisait partie ? Du soleil couchant ?

Nous sommes exactement à ce moment du jour. Ce rai de lumière qui a illuminé le Tau est un rayon crépusculaire.

— D'accord, mais cela ne me dit pas où est caché l'or ! s'impatienta Jonas.

— Dans le sépulcre du saint.

— Quoi ?

— Mais oui ! Souviens-toi des scènes de résurrection : les dalles étaient toujours poussées sur le côté pour permettre la sortie du ressuscité. C'est ce que le comte a fait dans la crypte de santa Oria, et je te parie tout ce que tu veux que tu trouveras le trésor de santa Orosia selon le même procédé. À moins que...

— Oui ?

— À Torres del Rio, un nuage de fumée sortait du sépulcre ouvert. Et les deux figures féminines, les deux Marie, avaient un air étrange, cadavérique... Il est donc possible, Jonas, très possible même, que le sépulcre de san Juan d'Ortega contienne un piège. Un poison volatile, par exemple.

— Alors n'en dites rien au comte Geoffroy, dit-il d'un ton joyeux. Il ne va pas tarder à apparaître. Qu'il l'ouvre, lui. N'est-ce pas ce qu'il désire ?

— Si, reconnus-je avec un sourire identique au sien, et j'ai bien envie de le laisser mourir empoisonné. Mais cette fois, mon garçon, c'est nous qui allons récupérer le trésor. Je ne mettrai le comte au courant qu'après avoir visité l'intérieur de cette tombe.

— Mais nous allons périr !

— Non. Nous savons que le danger existe, nous emploierons les moyens nécessaires pour empêcher qu'il se produise. Et maintenant, jeune Jonas, je vais te demander l'impossible : prends un visage angélique et quittons ces lieux comme si nous avions prié pieusement. Pas un mot, pas un geste qui trahissent ce que nous venons de découvrir. Compris ? N'oublie pas que les sbires du comte nous épient.

— Ne vous inquiétez pas, regardez plutôt, me dit-il en prenant un air si abattu et confit que je dus lui donner un coup de coude.

— Pas autant, idiot !

Nous devions trouver une bonne excuse pour nous rendre de nouveau au sanctuaire sans éveiller les soupçons. Notre hôte nous l'apporta sans le vouloir :

— Je dois retourner à l'église éteindre les bougies des lampes et les cierges de l'autel, grommela-t-il après avoir longuement bâillé.

Nous étions tous assis devant un bon feu, enveloppés dans de vieilles couvertures de laine trouées. Sara somnolait sur son fauteuil. Son corps était parfois agité de tressaillements. Elle était nerveuse parce que le lendemain elle devait retrouver Mendoza à Burgos. Moi aussi je me sentais ému par la proximité de ma rencontre avec Isabel, mais je ne savais pas ce qui m'affectait le plus : revoir la mère de Jonas après tant d'années ou laisser Sara retrouver son cher Manrique.

— Mon fils peut vous remplacer, proposai-je d'un air innocent.

— Oh non ! J'ai pour habitude de prier san Juan tous les soirs pendant que j'éteins les bougies.

— Dans ce cas, laissez-moi y aller avec mon fils, et pour vous remercier de votre accueil, nous prierons le saint à votre place.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, proféra-t-il soudain, ravi de l'aubaine.

— Une très bonne idée même, répétais-je aussitôt pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir. Jonas, prends l'éteignoir de notre hôte, et partons.

Jonas m'obéit et alla m'attendre près de la porte. Je me levai et m'approchai de Sara pour la prévenir de notre départ, mais elle était profondément endormie. J'aurais pu lui poser la main sur l'épaule pour la réveiller sans que personne ne trouve rien à redire à ce geste. J'aurais même pu lui prendre la main sans provoquer aucun scandale ou lui caresser les cheveux sans choquer notre hôte lui-même. Mais je n'en fis rien, parce que moi oui, j'aurais su la vérité.

— Sara, Sara, murmurai-je à son oreille. Allez vous coucher. Jonas et moi revenons bientôt.

Nous traversâmes l'esplanade éclairée par la pleine lune. L'église était vide et silencieuse, les mouches ayant heureusement disparu.

— Comment allons-nous faire pour la pierre du sépulcre ? me

demanda Jonas à voix basse.

— « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde », disait Archimède.

— Qui ?

— Enfin, Jonas ! N'as-tu donc reçu aucune éducation !

— Vous êtes le seul responsable de mon éducation, vous n'avez qu'à vous en prendre qu'à vous-même !

Je fis comme si je n'avais rien entendu et sortis une herminette et la dague du comte que j'avais cachées sous mon habit. Je m'avançai vers la sépulture.

— Tiens, dis-je à Jonas en lui tendant le stylet, gratte le mortier de ton côté, et quand nous aurons terminé, apporte l'éteignoir.

Il ne fut pas difficile de déplacer la planche, mais il fallait opérer avec beaucoup de soin pour ne pas casser le bois.

— Retire ta chemise, ordonnai-je à Jonas et déchire-la en deux. Tu tremperas ensuite les morceaux dans le bénitier.

— Dans le bénitier ?

— Fais ce que je te dis, et vite si tu ne veux pas mourir empoisonné !

Je recouvris mon visage du tissu mouillé et le fis tenir par un gros noeud derrière la tête avant de donner une dernière poussée au couvercle qui céda d'environ un coude. Un nuage de fumée jaune s'éleva aussitôt et s'étendit rapidement dans toute l'église.

— Couvre-toi les yeux, Jonas ! Et jette-toi à terre ! m'écriai-je tandis que je me précipitai vers la porte pour l'ouvrir en grand.

La brise de la nuit dissipa en partie le nuage safrané : un résidu flotta dans la nef au-dessus de nos têtes. Si nous n'avions pas été prévenus par la scène du chapiteau, à cet instant nous serions morts.

— Relève-toi doucement, mon garçon !

Plié en deux comme un bossu pour éviter le nuage toxique, je me penchai sur le sépulcre maintenant ouvert. Quelques marches de pierre menaient à ce qui semblait être une crypte souterraine.

— Jonas, prends un chandelier sur l'autel et apporte-le. Mais n'oublie pas de marcher la tête baissée ! L'air est plus respirable au

niveau du sol.

Je descendis lentement, craignant à chaque pas que le sol s'écroule sous nos pieds, qu'une pierre nous tombe sur la tête ou qu'un piège inattendu nous condamne à mourir enterrés dans cette sépulture. Mais rien de tout cela ne se produisit. Aucune mauvaise surprise ne nous attendait. L'escalier donnait sur une petite salle ronde aux murs de pierre. Le sol était jonché de grands coffres qui regorgeaient de pièces d'or et d'argent, de montagnes de pierres précieuses, de rouleaux de tissus brodés, de bijoux, couronnes et diadèmes, de calices, de croix, de chandeliers et d'un nombre infini de parchemins aux écritures différentes. Et dire que tout cela n'était qu'une infime partie du trésor ! Silencieux et stupéfaits, les reflets de notre chandelier illuminant les bijoux, je fis avec Jonas le tour de la salle, regardant, touchant et admirant les chapelets, les splendides reliquaires, ciboires et ostensoirs, jusqu'à ce que Jonas brise soudain notre silence émerveillé.

— J'ai un mauvais pressentiment, allons-nous-en !

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-il, je sais seulement que je veux partir. C'est une sensation très forte.

— C'est bon, mon garçon, partons.

La vie m'a appris à considérer avec respect ce genre d'intuition. Plus d'une fois je me suis retrouvé dans de beaux draps pour ne pas avoir écouté mon flair, pour ne pas avoir fait attention à ces avis mystérieux. Il fallait partir, et vite.

Sur une petite table reposait, comme pour attirer l'attention, un vulgaire lectorile de bois brut. Un rouleau de cuir noué par des rubans cachetés à la cire portant le sceau Templier était abandonné dessus. Je m'en emparai et le cachai dans les plis de mon habit tout en suivant Jonas qui montait l'escalier quatre à quatre.

L'église était aussi silencieuse, froide et déserte qu'auparavant.

— Je suis désolé d'avoir interrompu vos recherches, s'excusa Jonas, d'un air préoccupé.

— Ne t'inquiète pas. Je ne doute pas de ton instinct. Je ne te le reprocherai jamais, bien au contraire.

Je terminai à peine ma phrase quand une sorte de claquement nous fit sursauter et tourner la tête en direction du tombeau. Une

légère rumeur précéda un coup sec, puis un bruit d'écroulement dont le fracas augmenta jusqu'à faire trembler le sol. Les dalles de la tombe de san Juan de Ortega s'inclinèrent vers l'intérieur et tombèrent dans le vide, provoquant un nuage de poussière qui monta jusqu'au plafond du sanctuaire pour se mélanger au nuage jaune. Le vacarme était assourdissant. On aurait cru que l'église allait nous tomber dessus d'un instant à l'autre.

— Cours, Jonas, dépêche-toi ! criai-je en le poussant vers la porte.

Mais c'était aller de Charybde en Scylla : le comte Geoffroy nous attendait dehors, l'épée à la main, entouré de tous ses hommes.

— Parlez, bon sang !

— Je vous l'ai déjà dit et répété cent fois ! grommelai-je en enfonçant la tête dans les épaules, je voulais voir ce qu'il y avait avant que vous ne rafiez tout. Que voulez-vous savoir de plus ?

Les hommes du comte travaillaient dans la crypte à en extraire les trésors qui s'amoncelaient maintenant sous le chapiteau de l'Annonciation. Ils se dépêchaient de réparer les dégâts causés par l'écroulement. Le couvercle du sépulcre soutenait toute la structure de la chambre secrète. En l'enlevant nous avions provoqué cette chute de pierres comme quelqu'un l'avait minutieusement calculé. Un détail avait dû m'échapper...

— Si je ne vous tue pas, criait le comte, furieux, c'est parce que votre mission commence à porter ses fruits. Mais le pape sera informé de votre conduite et vous pouvez être sûr qu'elle ne restera pas impunie.

— Je vous l'ai déjà dit, comte, c'était nécessaire.

— Mes hommes vont finir de réparer les dommages que vous avez causés, et il ne restera aucune trace de votre passage quand le jour se lèvera. Mais si les Templiers venaient à soupçonner ce que vous êtes en train de faire, ni vous ni votre fils ni cette femme qui vous accompagne ne vivrez assez longtemps pour voir une nouvelle aube.

— Et notre hôte, que pensez-vous faire de lui ?

— Oubliez-le. Il n'existe plus. Cette nuit même quelqu'un occupera sa place.

Le pauvre homme, mêlé bien malgré lui à une intrigue qui le dépassait, allait se retrouver écrasé sans miséricorde.

— Reprenez vos affaires, et partez, poursuivit le comte. Et

souvenez-vous : la prochaine fois que vous prenez une initiative de ce genre sans m'en parler, votre mission prendra aussitôt fin.

— Je ne désire pas autre chose, répondis-je, sachant parfaitement que nous ne parlions pas du tout du même genre de fin.

J'obéis néanmoins aux ordres du comte et me retrouvai avec mes compagnons en pleine nuit sur le chemin de Burgos. Il nous fallait traverser une forêt de chênes et de pins. La lune nous guidait tandis qu'on entendait au loin les hurlements des loups. Nous n'avions pas d'autre direction que celle que nous indiquait le destin, et nous nous dirigions vers lui : les Mendoza, frère et soeur, nous attendaient.

V

C'est à la mi-journée, sous un soleil brillant, que nous fîmes notre entrée dans la magnifique ville de Burgos, capitale du royaume de Castille. Déjà, sur la route, le vacarme des chariots, des voyageurs, des animaux et le nombre grandissant de pèlerins prouvaient que nous approchions de la cité la plus importante de toutes celles que nous avions traversées. Il nous fallut donner des coups de coude pour nous frayer un passage et traverser le petit pont qui enjambait le fossé près de l'église de San Juan Evangelista et débouchait sur une des portes de la ville. Bien que les contrôles fussent rares à cette heure d'affluence, les gardes nous demandèrent nos sauf-conduits et ne nous laissèrent passer qu'après les avoir examinés avec attention. La large voie pavée qui traverse Burgos et forme une partie du chemin de Compostelle était flanquée de bruyantes auberges et tavernes, d'innombrables boutiques qui vendaient toutes sortes de marchandises et de petits objets faits par des artisans chrétiens, juifs et morisques. Il flottait sur la ville une émanation épaisse chargée d'insalubres pestilences. Les médecins devaient avoir bien du mal à soigner toutes les douleurs de poitrine et maladies intestinales dont souffraient sans doute leurs concitoyens.

Au lieu de chercher à nous loger comme la majorité des pèlerins dans l'un des nombreux hospices agglutinés autour de San Juan, je préfèrai me rendre avec Jonas dans le somptueux Hospital del Rey, une opulente demeure gouvernée par les religieuses cisterciennes du proche monastère de Las Huelgas. Sara, qui avait à peine ouvert la bouche depuis notre départ de San Juan de Ortega, devait loger chez un parent lointain, un certain don Samuel, rabbin qui avait été receveur des douanes du défunt roi Fernand IV et demeurait dans le grand et prospère quartier juif de la ville.

Burgos comptait de nombreuses et belles églises mais aucune n'égalait la cathédrale, d'une perfection éblouissante. Je la contemplai, bouche bée, comme frappé par une glorieuse vision céleste. Le futur se souviendra peut-être de Burgos grâce à ses héros comme le chevalier Rodrigo Diaz de Vivar, dit le Cid, dont les exploits figurent déjà dans les chroniques et les récits des baladins, mais je ne doute pas qu'ils seront surpassés par sa cathédrale, magnifique

exemple de la création de l'homme.

Non loin de là se trouvait, malheureusement, le quartier juif. Il nous fallut faire nos adieux à Sara. Ce moment inéluctable, auparavant occulté par nos aventures comme s'il ne devait jamais se produire, était arrivé, à mon grand désespoir.

— Je ne veux pas que nous nous quittions avec tristesse, murmura Sara en jetant sa besace sur l'épaule d'un geste résolu. Le destin nous a déjà réunis par deux fois, qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

— Il peut aussi décider que nous ne nous retrouverons jamais, répondit Jonas.

— Je suis certaine que cela n'arrivera pas, beau Jonas, promit Sara en lui caressant la joue. On revoit toujours les personnes qui comptent pour vous. Tout tourne dans l'Univers, je suis sûre que nous nous retrouverons dans l'une de ces rondes. Quant à vous, don Galcerán, dit-elle en se tournant vers moi, je vous souhaite bonne chance car il est probable que je ne vous reverrai jamais.

— Je le sais, dis-je, reconnaissant la vérité de ses paroles. Mais vous savez où me trouver : quand tout cela sera terminé, je rentrerai chez moi, à Rhodes.

— Je ne crois pas que j'irai jamais sur cette île. Accepter cette consolation serait absurde. Soyez heureux. Que Yahvé guide vos pas.

— Que le ciel guide les vôtres, murmurai-je en pivotant sur mes talons, sentant mon coeur se briser. Partons, Jonas.

— Adieu, Jonas, entendis-je Sara dire.

— Adieu, Sara.

A peine avions-nous passé la porte de San Martin située à peu de distance de l'Hospital del Rey que Jonas s'écria :

— Mais pourquoi devons-nous nous séparer d'elle ?

— Parce qu'elle aime un homme qui se trouve dans cette ville et que nous n'avons pas le droit de nous immiscer dans sa vie, dis-je d'un ton raisonnable, regrettant de ne pas être libre de crier la douleur que je ressentais. Si elle préfère rester à Burgos, cela la regarde, tu ne crois pas ? continuai-je d'une voix enrouée par l'émotion. Impossible de la traîner de force jusqu'à Compostelle. Et puis, toi et moi, avons une affaire à régler ici, et nous avons même intérêt à nous dépêcher.

— Quelle affaire ?

— Elle est bien trop importante pour que je t'en parle ici au beau milieu de la rue.

Nous venions de franchir les murailles qui entouraient l'Hospital del Rey, et marchions le long d'une allée ombragée conduisant vers un édifice qui tenait plus de la forteresse que du monastère.

Jamais au cours de notre voyage nous ne nous étions reposés dans un endroit aussi luxueux que cet hospice où nos faux sauf-conduits nous permirent d'entrer. Nous n'étions plus de pauvres pèlerins mais des seigneurs de la plus ancienne noblesse bénéficiant de chambres royales chauffées par de bons feux, de lits à baldaquin moelleux, de murs couverts de tapisseries, de sièges parés de peaux d'ours et de renard, et de plats goûteux et assez abondants pour nourrir les armées castillanes d'Alfonso IX. Les frères lais qui recevaient les pèlerins de notre genre, c'est-à-dire des nobles venus de toute l'Europe, étaient propres, zélés et serviables. Le plus étonnant était que tout cet ensemble, monastère et hôpital à la charité si luxueuse, ne représentait qu'une infime partie de l'abbaye royale de Las Huelgas qui comptait de nombreux couvents, églises, chapelles, hameaux, bois et pâturages. Le tout était gouverné d'une main de fer par une femme : la toute-puissante abbesse de Las Huelgas, qui disposait d'un pouvoir de juridiction absolu.

Après le repas, tandis que je sentais mon corps se couvrir d'une sueur froide, j'arrangeai ma tenue du mieux que je le pus (je coupai même ma longue barbe à l'aide de la dague du comte) et laissai Jonas faire une sieste pour me diriger vers la conciergerie du monastère, expression pure de l'art militaire de Cîteaux. L'antichambre était un large cloître. Au plafond, des stucs de style mudéjar et, peint sur le plâtre, un long texte latin reprenant des versets des Psaumes. Une religieuse de basse condition vint à ma rencontre avec de grandes démonstrations de frayeur et de respect.

— Pax vobiscum.

— Et cum spirituo tuo.

— Que venez-vous chercher dans la maison de Dieu, messire ?

— Je viens voir dona Isabel de Mendoza.

La nonne, que j'avais dû tirer de son sommeil, me regarda d'un air surpris sous sa coiffe noire.

— Les dames de ce monastère ne reçoivent pas de visites sans l'autorisation de la supérieure, dit-elle.

— Allez dire à cette dame que don Galcerán de Born, émissaire de

Sa Sainteté Jean XXII, muni d'une autorisation signée par le Saint-Père, souhaite lui présenter ses hommages.

La religieuse me jeta un regard inquiet puis disparut derrière une porte de chêne qu'elle ouvrit à grand-peine. Elle réapparut peu de temps après accompagnée d'une révérende au port noble, à l'allure raffinée. Toutes deux, par leur fonction, devaient être exclues de la réclusion.

— Je suis dona Maria de Almenar. Que désirez-vous ?

Je mis genou à terre et baisai le splendide crucifix du rosaire qu'elle portait à sa ceinture d'aube.

— Mon nom est don Galcerán de Born, madame, et j'ai reçu du pape la permission d'avoir une entrevue avec dona Isabel de Mendoza.

— J'aimerais voir ce papier, dit-elle avec courtoisie.

On devinait à ses manières qu'il s'agissait d'une dame de qualité qui avait dû passer la majeure partie de sa vie à la Cour.

Je lui tendis les documents. Après les avoir examinés un instant, elle disparut par la porte de chêne. Cette fois, je demeurai seul plus longtemps. Une vive discussion devait avoir lieu derrière ces murs, la supérieure cherchant confirmation de mes dires, craignant un piège ou une falsification. Mais dans ce cas précis, malgré mon grand usage du mensonge, le papier que je lui avais donné était authentique. Le pape l'avait signé la nuit même où il m'avait confié la désagréable mission que j'essayais de mener à bien.

Dona Maria de Almenar revint avec une expression sévère sur le visage.

— Je vous prie de me suivre, don Galcerán.

Je traversai à sa suite un cloître de grandes proportions puis tournai deux fois à gauche avant d'arriver dans une autre enceinte plus petite et sans doute plus ancienne.

— Attendez ici, dit-elle, dona Isabel ne va pas tarder. Vous vous trouvez dans la partie du monastère appelée « Las Claustrellas ». C'était le jardin de l'ancienne propriété où les rois de Castille venaient se reposer loin des soucis du royaume. C'est pour cette raison que ce monastère porte le nom de « Las Huelgas ».

Mais je ne l'écoutais plus et ne remarquai même pas son départ. Le regard fixé sur les parterres, j'étais très occupé à contenir les battements de mon cœur. J'avais aussi peur, si ce n'est plus, qu'en ces

temps lointains où, armé jusqu'aux dents et couvert d'une armure, je me lançais au galop sur le champ ennemi avec mon oriflamme. Je savais que je devais tuer ou mourir, mais jamais mes jambes n'avaient fléchi, jamais mes mains n'avaient tremblé comme en cet instant. J'aurais aimé être mieux habillé, arborer une barbe propre et bien soignée, porter une épée au côté, me présenter revêtu du long manteau avec la croix noire octogonale des Hospitaliers. Je devais me contenter malheureusement des oripeaux d'un pauvre Jacquet peu digne de paraître devant une femme comme Isabel de Mendoza.

Isabel... Je pouvais encore entendre son rire enfantin résonner dans les couloirs du château de son père et voir briller le reflet des flammes dans ses magnifiques yeux bleus. Je me souvenais parfaitement de sa peau douce comme le velours, des formes de son corps, de ces instants où elle se donnait à moi, tous deux emportés par la passion de la jeunesse. Nous fûmes surpris un jour par sa vieille nourrice, dona Misol, jamais je n'oublierai ce nom, qui se dépêcha d'informer le père d'Isabel, don Nuño de Mendoza, de notre délit. Cet ami de mon père avait accepté de me prendre dans sa maison comme écuyer. Ma faute aurait pu mettre fin à toutes mes chances d'être nommé chevalier (don Nuño demanda à l'évêque d'Alava un jugement d'honneur contre moi), mais l'intervention de mon père me permit d'entrer dans l'ordre militaire de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. Je fus séparé d'Isabel et de ma famille, puis envoyé à Rhodes à l'âge de dix-sept ans sans que jamais personne ne m'informe de la naissance de Jonas.

— Messire Galcerán de Born ! s'exclama une voix derrière moi.

Était-ce Isabel ? Je n'en étais pas sûr. Quinze années avaient passé sans entendre le son de sa voix. Celle-ci avait un timbre plus aigu, plus strident. Était-ce vraiment Isabel derrière moi ? Je me sentais incapable de me retourner, je n'en avais pas la force. Impossible même de proférer un son. Je parvins cependant à me raisonner par un effort de volonté et, réussissant à faire taire mes peurs, pivotai sur mes talons.

— Dona Isabel...

Une religieuse aux yeux bleus me regardait avec une expression mêlée de peur et de curiosité. L'ovale épaissi de ce visage inconnu rappelait vaguement celui de Jonas. Des sourcils très fins, un front ample, des pommettes saillantes dont je ne me souvenais plus, beaucoup de fards avaient modifié son apparence. Qui était cette inconnue ?

— C'est un plaisir de vous revoir après tant d'années, dit Isabel d'un ton sec qui démentait ces paroles de bienvenue.

Ses vêtements noirs qu'imposait la règle de saint Bernard (ornés toutefois de bijoux somptueux) et la coiffe qui cachait ses cheveux me déconcertèrent. Je ne la reconnaissais pas. Vieillie, avec de l'embonpoint, elle ne ressemblait en rien à ma belle Isabel.

Non, je ne savais pas qui était cette femme d'un âge avancé et d'apparence aigrie.

— Pour moi aussi, madame. Il y a bien longtemps, en effet.

Comme par enchantement, toutes mes peurs, angoisses et souffrances avaient disparu. Je ne ressentais plus aucun trouble.

— Et quel est le motif de cette extraordinaire visite ? Vous avez soulevé une telle agitation dans notre couvent ; notre supérieure ne sait trop quoi penser de vous.

— Le document que je lui ai remis est authentique et parfaitement en règle. J'ai eu beaucoup de mal à l'obtenir, mais mes efforts ont été bien employés.

— Allons nous promener, don Galcerán. Comme vous pouvez le remarquer, Las Claustrillas est un endroit bien agréable.

On entendait l'eau s'écouler d'une petite fontaine et le chant des oiseaux. La paix et la sérénité régnaient autour de nous. Et dans mon coeur aussi. Je parcourus en compagnie d'Isabel les galeries silencieuses dont les arches dénuées de toute ornementation reposaient sur des piliers joints.

— Dites-moi, à quoi dois-je votre visite ?

— À notre fils, dona Isabel, au jeune Garcia Galceránez qui fut abandonné au monastère de Ponç de Riba il y a un peu plus de quatorze ans.

Isabel réprima un sursaut et cacha sa confusion par un petit rire sec.

— Je n'ai pas de fils, mentit-elle.

— Oh ! mais si. Il se trouve même en ce moment à l'auberge de l'Hospital del Rey où il se repose, et je vous assure qu'en le voyant personne n'oserait nier l'évidence : il a votre visage, trait pour trait, fidèlement reproduit par la nature jusque dans les moindres détails. Il ne me ressemble que par son mauvais caractère, sa voix et sa stature.

Il y a peu, madame, que je l'ai retrouvé là où vous aviez donné l'ordre de le laisser.

— Vous vous trompez, monsieur, nia-t-elle avec obstination, mais le tremblement de ses mains chargées de bagues la trahissait. Nous n'avons jamais eu de fils.

— Assez de sornettes, je vous prie ! Il y a trois ans, un pauvre mendiant rongé par la lèpre fut conduit à l'infirmerie de mon ordre, à Rhodes. Il ne lui restait plus beaucoup d'heures à vivre et j'ordonnai qu'on l'emmène à la salle des mourants. En me voyant, l'homme me reconnut. C'était votre domestique Gonçalves. Vous vous souvenez de lui ? Un des porchers du château, le plus jeune. Avant de mourir, il eut le temps de me raconter votre accouchement qui eut lieu en juin 1303 ; il m'expliqua que dona Misol et vous lui aviez confié le nouveau-né pour qu'il le dépose au monastère de Ponç de Riba en échange de quoi il obtiendrait la liberté – j'en déduis que votre père était derrière toute cette affaire –, et que vous étiez entrée au couvent.

— Ce n'est pas moi qui ai accouché ce jour-là ! s'exclama-t-elle avec véhémence d'une voix haut perchée, signe qu'elle se sentait terriblement bouleversée. C'est dona Elvira, ma dame de compagnie, celle qui vous faisait tant rire avec son badinage.

— Cessez de mentir ! hurlai-je en m'arrêtant pour la regarder droit dans les yeux. L'enfant abandonné par Gonçalves à Ponç de Riba portait l'amulette juive de jais dont je vous fis cadeau lors d'une certaine nuit, vous vous souvenez ? Je la portais toujours autour du cou, sous mes vêtements. Ma mère me l'avait donnée après ma naissance. Vous l'aviez voulue après l'avoir découverte par hasard parce que vous l'aviez sentie sur votre peau. De plus, dans la lettre laissée avec le berceau, vous avez demandé qu'on l'appelle Garcia, le même prénom dont vous m'aviez affublé depuis que vous aviez entendu réciter un poème dont le héros portait ce nom.

Isabel qui m'avait écouté d'un air bouleversé, des larmes se formant au coin des yeux, se ressaisit soudain. On aurait dit qu'un courant d'air glacial venait de traverser son corps, étouffant ses émotions, et laissant des cristaux de glace dans son regard. Ses lèvres prirent une courbe dédaigneuse, et c'est avec mépris qu'elle me répondit :

— Bon, nous avons eu un fils, et alors ? Un bâtard de plus ou de moins dans ce monde, quelle importance ? Je ne suis ni la première ni la dernière à avoir eu un enfant illégitime. Notre supérieure elle-même a eu un fils d'un comte et personne ne vient le lui rappeler ou le lui

jeter à la figure.

— Vous n'avez rien compris, dis-je d'un ton peiné.

— Que dois-je comprendre ? Que vous êtes venu avec notre fils pour me sortir d'ici, que vous voulez former une famille à l'approche de vos vieux jours ? Imaginez donc, ricana-t-elle, un mariage entre un moine et une nonne défroqués avec notre bâtard comme témoin !

— Ça suffit ! criai-je.

— Je ne sais pas ce que vous venez chercher, mais sachez que vous ne l'obtiendrez pas.

— Comme vous avez changé, Isabel, me lamentai-je, que vous est-il arrivé ? Pourquoi êtes-vous devenue si méchante ?

— Méchante, moi ? répéta-t-elle d'un air surpris. J'avais quinze ans lorsqu'on m'a enfermée ici, et cela fait quinze ans que je vis cloîtrée entre ces murs à cause de vous !

— À cause de moi ?

— Vous au moins, vous avez pu partir. Vous avez voyagé, étudié. Et moi ? On m'a enfermée de force dans ce monastère sans autre divertissement que les prières, sans autre musique que les chants liturgiques. La vie ici n'est pas facile, vous savez. On passe son temps à écouter des commérages, des rumeurs. Ma principale occupation consiste à faire et défaire des alliances. Mes compagnes font la même chose et notre vie s'écoule ainsi, parfaitement inutile. Personne, excepté la supérieure, sa garde rapprochée et les quarante religieuses qui entretiennent la demeure, n'a grand-chose à faire. Et c'est comme ça jour après jour, mois après mois, année après année...

— De quoi vous plaignez-vous ? Votre vie n'aurait pas été très différente à l'extérieur, Isabel. Si nos lignages avaient été semblables et que l'on nous avait mariés ou si l'on vous avait mariée à un autre, qu'au-riez-vous fait de si différent ?

— J'aurais fait venir les meilleurs baladins du royaume pour les écouter près du feu les nuits d'hiver, commença-t-elle à énumérer, je me serais promenée à cheval sur nos terres comme je le faisais sur celles de mon père, et j'aurais eu avec vous une ribambelle d'enfants qui m'auraient distraite. J'aurais lu tous les livres et je vous aurais convaincu de faire le pèlerinage de Compostelle, d'aller à Rome, et même, dit-elle en riant, à Jérusalem. J'aurais dirigé votre demeure et vos domestiques d'une main ferme et je vous aurais attendu tous les soirs dans notre chambre...

Elle s'interrompit soudain, le regard perdu au loin.

— Nous ne pouvions nous douter que dona Misol nous découvrirait, murmurai-je.

— Non, mais le fait est qu'elle nous a découverts et que l'on nous a séparés, et que vous n'avez rien fait pour empêcher cela ! Neuf mois plus tard naissait l'enfant qu'on m'a enlevé avant de m'enfermer ici où je suis condamnée à rester jusqu'à ma mort.

— Je ne pouvais rien faire contre votre père et le mien, Isabel.

— Ah non ? dit-elle d'un ton méprisant. Si j'avais été à votre place, j'aurais pu, moi.

— Et qu'auriez-vous fait ?

— Je vous aurais enlevé ! s'exclama-t-elle d'un ton convaincu.

Comment lui expliquer que son père m'avait fait fouetter jusqu'à me tuer presque, qu'il m'avait enfermé dans la tour cachot du château et m'y avait gardé au pain sec et à l'eau avant de me remettre, inerte et inconscient, aux Hospitaliers ? Si on ne pouvait plus changer le cours de notre destin, celui d'un autre pouvait l'être encore cependant.

— J'aurais dû vous enlever, c'est vrai, reconnus-je. Mais je vous supplie de me croire quand je vous dis que si, de votre côté, vous n'avez pas eu le choix, je ne l'ai pas eu non plus. Isabel, ce futur qu'ils nous ont enlevé, nous pouvons le donner à notre fils.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda-t-elle avec aigreur.

— Laissez-moi révéler à Garcia sa véritable origine, reconnaissez-le comme un Mendoza. Je n'ai pas voulu lui dire la vérité sans votre consentement. Mon père l'adoptera si je le lui demande, mais votre lignage est supérieur au mien, et j'aimerais qu'il l'ait. Vous n'y perdrez pas beaucoup – votre frère et vous, sans lignée légitime, êtes les derniers Mendoza —, et Garcia a tout à y gagner. Avant de retourner à Rhodes, je compte le laisser aux bons soins de ma famille pour qu'il soit nommé chevalier quand il aura vingt ans. C'est un garçon admirable, Isabel, il est bon et intelligent comme vous, et extrêmement beau. Si je vous disais qu'à Paris, une personne qui connaissait votre frère Manrique a fait aussitôt le lien entre eux ! Il est très grand pour son âge, peut-être un peu trop, j'ai même peur parfois qu'il se disloque les os tant il est maigre, et il a déjà du duvet sur le visage.

Je parlais sans discontinuer. Je voulais émouvoir Isabel en lui

permettant d'imaginer son fils. Mais ce fut peine perdue. J'aurais peut-être dû recourir à une ruse, mais l'idée ne m'avait même pas effleuré. Je peux mentir et me parjurer, mais il y a certains sujets sur lesquels ma conscience se montre intransigeante.

— Non, don Galcerán, je ne peux accepter votre proposition. Je vous le répète, au cas où vous ne m'auriez pas bien comprise, que sans même parler de questions d'héritage qui s'en trouveraient grandement compliquées, je n'ai pas d'enfant !

— Mais c'est faux !

— Je sais, répondit-elle d'un ton ferme. On m'a enterrée vivante ici il y a quinze ans, et depuis je suis morte au monde. Les morts ne peuvent rien faire pour les vivants. Le jour où j'ai passé le seuil de ce couvent pour la première et la dernière fois, j'ai su que tout était fini pour moi, et qu'il me restait juste à espérer la mort. Je n'existe plus, j'ai cessé d'exister à quinze ans. Je ne suis qu'une ombre, un fantôme. Et vous n'existez pas pour moi, pas plus que ce fils qui est dehors... Elle me regarda, impassible. Faites ce que vous voudrez, dites-lui qui est sa mère si vous le voulez, mais dites-lui aussi qu'il ne pourra jamais la connaître. Et maintenant adieu, don Galcerán. L'heure de none approche et je dois me rendre à l'église.

Et tandis qu'Isabel de Mendoza disparaissait pour toujours derrière les feuilles et les fleurs de pierre qui ornaient l'arche de la porte, les cloches du monastère sonnèrent, appelant les religieuses à l'oraison. Je ne devais plus revoir la femme qui avait marqué ma vie à jamais comme j'avais marqué la sienne. Notre existence eût été bien différente si nous ne nous étions pas connus, si nous n'étions pas tombés amoureux l'un de l'autre. Mais nos destins, même à distance, demeureraient entrelacés et nos sangs unis pour les siècles à venir à travers les descendants de Jonas. Jonas ! me souvins-je soudain. Je devais retourner sans tarder à l'auberge.

Je quittai les lieux et parcourus d'un bon pas la distance qui me séparait de l'Hospital del Rey. La nuit tomba rapidement et les grillons chantaient déjà. J'aperçus Jonas sur l'esplanade jouant avec un énorme chat brun qui devait être couvert de puces.

— Ils servent à manger, monsieur ! cria-t-il en me voyant. Dépêchez-vous, j'ai faim !

— Non, viens ici !

— Que se passe-t-il ?

— Rien, viens.

Il s'élança vers moi et fut à mes côtés en un instant.

— Que vouliez-vous me dire ?

— Je veux que tu regardes bien ce monastère qui se trouve devant toi.

— Une piste des Templiers y est cachée ?

— Non, il n'y a aucune piste, dis-je, ne sachant par où commencer.

— Alors, quoi ? me pressa-t-il, c'est que j'ai très faim, moi.

— Écoute, Jonas, ce que j'ai à te dire n'est pas facile, alors je veux que tu m'écoutes avec attention et surtout sans m'interrompre jusqu'à ce que j'aie terminé.

Je lui racontai tout d'une traite sans rien omettre, sans m'excuser tout en disculpant sa mère, et quand j'eus fini – il faisait alors nuit noire – je poussai un long soupir et me tus, épuisé. Le silence se prolongea un long moment. Jonas demeurait immobile sans parler. Tout autour de nous paraissait en suspens : l'air, les étoiles, l'ombre des arbres... Tout était quiétude et silence, quand soudain, de manière inattendue, Jonas se leva d'un bond, et, avant que je n'aie eu le temps de réagir, partit comme une flèche vers la ville.

— Jonas ! criai-je en me précipitant à sa suite. Attends, reviens !

Mais déjà je ne le voyais plus. Mon fils avait été englouti par les ténèbres de la nuit.

Je n'eus aucune nouvelle de lui jusqu'au lendemain midi, quand un domestique de don Samuel vint me chercher pour m'accompagner jusqu'au quartier juif, confirmant ce que j'avais tout de suite deviné : Jonas était allé se réfugier auprès de Sara.

La maison de don Samuel était la plus grande de toute la rue, et si la façade était d'une grande sobriété, l'intérieur déployait un luxe inouï. De nombreux domestiques circulaient très affairés par les salles que je traversai avant d'arriver au patio où m'attendait Sara assise sur la margelle de pierre d'un puits. La voir ne calma pas mon inquiétude mais soulagea grandement mon cœur.

— Ne vous inquiétez pas pour votre fils, don Galcerán, Jonas va bien et dort maintenant. Il a passé la nuit ici et est resté toute la matinée enfermé dans la chambre que don Samuel m'a donnée à

l'étage supérieur, m'expliqua Sara.

Sa pâleur m'inquiéta. Elle paraissait épuisée, comme si elle n'avait pas dormi depuis plusieurs jours.

— Il m'a tout raconté, poursuivit-elle.

— Alors, je n'ai rien à ajouter.

— Venez vous asseoir à côté de moi, me dit Sara en tapotant la pierre avec un léger sourire. Votre fils est indigné... et très fâché contre vous.

— Contre moi ! Mais pourquoi ?

— Il vous en veut d'avoir passé tout ce temps sans lui dire la vérité en le traitant comme un vulgaire écuyer.

— Et comment aurait-il voulu que je le traite ? dis-je, m'imaginant très bien la réponse.

— Selon ses propres paroles, et Sara baissa le timbre de sa voix pour imiter celle de Jonas, « conformément à la dignité que mon rang mérite ».

— Ce garçon est un idiot !

— Ce n'est qu'un enfant de quinze ans.

— C'est un homme et un imbécile ! m'exclamai-je, furieux. Un âne, c'est tout ! Alors, c'était ça son chagrin ? C'est pour ça qu'il a filé dans la nuit comme un lièvre apeuré et qu'il est venu chercher refuge auprès de vous ?

— Vous ne comprenez rien, don Galcerán ! Bien sûr, ce ne sont pas ces sottises qui le font souffrir. Mais comme il ne sait pas encore exprimer ses sentiments, il dit la première chose qui lui vient à l'esprit. En réalité, je suppose que, tout au long de sa vie, il a dû plusieurs fois se poser la question de ses origines, se demander qui étaient ses parents, s'il avait des frères... Et tout d'un coup, il découvre que son père est un chevalier de noble lignage doublé d'un grand médecin et sa mère une femme de sang royal. Lui, le pauvre novice Garcia abandonné à la naissance, votre fils et celui d'Isabel de Mendoza !

De profonds cernes noirs marquaient son visage, et ses paupières étaient légèrement rougies et enflées. Bien qu'elle parlât avec la même assurance de toujours, je notai qu'elle faisait un grand effort pour poursuivre son discours.

— Ajoutez à cela que vous avez passé deux ans à côté de lui sans rien lui dire, alors qu'il est évident que vous avez son avenir en tête puisque vous l'avez sorti du monastère et lui avez apparemment confié d'importants secrets. Vous avez tout fait sauf lui avouer ce qui, à ses yeux, était le plus important.

— Vous avez pu voir Manrique ? lui demandai-je à brûle-pourpoint.

Sara garda le silence. Elle caressa la margelle de pierre puis leva les yeux vers moi et essuya sa main sur sa jupe.

— Non.

— Non ?

— Non. Ses domestiques m'ont appris que son épouse Leonor de Ojeda, leur nouveau-né et lui sont allés se reposer dans son palais de Bascones, à soixante milles au nord d'ici.

— Il s'est marié et il a un fils légitime ? m'exclamai-je.

— C'est ainsi. Incroyable, non ?

J'étais stupéfait. Je savais qu'après la dissolution de l'ordre du Temple quelques frères aragonais et castillans avaient choisi de vivre à proximité de leurs anciennes propriétés au lieu de fuir vers le Portugal, soit comme moines dans les monastères, soit comme chevaliers, sans office ni bénéfice, vivant des maravédís que leur versait mon ordre ou bien plus communément de leurs revenus, puisque la disparition de leur ordre les avait libérés de tous vœux religieux. Il était donc logique que Manrique, en récupérant son ancienne condition séculière, ait contracté mariage. Mais cela ne laissait pas d'être surprenant ; d'autant plus que j'étais bien certain que tous ces anciens Templiers, devenus les gardiens, défenseurs et dépositaires de propriétés, de trésors et de secrets, continuaient à être fidèles à leur Règle. D'un autre côté, je comprenais mieux maintenant la décision d'Isabel de ne pas reconnaître son fils et de quelles « questions d'héritage » elle avait voulu parler. Manrique, qui avait dorénavant un héritier légitime, n'accepterait pas volontiers que sa soeur introduise un bâtard dans la famille.

— Je suis désolé, Sara, je suis vraiment désolé pour vous, mentis-je. En réalité, j'étais enchanté d'apprendre cette nouvelle.

— Même si son mariage n'est qu'un mariage de convenance, dit-elle, je ne m'abaisserai pas à renouer avec lui. Je refuse l'idée de partager l'homme que j'aime et de le voir sauter d'un lit à l'autre.

Celle qui est prête à supporter cela, grand bien lui fasse, moi je ne peux pas !

— Peut-être vous aime-t-il toujours ? lui fis-je remarquer, désireux de voir jusqu'où allaient ses sentiments et si elle était vraiment bien résolue à ne pas retourner avec lui. Vous savez bien que ce n'est pas l'amour qui décide des mariages.

— Eh bien, je le regrette beaucoup mais pour moi trois dans un couple, c'est un de trop ! J'ai fait tout ce chemin pour le revoir, et cela m'aurait bien été égal qu'il soit frère, moine ou même pape. Mais avec une autre... Ah ! ça, non, jamais.

— Vous voilà donc bien respectueuse des sacrements du mariage, dis-je pour la taquiner, ravi de la voir si furieuse contre Manrique.

— La seule chose que je respecte, c'est ma fierté. Je refuse de me contenter de la moitié de ce que j'étais venue chercher. Je vaudrais mieux que cela.

— Je disais ça au cas où il continuerait à vous aimer, mais il est peut-être réellement épris de son épouse.

— Peut-être, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Et que comptez-vous faire maintenant ? Vous ne pouvez pas retourner en France. Don Samuel pourrait vous aider à acheter à bon prix une maison dans ce quartier.

— Je ne veux pas rester à Burgos ! s'exclama-t-elle avec rage. C'est hors de question ! Je ne veux plus jamais revoir Manrique de Mendoza, même par hasard.

— Alors ?

— Laissez-moi vous accompagner, Jonas et vous, jusqu'à ce que je trouve un endroit où m'installer, m'implora-t-elle. Je vous promets de ne poser aucune question. Je ne me mêlerai pas de vos affaires. Vous avez bien vu que, malgré les événements de San Juan de Ortega, j'ai su me montrer discrète. Je serai aveugle, sourde et muette si vous me laissez venir avec vous.

— Je crains que cela ne soit pas possible, murmurai-je d'un ton peiné.

— Mais pourquoi ? s'inquiéta-t-elle.

— Parce que voyager avec une femme aveugle, sourde et muette serait un enfer : vous trébucheriez et tomberiez sans cesse, lui dis-je en

éclatant de rire.

J'avais réussi pour la première fois à avoir le dernier mot !

Le jour suivant, nous quitions Burgos de très bonne heure en direction de Léon. Comme nous marchions d'un bon pas, la bourgade de Tardajos apparut bientôt. Bien qu'à peine un mille la sépare du village voisin, Rabé, nous eûmes du mal à traverser les marécages, vérifiant le célèbre dicton :

De Rabé a Tardejos
no te faltarán trabajos.
De Tardajos a Rabé
liberanos, Domine [23] !

Mais en parlant de peines, j'en avais déjà bien assez avec mes compagnons. Jonas ne parlait pas, ne me regardait pas et semblait absent. Quant à Sara, le visage sombre, elle paraissait absorbée dans de noires réflexions. J'étais soulagé de constater qu'aucune peine, douleur ou tristesse n'assombrissait son regard. C'était plutôt de la rage contenue, de l'indignation. Et moi, soulagé du poids d'une ombre qui avait pesé sur moi pendant des années, cela me paraissait merveilleux. Je me sentais bien, content, satisfait tandis que j'avancais vers un destin inconnu avec ce fils imprévisible et la femme la plus surprenante du monde.

Après avoir traversé une plaine désolée et interminable, nous franchissions Hornillos dotée d'un splendide hôpital de san Lázaro puis après un passage rocheux, le village de Hontanas où nous devions commencer à chercher un logis alors que le jour déclinait.

— Vous ne trouverez aucune auberge par ici, nous dit un paysan qui menait son troupeau de cochons. Continuez tout droit vers Castrojeriz, ce n'est pas si loin. Sûr que vous trouverez là. Mais si vous voulez un conseil, ne suivez pas le Chemin. Cette nuit, les moines de San Antonio reçoivent les lépreux et le Chemin passe juste devant la porte du monastère. Il y en aura beaucoup en train de rôder autour.

— Il y a un couvent d'Antonins ici ? dis-je d'un ton incrédule.

— Mais oui, monsieur, me répondit le porcher, et nous le regrettons bien, nous qui vivons à côté, parce que, entre les lépreux connus (les nôtres, je veux dire) et ceux qui font le pèlerinage à Compostelle pour y chercher le pardon et le salut, toutes les semaines,

comme aujourd'hui, ces maudits scrofuleux du Feu de san Anton débarquent ici par centaines.

Des Antonins ici ! Je n'en revenais pas. Que faisaient-ils sur le chemin de l'apôtre ? Je me trouvai soudain dans un grand état d'excitation. Mais je devais me reprendre et réfléchir froidement sans me laisser entraîner par la surprise. D'ailleurs pourquoi étais-je si étonné de trouver les moines du Tau sur ce chemin étrangement plein de Taus ? C'est que jusqu'à maintenant le Tau Aureus, le signe de l'or, était apparu dans l'image de santa Orosia à Jaca, sur le mur de la tombe de santa Oria à San Millan del Suso et sur le chapiteau de San Juan de Ortega, indiquant toujours avec exactitude la présence de trésors Templiers cachés... Cette fois, il se présentait sous un aspect déconcertant : un couvent d'Antonins situé à mi-chemin entre Jaca et Compostelle.

Le porcher s'éloigna en frappant de son bâton les flancs de ses cochons. Sara et Jonas me regardèrent d'un air déconcerté tandis que je demeurais cloué au sol.

— On dirait que la présence de ces moines vous a bouleversé, remarqua Sara en me dévisageant.

— Mettons-nous en marche, répliquai-je sèchement.

Pas une seule fois depuis que nous avons trouvé le message de Manrique de Mendoza je n'avais fait le lien entre le Tau et l'ordre de saint Antoine. Il paraissait si éloigné de cette intrigue, et néanmoins rien de plus logique que de l'y inclure. Ni riches ni puissants, les Antonins partageaient avec les chevaliers du Temple les connaissances fondamentales de la tradition hermétique. Ils avaient même été désignés, au dire de certains, comme les héritiers directs des grands Mystères. C'étaient en apparence les frères mineurs des puissants Templiers, ces cadets que toutes les familles, à défaut de leur laisser un meilleur héritage, destinent à l'Église et qui en son sein s'élèvent au-dessus des autres grâce à leur prudence, leur intelligence, leur efficacité. L'ordre possédait cinq ou six congrégations réparties entre la France, l'Angleterre et la Terre sainte. Cela expliquait ma surprise en découvrant leur présence en Castille. Pour une étrange raison que je ne pouvais encore comprendre, leur habit noir portait un grand « T » cousu sur la poitrine.

J'essayais de me souvenir de tout ce que je savais sur eux, cherchant un fait oublié qui pourrait les lier à ma mission, quand Sara qui marchait à ma droite me demanda pourquoi ces moines semblaient tant m'inquiéter. J'aurais préféré que cette curiosité vienne

de Jonas, mais celui-ci observait un mutisme obstiné. Je désirais toutefois qu'il écoute mes paroles et devine, seul, ce que je ne pouvais lui expliquer en présence de Sara.

— Les Antonins, commençai-je, sont un petit ordre monastique dont l'origine est entourée de mystère. Tout ce que l'on sait, c'est que neuf cavaliers du Dauphiné, neuf, vous m'entendez ? (Sara hocha la tête pour que je continue et Jonas leva les yeux pour la première fois), neuf cavaliers, donc, partirent il y a plus de deux cents ans vers Byzance à la recherche du corps d'Antoine, l'anachorète égyptien canonisé sous le nom de saint Antoine le Grand, appelé aussi san Anton, qui était entre les mains des empereurs d'Orient depuis sa découverte miraculeuse dans le désert. À leur retour, les reliques furent conservées dans le sanctuaire de la Motte-Saint-Didier, et les neuf chevaliers créèrent l'ordre Antonin mis sous le patronage du saint ermite et de la sainte anachorète Marie l'Égyptienne qui vécut cachée dans le désert pendant quarante-six ans avant d'être découverte par le moine Zosime.

— Sainte Marie l'Égyptienne ? s'étonna Sara. Les chrétiens ont donc canonisé une sorcière ?

Jonas, abandonnant son rôle et crevant de curiosité, ne put se retenir plus longtemps :

— Quelle sorcière ? demanda-t-il.

— Eh bien, Marie l'Égyptienne, dit Sara.

Je souris en mon for intérieur.

— Pourquoi ? voulut-il savoir.

— Parce que cette femme, lui expliquai-je reprenant la parole, était en réalité la belle prostituée alexandrine Hipacia, célèbre pour son intelligence brillante et fondatrice d'une école renommée dans laquelle on enseignait, entre autres, les mathématiques, la géométrie, l'astrologie, la médecine, la philosophie...

— Mais aussi la nécromancie, l'alchimie, la thaumaturgie, la magie et la sorcellerie, ajouta Sara.

— Oui, tout cela aussi, c'est juste.

— Et pourquoi l'a-t-on sanctifiée ? demanda Jonas.

On apercevait au loin un grand éclat de lumière parmi les ombres. La promenade était agréable, la lune brillait, et la descente rendait notre pas léger et rapide.

— En réalité, ils ne l'ont pas canonisée, elle. Ce qui est certain, c'est qu'Hipacia s'est fait un ennemi terrible de saint Cyrille dont les homélies pleines de colère prédisposèrent la foule contre elle. Tout cela se déroulait au IV^e siècle. On ne sait pas très bien ce qui s'est passé, mais on dit qu'Hipacia dut fuir dans le désert pour éviter la mort et qu'elle fut trouvée quarante-six ans plus tard, selon la légende, par le bienheureux Zosime. L'Église de Rome, désireuse d'expliquer le prodige de cette survie insolite et des étranges pouvoirs que cette femme possédait, la rebaptisa Marie et la consacra sur les autels, créant ainsi un personnage nouveau.

— De quels pouvoirs voulez-vous parler ?

— Elle pouvait lire dans les pensées, demeurer immobile pendant plusieurs semaines sans se nourrir et sans que l'on détecte son haleine, déplacer des objets sans les toucher et réaliser de prodigieuses guérisons.

— Les magiciennes, déclara Sara, refusant de perdre sa patronne, utilisent encore beaucoup de ses formules et...

Elle s'interrompit soudain, rendue muette par le spectacle qui s'offrait à nous. Un édifice aux formes saisissantes, si élevé qu'il se perdait dans l'obscurité de la nuit, chargé de flèches, plus fait pour effrayer les âmes que pour apaiser l'esprit, surgit devant nous, illuminé par les flammes de centaines de torches que portaient les affligés du Feu de San Anton. La plupart marchaient avec de plus ou moins grandes difficultés appuyés sur un bourdon, mais d'autres devaient être portés sur les épaules ou en brancard. Ce que nous avions aperçu de loin était cet interminable fleuve rougeoyant qui tournait lentement autour du monastère impulsé par une force mystérieuse. Mais le plus curieux était qu'à travers les hautes et étroites fenêtres filtrait une étrange lumière bleue produite certainement par le cristal des vitraux. Toutes ces illuminations étaient extraordinaires.

Le chemin envahi par les malades sur sa majeure partie passait sous une arche qui unissait la porte du monastère avec un bâtiment situé en face. En haut des marches, des moines distribuaient à la foule de petites médailles arborant le symbole du Tau. L'homme qui paraissait être l'abbé touchait légèrement de son bâton en forme de T ceux qui passaient sous l'arche, tandis que d'autres soulevaient entre leurs mains d'autres Taus plus petits avec lesquels ils accordaient leur bénédiction.

— Nous ne devons pas nous mêler aux lépreux, dit Sara avec un

geste d'appréhension.

— Ce sont des bêtises ! J'ai souvent travaillé avec des malades, et je n'ai jamais été contaminé.

— Peut-être, mais je ne veux pas passer par là.

— Moi non plus, dit Jonas, on ne sait jamais.

— D'accord, si cela peut vous rassurer je vous propose de nous arrêter après ce tournant et de passer la nuit à la belle étoile.

— Nous allons mourir de froid !

— C'est un léger inconvénient mais je suis sûr que nous y survivrons.

J'allumais un bon feu à l'abri d'un rocher et m'assis, suivi de mes compagnons, sur les capes que nous avions disposées par terre. Je sortis des besaces la viande que nous transportions depuis Burgos et, à l'aide de deux bâtons et d'un tisonnier, fis cuire des morceaux de veau préparés selon la loi mosaïque dont nous avait fait cadeau don Samuel pour le voyage. Le dîner se déroula en silence. Sara et Jonas avaient repris leurs ruminations ; quant à moi, j'étais occupé à planifier la façon dont j'allais pénétrer cette nuit dans le monastère.

J'étais très ennuyé des affinités de Sara avec les Templiers. J'aurais aimé lui dévoiler le motif réel de notre pèlerinage afin que Jonas et moi puissions agir en toute liberté sans nous dissimuler derrière des mensonges. Mais mettre Sara au courant de ma mission, c'était aussi la mettre en danger. D'un côté comme de l'autre, j'étais gêné. Le mutisme boudeur de Jonas ne m'aidait pas beaucoup alors que je devais prendre cette décision importante, mais il finirait bien par reprendre son attitude habituelle. D'ailleurs, malgré tout son chagrin, c'était bien la première fois qu'il ne me menaçait pas de retourner au couvent de Ponç de Riba. Bon gré mal gré, cela prouvait en tout cas que, pour le moment, il désirait demeurer à mes côtés.

— Jonas ! dis-je.

Silence.

— Jonas, répétais-je en m'armant de patience sans dissimuler pour autant mon courroux grandissant.

— Que voulez-vous ? marmonna-t-il à contrecœur.

— J'aimerais que tu m'aides à prendre une décision. Sara a deviné depuis longtemps que notre voyage obéit à un motif qui n'a rien à voir

avec le pèlerinage, et après ce qui s'est passé à Ortega, elle ne peut plus avoir aucun doute. Mais je crains d'une part son amitié avec les Templiers — Sara tourna rapidement la tête vers moi, avec un sursaut, et me regarda fixement —, et d'autre part le comte Geoffroy. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Il répondit par un hochement de tête et parut méditer longuement mes paroles.

— Je pense que nous devons lui faire confiance, déclara-t-il. Je suis sûr que le comte est déjà persuadé qu'elle est au courant de tout et ne fera pas dans le détail.

Le feu crépitait à nos pieds, et au-dessus de nos têtes la voûte étoilée resplendissait.

— Bien. Sara, Jonas a pris sa décision avec prudence et je suis d'accord avec lui. Je vous demande donc de m'écouter avec attention.

Je mis plus d'une heure à lui révéler les aspects les plus importants de la mission que m'avait confiée le pape. Jonas de son côté enjoliva mon récit de détails pittoresques avec un enthousiasme croissant, comme si le fait de se rafraîchir la mémoire lui permettait de recouvrer une attitude normale. Il me regardait même de temps à autre, cherchant mon approbation. Sara, de son côté, écoutait d'un air passionné. L'esprit curieux de cette femme trouvait enfin de quoi se nourrir.

— Vous aviez raison d'être inquiet, dit-elle quand j'eus fini de lui relater les faits. Moi aussi, j'aurais hésité avant de raconter tout cela à une personne qui doit tant aux Templiers, comme c'est mon cas. Que cela soit bien clair : je ne les trahirai jamais, mais je comprends parfaitement que vous soyez obligé de remplir votre mission. Je sais que vous ne faites qu'accomplir les ordres qui vous ont été donnés par vos supérieurs et que vous ne pouviez refuser. D'ailleurs, la traque du comte Geoffroy en est la preuve. Je vous promets de garder le secret sur ce que vous m'avez confié. Je vous aiderai comme je le pourrai, sauf si vous me demandez d'agir contre ma conscience et le respect que j'éprouve, non pour des Templiers comme Manrique de Mendoza à qui pourtant je dois la vie même si c'est une canaille, mais pour des hommes dignes et honorables comme Evrard.

— Jamais je ne vous mettrai sciemment dans l'embarras, Sara, affirmai-je. Vous seule déciderez de vos actions.

— Nous ne voudrions pas vous offenser, Sara, ajouta Jonas, remuant les braises avec le bout de sa sandale.

— Je le sais, je le sais, murmura-t-elle d'un ton satisfait.

Ses yeux, illuminés à cet instant par son sourire et le feu, ressemblaient à des pierres précieuses mille fois plus belles que celles trouvées à Ortega. J'oubliai aussitôt ce que je voulais dire. J'aurais pu rester là à la contempler jusqu'à la fin du monde et bien au-delà. J'étais convaincu à cette époque que je pouvais sentir et penser tout ce que je voulais tant que je ne commettais aucun acte contraire à ma Règle. Celle-ci, comme celle des Templiers et des chevaliers Teutoniques, nous interdisait absolument tout contact avec les femmes ; nous devions même en théorie éviter de les regarder. Cette interdiction touchait nos soeurs et mères que nous ne pouvions pas plus embrasser qu'aucune autre « femme, veuve ou demoiselle ». Aimer Sara en silence et sans espoir était une condamnation que j'acceptais de bon gré, enthousiasmé par mes propres sentiments et convaincu que je ne pouvais aspirer à plus.

— Bien, repris-je sortant avec effort de ma rêverie puisque mon silence ne pouvait se prolonger ainsi, cette nuit, Jonas et moi irons faire un tour au couvent pendant que vous, Sara, resterez ici à nous attendre.

— Nous allons où ? demanda Jonas effrayé.

— Au monastère, pour découvrir le lien entre les moines du Tau et les trésors des Templiers.

— Vous ne parlez pas sérieusement ? s'écria-t-il en me regardant comme si j'étais devenu fou. Il n'en est pas question ! Ne comptez pas sur moi pour vous accompagner !

Je retrouvais enfin mon idiot de fils, ce qui me remplit d'une joie certaine.

— Si tu ne veux plus continuer à m'aider, tu peux retourner à Ponç de Riba. Les moines seront ravis de retrouver leur jeune novice Garcia !

— Ce n'est pas juste ! clama Jonas d'un ton indigné dans la nuit.

— Allez, dépêche-toi, il se fait tard. Et marche devant !

Il reprit à contrecœur le chemin du couvent. Vidé de tout passant, plongé dans le noir, l'édifice apparaissait comme une ombre maléfique.

Nous marchions en silence pour ne pas trahir notre présence sans pouvoir néanmoins éviter de réveiller, malgré nous, les milliers

d'oiseaux qui nichaient dans les arbres voisins et les interstices des contreforts. Je découvris un portillon dans la partie postérieure et fis facilement sauter ses gonds avec ma dague. Un hibou ulula dans notre dos, nous faisant sursauter, mais le silence revint et plus rien ne bougea. Je soulevai le portillon, et après l'avoir posé sur un côté, pénétraï dans un petit couloir humide. Impossible d'éclairer, la lumière nous aurait trahis, il nous fallut donc attendre que nos yeux s'habituent à l'obscurité pour poursuivre notre exploration. Après les cuisines où les énormes chaudrons de fer semblaient des bouches prêtes à nous avaler, et le garde-manger bien pourvu, d'autres couloirs longs et sinueux nous attendaient. Je remarquai très vite l'absence de tout signe religieux. On se serait cru à l'intérieur d'un château ou d'une forteresse. Des tapisseries luxueuses couvraient les murs, des tentures de velours bleu séparaient les pièces, des ferrures et chaînes décoraient les parois libres, et il était impossible de décrire tous les objets qui ornaient les manteaux des cheminées ainsi que le splendide mobilier.

Je cherchais la chapelle du monastère puisque pour l'instant toutes mes découvertes s'étaient faites dans des lieux similaires, mais on eût dit qu'il était plus difficile de trouver ici un lieu de prière qu'une aiguille dans une meule de foin. Il fallut me rendre à l'évidence : il n'y avait pas de chapelle. Ni d'église ni d'oratoire, rien qui rappelle que cet endroit était un lieu de retraite spirituelle et d'oraison.

J'entendais depuis un certain temps un léger bruit sur ma droite et, derrière moi, comme un froissement de tissus. Au début je n'y avais pas prêté attention, c'était trop imperceptible, mais comme cela durait, je commençai à m'inquiéter.

— Jonas, murmurai-je en prenant mon fils par le poignet, tu n'entends pas quelque chose ?

— Si, cela fait même un certain temps que j'entends des bruits étranges.

— Arrêtons-nous un instant.

Tout était silencieux autour de nous. Il n'y a rien à craindre, me dis-je pour me tranquilliser, quand j'entendis soudain un petit rire dans un coin. Le sang se glaça dans mes veines et ma peau se hérissa comme si on m'avait caressé la nuque avec une plume d'oie. La main de Jonas se ferma sur mon bras comme une serre.

Nous entendîmes encore une fois le même petit ricanement et comme s'il s'était agi d'un signal, une cascade d'éclats de rire sonores

se succédèrent autour de nous tandis que des mains de fer m'enlevaient Jonas tout en me maintenant fermement. La flamme d'une torche passa devant nous, allumant d'autres torches que tenait cette armée de spectres. Des moines habillés de noir avec le Tau bleu sur leur cape étaient appuyés contre les murs de la pièce où nous nous trouvions. Nous étions tombés dans un guépier.

— Bienvenue Galcerán de Born, s'exclama gaiement une voix depuis la balustrade de la galerie supérieure. Vous vous souvenez de moi ?

Je levai les yeux et distinguai parmi les ténèbres la silhouette de l'homme qui s'adressait ainsi à moi.

— Vous devez être Manrique de Mendoza, répondis-je.

— Toujours aussi malin, Galcerán ! Je présume que votre compagnon est le bâtard de ma soeur Isabel. Je suis ravi de te connaître, Garcia. On m'a beaucoup parlé de toi.

Jonas ne prononça pas une seule parole. Il se contenta de dévisager avec mépris son oncle. Manrique éclata d'un rire sonore.

— Rodrigo Jiménez m'avait déjà dit que tu avais hérité de l'orgueil de ton père. Oh ! mais j'oublie, tu ne sais pas qui est Rodrigo Jiménez, n'est-ce pas ? Tu le connais pourtant, mais sous un autre nom, un nom bien étrange que lui a donné ton père : Personne. Il serait très heureux de te revoir, Garcia. Il sera bientôt de retour je pense, il est parti avec ses hommes chercher Sara, la magicienne. À ce sujet, Galcerán, comment avez-vous osé l'impliquer dans cette affaire ?

— Vous la croyez donc assez idiote pour ne pas avoir tout deviné ? répondis-je.

Je ne le voyais pas vraiment bien de là où je me trouvais. La lumière des torches me permettait juste de deviner sa silhouette dans les hauteurs.

— Vous avez pourtant cru bon de tout lui expliquer en détail cette nuit, se moqua-t-il. Mais tout cela n'a plus aucune importance. Votre futur à tous les trois est déjà écrit, et je crains qu'il ne soit pas à votre goût.

— Inutile de vous réjouir, répondis-je. Mon fils et moi sommes prêts à affronter le sort que vous nous réservez, bien que je comprenne difficilement que vous vous en preniez à un enfant. Mais laissez Sara en dehors de tout cela, elle vous a toujours été fidèle à vous et à votre

ordre. Puisque vous avez écouté notre conversation cette nuit, vous savez que jamais elle n'a pensé trahir ceux à qui elle doit tant.

— Mais elle a accepté de vous aider, et c'est déjà trop.

Il se tut car de nouveau on entendit un grand fracas de pas dans les couloirs. Sara apparut liée et bâillonnée, escortée de cinq chevaliers Templiers qui portaient avec orgueil leurs manteaux désormais interdits. Un homme à l'allure hautaine marchait en tête du groupe ; je reconnus Personne rajeuni d'au moins dix ans et transformé comme par magie en un fier chevalier. Sa capacité de dissimulation m'émerveilla.

— Mais quelle joie de vous retrouver, don Galcerán, et vous aussi, jeune Garcia ! s'exclama-t-il d'une voix que j'eus du mal à reconnaître. Je suis ravi de vous voir en bonne santé.

— Vous comprendrez, lui répondis-je froidement, que nous ne puissions en dire autant.

— Naturellement, dit-il tout en poussant Sara vers nous d'un geste brusque.

Jonas parvint à la retenir et l'empêcher de tomber.

— Inutile d'employer la force, frère Rodrigo ! le gronda Manrique. Ils sont en notre pouvoir maintenant, nous pouvons considérer cette désagréable histoire comme terminée.

Sara se retourna d'un geste vif vers la voix qu'elle venait d'entendre et ses yeux reflétèrent une douleur dont je n'avais pas mesuré l'ampleur jusqu'à maintenant... Maudit soit Mendoza ! Maudits soient tous les Mendoza !

— Vous vous trompez, monsieur, dis-je en contenant ma fureur et en utilisant exprès la formule séculière pour marquer les distances entre nous. Cette histoire n'est nullement terminée. Le pape n'aura de cesse de trouver toutes vos richesses. Son ambition est si démesurée que, même si je disparaissais, il enverrait quelqu'un d'autre jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il désire.

— Vous me voyez contraint de faire votre éloge, frère, je ne vois personne qui vous arrive à la cheville.

— Vous vous trompez encore. Le pape est un homme méfiant et dangereux, je suis surveillé depuis le début par l'un de ses meilleurs soldats, le comte Geoffroy. Il est au courant de toutes mes découvertes. Il n'a qu'à décrire ce qu'il m'a vu faire et quelqu'un

continuera ma quête.

Un rire tonitruant salua ma remarque.

— Le pauvre comte Geoffroy n'a pas réussi à quitter San Juan de Ortega ! s'exclama Mendoza, amusé. Il n'aurait pas été sage de notre part de le laisser échapper, n'est-ce pas ? Nos espions à Avignon nous ont informés de votre visite au Saint-Père dès le mois de juillet. En apprenant qu'un homme de votre réputation, Perquisitore, avait quitté Rhodes pour venir voir le pape, nous avons commencé à nous inquiéter. Il était clair qu'il ne pouvait s'agir d'une simple visite de courtoisie. Il était possible que l'affaire ne nous concerne nullement, mais il nous a paru plus prudent de vous mettre sous surveillance. Quand votre pèlerinage a débuté, nous avons chargé frère Rodrigo, l'un de nos meilleurs espions, de vous accompagner. Mais vous êtes intelligent, Galcerán ! Je n'ai jamais oublié l'anecdote du voleur de vin, vous vous en souvenez ? Vous n'aviez que quinze ans, mais vous aviez su découvrir, à sa façon de prendre la jarre, le domestique qui avait dérobé le vin de mon père. Pardieu ! c'était splendide, oui monsieur ! Notre bon frère Rodrigo qui échoue rarement ne put pourtant rien découvrir malgré ses efforts, et cela nous inquiéta encore plus. Là-dessus, vous vous êtes débarrassé de lui avec un vulgaire purgatif, puis avez découvert la cachette de santa Oria. Il ne nous restait plus aucun doute. Nous attendions seulement le moment opportun pour vous mettre la main dessus. Et ce moment est finalement arrivé. Merci d'être venu ! ajouta-t-il en riant.

— Votre histoire ne m'intéresse pas. Comme votre père, vous êtes plein de superbe. J'avais un travail à accomplir et je l'ai fait du mieux que j'ai pu. À votre tour de faire le vôtre. Mais épargnez-moi de grâce le spectacle minable de votre absurde pétulance.

Manrique s'emporta :

— Un jour, Galcerán, je vous ferai ravalier vos paroles ! Emmenez-les ! ordonna-t-il d'un ton péremptoire, puis, baissant la voix, il ajouta : Adieu, Sara, ma douce amie. Je regrette que nous nous soyons revus dans ces malheureuses circonstances.

Sara lui tourna le dos, me faisant face, mais je n'eus pas le temps de la regarder car les moines se jetèrent sur nous, et, avant que nous ne puissions réagir, me jetèrent avec mes compagnons à l'intérieur d'un étroit caisson de bois fermé par des barreaux. C'était un fourgon qui servait au transport de prisonniers. La première secousse nous fit tomber, et ainsi commença notre voyage. Je le supposais court, devinant que la mort nous attendait au bout. Il dura en réalité quatre

jours entiers durant lesquels nous traversâmes à toute allure d'interminables plaines et champs, puis les landes dénudées du Léon, les chevaux lancés au galop sous les cris du cocher et l'incessant claquement du fouet.

Notre voyage culmina avec une traversée de l'enfer, le dernier jour, par les monts de Léon. Puis on nous sortit brutalement du fourgon et on nous banda les yeux. J'eus juste le temps d'apercevoir un paysage effrayant de pics rouges et d'aiguilles orangées. Où diable étions-nous ? Un défilé colossal d'une trentaine de mètres environ ouvrait sur une galerie de parois rocheuses qui serpentait jusqu'à perte de vue dans les profondeurs de la terre. On nous poussa brutalement dans ce tunnel, et l'on nous fit avancer. Aveuglés, nous trébuchions et glissions sans cesse. Puis tous mes souvenirs devinrent confus : l'écho des voix impératives dans ces couloirs s'éteignit peu à peu alors que je recevais un coup violent sur la tête.

A mon réveil, j'avais complètement perdu le sens de l'orientation et du temps. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais, ni pourquoi j'étais là, ni quel jour, mois ou année nous étions. J'avais horriblement mal au crâne, et ne pouvais pas aligner deux idées de suite ni coordonner les mouvements de mon corps. Saisi de spasmes, je ne commençai à me sentir mieux qu'après avoir vidé mon estomac. Je repris peu à peu mes esprits et pus me redresser en m'appuyant sur un coude. L'endroit empestait et il faisait un froid terrible. Nos geôliers avaient jeté par terre nos maigres possessions. Elles avaient si peu de valeur, pourquoi nous en priver, avaient-ils dû penser.

Grâce à la faible lueur qui filtrait par les gros barreaux de la porte, je parvins à voir Sara et Jonas qui gisaient, inconscients, au fond du cachot sur des tas de paille. Je m'approchai tant bien que mal de mon fils pour ausculter son poulx. Je fis de même pour Sara, puis, sans m'en rendre compte, me laissai tomber à ses côtés et nichai mon visage dans son cou.

Bien plus tard, quand je me réveillai de nouveau, la jeune femme qui s'était écartée pour mieux me regarder me demanda en murmurant :

— Comment vous sentez-vous ?

Je ne sus que répondre. Je me demandai un instant si elle m'interrogeait sur mon état ou sur la commodité de ma position, allongé contre elle. Je me redressai, me sentant pris au piège et

incertain, mais il m'en coûta beaucoup de me séparer d'elle.

— J'ai horriblement mal à la tête, mais à part ça, je me sens bien. Et vous ?

— Ils m'ont frappée moi aussi, dit-elle en portant sa main au front. Mais ça va, je n'ai rien de cassé, aussi ne vous inquiétez pas.

— Jonas ! appelai-je.

Il ouvrit un oeil et me regarda.

— Je crois que... Je ne pourrai plus jamais bouger, balbutia-t-il en gémissant.

— Voyons cela. Lève une main. Bien. Maintenant tout le bras. Parfait. Et maintenant essaye de bouger une de ces jambes qui ne marcheront plus jamais. Splendide ! Tu vas très bien. Je ne peux pas examiner ton iris parce qu'il n'y a pas de lumière, mais j'ai toute confiance en ta robuste constitution.

— Nous devrions essayer de trouver un moyen de sortir d'ici, dit Sara avec impatience.

— Nous ne savons même pas où nous nous trouvons.

— Il est clair que c'est un cachot souterrain. Ce lieu ne ressemble pas vraiment à un palais !

Je m'approchai de la porte et à travers les barreaux examinai l'extérieur.

— Cette galerie est si longue que je ne peux en voir le bout, et la torche qui nous éclaire est à moitié consumée.

— Quelqu'un viendra la changer.

— N'en soyez pas si sûre.

— Je refuse de croire qu'on nous destine une fin si cruelle.

— Vraiment ? laissai-je échapper avec sarcasme. Alors souvenez-vous du pape Clément, du roi Philippe le Bel, du garde des Sceaux Nogaret, du frère de San Juan de Ortega, et du malheureux comte Geoffroy !

— C'est différent. Ils ne nous laisseront pas mourir, croyez-moi.

— Vous avez une bien grande confiance dans la vertu des Templiers.

— J'ai grandi dans la forteresse du Marais, je vous le rappelle, et les Templiers m'ont sauvé la vie. Je les connais mieux que vous. Et je suis sûre que d'ici peu quelqu'un viendra changer la torche. J'espère que l'on nous apportera aussi de quoi manger.

— Et si cela ne se passe pas ainsi ? demanda Jonas, terrorisé.

— Dans ce cas, Jonas, lui répondis-je, nous nous préparerons à bien mourir.

— Allons ! intervint Sara d'un ton réprobateur, cessez de terroriser votre fils avec ces bêtises. Ne t'inquiète pas, Jonas, nous nous en sortirons.

Il ne restait plus grand-chose à faire sinon attendre l'arrivée d'un être vivant à travers cette galerie silencieuse. J'ébauchai différents projets d'évasion : attaquer nos geôliers ; creuser un tunnel dans le mur qui était de terre argileuse, même si cela devait nous demander des semaines de pénible labeur... Mais il valait peut-être mieux commencer par nous attaquer aux gonds de la porte. En l'observant, je réalisai que la sécurité de notre enfermement était le cadet des soucis des Templiers. Cette porte était une invitation à la fuite. Mais si je fus assez surpris en découvrant la facilité avec laquelle ce panneau de bois pouvait être détruit, ma surprise fut plus grande encore quand j'entendis le bruit d'une clé qu'on tournait et vis Personne s'avancer vers nous, les bras chargés d'un plateau. Jonas lui lança un regard plein de ressentiment et lui tourna le dos de façon ostentatoire.

Deux frères servants, habillés de leurs bures noires de Templiers de rang inférieur, accompagnaient Personne qui nous regarda avec curiosité puis examina notre cellule. Sur un geste de sa main, un des domestiques s'occupa de changer la paille et de balayer le sol. L'autre déposa avec soin devant Sara le plateau rempli de mets (du pain blanc, une marmite de bouillon, du poisson fumé, des poireaux frais, et une amphore de vin). Puis il sortit et revint avec un tabouret de cuir qu'il plaça derrière Personne. Celui-ci s'assit, se débarrassant du bonnet de coton qui couvrait sa calvitie, puis le serviteur se retira discrètement, escorté de son compagnon. La porte resta ouverte.

— C'est toujours un tel plaisir de retrouver de vieux amis, affirma Personne.

Il paraissait très satisfait. Il portait fièrement son habit de chevalier, et il s'enveloppa dans sa cape blanche d'un geste si naturel qu'il m'était impossible de l'imaginer en marchand.

Jonas émit un grognement en guise de réponse et Sara décida

qu'il était temps de le rejoindre. Quant à moi, je n'ouvris pas la bouche.

— Je dois vous demander pardon pour mon attitude discourtoise à Castrojeriz, dona Sara, déclara-t-il, mais si cela peut vous consoler, sachez que j'ai été durement puni pour ma faute.

— Cela m'est égal ; ce qui vous concerne ne m'intéresse nullement, répondit Sara d'un ton très digne.

Voyant que ses façons humbles et généreuses ne le menaient nulle part, Rodrigo en vint au fait :

— Je suis venu vous informer de votre situation. Vous vous trouvez à plusieurs mètres sous terre au fond d'une galerie aveugle qui forme une partie des centaines de tunnels creusés dans ce versant des monts Aquilins. Cet endroit appelé Las Medulas, situé à douze milles de Ponferrada, est malheureusement le dernier recoin libre de mon ordre dans ce royaume. Nous disposions auparavant d'un véritable réseau de châteaux et forteresses dans cette région du Bierzo : à Pieros, Cornatel, Corullon, Ponferrada, Balboa, Tremor, Antarès, Sarracin... et des maisons à Bembibre, Rabanal, Cacabelos et Villafranca. Mais aujourd'hui, il ne nous reste plus que ces galeries.

Un lourd silence répondit à ces paroles.

— Je suppose, don Galcerán, poursuivit-il avec une attitude très volontaire, que vous avez remarqué la faiblesse de votre prison. Mais laissez-moi vous prévenir : échapper de Las Medulas est impossible ; si vous avez lu Pline l'Ancien, vous comprendrez ce que je veux dire.

Ce nom réveilla ma mémoire. Dans sa grandiose Histoire naturelle, le sage romain parlait de l'extraordinaire exploitation minière fondée par l'empereur Auguste dans la Hispania Citerior à l'aube de notre ère. Un lieu en particulier avait attiré l'attention de notre érudit : Las Medulas d'où les Romains tiraient vingt mille livres d'or pur par an. Le système employé pour arracher le métal à la terre était appelé ruina montium. Il consistait à lâcher d'un seul coup de grandes quantités d'eau emmagasinée dans de formidables réservoirs situés sur les points les plus hauts des monts Aquilins. L'eau ainsi libérée coulait à travers sept aqueducs et, en arrivant aux Medulas, encaissée dans un réseau de galeries creusées par des esclaves, provoquait de grands affaissements et perforait la terre. Le sol aurifère était arraché jusqu'aux énormes lacs où l'on recueillait et lavait le métal doré. Toute cette activité s'est poursuivie sans interruption pendant deux cents ans.

Là était l'explication de ces pitons rocheux et des aiguilles orange : il s'agissait des restes de montagnes dévastées par des courants furieux. Et aussi l'explication de la terrible sûreté de notre prison. Le fil d'Ariane qu'utilisa Thésée pour sortir du labyrinthe n'aurait pu nous aider à nous échapper de cet enchevêtrement diabolique de tunnels. Nous étions coincés, bien plus que si l'on nous avait mis des chaînes.

— Je devine à votre expression que vous avez compris l'inutilité de toute fuite. Si vous demeurez dans cet état d'esprit, nous n'aurons aucun problème vous et moi. Bien, il ne me reste plus qu'un dernier détail, ajouta Personne en se relevant et en se dirigeant vers la sortie, on m'a demandé de vous prévenir que vous serez bientôt transférés dans un lieu encore plus sûr que celui-ci, et pourtant, don Galcerán, nous sommes dans un des plus sûrs de la terre, je peux vous le garantir.

Il quitta notre cellule d'un air digne, et la porte se referma avec bruit derrière lui. Je gardai le silence, comme mes compagnons. Je savais ce qu'il nous restait à faire : tant que nous étions en vie, il fallait continuer à lutter ; comme notre destin semblait tout tracé, pourquoi ne pas essayer d'y introduire des variations, puisque après tout nous devons arriver au même point ?

— Debout ! m'écriai-je en me levant d'un bond.

— Debout ? s'étonna Sara.

— Nous partons.

— Nous partons ? répéta Jonas encore plus surpris que sa compagne.

— Est-ce que vous allez continuer à répéter tout ce que je dis jusqu'au jour du Jugement dernier ? Je ne m'exprime peut-être pas assez clairement ? J'ai dit que nous partions, alors prenez vos besaces, parce qu'un long chemin nous attend.

Tandis qu'ils se préparaient, je sortis les documents et les saufs-conduits de la boîte d'étain que j'écrasai de tout mon poids, l'aplatissant jusqu'à la transformer en un petit instrument coupant. Je me dirigeai vers la porte et, faisant levier avec l'outil que je venais de fabriquer, fis sauter les vieux clous oxydés de la serrure. La porte s'entrouvrit.

— Suivez-moi ! m'exclamai-je, très agité.

Je pris la fuite par le long couloir souterrain non sans m'être

emparé auparavant de la torche suspendue au mur près de notre cellule. Ma seule crainte était de tomber sur une patrouille de Templiers.

Le couloir suivait une ligne droite sur plusieurs mètres, puis était interrompu par un escalier creusé dans le sol. Il reprenait pour tourner soudain vers la gauche en dessinant un arc parfait et se poursuivait jusqu'à un carrefour. Je m'arrêtai, indécis. Quelle direction prendre ? Il fallait adopter un critère immuable du type « toujours à droite » ou « toujours à gauche » comme dans un labyrinthe, c'était la seule solution. Et ne pas oublier de marquer les intersections par où nous passions pour les reconnaître si par malheur nous retombions dessus.

— À votre avis, vers où devons-nous aller ? demandai-je à mes compagnons en sortant le burin de ma ceinture pour graver un signe de reconnaissance sur le mur.

— Tu vois, Jonas ? murmura Sara, c'est ce que je t'expliquais. Ce sont les mêmes marques qu'à Paris.

Je me retournai, surpris, et baissai les yeux : Jonas et Sara, agenouillés dans un coin, me tournaient le dos.

— On peut savoir ce que vous êtes en train de faire, bon sang ! dis-je d'un ton fâché mais à voix basse pour ne pas alerter les Templiers.

— Regardez ! s'écria Jonas les yeux brillants, Sara a trouvé les indices pour sortir d'ici.

— Vous vous souvenez des signes que nous suivions dans les galeries souterraines de Paris ?

— Vous me guidiez, moi je n'ai rien vu !

— Si, vous les avez vus, Galcerán, ou du moins vous m'avez vu consulter de temps en temps des marques gravées aux coins des parois pour ne pas nous perdre, car par précaution je devais prendre chaque jour un chemin différent.

— Maintenant que vous le dites..., murmurai-je à contrecœur, me souvenant de ces expéditions nocturnes réalisées à peine trois mois plus tôt. Trois mois seulement ! me dis-je, surpris. On aurait dit que toute une vie avait passé depuis.

— Venez voir, me dit Sara, approchez la torche.

J'éclairai du mieux que je le pus la zone qu'elle m'indiquait et me penchai pour l'examiner. Trois entailles profondes apparaissaient au

bord de l'arête, toutes identiques, de mêmes largeur et profondeur, faites à coup sûr avec le même instrument.

— Que signifient-elles ?

— Oh ! Elles ont plusieurs sens, tout dépend de ce que l'on cherche.

— La sortie, nous rappela Jonas.

— Alors, il faut prendre à droite, déclara Sara.

Une nouvelle intersection nous attendait plus loin.

Cette fois, quatre possibilités se présentaient à nous : une à droite, et les autres, divisées en trois branches, à gauche. Les dimensions des galeries étaient colossales, chacune faisait entre dix et vingt mètres. Nous ressemblions à de petites fourmis parcourant les nefs d'une cathédrale. Sara me tira vers les entailles de chaque coin pour que je l'éclairé tandis qu'elle les examinait. Elle indiqua du doigt le passage à droite.

— Par là, dit-elle d'un ton très assuré.

— Mais ce chemin aussi est signalé par trois marques, remarqua Jonas.

— Cette marque signifie que nous sommes dans la bonne direction, mais elle peut aussi bien indiquer l'entrée que la sortie.

— Ce n'est pas possible ! Un même signe ne peut avoir trois significations différentes.

— Et pourtant, il en a encore bien plus, mais je ne vous mentionne que celles qui correspondent le mieux à ce que nous cherchons.

— Et si au lieu de trois entailles, il y en avait eu deux ?

— Cela signifie « détour » ou « raccourci » ou « refuge » ou « chapelle » si vous voulez prier avant de sortir.

— Et une seule entaille ?

— Ne suis jamais une galerie ainsi indiquée, dit Sara d'un ton soudain sérieux, la voix empreinte de gravité. Tu ne reviendrais jamais.

— Pourquoi ?

— Une seule entaille peut signifier « piège », « impasse » ou...

« mort ». Si nous devions nous séparer pour une raison ou pour une autre, suivez toujours les galeries qui ont trois entailles ou deux. Jamais, vous m'entendez, jamais celles qui n'en ont qu'une. Si tous les passages étaient marqués d'une seule encoche, rebroussez chemin jusqu'à l'intersection antérieure et choisissez de nouveau la moins mauvaise des directions.

Ce couloir interminable débouchait sur une salle vide qui comportait seulement une sortie à droite. Impressionné par la grandeur de ce lieu et par les ténèbres qui nous entouraient, je m'en approchai lentement et poussai un soupir de soulagement en voyant la triple entaille. Il nous fallut tourner à gauche avant de continuer. Sur la droite, sept entrées de galeries portaient une seule entaille. Je les évitai, mais arrivés au bout du tunnel, alors que nous entrions dans une salle un peu plus petite que la précédente, je m'arrêtai, stupéfait : l'endroit ne comportait aucune sortie.

— Et maintenant ? s'écria Jonas. Vous disiez pourtant que c'était le bon chemin.

— En effet, dit-elle, j'étais sûre... Je ne comprends pas...

Elle s'empara de la torche d'un geste vif et s'attela à l'examen des parois courbes, les tâtant avec la paume de sa main, remuant la terre avec les pieds.

— Il y a quelque chose ici ! s'exclama-t-elle soudain. Regardez !

Je me penchai avec Jonas au-dessus du petit espace que Sara avait dégagé avec ses sandales. Un dessin plus petit que la paume de ma main et très finement exécuté représentait un coq, le cou étiré et le bec ouvert sur le point de chanter. J'eus immédiatement une sensation de familiarité et me rappelai aussitôt l'endroit où j'avais vu une image identique.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Jonas en fronçant les sourcils.

— La symbolique du coq est multiple, lui expliquai-je tout en posant ma besace par terre pour en sortir la trousse des remèdes que j'avais préparés, et qui pour le moment m'avaient uniquement servi à concocter le purgatif grâce auquel je m'étais débarrassé du vieux Personne à Najera. Par sa relation avec l'aube, continuai-je, le coq symbolise la victoire de la lumière sur les ténèbres. Pour les Grecs, les Romains et quelques peuples d'Orient, il représente la combativité, la lutte et le courage. Pour les chrétiens, c'est un symbole de la résurrection et du retour du Christ.

Tout en parlant, je posai par terre les petits sacs contenant les herbes curatives puis en dénouai les cordons pour les vider sans me préoccuper de leur contenu. Mes deux compagnons me regardaient faire d'un air ébahi.

— On peut savoir ce que vous êtes en train de fabriquer ? parvint finalement à me demander Sara.

— Tu te souviens, Jonas, du rouleau de cuir avec le sceau Templier que nous avons trouvé dans la crypte de San Juan de Ortega ?

— Oui, vous l'avez pris pendant que nous nous échappions.

— Eh bien, le jour où je suis resté seul à Burgos en attendant de tes nouvelles, je me suis soudain souvenu que je ne l'avais pas encore examiné, et j'ai rompu le sceau. Le parchemin de cuir était couvert de dessins mystérieux accompagnés de brefs textes latins écrits en lettres wisigothiques. L'en-tête était un verset de l'Évangile de Matthieu : « Nihil enim est opertum quod non revelabitur aut occultum quod non scietur. Rien n'est si caché que l'on ne puisse le découvrir ni si secret qu'il ne puisse être connu. » À cette époque, bien sûr, cela me parut incompréhensible, mais j'étais néanmoins certain qu'il s'agissait de quelque chose d'important que je devais conserver. Comme le comte Geoffroy ne m'inspirait aucune confiance, je réfléchis à un moyen de le cacher sans éveiller les soupçons. J'ai ainsi coupé le parchemin en plusieurs morceaux de taille égale à celle des sacs que j'utilisais pour garder mes herbes et j'ai remplacé les vieux sacs par les nouveaux.

— Et... ? me demanda Sara en voyant que je m'arrêtais pour reprendre mon souffle.

— Et... mais est-ce que ce n'est pas assez clair ? Voyons, regardez bien, Sara, et dites-moi si ce coq par terre n'est pas le même que celui qui est dessiné sur ce bout de cuir ? lui dis-je en lui tendant un des morceaux.

Elle le prit de mes mains et l'éclaira avec la torche pour l'examiner avec attention.

— C'est exactement le même ! s'exclama-t-elle en le montrant à Jonas qui, plus grand qu'elle d'une bonne tête, se pencha par-dessus son épaule.

— Il y a quelque chose ici..., dit-il en prenant le fragment des mains de Sara. Vous voyez ? Une estampille. Elle est presque effacée, mais il ne fait aucun doute qu'elle est unie au symbole du coq.

Je me saisis aussitôt du bout de parchemin. Jonas avait raison, j'avais raté un détail. On distinguait l'image d'un arbre jaillissant d'une silhouette allongée couronnée par un Christe sphérique. Nous avions là une représentation abrégée de l'arbre de Jessé avec le prophète Isaïe dormant à sa base et le Christ au sommet.

— Et egredietur virga de radice Jesse..., récita Jonas qui était arrivé à la même conclusion que moi. « Un rameau sortira du tronc de Jessé[24]... »

— Je vois que tu n'as rien oublié de tes années d'oblat, lui dis-je, heureux.

Il rougit jusqu'aux oreilles tout en essayant de dissimuler un sourire de satisfaction.

— Comme j'ai une bonne mémoire, on me choisissait toujours pour aider aux Offices. Je les ai tous appris du début jusqu'à la fin, dit-il fièrement. Maintenant, je ne m'en souviens plus très bien, mais avant je pouvais les réciter en entier sans me tromper d'un mot. La partie que je préférais était le Dies Irae.

— Alors il ne te sera pas difficile d'expliquer cette énigme.

— Je sais seulement qu'il s'agit de l'arbre de Jessé qui décrit la généalogie de Jésus, se fondant sur la prophétie d'Isaïe dont j'ai récité le premier verset.

— Puisque tu connais parfaitement le calendrier des offices divins, dis-moi à quel moment on récite les noms des quarante-deux rois de Judée ?

Jonas réfléchit avant de me répondre :

— Au nouvel an, lors de la première messe après minuit que l'on célèbre pour commémorer la naissance de Jésus.

— Et tu n'as toujours pas compris ? lui dis-je en voyant son expression surprise. Bon, alors dis-moi sous quel nom populaire est connue cette première messe ?

Son visage s'illumina d'un grand sourire.

— Ah oui ! La messe du coq !

— Du coq..., répéta Sara en regardant tour à tour le petit animal dessiné sur le sol et sur le parchemin de cuir.

— Vous commencez à comprendre.

— Non, pas du tout, me répondit-elle avec un soupir, je n’y comprends rien.

— Non ? Alors, regardez.

Je me plaçai au centre de la salle et levai la tête vers le plafond, étirant le cou comme le faisait le coq des dessins.

— *Liber generationis Iesu Christi, filii David, filii Abraham*, commençai-je à réciter d’une voix pleine de vigueur.

Je priai en mon for intérieur pour n’oublier aucun nom car cela faisait bien longtemps que je n’avais récité la généalogie de Jésus, un des exercices de mémorisation habituels dans les études des garçons.

— *Abraham genuit Isaac, Isaac autem genuit Iacob, Iacob autem genuit Iudam et fratres eius, Iudam autem genuit Phares et Zara de Thamar, Phares autem genuit Esrom, Esrom autem genuit Aram, Aram autem genuit Aminadab, Aminadab autem genuit Naasson, Naasson autem genuit Salmon, Salmon autem genuit Booz de Rachab, Booz autem genuit Obed ex Ruth, Obed autem genuit Iesse, Iesse autem genuit David regem...*

J’avais fini la liste du premier groupe des quatorze rois. La généalogie de Jésus se récite toujours par groupes de quatorze, comme le fait Matthieu dans son évangile, et je m’arrêtai pour reprendre ma respiration.

— Vous avez déjà fini ? me dit Sara avec une certaine ironie.

— Il lui reste encore deux groupes de rois, lui expliqua Jonas.

Je continuai :

— *David autem rex genuit salomonem ex ea quae fuit Uriae, Salomon autem genuit Roboam, Roboam autem genuit Abiam, Abias autem genuit Asa, Asa autem genuit Iosephat, Iosephat autem genuit Ioram, Ioram autem genuit Oziam, Oziam autem genuit Ioathas, Ioathas autem genuit Achaz, Achaz autem genuit Ezechiam, Ezechias autem genuit Manassem, Manasses autem genuit Amon, Amon autem genuit Iosiam, Iosias autem genuit Iechoniam et fratres eius in transmigratione Babylonis.*

Je m’arrêtai de nouveau après avoir récité le deuxième groupe situé entre les générations nées avant et après la déportation à Babylone. Mais il ne se produisit toujours rien de particulier.

— *Et post transmigrationem Babylonis*, continuai-je un peu déçu, *Iechonias genuit Salathiel, Salathiel autem genuit Zorobabel, Zorobabel autem genuit Abiud, Abiud autem genuit Eliachim, Eliachim autem genuit Azor, Azor autem genuit Saddoc, Saddoc autem genuit Achim, Achim autem genuit Eliud, Eliud autem genuit Eleazar, Eleazar autem genuit Matthan, Matthan autem genuit Iacob, Iacob autem genuit Ioseph, virum*

Un bruit sourd comme celui d'un mécanisme se mettant lentement en marche commença à se faire entendre au-dessus de nos têtes dès que j'eus prononcé le nom de Marie. J'eus beau lever la torche, sa lumière ne parvenait pas à éclairer le plafond. Impossible de voir ce qui se passait là-haut jusqu'à ce qu'une lourde chaîne de fer apparût dans le cercle de lumière. Elle se déroulait lentement d'un endroit invisible de la voûte. Quand elle arriva à ma hauteur, je m'en emparai et tirai sur elle avec force. Elle s'arrêta. Un autre bruit étrange comme celui de roues dentées qui entrent en collision se fit entendre derrière la paroi rocheuse qui nous faisait face. Sara recula d'un pas, effrayée, et se colla à moi.

— Comment des paroles peuvent-elles mettre en marche un mécanisme savant ? me demanda-t-elle.

— Je peux seulement vous dire que dans certains lieux, des dalles gigantesques et des pierres colossales mystérieusement transportées par des hommes dans un passé très lointain, et placées en équilibre parfois de manière invraisemblable, vibrent et réagissent à certains sons ou paroles particuliers. Personne ne sait comment ni pourquoi, mais le fait est que ce phénomène existe. Dans votre pays, on les appelle « rouleurs », et ici, pierres oscillantes. J'ai entendu parler de deux endroits où l'on peut les trouver, l'un à Rennes-les-Bains, dans le Languedoc, l'autre en Galice, à Cabio.

La paroi glissa lentement sans autre bruit que le claquement des pièces du mécanisme compliqué qui la mettait en mouvement. Un passage s'ouvrit enfin. De l'autre côté, se présentait une salle identique à la nôtre, à ceci près qu'elle possédait un escalier.

— Jonas, tu te souviens de la deuxième scène du chapiteau d'Eunate ? dis-je soudain.

— Celle où l'aveugle Bartimeo appelle Jésus à grands cris ?

— Exactement. Tu te souviens du texte qui reproduisait les paroles de Bartimeo ?

— Hummm... *Filii David miserere mei.*

— « Fils de David, prends pitié de moi ». Tu te rends compte ?

— De quoi ? demanda-t-il surpris.

— Filii David..., m'exclamai-je. Bartimeo utilise l'expression qui affirme l'ascendance royale du Messie. Et le verset de l'Évangile de Matthieu commence par *Liber generationis Iesu Christi, filii David...*

Tu comprends ? Je ne sais pas encore comment tout cela est lié à la mise en marche du mécanisme qui a ouvert cette paroi, mais je suis certain que cette relation existe.

Commença de nouveau la longue marche à travers d'interminables galeries. Nos sandales avaient pris la teinte rouge de la terre, et nous étions parfaitement capables maintenant de voir dans le noir. Nous n'avions plus besoin de nous pencher pour distinguer les marques dans les bouches des tunnels. Un coup d'oeil en passant nous suffisait à les repérer.

Le fait de ne rencontrer aucun Templier m'inquiétait pourtant. J'avais quitté le cachot convaincu qu'à un moment ou à un autre il faudrait nous cacher des frères ou les affronter, mais cela faisait déjà une heure que nous n'avions croisé âme qui vive. Je me sentais nerveux. Ni pas, ni ombres, ni bruits humains...

— Qu'est-ce qu'on entend au fond ? demanda soudain Sara.

— Moi, je n'entends rien, affirmai-je.

— Moi non plus.

— C'est comme un murmure, une sorte de bourdonnement.

Je prêtai l'oreille, sans succès. La seule chose qu'on entendait était le crépitement léger de la torche et l'écho de nos pas. Sara néanmoins revint à la charge peu de temps après.

— Vraiment, vous n'entendez rien ?

— Non.

— Mais c'est de plus en plus fort, comme si nous nous en approchions.

— Ça y est, je l'entends ! s'écria Jonas avec joie.

— Ce n'est pas trop tôt !

— C'est un chant, expliqua le garçon. Une psalmodie. Vous n'entendez toujours pas ?

— Non, marmonnai-je.

Mais tandis que nous poursuivions notre marche, j'entendis enfin le bruit. C'était en effet un chant monocorde, un De Profundis entonné par un formidable chœur de voix masculines. Voilà pourquoi nous n'avions rencontré aucun Templier depuis notre évasion : ils se trouvaient tous réunis au bout du passage que nous venions

d'emprunter pour célébrer un office religieux. Jamais dans toute ma longue vie je n'avais eu l'occasion d'entendre un tel chœur d'hommes. Cela éveilla en moi un sentiment de profonde exaltation. Le chant se faisait de plus en plus fort, et au tournant d'une galerie apparut un éclat brillant. Jonas se boucha les oreilles car l'acoustique des voûtes amplifiait la résonance du chant, mais les voix se turent soudain. Un léger écho demeura dans l'air humide et chaud.

D'un geste impérieux de la main, j'ordonnai le silence et la prudence à mes compagnons. Je venais d'apercevoir un léger mouvement au fond du couloir. Sara et Jonas se collèrent dos au mur avec des visages épouvantés. Il y avait quelqu'un devant nous. Je leur indiquai par des signes muets qu'ils demeurent immobiles et m'avançai à pas feutrés en retenant mon souffle. Le couloir se rétrécissait comme un entonnoir. Au bout, stationné devant une petite balustrade qui donnait dans le vide, un Templier, la tête couverte d'un heaume, me tournait le dos. Il semblait monter la garde et demeurerait très attentif à ce qui se passait au-dessous de lui. Essayant de ne pas me faire découvrir, je rebroussai chemin à reculons sans le perdre de vue quand un maudit caillou se ficha entre les courroies de ma sandale, pénétrant dans ma chair et me faisant perdre l'équilibre. Je vacillai et posai brutalement ma main sur la pierre. Le Templier se retourna à ce bruit. Surpris de me voir, il écarquilla les yeux et me sembla pâlir. Sans lui laisser le temps de réagir, je lançai mon burin de fortune qui alla se fichir dans sa gorge, sous la pomme d'Adam, l'empêchant d'émettre un son. Le regard vitreux, d'un geste absurde, il baissa la tête pour regarder la pointe de l'arme plantée dans sa gorge. Un flot de sang jaillit de sa blessure. Le garde vacilla. Il serait tombé au sol avec fracas si je ne l'avais retenu par la ceinture.

Après avoir vérifié que l'homme était bien mort, je lui enlevai rapidement sa cape et la posai sur mes épaules, puis me couvrit la tête du heaume, et pris place sur la balustrade.

Je ne dus de retenir un cri qu'à mon instinct de survie. À mes pieds, une nef immense rutilante de lumière brillait au milieu de mille reflets. Tout était fait d'or pur, et d'intenses effluves d'encens se répandaient à l'intérieur. Les dimensions de cette grande nef octogonale creusée dans la roche étaient supérieures à celles de Notre-Dame de Paris, et aucune des plus fastueuses mosquées d'Orient, pas même celle de Damas, ne lui arrivait à la hauteur en matière d'ornements et d'opulence. Marbre, velours, mosaïques, fresques, torchères de bronze, candélabres d'or et d'argent abondaient. Au centre, sur une estrade recouverte d'un tapis, un autel somptueux était surmonté d'un petit temple près duquel un prêtre faisait un sermon.

Tout autour, des centaines de Templiers habillés de leurs manteaux blancs, la tête nue et baissée en signe de respect, étaient agenouillés, totalement subjugués par les paroles du prêtre qui évoquait les qualités nécessaires pour affronter ces temps difficiles, et les forces spirituelles qui devaient nourrir l'Ordre afin qu'il puisse accomplir sa mission éternelle.

De mon poste d'observation dans cet étroit passage converti en balcon de surveillance, la vision qui m'était offerte était celle d'un espace magique chargé de mystères. Je me sentais si confus que je mis un certain temps à découvrir que l'autel situé au centre était un élégant couvercle qui cachait quelque chose de plus important. Les Templiers entonnèrent un nouveau chant. Sara et Jonas en profitèrent pour me rejoindre. Je compris soudain que l'objet qui inspirait tant de dévotion à ces chevaliers qui demeuraient agenouillés comme des statues sans bouger un pli de leur manteau dans une attitude extatique était... l'arche d'alliance !

Comment décrire l'émotion qui me submergea soudain ? J'avais sous les yeux l'objet le plus convoité de toute l'humanité, le trône de Dieu, le réceptacle de sa force et de son pouvoir... ! Et je n'avais aucun doute, malgré toute ma modération, sur ce que j'étais en train de voir.

Tu feras une arche en bois d'acacia : de deux coudées et demie sera sa longueur, d'une coudée et demie sa largeur et d'une coudée et demie sa hauteur. Tu la recouvriras d'or pur ; à l'intérieur et à l'extérieur, tu la recouvriras et tu feras sur elle une moulure d'or tout autour. Tu fondras pour elle quatre anneaux d'or et tu les placeras à ses quatre pieds : deux anneaux sur son premier côté et deux anneaux sur son second côté. Tu feras des barres en bois d'acacia et tu les recouvriras d'or. Tu introduiras les barres dans les anneaux sur les côtés de l'arche qu'elles serviront à transporter. Les barres resteront dans les anneaux de l'arche, elles n'en seront pas retirées.

Tu placeras dans l'arche le témoignage que je te donnerai.

Tu feras un propitiatoire d'or pur : de deux coudées et demie sera sa longueur et d'une coudée et demie sa largeur. Tu feras deux chérubins d'or ; en métal repoussé tu les feras aux deux extrémités du propitiatoire. Fais un chérubin à une extrémité et un chérubin à l'autre extrémité. Vous ferez les chérubins formant corps avec le propitiatoire sur les deux extrémités. Les chérubins auront les deux ailes déployées vers le haut, protégeant de leurs ailes le dessus du propitiatoire leurs faces l'une vers l'autre ; les faces des chérubins seront en direction du propitiatoire. Tu placeras le propitiatoire sur l'arche, par-dessus, et dans l'arche tu placeras le Témoignage

que je te donnerai. C'est là que je me rencontrerai avec toi et que de dessus le propitiatoire d'entre les deux chérubins qui seront sur l'arche du Témoignage, je parlerai avec toi de tout ce que je te commanderai pour les fils d'Israël[26].

C'était donc vrai : les Templiers avaient trouvé l'arche d'alliance ! Ces neuf chevaliers qui avaient fondé l'Ordre à Jérusalem étaient parvenus à accomplir la mission que leur avait confiée saint Bernard. Un groupe de soldats l'avait sans doute transportée par la suite en secret dans ces galeries souterraines de Bierzo, où elle demeure depuis.

L'émotion me fit trembler de la tête aux pieds. Si on en croyait les paroles de la Bible, cette arche contenait les Tables de la Loi, non de la Loi comprise comme un cumul d'interdits puérils impropres d'un Dieu, mais le logos, le Verbe, les mesures sacrées architectoniques, les relations géométriques, musicales et mathématiques de l'Univers, une puissance destructive capable d'anéantir les Philistins, les remplissant de tumeurs[27], une gigantesque colonne de feu capable de monter jusqu'aux cieux[28].

Aucun autre pouvoir destructeur et créateur n'était comparable à celui de cette arche, et pourtant rien dans son apparence, dans la sérénité affectée des chérubins dorés, dans sa beauté ne le laissait transparaître. Je comprenais maintenant l'attitude des Templiers agenouillés en signe de déférence. Si je l'avais pu, je me serais prosterné moi aussi. J'étais certain que le réseau de forteresses qu'avait mentionné Rodrigo lors de sa visite au cachot était destiné à protéger l'arche d'alliance.

Un cri d'alerte résonna soudain sous la nef. Mille têtes se relevèrent, et une rumeur sourde commença à circuler dans l'enceinte comme un tourbillon. Puis un autre cri fit que tous les Templiers se relevèrent, portant leur main droite à l'épée. La clameur augmenta, l'un après l'autre tous les regards convergèrent dans ma direction. Étourdi par tant d'émotion, je demeurai paralysé, mais le tumulte était assez grand pour que je comprenne enfin que j'avais été découvert. Comment diable avaient-ils su ?

Je le compris rapidement en découvrant Jonas qui se tenait immobile à mes côtés, les yeux fixés sur l'arche, le corps à découvert. Ni le vacarme produit par son apparition sur le balcon ni les coups que Sara lui donnait ne purent le tirer de sa contemplation fascinée.

— Fuyons ! criai-je en retirant mon heaume et la cape, tirant

Jonas par le bras.

Nous courûmes vers la galerie d'accès, espérant parvenir à la sortie avant les Templiers. Je repris la torche à l'endroit où Sara l'avait laissée, et, tandis que Jonas nous suivait comme un somnambule, cherchai frénétiquement les traces des entailles. Nous courions, persuadés qu'ils allaient nous rattraper à tout instant, effrayés par les cris et le fracas des pas. Après avoir traversé d'innombrables salles et galeries, un escalier nous fit remonter, vers la surface, espérai-je. Plus d'une fois, j'entendis les aboiements menaçants de leurs chiens, ainsi que le bruit de chevaux lancés au galop dans les tunnels. De fragiles ponts de corde ou passerelles de bois suspendus au-dessus d'abîmes insondables nous menèrent, les jambes endolories, le souffle court, trempés de sueur, dans une enceinte de grande dimension mais sans aucune sortie. Quelques petits orifices en liseré laissaient passer de merveilleux rayons de soleil.

— C'est la sortie ! cria Sara en indiquant les rayures sur le sol.

— Quelle sortie ? se moqua Jonas d'une voix sans énergie.

— Celle-là, murmurai-je en lui indiquant une étrange silhouette sur la paroi rocheuse.

J'avais à peine prononcé ces mots qu'on entendit un rugissement lointain, une espèce de brame qui semblait surgir des entrailles de la terre. Le sol et les murs se mirent à trembler.

— Que se passe-t-il ? m'exclamai-je, inquiet.

— Je ne sais pas, répondit Jonas en dirigeant son regard vers le tunnel, mais je n'aime pas du tout ce bruit.

— Ne perdons pas de temps, nous pressa Sara, la sortie, don Galcerán.

— Ah oui ! la sortie.

Une partie de la paroi rocheuse en face de nous avait été construite artificiellement avec de grandes pierres de taille ajustées entre elles. Au ras du sol, en guise de porte, un des blocs présentait un cercle gravé avec un point en son centre.



Dans la Kabbale, ce signe représentait le soleil – l'Un –, et il était évident que sa présence n'était due ni au hasard ni à un caprice décoratif. C'était notre dernier obstacle avant cette sortie que promettait la lumière dispensée par la bordure. Le symbole solaire était la clé pour quitter le labyrinthe souterrain. Je me retrouvais dans la même situation qu'avec les pistes placées tout au long du chemin de Compostelle. Il nous fallait déplacer une dalle ou une roche pour atteindre notre objectif comme à Jaca, San Millan ou San Juan de Ortega. Mais ici, au lieu du Tau, nous avions le symbole de l'or. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

— Je n'aime pas ce bruit, murmura Jonas, faisant quelques pas dans le tunnel pour mieux entendre l'effroyable son qui provenait des entrailles de la terre.

Le sol tremblait de plus en plus sous nos pieds.

— La sortie, don Galcerán, la sortie, me pressa Sara d'un ton angoissé.

La sortie... Le bloc marqué du symbole solaire paraissait soutenir toute l'armature des pierres et créer ainsi un piège mortel : si nous le retirions en le poussant vers l'avant, toute la structure s'effondrerait, nous fermant la route pour toujours.

Ego sum lux, disait le chapiteau à Eunáte. Porte solaire, porte du soleil, porte de la lumière, ouvertures par lesquelles se glissait la lumière... Mais si nous étions arrivés ici de nuit, comme ce fut le cas à San Juan de Ortega, la lumière n'aurait pu pénétrer... La lumière, le rayon de lumière qui illuminait le chapiteau de l'Annonciation à San Juan de Ortega... Pourquoi toujours la lumière ?

— Dieu ait pitié de nous ! s'écria Jonas en se tournant vers moi, désespéré. Ils inondent les galeries !

— Quoi ?

— Ils ont dû lâcher l'eau d'un ancien bassin romain pour inonder cette partie des galeries et nous noyer ! Vous n'entendez donc pas ? Ruina Montium... Ce bruit est celui de l'eau, de l'eau qui se dirige vers nous !

Nous étions pris dans une ratière !

— La sortie, don Galcerán ! la sortie ! cria Sara.

— La sortie, père ! dit Jonas s'approchant de moi.

Pourquoi mes pensées vagabondaient-elles vers un lointain passé au lieu de chercher la solution de l'énigme de la porte solaire ? Pourquoi, tandis que je passais un bras autour des épaules de mon fils, revoyais-je des images de ma jeunesse ? Moi, me promenant dans les champs sous le soleil avec Isabel de Mendoza. Comme si j'étais en train d'accepter ma mort, mon coeur retournait aux matins ensoleillés de mon passé, quand j'avais toute la vie devant moi, quand la chaleur faisait bouillonner mon sang et celui du jeune corps d'Isabel.

Soudain, je compris ! Je venais de trouver la solution tandis que la main tiède de Sara se glissait dans la mienne, cherchant un réconfort avant notre mort certaine.

— Poussez ! criai-je, essayant de me faire entendre par-dessus le vacarme assourdissant de l'eau sur le point d'atteindre notre salle.

— Les pierres vont nous écraser, père ! s'inquiéta Jonas.

— Poussez tous les deux de toutes vos forces ! Poussez, bon sang, si vous ne voulez pas mourir ici !

Je me jetai avec mes compagnons contre le bloc marqué du signe solaire et le poussai de toutes mes forces. La pierre ne bougea pas d'un pouce. Je ne sais pas comment l'idée me vint d'appuyer ma main sur le symbole, mais la pierre se mit enfin à glisser sans qu'une seule des roches qui se trouvaient maintenant suspendues au-dessus de nos têtes ne bouge. Nous élançant comme des damnés vers la colline la plus proche pour nous mettre à l'abri, nous vîmes le torrent débouler sur nous comme un taureau furieux rendu fou par son enfermement, tandis que les pierres qui étaient miraculeusement demeurées en place s'écroulaient.

— Comment avez-vous deviné que nous pouvions sortir sans risque de mourir écrasés ? me demanda Sara peu de temps après, alors que nous contemplions les trombes d'eau qui dévalaient les pentes de l'étrange paysage de Las Medulas.

— Grâce au soleil, lui répondis-je en souriant. Si nous avions essayé la même chose de nuit, nous aurions été tués sur-le-champ. Les pierres se seraient écroulées sur nous. La chaleur, la chaleur du soleil dans ce cas précis, produit un étrange phénomène dans les corps, elle les dilate, les élargit, tandis qu'au contraire le froid les resserre. Sine lumine pereō, « Sans lumière, je périr », dit l'adage... Les pierres en se réchauffant se sont élargies de façon à maintenir la structure intacte bien que nous ayons retiré le bloc avec le symbole solaire. La nuit,

pourtant, elle tient grâce à lui. (Je demeurai pensif quelques instants.) J'imagine qu'un phénomène du même genre a dû se produire à San Juan de Ortega. Si j'avais pu le comprendre à temps, la crypte ne se serait pas effondrée.

— Et qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Sara.

— Nous allons partir à la recherche de mes compagnons. Nous sommes devenus une proie trop facile pour les Templiers : un homme de haute stature, une femme aux cheveux blancs et un garçon efflanqué : combien de temps pensez-vous qu'ils mettront à nous rattraper si nous ne trouvons pas rapidement un refuge sûr ? Je considère que ma mission est terminée, le mieux est donc de chercher la maison des hospitaliers la plus proche pour demander protection et attendre de nouvelles instructions.

— Partons sans tarder, père, dit Jonas d'un ton préoccupé. Les Templiers ne vont pas tarder à venir chercher nos corps.

— Tu as raison, mon garçon, dis-je en me mettant debout.

J'offris ma main à Sara pour l'aider à se lever. À ce contact mon cœur, déjà malmené par les événements récents, battit plus vite. La lumière du soleil, de ce soleil qui nous avait sauvé la vie, donnait à ses yeux noirs des reflets magiques et ensorcelants.

Il nous fallut deux jours pour parvenir à Villafranca del Bierzo et trouver enfin signe d'une présence hospitalière. Le chemin fut pénible et fatigant car non seulement nous marchions depuis la tombée du jour jusqu'à l'aube, dormant de jour dans des cachettes improvisées, mais avec le froid et l'humidité de la nuit, Jonas contracta une infection des oreilles très douloureuse. Pour éviter toute purulence, je lui appliquai des compresses chaudes ; elles auraient eu un meilleur effet si le garçon avait pu se reposer sur un confortable lit de paille au lieu de marcher sous la froide lune de ce début d'octobre.

Un frère chapelain nous reçut à l'aube à la porte de l'église de San Juan de Ziz, située au sud de Villa-franca, qui arborait la banderole de mon ordre. Cette localité, riche en vignes grâce aux « moines noirs » de Cluny qui avaient apporté des ceps de France, était fameuse pour une certaine particularité : les pèlerins, trop malades pour arriver jusqu'à Compostelle, pouvaient obtenir le Grand Pardon dans son église comme s'ils avaient réellement atteint la tombe de l'apôtre. C'est pour cette raison que grand nombre de voyageurs de toutes nationalités et origines s'assemblaient près de ses murs.

Le frère hospitalier, un homme robuste, chauve et édenté, se mit à ma disposition dès que je lui communiquai mon nom et mon rang dans notre ordre. Il m'offrit aussitôt sa maison, une humble habitation au toit de chaume adossée aux murs épais de l'église de San Juan. Il l'occupait depuis plusieurs années avec un frère lai de peu de lumières. À eux deux, ils formaient une espèce de détachement ou poste avancé de l'Ordre dans les portes orientales de Galice où ce dernier semblait posséder de nombreux propriétés, châteaux et prieurés, depuis la disparition de ces sorciers de Templiers. La maison principale, une magnifique forteresse dédiée à san Nicolas, se trouvait à Portomarin, à quelque soixante milles de Saint-Jacques-de-Compostelle. « Avec de bons chevaux, me dit-il, il faut seulement deux jours pour faire le voyage. » Sans lui donner trop de détails, je lui fis comprendre que nous n'étions pas en mesure d'acheter des chevaux, et que je comptais sur sa générosité et sa compassion. Quand je le vis se dandiner d'un pied sur l'autre en balbutiant de timides excuses, je décidai d'exercer tout le pouvoir que mon rang de chevalier m'octroyait pour lui ôter toute hésitation. Nous avions besoin de montures, et aucun prétexte n'était possible. Je ne lui dis pas que nos vies étaient en danger, et que nous ne nous sentirions en sécurité qu'une fois arrivés à San Nicolas sains et saufs. Ni que je devais bien attendre quelque part les ordres de Jean XXII et de Robert d'Arthus Bertrand qui devaient être anxieux de connaître enfin les enclaves où les Templiers avaient caché leur or. La forteresse de Portomarin me semblait le lieu adéquat.

Je quittai Villafranca l'après-midi même, avec mes compagnons, sur trois véritables haridelles, pour traverser l'étroit défilé du fleuve Valcarce et cheminer le long de pentes escarpées couvertes de châtaigniers qui exhibaient, orgueilleux, leurs fruits verts piquants et menaçants. Jonas avait toujours aussi mal à l'oreille, et son aspect fiévreux et émacié ne me disait rien qui vaille. Il ne parut même pas se réjouir quand après de nombreuses difficultés le sommet du mont O Cebreiro se présenta à nous. Nous pûmes contempler la magnifique descente qui nous attendait en direction de Sarria à la lumière de la lune. Deux nuits durant, il nous fallut traverser des bois humides et sombres de chênes centenaires, de hêtres, de noyers, d'ifs, de pins et d'érables, et un nombre infini de hameaux déserts dont les habitants dormaient dans leurs masures tandis que les chiens aboyaient à notre passage. Mes craintes d'être capturés par les Templiers diminuaient devant la certitude que seuls des fous de notre genre oseraient voyager de nuit dans ces parages infestés de renards, de loups, d'ours et de sangliers. J'avais peur, bien sûr, de subir l'attaque d'une de ces bêtes dangereuses, mais connaissant leurs habitudes de chasse et de sommeil, je fis en sorte que notre route passe le plus loin possible de

leurs tanières pour ne pas éveiller leur attention ou les provoquer par nos bruits et notre odeur. En même temps, je gardais à la main la vieille épée de fer que m'avait offerte le frère hospitalier.

Le 4 octobre, nous passions le pont du Mino et entrions à Portomarin, fief de mon ordre dont les étendards et les gonfalons flottaient au vent sur tous les bâtiments principaux de la ville. J'eus l'heureuse impression de me retrouver à Rhodes. J'aspirais avec ardeur à un repos bien mérité entre les murs familiers de la forteresse ; elle était l'image la plus ressemblante du seul foyer que j'avais connu toutes ces dernières années.

Nous fûmes reçus par quatre frères servants qui se chargèrent immédiatement de la silencieuse Sara et d'un Jonas abattu, tandis qu'on me conduisait par d'innombrables couloirs devant le prieur de la maison, don Pero Nunes, qui attendait, semblait-il, ma venue depuis plusieurs jours. Je me sentais un peu nauséux à cause du manque de sommeil, et je mourais de faim, mais l'entrevue qui m'attendait était plus importante qu'un bon lit et un repas. Je me consolais en pensant qu'au moins Sara et Jonas avaient mis fin à leurs épreuves et que je les retrouverais bientôt. Mais pour combien de temps ? me demandai-je, affligé. Ma mission terminée, ne devais-je pas me séparer de la magicienne et de mon fils... ?

Don Pero Nunes m'attendait au fond d'une grande salle, appuyé sur le manteau d'une imposante cheminée qui éclairait et chauffait l'immense salon. Il leva la tête et me lança un regard scrutateur. Il portait une chemise de nuit – on avait dû le tirer de son lit – sur laquelle il avait jeté une large étole de laine épaisse. Je décelai dans ses yeux une certaine agitation mêlée d'anxiété.

— Frère Galcerán de Born ! s'exclama-t-il en s'avançant vers moi, les bras tendus.

Il avait une voix grave et puissante qui s'accordait mal à son corps maigre. Elle paraissait bien plus propre à crier des ordres à bord d'un navire qu'à diriger les prières dans un prieuré hospitalier. Je ne pus dire si le parfum que je sentais provenait des toiles et tapisseries de la salle ou de la chemise de mon hôte.

— Frère Galcerán de Born ! répéta-t-il, ému. Nous avons été prévenus de votre possible arrivée. Tous les monastères et forteresses situés entre les Pyrénées et Compostelle ont reçu les instructions les plus strictes à ce sujet. Mais, enfin, qu'avez-vous donc de si particulier pour soulever une pareille agitation ?

— On ne vous a donc rien dit ? Dites-moi ce que vous savez, ce

sera plus simple.

— Chevalier de Born, dit-il d'un ton impératif, ici c'est moi qui pose les questions ! Mais asseyez-vous, je vous prie, pardonnez mon manque de courtoisie. Vous devez avoir faim, n'est-ce pas ? Vous me raconterez ce qui se passe pendant que l'on vous servira.

— En toute autre circonstance, m'excusai-je, je n'aurais pas hésité un instant à satisfaire votre curiosité, car je vous dois obéissance, mais dans ce cas précis, je vous prie, avec tout le respect que je vous dois, de m'expliquer d'abord ce que l'on vous a dit, et quels ordres vous avez reçus me concernant.

Don Pero grommela un peu en me jetant un regard furieux, mais la nature de l'affaire dut lui conseiller prudence et modération.

— Je sais seulement que je dois informer mes supérieurs de votre arrivée et envoyer au plus vite deux émissaires à Léon. On attend impatiemment d'avoir de vos nouvelles là-bas. En attendant, je dois vous prêter assistance en tout ce que vous demanderez, soupira-t-il. Maintenant à vous.

— Si nos supérieurs ne vous ont rien raconté, pardonnez à un pauvre chevalier épuisé de garder le silence. Je ne puis rien vous dire de plus.

— Ah ! comme je le regrette, protesta-t-il en se levant, cachant sa colère. La maison est à votre disposition, frère. Vous participerez aux offices et occuperez la fonction que vous choisirez.

— Je suis médecin à Rhodes.

— Oh ! Rhodes... Bien, alors je vous donne la charge de notre petit hôpital jusqu'à ce que les émissaires reviennent de Léon. Vous désirez quelque chose en particulier ?

— En ce qui concerne mes compagnons, mon écuyer et la femme...

— Elle est juive, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton hautain.

— En effet, frère. Elle court autant de dangers que moi.

— Je m'en doutais, se moqua-t-il.

— Notre présence en ce lieu ne doit être révélée sous aucun prétexte.

— Bien, dans ce cas nous vous donnerons pour logement le

moulin d'une grange qui se trouve près d'ici. Personne ne s'y rend jamais et il est très bien protégé par cette forteresse. Vous êtes d'accord ?

— Cela me paraît très bien.

— Ainsi soit-il. À bientôt, frère Galcerán.

Il me congédia avec un geste de mauvaise humeur, m'ôtant de sa vue comme une vulgaire mouche, sans m'offrir le petit déjeuner promis.

Après avoir fait une sieste cet après-midi-là, j'allai retrouver Sara qui inspectait notre refuge tandis que Jonas continuait à dormir profondément. Le matin, avant de nous écrouler sur nos couches, je lui avais donné un peu d'opium pour qu'il bénéficie d'un véritable repos après tant de jours d'une douleur insupportable. Il avait ainsi retrouvé une respiration calme et un pouls normal.

La tour du moulin se trouvait au milieu d'un pré vide. Son état délabré indiquait de longues années d'abandon. C'était une construction de bois toute simple édifée autour d'un tronc épais qui dépassait du toit. À l'étage supérieur se trouvaient nos lits et, en bas, le vieux mécanisme d'entraînement, abîmé et dépourvu de pierre à meuler. De grandes toiles d'araignée pendaient du toit. Sara eut une moue de satisfaction en découvrant ces laborieux et bénéfiques insectes.

— Vous savez que les araignées portent bonheur et que si l'on en voit une dans l'après-midi ou le soir cela signifie que votre vœu s'accomplira ? dit-elle en me prenant par la main pour m'entraîner dehors.

Un pâle soleil brillait et l'air était pur. Je m'assis par terre, le dos appuyé contre un mur pour savourer le plaisir de la trêve et la quiétude de ce lieu. Nous n'avions plus à fuir, à nous cacher, à cheminer de nuit pour échapper aux Templiers. Nous pouvions demeurer là tranquillement assis, jouissant de notre liberté.

— Ainsi donc, vous voilà arrivé chez vous..., dit Sara sur un ton de reproche.

— Vous saviez parfaitement que j'étais un moine de l'Hôpital, n'est-ce pas ?

— Vous avez commencé par prétendre que vous étiez un

Montesino !

— J'avais reçu des ordres, Sara, je ne devais en aucun cas me présenter comme un chevalier hospitalier.

Son visage se contracta dans une moue de mépris.

— En fin de compte, qu'est-ce que ça change ? Vous êtes un moine soldat, un chevalier de l'ordre le plus puissant qui existe actuellement, et en plus vous êtes honnête, loyal, fidèle à vos vœux et à la tâche que l'on vous a confiée. Vous devez être aussi un grand médecin.

— Je suis malheureusement plus connu pour mes capacités à mener une enquête. Tout le monde me surnomme le Perquisitore.

— C'est bien dommage, Perquisitore, dit-elle avec un accent de tristesse, que vous ne soyez pas un simple chevalier ou un simple chirurgien barbier.

Nous demeurâmes silencieux tous les deux un instant, attristés soudain par cet avenir qui m'était fermé, par ce que je ne pourrais jamais être, par ce que nous ne pourrions jamais être tous les deux. Les regrets qu'exprimait Sara me blessaient comme autant de coups de poignard, mais je ne pouvais lui répondre, je ne pouvais prendre aucun engagement vis-à-vis d'elle. Et pourtant, je l'aimais.

— Vous êtes un lâche, Perquisitore, murmura-t-elle, vous me laissez faire tout le travail.

L'idée que bientôt je serais séparé d'elle pour toujours me serra le coeur.

— Je ne peux vous aider, Sara. Je vous jure que s'il existait une porte me permettant de m'échapper pour vous retrouver, je la franchirais sans hésiter une seule seconde.

— Mais cette porte existe ! protesta-t-elle.

Je mourais d'envie de la prendre dans mes bras, j'avais soudain du mal à respirer. Je la sentais si proche que les battements de mon coeur s'accéléchèrent.

— Cette porte existe..., répéta-t-elle en approchant ses lèvres des miennes.

Et là, sous le soleil couchant, je pus sentir la saveur de sa bouche et la douceur de son haleine. Ses baisers, d'abord timides, se firent plus avides, m'entraînant dans un univers oublié. Je l'aimais, je

l'aimais plus que ma vie, je la désirais au point d'en avoir mal, et je ne pouvais supporter l'idée de la perdre au nom de vœux absurdes. Désespéré, je la serrai anxieusement entre mes bras, et nous roulâmes par terre.

Pendant des heures, je n'existais que dans le corps de Sara. La nuit tomba et le froid avec, sans que nous le remarquions. De ces instants, je garde le souvenir de sa peau tachetée sous la lumière argentée de la lune, la courbe de ses hanches, le profil de ses petits seins fermes, de son ventre, de ses muscles que mes mains caressaient sans cesse. Elle me guida, et je m'unis à elle passionnément une ou mille fois, je ne m'en souviens pas, les lèvres endolories, jusqu'à l'épuisement. Et même ainsi, le désir de demeurer unis pour toujours demeurerait vivace.

Ce qui avait commencé dans la tristesse se terminait dans les rires et les murmures de plaisir. Je lui répétais inlassablement que je l'aimais et l'aimerais toujours, et elle, qui poussait des soupirs satisfaits en m'entendant, mordillait mon oreille et mon cou avec un sourire de félicité. Je finis par m'endormir dans ses bras, sur l'herbe. L'aube, froide et humide, nous réveilla et, ramassant nos vêtements éparés, nous retournâmes en souriant dans le moulin. Je me glissai à ses côtés dans un des deux lits. Nos corps trouvèrent rapidement la posture pour dormir unis, s'adaptant l'un à l'autre d'une manière naturelle comme s'ils l'avaient toujours fait, comme si chacune de leurs parties s'emboîtait parfaitement. Je dormis ainsi jusqu'au lendemain. Si Jonas entendit, vit ou devina quelque chose de cette première nuit, il le cacha très bien, mais peu de temps après son rétablissement, il décida qu'il préférerait dormir seul à l'étage inférieur.

Je savais que mon amour pour Sara était infini, mais je ne voulais pas penser à ce qu'il adviendrait de nous quand la dure réalité viendrait nous tirer de notre petit paradis. Mon corps et mon esprit chassaient l'idée que chaque seconde que je passais auprès d'elle était une seconde volée, menacée, et que nous allions le payer chèrement. L'amour de jeunesse que j'avais éprouvé pour la mère de Jonas était comme un rêve plein de pureté, comme un après-midi paisible près d'une fontaine. L'amour que je ressentais envers Sara n'avait rien à voir avec tout cela, car la passion la plus ardente débordait de ce fleuve de folie. Je savais que je ne pouvais conjuguer mon état de moine chevalier avec cette femme merveilleuse qui m'avait rendu à la vie et à la joie, mais je ne voulais pas y penser, je ne voulais pas perdre une seule goutte de ce breuvage euphorisant.

Mais le destin, ce mystérieux et suprême destin dont parle la

Kabbale, celui qui tisse les fils de nos vies malgré nous, décida une fois de plus, bien que nous nous acheminions vers l'inexorable, que je devais affronter la réalité de la manière la plus violente pour arriver ainsi plus vite à la vérité. Deux mois exactement après le début de notre pérégrination, le neuvième jour d'octobre, le malheur se présenta à l'improviste dans le moulin.

Sara et moi avions passé une bonne partie de la nuit à nous aimer. Nous nous étions ensuite profondément endormis dans les bras l'un de l'autre, les jambes entrelacées sous les couvertures. Sa tête reposait sur ma poitrine tandis que mes bras l'entouraient d'un geste avare et protecteur. Mon nez s'appuyait sur ses cheveux argentés car je m'étais habitué aux chatouilles qu'ils me procuraient à seule fin de respirer son parfum durant toute la nuit. Sara prenait grand soin de sa chevelure. Elle la lavait et la peignait avec soin, disant qu'elle ne supportait pas de la sentir grasse et sale. Elle aimait en entretenir le brillant argenté, héritage semblait-il de sa famille maternelle où tous, hommes et femmes, arboraient de magnifiques et abondants cheveux blancs depuis la jeunesse.

Des bruits de pas suivis de coups violents frappés à la porte, puis un talonnement sec sur l'escalier de bois qui menait à l'étage me tirèrent à grand-peine de mon sommeil, et j'étais encore à moitié endormi quand les pas s'arrêtèrent devant mon chevet.

— Je suis le frère Valerio de Villares, commandeur de Léon, annonça une voix ferme et grave, et voici mon lieutenant, le frère Ferrando de Cohinos. Levez-vous, frère de Born !

J'ouvris les yeux, effrayé, et sautai du lit complètement nu, obéissant automatiquement à de nombreuses années de discipline militaire.

— Habillez-vous, frère, m'ordonna le commandeur. Par respect pour la femme, nous vous attendrons en bas.

Sara me regarda, terrorisée. Un vague sentiment de culpabilité m'effleura un bref instant, mais je le chassai rapidement.

— Ne t'inquiète pas, mon amour, lui dis-je avec un sourire, me penchant pour l'embrasser, tu n'as rien à craindre.

— Ils vont te séparer de moi, balbutia-t-elle.

Je pris ses mains entre les miennes et la regardai longuement.

— Rien dans ce monde ne pourra me séparer de toi, tu m'entends. Ne l'oublie jamais, Sara, parce que c'est important. Quoi qu'il arrive,

aise confiance dans la promesse que je te fais maintenant : nous ne nous séparerons jamais. Tu me crois ?

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Oui.

Jonas apparut à cet instant.

— Qui sont ces hommes, père ?

— Ce sont de grands dignitaires de mon ordre, lui dis-je tout en m'habillant. Écoute, Jonas, je veux que tu restes ici avec Sara pendant que je les accompagne. Et je veux qu'aucun de vous ne s'inquiète.

— Ils vont vous obliger à retourner à Rhodes ?

Je notai un accent de peur dans sa voix qui me surprit. Tandis que je nageais en plein bonheur, il avait dû envisager la possibilité de mon retour sur l'île. Je n'eus pas le cœur de lui mentir.

— Il est possible que l'on m'en donne l'ordre, en effet.

Je me tournai et les laissai seuls. Frère Valerio et frère Ferrando m'attendaient en bas. Un lourd silence m'accueillit tandis que je me soumettais à leurs regards accusateurs.

— La situation est déjà assez compliquée, frère, me dit froidement Valerio sur un ton de récrimination.

— Je le sais, dis-je humblement.

Ce n'était pas le moment de jouer les fiers.

— Vous avez sans doute clairement mesuré les conséquences de votre acte avant de mettre cette femme dans votre lit.

— Oui, frère.

Les deux hommes me fixèrent d'un regard glacial. Ils ne pouvaient comprendre qu'un chevalier de mon rang soit disposé à tout perdre, à être expulsé de l'Ordre et déshonoré, pour une vulgaire affaire de jupons. Ils échangèrent un regard plein de sous-entendus et gardèrent le silence.

— C'est bien, lâcha à la fin frère Valerio. Nous n'avons plus de temps à perdre. Il est urgent que vous continuiez votre mission, frère Galcerán. C'est la seule chose qui nous intéresse pour l'instant. Ce petit incident sera donc momentanément oublié. Vous laisserez vos compagnons à la forteresse de Portomarin à la charge de don Pero, et

vous achèverez le travail dont vous a chargé Sa Sainteté.

Je mis quelques secondes à réagir, et la surprise dut se refléter sur mon visage car frère Ferrando fit un geste d'impatience comme un père fatigué de supporter les impertinences de son fils.

— Peut-être n'avez-vous pas compris vos ordres ? demanda-t-il, très irrité.

— Excusez-moi, frère Ferrando, dis-je, reprenant mes esprits, mais je ne vois pas de quelle mission vous voulez parler. L'affaire est compromise depuis que j'ai été capturé par les Templiers à Castrojeriz.

— Vous vous trompez, frère. L'or que vous avez trouvé ne correspond nullement aux sommes calculées par les procureurs des commissions d'investigation. Il atteint à peine la somme ridicule de cinquante millions de francs.

— Mais c'est une immense fortune ! protestai-je.

Pendant un instant, je fus tenté de leur raconter ce que j'avais vu à Las Medulas, de parler de l'immense basilique, de l'arche d'alliance, du parchemin de cuir... Mais quelque chose me retint ; un instinct irrationnel scella ma bouche.

— C'est une misère ! Sachez que notre ordre se trouve fortement endetté vis-à-vis du roi de France à cause de procès coûteux – pour de stupides raisons de procédure, tout est à notre charge – et que les rentes que nous payons à vie à certains anciens Templiers plus le maintien des prisonniers et l'administration de leurs biens sont en train de vider nos coffres et ceux de l'Église. Vous devez donc continuer à chercher ce maudit trésor et le trouver, pour votre ordre et le Saint-Père, coûte que coûte.

— Même si c'est au prix de ma vie ?

— La vôtre et cinquante autres s'il le faut, Perquisitore, laissa échapper frère Valerio d'une voix coupante.

Je disposais de peu de temps pour réfléchir et pourtant j'en avais désespérément besoin. Je ne nierais pas maintenant que ce fut pourtant à cet instant précis, au cours duquel je posais mille questions qui n'avaient rien à voir avec le sujet pour distraire mes interlocuteurs, que j'organisai le prochain coup à jouer. Mon amour pour Sara et mon fils avait sonné le glas de ma fidélité à l'ordre de Saint-Jean. Les hommes que j'avais tant respectés et admirés n'étaient plus que les ombres d'une vie passée vers laquelle je ne retournerais plus jamais. Il était évident que je n'avais pas la moindre intention de

me séparer de Sara et de Jonas, ils étaient devenus mon seul ordre, mon seul destin et mon seul foyer, mais échapper aux hospitaliers, aux Templiers et à l'Église en même temps, cela faisait beaucoup pour un moine renégat. Je ne pouvais imaginer d'imposer à mon noble et vieux père l'infâme charge de cacher, en son château, un fils déshonoré accompagné de son bâtard et d'une magicienne juive. C'était tout simplement impensable. Il ne me restait pas beaucoup de possibilités, le monde était trop petit, et je devais réfléchir dans le calme aux maigres choix qui s'offraient à moi.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta frère Ferrando. Vous aurez une escorte permanente de chevaliers de notre ordre que je dirigerai. Vous me rendrez des comptes comme vous le faisiez avec le regretté comte Le Mans. Vous serez bien protégé contre les Templiers.

— Je n'irai nulle part sans la femme et le garçon.

— Comment ? hurla-t-il, perdant soudain son calme, qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je n'irai nulle part et ne ferai rien sans la femme et le garçon.

— Vous savez que vous serez sévèrement châtié pour cet acte de désobéissance, frère ?

— Je n'ai pas voulu vous offenser, et vous non plus frère Valerio, mais je ne peux trouver l'or sans eux. Je suis incapable de continuer mes recherches tout seul. C'est pour cela que je vous demande que vous leur permettiez de m'accompagner.

— Vous n'avez pas demandé, frère, vous avez exigé, et n'ayez aucun doute là-dessus, vous serez sanctionné pour cette faute par votre supérieur et votre chapitre dès votre retour à Rhodes.

— Vous devez bien peu les apprécier pour mettre ainsi leur vie en péril, fit remarquer surnoisement Villares.

Non, je ne souhaitais pas les mettre en péril ; je désirais seulement les faire sortir de Portomarin où ils seraient sans aucun doute retenus par la force jusqu'à la fin de ma mission pour être ensuite expédiés dans un lieu inconnu où je ne pourrais pas les retrouver. L'incapacité de mes supérieurs à trouver l'or sans ma collaboration prouvait clairement qu'ils ne comptaient pas me lâcher facilement, même si je couchais avec mille femmes ou désobéissais à tous les vœux et préceptes de la règle hospitalière.

— Sans eux, je ne peux pas réussir, insistai-je.

Frère Valerio et son lieutenant échangèrent de nouveau un regard, mais plus désespéré cette fois. Ils devaient subir autant de pression que moi et paraissaient aussi préoccupés que je l'étais quelques minutes auparavant.

— C'est bon, concéda le commandeur. Comment désirez-vous poursuivre ? Vous voulez reprendre les recherches à partir de Castrojeriz ?

— Cela ne me paraît pas opportun. C'est exactement ce que les Templiers attendent que je fasse. Je crois que nous devrions continuer vers Compostelle, gagner le Grand Pardon, puis retourner sur nos pas comme de pacifiques Jacquets qui rentrent à la maison avec les coquilles bien méritées sur leurs chapeaux et les vêtements. Mais il va nous falloir des déguisements réellement efficaces, très différents de ceux que nous avons utilisés jusqu'à maintenant, et cela nous demandera un certain temps de préparation.

— Le temps nous manque, frère, de quoi avez-vous besoin ?

— Je vous le dirai quand je le saurai.

On nous sépara. On m'interdit de dormir avec Sara, m'obligeant à passer la nuit à l'intérieur de la forteresse. Elle me manquait terriblement, mais si je voulais gagner notre futur, un long futur, je devais me soumettre avec une docilité apparente aux ordres de mes supérieurs. Frère Valerio disparut dès le lendemain de notre conversation, mais le frère Ferrando de Cohinos se transforma en mon ombre maudite. Don Pero, quant à lui, était très gêné. Il était furieux de se voir écarté d'une affaire de cette importance sur ses propres terres, et c'était de très mauvaise grâce qu'il se tenait éloigné de nos préparatifs sans oser poser de questions de peur d'une nouvelle réponse désagréable de la part de frère Ferrando qui l'avait déjà remis à sa place une fois.

Il nous fallut une bonne semaine pour préparer nos nouvelles personnalités. Grâce à une mixture de bière, d'excréments de pigeons, de racines de noyer, de fiel de boeuf et d'infusions de camomille, je pus teindre de blond mes cheveux et ceux de Jonas, ainsi que nos sourcils. Le problème était ma barbe qui poussait comme une ombre obscure, trahissant la teinture, de telle sorte que je devais l'éclaircir avec grand soin tous les jours. Pour Sara, ce fut plus simple. Sa chevelure blanche s'imprégna rapidement d'un mélange concocté à partir de bulbes de poireaux. Elle se transforma en une belle brune à la peau laiteuse et immaculée grâce à la poudre blanche qui cachait

ses taches de rousseur. Elle devait se faire passer pour une noble dame française qui effectuait le pèlerinage pour la santé de son mari et voyageait en carrosse avec son jeune frère et son palefrenier, contrefait et édenté. J'ajoutai bosse et boitement à ma silhouette difforme et teintai de noir quelques-unes de mes dents. Deux chevaliers hospitaliers, l'un jeune à la mâchoire carrée et au regard vide, l'autre, d'âge moyen, et à la dentition cariée, se transformèrent en soldats au service de cette dame distinguée. Comme je l'expliquai à frère Ferrando, elle s'arrêterait pour prier dans tous les sanctuaires du Chemin pour me permettre d'effectuer tranquillement mes recherches, et se montrerait très généreuse envers les pèlerins pauvres et malades afin que les Templiers qui s'attendaient à découvrir un trio de fugitifs mendiants soient bernés par ce groupe de riches voyageurs.

Le seizième jour d'octobre, laissant derrière nous les vastes rouvraies de la commanderie, nous partîmes en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle. J'étais seul à le savoir pour l'instant, mais Portomarin était la dernière terre des hospitaliers que je comptais fouler de toute ma vie.

Tandis que nous traversions Sala Regina et Ligonde, puis nous arrêtions pour prier dans l'église de Villar de Donas et suivions par Lestrado et Ave Nostre en direction de Palas de Rei, les éléments embrouillés de notre difficile situation voletaient dans mon esprit comme des oiseaux devenus fous.

Il me fallait prévoir tous les mouvements possibles de la partie serrée que je m'apprêtais à jouer, et pendant que je guidais le splendide attelage du luxueux carrosse où voyageaient commodément Sara et Jonas, je parcourais mentalement toutes les tournures possibles que pouvaient prendre les événements en fonction de mes décisions ou de mes actions. Quand mon plan fut solidement préparé, je mis Sara et Jonas au courant, leur expliquant nettement leurs rôles.

Plus nous approchions de Compostelle – il ne nous restait plus que deux jours de voyage –, plus nous rencontrions d'innombrables groupes d'humbles pèlerins qui avançaient rapidement dans la même direction d'un pas enthousiaste comme si, après avoir parcouru des centaines, parfois des milliers de milles, ils étaient soudain pressés d'atteindre leur objectif. En vérité, même du haut de mon siège, je devinais à leurs yeux brillants le désir violent d'arriver enfin à la cité de saint Jacques.

Je n'avais plus aucun intérêt à chercher des pistes du trésor, et c'était une chance car les chevaliers du Temple n'avaient presque aucune possession en Galice. Le Chemin, où alternaient bois et

hameaux dans une succession rigoureuse, allait en s'inclinant, avec de légères montées et descentes, comme pour faciliter la marche des pèlerins vers leur objectif tant attendu. Sur ces terres verdoyantes, humides et froides, régnait en souverain le très glorieux fils de Zébédée. Pour d'autres, le très glorieux frère du Sauveur, et pour quelques initiés, le très glorieux hérétique Priscillien, appelé indistinctement Santiago, Jacobo, Jacques, Jacob ou Iacobus.

Au IV^e siècle de notre ère, Priscillien, disciple de l'anachorète égyptien Marcos de Memphis et évêque de Galice, avait été l'instigateur d'une doctrine chrétienne que l'Église de Rome condamna immédiatement comme hérétique. En peu de temps, on compta par milliers ses disciples, avec de nombreux prêtres et évêques parmi eux, et sa belle hérésie fondée sur l'égalité, la liberté et le respect, alliée à la conservation des connaissances et rites antiques, s'étendit à toute la péninsule hispanique et même au-delà. L'ingénu Priscillien qui se rendit en toute confiance à Rome pour demander la compréhension du pape Damase fut torturé et condamné sans miséricorde à être décapité par les juges ecclésiastiques. Ses disciples, loin de se laisser terroriser par les menaces de la Sainte Église de Rome, récupérèrent le corps mutilé de Priscillien et le transportèrent en Espagne. Son hérésie continua à se propager comme un feu grégeois. La tombe du martyr, qui avait été un homme très bon, se convertit en un lieu de pérégrinations massives, et comme ni les siècles ni les énormes efforts tentés par l'Église ne réussirent à anéantir cette coutume, elle fit de nouveau ce qu'elle savait si bien faire : de la même manière qu'elle inventait des saints inexistant, transformait les célébrations des dieux antiques en fêtes chrétiennes ou maquillait la vie de personnages populaires, presque toujours païens ou initiés, pour l'accommoder aux canons de la sainteté, elle profita de l'oubli dans lequel était tombé le sépulcre de Priscillien au moment de l'invasion arabe du VIII^e siècle, un temps de morts et de terreur, pour le transformer en sépulcre de l'apôtre saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Évangéliste, et fils, comme celui-ci, du pêcheur Zébédée et d'une femme appelée Marie Salomé. Elle le dota d'une belle légende chargée de miracles permettant de justifier l'impossible, car saint Jacques n'était jamais venu en Espagne comme le démontraient les Évangiles et les Actes des Apôtres, pas plus que son corps, curieusement décapité lui aussi, n'était arrivé à Compostelle dans une barque de pierre poussée par le vent depuis Jérusalem.

Trois jours après avoir quitté Portomarin, nous entrions sous un pâle soleil dans cette noble et illustre cité où, dit-on, tous les miracles sont possibles.

— Enfin ! s'écria Jonas à plusieurs reprises.

Le rire gai et léger de ma chère magicienne lui répondait, tandis que l'escorte chevauchait, impassible, à nos côtés.

Une foule imposante de passants de toutes les nationalités et d'animaux de toutes sortes embouteillait les rues étroites, marécageuses et pestilentes de la ville. Pour un homme comme moi qui avait connu les plus grandes villes d'Orient et d'Occident, cette cité, l'un des trois Axis Mundi, était la plus grande supercherie que l'on puisse imaginer. L'impressionnante rue de Casas Reais flanquée de riches palais et maisons nobles présentait le même aspect de saleté et de puanteur que la populaire Via Francigena agitée en permanence par une foule bruyante de maçons, marchands, mendiants, filles publiques, changeurs et vendeurs d'amulettes et de reliques. Alors que je désespérais déjà de ne rien trouver de digne dans cette ville exécrationnelle, subissant les attaques de mille hésitations provoquées par cette ambiance délétère, je dus m'engager dans une misérable ruelle qui déboucha à ma grande stupéfaction sur l'étonnante basilique consacrée à l'apôtre. Des centaines de pèlerins s'agglutinaient devant, formant une masse grotesque et malodorante. Certains jouaient du coude sans ménagement pour franchir le portique ; d'autres baisaient ce sol si ardemment désiré ; d'autres encore demeuraient agenouillés dans une attitude de ferveur, la tête nue inclinée, et le bourdon, compagnon de tant de jours, abandonné sur le pavé. Impossible de passer avec l'attelage. Je fis donc demi-tour et cherchai d'autres ruelles menant au palais de Ramirans. Sara, Jonas et notre escorte devaient y loger. Quant à moi, comme prévu, je devais me contenter d'un coin de l'écurie entre chaises, harnais, courroies et bourrelets. C'était un détail important, car si, durant la journée, nous demeurions sous l'oeil vigilant de frère Ferrando et de ses hommes, la nuit, avec les précautions nécessaires, un homme seul, un domestique anonyme qui plus est, pouvait quitter le palais en secret sans se faire remarquer.

L'après-midi de notre arrivée, Sara et Jonas sortirent faire des achats dans la ville, tandis que je restais dans les écuries à soigner nos bêtes. Notre escorte dut se diviser en deux groupes. Un jeune hospitalier demeura à mes côtés, d'abord silencieux, puis, après une partie de dames, pérorant sans fin sur la production agricole et les rentes annuelles de notre commanderie. Je l'écoutais avec une grande attention comme si ce qu'il me racontait, et qui m'ennuyait infiniment, était la chose la plus intéressante que j'eusse entendue dans ma vie. Je lui posais toutes sortes de questions, j'insistais sur les affaires qui me paraissaient les plus importantes à ses yeux, et conclus avec lui que notre ordre devait gérer avec plus d'efficacité la culture

des céréales et des vignes pour augmenter leurs rendements. Après avoir patiemment supporté tout ce galimatias, j'obtins son estime, sa reconnaissance et la diminution de sa vigilance.

Quand enfin, cette nuit-là, le silence se fit dans le palais et que je me retrouvai seul à l'écurie, je retirai mon déguisement d'aurige boiteux, contrefait et édenté, pour revêtir les habits de maquignon que Sara et Jonas avaient achetés, suivant mes indications, et qu'ils m'avaient fait parvenir cachés dans un paquet de vêtements usés de Jonas. Je couvris ma tête d'un bonnet de feutre pour dissimuler mes cheveux blonds et sortis du palais en me mêlant aux domestiques qui retournaient à leurs foyers. Avant que le groupe ne se trouve trop dangereusement réduit, je dirigeai mes pas vers la première taverne que je trouvai sur le chemin, et là, assis dans un coin obscur, buvant à grands traits cette boisson chaude et sucrée que les Galiciens élaborent à partir de pommes, je rédigeai la missive difficile qui devait nous sortir de cette dangereuse situation ; du moins, je l'espérais. Je n'étais pas disposé à être séparé de Sara que j'aimais plus que ma vie, ni de mon fils que je désirais voir grandir et devenir un homme. Je voulais vieillir à leurs côtés en exerçant ma fonction de médecin plutôt que d'être inlassablement poursuivi non seulement par l'Église et mon ordre avides de richesse et de pouvoir, mais aussi par les Templiers désireux de maintenir le secret de leur trésor et surtout de l'arche d'alliance. Nous ne serions tranquilles dans aucun endroit au monde. Comme je le savais et que je voulais vivre en paix, auprès de Sara et de mon fils, il me fallait écrire sans hésitation cette lettre si risquée.

À la mort de don Rodrigo de Padron, survenue l'année précédente, don Berenguel de Landoira avait été nommé archevêque. La sympathie de cet homme pour l'ordre du Temple était connue. La rumeur disait même qu'il avait secrètement placé plus d'un ancien chevalier parmi les membres de son entourage, conseillers ou serviteurs. C'était lui le destinataire de ma lettre, aussi me dirigeai-je vers sa résidence, mitoyenne à la cathédrale, et frappai doucement à la porte. Il faisait si froid que des nuages de vapeur sortaient de mon nez et de ma bouche. Un long moment passa sans que personne ne vienne m'ouvrir. Finalement le visage d'un garçon à moitié endormi se pencha par le petit volet :

— *Pax vobiscum.*

— *Et cum spirituo tuo.*

— Que venez-vous chercher à cette heure dans la maison de Dieu ?

— Je voudrais vous remettre une lettre pour don Berenguel de Landoira.

— L'archevêque dort, revenez demain.

Je m'impatiençai. J'avais très froid et il avait commencé à pleuvoir.

— Je ne veux pas la lui remettre en mains propres, mon garçon ! Je veux qu'on la lui remette !

— Oh oui ! monsieur, pardonnez-moi, murmura-t-il tout gêné. Je n'avais pas compris. Donnez-la-moi, je la lui ferai parvenir au matin.

— Écoute, petit, cette lettre est très importante et doit être remise sans faute à l'archevêque. Comme je veux qu'au réveil tu te souviennes bien de cette commission, et ne tardes pas à l'accomplir, lui dis-je en lui tendant le pli avec une pièce d'or, voici une bonne gratification.

— Merci, monsieur, et ne vous inquiétez pas, c'est comme si c'était chose faite.

Je retournai au palais de Ramirans et dormis comme une souche jusqu'au lendemain.

J'avais décidé de pactiser avec le diable. Je n'ai jamais été un bon commerçant, mais j'avais quelque chose à vendre et je savais que le malin lui-même serait prêt à payer n'importe quel prix pour l'obtenir. Le lendemain soir, tandis que Sara et Jonas escortés des deux chevaliers hospitaliers se rendaient à la cathédrale pour admirer le tombeau de l'apôtre, je me changeai de nouveau et quittai subrepticement le palais.

Je me mêlai à la foule bigarrée qui remplissait les rues boueuses de la ville, et, après avoir flâné en contemplant les marchandises offertes sur les éventaires des arcades, achetai une brioche au miel, puis me dirigeai vers la cathédrale. J'ignorais qui devait venir à ma rencontre. Seul signe de reconnaissance : un bourdon orné de rubans blancs. Je n'avais pu me retenir de jouer ce mauvais tour au malheureux messenger. Je me promenais donc avec indolence parmi les pèlerins déguenillés qui étaient arrivés ce jour-là, sachant que des Templiers m'observaient sans doute de différents points de l'esplanade animée. Je terminai avec calme ma brioche. J'avais choisi ce lieu précisément parce qu'il était bondé. Au milieu d'une telle foule, personne n'oserait attenter à ma vie.

Je sentis un coup de coude sur le flanc et, avant que je n'aie eu le temps de me retourner, une main glissa subrepticement quelque chose dans ma poche.

— Pardon, frère ! s'exclama un pèlerin pouilleux à l'air réjoui.

Il ricanait tout en brandissant un bourdon chargé de rubans blancs. Mais ni le chapeau d'ailes larges, ni la pèlerine, ni sa barbe longue et crasseuse ne parvinrent à me tromper : l'homme qui s'éloignait déjà d'un pas léger était Rodrigo Jiménez, notre ancien ami Personne. Je serrai les mâchoires et ne le quittai sachant que des Templiers m'observaient sans doute la foule.

Je fus alors sur le point de me repentir, mais il y a des moments dans la vie où reculer vous fait perdre pied et tomber. Malgré toutes mes craintes, je décidai d'aller de l'avant. Je me mêlai au troupeau qui essayait d'entrer dans le sanctuaire par la porte occidentale, le porche de la Gloire. Poussé par cette marée humaine, j'avancai à tâtons pour me trouver soudain face à un prodige de beauté : un gigantesque tympan, présidé par un Christ en majesté d'une taille extraordinaire entouré de personnages de l'Apocalypse et des Évangiles, couronnait le porche de la cathédrale. Je découvris, dans le meneau, le symbole qui avait guidé mon destin durant ces longs derniers mois : l'apôtre Jacques était appuyé sur l'arbre de Jessé et tenait dans la main un bâton en forme de Tau !

Je me sentis nauséeux, étourdi, trop fatigué pour essayer de comprendre cet ensemble de signes qui me sautaient aux yeux avec une cruauté raffinée. Je refusai tout de go de poser ma main sur le tronc de l'arbre de Jessé comme le faisaient tous les pèlerins et ne frappai pas ma tête contre la tête de pierre de la grotesque effigie qui, le dos tourné au porche, regardait d'un air imperturbable le maître-autel. J'étais en train de me demander qui était ce personnage quand j'entendis des pèlerins aragonais expliquer que cette figure courtaude était celle d'un certain maître Mateo, le bâtisseur du porche. « Comme c'est bizarre ! me dis-je amusé et perplexe, les gens font sans le savoir le geste de la transmission du savoir avec un maître d'oeuvre qui était indiscutablement initié. » Je me laissai de nouveau emporter par la foule. L'intérieur resplendissait de lumières, d'ors et de pierres précieuses. Des gens pleuraient d'émotion, agenouillés, bouche bée, sans pouvoir cesser de regarder les richesses incommensurables qui les environnaient. Il y avait du monde partout. Les gens affluaient de toutes parts. Et l'odeur pestilentielle que dégageaient ces pauvres corps se mêlait aux parfums pénétrants d'encens, aux effluves des fumigations et aux senteurs des milliers de fleurs qui ornaient les autels de saint Nicolas, de la Sainte Croix, de la Sainte Foi, de saint Jean l'Évangéliste, de saint Pierre, de saint André, de saint Martin, de Marie Madeleine, du Sauveur, de saint Jacques.

Je ne sais pas très bien comment je parvins jusqu'au maître-autel

sous lequel se trouvait un coffre de marbre enserrant les prétendues reliques de l'apôtre. De grande taille, il était fermé sur le devant par un bandeau d'or et d'argent finement travaillé sur lequel on pouvait voir les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, la figure du Christ, et celles des douze apôtres. Cet autel était surmonté d'un petit temple carré appuyé sur quatre colonnes stylisées et décoré d'admirables peintures et ornements. C'était le lieu parfait pour lire le message que Rodrigo m'avait glissé dans la poche. Même si j'avais agité un mouchoir rouge jusqu'à me fatiguer les bras, personne ne m'aurait prêté la moindre attention. « Merci de ta collaboration, vénérable Priscillien, me dis-je en regardant le sépulcre. Continue à recevoir l'adoration du monde, même si c'est sous un faux nom, pour les siècles des siècles. »

Si, comme il le semblait, j'étais prêt à négocier, m'indiquait le message, Manrique de Mendoza m'attendrait dans une semaine, au Bout du Monde... Je demeurai pétrifié. Je n'avais plus qu'une semaine pour en finir avec ma vie passée et arriver jusqu'à la fin de la Terre avec Sara et Jonas ! Je notai que ma peau se hérissait (comme lorsque Sara me mordillait l'oreille) et qu'une sueur froide me parcourait le dos. « Réfléchis, Galcerán, réfléchis », me répétais-je inlassablement tandis que je m'en retournai au pas de course vers le palais Ramirans par les ruelles les plus fréquentées et animées que j'ai jamais vues.

Arrivé aux écuries, je récupérai mon déguisement de postillon édenté et plaçai une montagne de fourrage dans les râteliers des chevaux. Puis je m'assis sur ma paillasse et fermai les yeux pour me concentrer, décidé à ne pas bouger de là tant que je n'aurais pas trouvé la solution. Mais je ne pus demeurer dans cette posture très longtemps ; mon plan de fuite à moitié ébauché, je m'aperçus que j'avais besoin d'une grande quantité de renseignements dont je ne disposais pas. Traînant la jambe et simulant une apathie que j'étais bien loin de ressentir, je me dirigeai vers les cuisines du palais pour bavarder avec les domestiques.

Ce soir-là, après avoir dîné, Jonas vint me retrouver comme nous en étions convenus. Il s'étonna de voir nos montures sellées et demeura un long moment à m'écouter.

Trois heures plus tard, alors qu'il faisait encore nuit, ma douce Sara, habillée en homme pour la circonstance, Jonas et moi abandonnions silencieusement le palais en tirant les chevaux par les rênes. Nous avions recouvert leurs sabots d'une toile épaisse pour éviter tout bruit sur les pavés. Peu de temps avant de nous joindre à la

file de véhicules et pèlerins endormis qui attendaient l'ouverture de la porte Falguera pour quitter la ville, nous fîmes une halte sur une petite place déserte pour couvrir nos visages et nos mains d'une fine couche d'onguent de couleur ocre, nous coiffer de grands foulards enturbannés, et revêtir d'amples tuniques qui nous couvrirent jusqu'aux pieds.

Les chevaliers hospitaliers n'allaient sans doute pas tarder à se rendre compte de notre absence, même si, pour gagner du temps, nous avions bourré nos lits d'oreillers. Ils se lanceraient avec rage à notre poursuite en découvrant que nous avions réussi à tromper leur surveillance maladroite. Si nous parvenions à tromper les gardes de la porte Falguera avec nos déguisements de musulmans, cela nous permettrait de gagner un ou deux jours d'avance, ce qui rendrait notre capture pratiquement impossible.

Sortir de la ville fut finalement plus facile que d'y entrer. On ne vous demande jamais de sauf-conduits quand vous quittez une ville. C'est ainsi que, convertis en trois négociants arabes, nous sortîmes de Compostelle sans éveiller aucun soupçon. Les murailles de la ville une fois franchies, je sautai sur mon cheval — Jonas et Sara, plus légers, en partageaient un autre — et partis au galop vers la côte, vers le village de Noia dont j'avais tant entendu parler durant mes années d'études en Orient. Encore une fois, un coup du destin !

À l'entrée de Brion, je retirai mon déguisement, à l'instar de Jonas. Sara garda ses vêtements d'homme et son chapeau large pour cacher ses cheveux. À midi, nous étions à Noia. Après avoir traversé ses rues étroites, je dirigeai mon cheval vers la rive avec l'espoir de trouver une barque qui naviguerait vers le nord le long de la côte. Quelques vieux se reposaient assis sur des caisses de bois. Au fond, se découpant contre un mont, de nombreuses petites barques étaient échouées sur le sable. Je respirai avec plaisir l'air de la mer. Serait-ce là le début de la liberté ? Bien entendu, notre arrivée avait attiré l'attention des habitants, et il nous fallut avancer entourés d'une grappe d'enfants qui couraient en poussant des cris. Les vieux nous regardèrent passer en silence.

— Que cherchez-vous ? nous demanda soudain l'un d'eux.

— Une embarcation de cabotage pour nous emmener au port de Finisterre.

— Il faut attendre la pleine mer, monsieur.

— Combien de temps ? demandai-je inquiet.

J'avais besoin de temps pour faire ce que je devais faire.

— Douze heures, environ, dit un autre avec un sourire méchant.

— Qui dois-je demander ?

— Martino. C'est lui qui a la plus grande barque. Il transporte du bétail et des marchandises de Muros jusqu'au cap Tourinan.

— Il prend des passagers ?

— S'ils payent bien.

— Nous payerons bien.

— Alors il vous emmènera où vous voulez.

— On peut se reposer quelque part en attendant la marée ? voulut savoir Jonas.

— Il y a une taverne là-bas, dit un enfant indiquant du doigt une file de maisons basses collées les unes aux autres jusqu'à la plage. Mon père s'occupera de vous. C'est le patron.

J'accompagnai Sara et Jonas jusqu'à la porte de l'établissement et leur annonçai que je les quittais pour quelques heures.

— Tu ne restes pas avec nous ? s'étonna Sara.

— Je ne peux pas, dis-je en caressant sa joue. Je dois faire quelque chose de très important. Mais je serai de retour avant que la marée ne remonte. Je te le promets.

— Je veux vous accompagner ! protesta mon fils.

— Non, ce que je dois faire, je dois le faire seul. Mais je te confie Sara.

Je tendis à Jonas les rênes de mon cheval et m'éloignai à pied de la ria, retournant vers les ruelles pavées. Mes pas me portèrent jusqu'au petit cimetière de l'église Santa Maria comme s'ils connaissaient le chemin. Combien de fois avais-je entendu dans la bouche de mes vieux maîtres le récit de leur mort survenue à cet endroit même ? J'étais certain que le destin me réservait la même expérience. Et j'étais prêt.

Je m'arrêtai devant les dalles empilées contre les murs de l'église et me divertis en contemplant les dessins gravés dessus depuis des temps immémoriaux. Selon la tradition, la barque de Noé s'était arrêtée à Noia après le Déluge universel. C'était une légende,

naturellement, mais elle contenait une vérité secrète bien plus importante. Il est avéré qu'après un grand désastre qui dévasta la terre un bateau était arrivé jusqu'à Noia. Mais ce n'était pas Noé qui voyageait sur ce navire, de même que ce n'était pas saint Jacques qui était enterré à Compostelle.

Je fixai de nouveau mon attention sur les pierres. Selon toute apparence, il s'agissait des couvercles de sépulcres. Ils étaient recouverts de symboles, d'images et d'emblèmes mystérieux. Toute inscription permettant d'identifier le défunt en était absente. Il ne me fut pas difficile de comprendre les épigraphes, et pourtant cela faisait longtemps que j'avais étudié cette langue. Je perçus à travers ces mots l'écho lointain des voix de ceux qui, comme moi, étaient venus jusqu'ici pour abandonner à jamais une vie antérieure, renonçant à leurs vieilles croyances et loyautés pour chercher une nouvelle vérité.

— Vous comprenez ce qui est écrit ? demanda une voix derrière mon dos.

Je ne me retournai pas. J'ignorais qui était cet homme, mais il m'attendait.

— Vous savez bien que oui, répondis-je d'un ton serein.

— Ce tas de *laudae sepulcralis* ne comporte aucune inscription. Choisissez la vôtre.

— N'importe laquelle conviendra, ne vous inquiétez pas.

— Vous avez mangé quelque chose, monsieur ?

— Non.

— Alors, suivez-moi, je vous prie, entrez avec moi dans l'église.

Il faisait nuit quand je sortis du cimetière. Une nouvelle dalle était appuyée contre le mur sud de l'église. J'y avais moi-même gravé dessus mon ascendance, mes douleurs passées et ma solitude, l'amour que j'avais ressenti pour Isabel de Mendoza, mes vœux hospitaliers, mes années à Rhodes, tous les éléments qui constituaient la vie du défunt Galcerán de Born. J'avais une nouvelle identité, un nouveau nom secret que je ne pourrais jamais révéler et auquel je devrais toujours répondre devant moi. « Adieu, passé », me dis-je tandis que je m'éloignais de mon propre sépulcre.

Nous embarquâmes en pleine nuit dans le bateau de Martino. C'était une solide embarcation de deux mâts, longue, de proie coupante, et dotée de hauts flancs pour mieux résister aux coups de la

mer si agitée et tourmentée par ces côtes. Le navire quitta Noia par une langue de mer, se dirigea vers le port de Muros au nord, et suivit les contours d'un paysage formé d'escarpements et de plages de sable. Les jours suivants, nous pûmes admirer l'ample baie de Carnota, le légendaire mont Pindo qui passait par toutes les variations du rose, et les magnifiques cascades d'Ezaro, les eaux du fleuve se lançant dans la mer du haut d'une falaise à pic.

Après cinq jours de traversée, nous approchions enfin du Finistère, la terrible fin de la terre, l'ultime recoin habité par l'homme avant le grand royaume d'Atlas, ce grand océan à partir duquel il n'y a plus qu'un vide infini. Selon certains récits historiques, les légions romaines de Decimo Junio Bruto furent effrayées en voyant le mare tenebrosum engloutir le sol et le faire disparaître. La dernière terre enfin que foulaient les morts avant de monter dans la barque d'Hermès pour être conduits vers l'Hadès... Nous aurions pu arriver bien avant, mais Martino avait cru bon de jeter l'ancre devant chaque bourgade, hameau ou maison qui apparaissaient en vue sur la côte. Il prenait une vache dans un village et la faisait descendre au suivant ; dans un autre, il déchargeait du fourrage en échange de six ou sept paniers de coquilles Saint-Jacques, coques, necoras, anatifes et calmars. Ou achetait du tissu qu'il troquait ensuite contre des céréales. Jonas, qui n'avait vu la mer que très rapidement à Barcelone où Joanot et Gérard s'étaient embarqués pour Rhodes, se mêla allègrement aux manoeuvres du bateau et, plein d'énergie et d'enthousiasme, accomplissait de pénibles tâches qui mettaient à l'épreuve ses muscles et le laissaient épuisé mais satisfait. Deux jours avant de débarquer, alors que nous venions de dîner et bavardions tranquillement avec Sara, appuyés au bastingage, il s'approcha et nous annonça à brûle-pourpoint :

— Je veux être un marin.

— C'est bien ce que je craignais ! m'exclamai-je en me frappant le front sans me retourner.

Sara éclata de rire et Jonas eut l'air vivement gêné.

— Mais pas maintenant ! cria-t-il furieux. Quand nous aurons terminé cet étrange voyage !

— Tu me rassures, murmurai-je, retenant mon rire à grand-peine.

Jamais je ne m'étais senti aussi heureux, riche et puissant. Jamais je n'avais eu en même temps tout ce que je désirais sur cette terre. Le nouveau Galcerán était un être fortuné même s'il se trouvait encore dans l'oeil du cyclone.

— Tu sais quoi ? chuchota Sara quand Jonas eut disparu, très vexé.

— Quoi ?

— Je suis fatiguée de cet étrange voyage, comme l'a dit Jonas avec raison. Je veux que nous cherchions un endroit et y achetions une maison pour y vivre ensemble, toi et moi. Nous avons beaucoup d'argent ! Il nous reste encore les quatre bourses d'or qu'on nous a données à Portomarin. Nous pourrions acheter une grange, murmura-t-elle, et beaucoup d'animaux.

— Arrête de rêver, Sara, dis-je avec tristesse.

J'aurais aimé la prendre dans mes bras à cet instant. J'aurais aimé lui faire l'amour à cet instant.

— Nous ne pouvons pas encore nous le permettre. Dans deux jours, si tout va bien, notre odyssée prendra fin. Mais nous n'en connaissons pas encore le dénouement. Pour l'instant, j'ignore ce que nous allons devenir. Je ne peux même pas t'assurer qu'il ne nous faudra pas fuir de nouveau.

Elle me regarda d'un air blessé.

— Comment vivre s'il faut toujours nous cacher, fuir, mentir et nous dissimuler au monde ?

Je ne pus lui répondre ; je n'osais pas lui dire que, si les choses ne prenaient pas la tournure que j'espérais, c'était le seul futur auquel nous pouvions aspirer. Moi aussi, je rêvais de meilleurs lendemains. Qui peut désirer une vie de fugitif ?

— Écoute-moi bien, Sara, lui dis-je mettant mon chagrin de côté pour lui confier certains détails importants, voilà ce que je veux que vous fassiez, Jonas et toi...

Le jour suivant, de très bonne heure, le bateau mouilla devant Corcubión à l'entrée de la ria, après avoir passé les îlots de Lobeira et Carromoeiro, et demeura dans ces eaux froides et transparentes aux reflets turquoise. Avec sa rade remplie de grands bateaux de pêche, Corcubión paraissait une localité prospère et riche. On distinguait au loin de grandes maisons de pierre dont les fenêtres brillaient au soleil.

— Cet après-midi, nous arriverons à *Fin do Mundo*, proclama Martino, satisfait, à *Fisterra*. Et il se mit à chanter : *O que vai a Compostela... fai ou non fai romeria... se chega ou non a Fisterra...*

— J'ai une affaire à vous proposer, Martino, lui dis-je,

interrompant brusquement sa romance.

— Je vous écoute.

— Combien demanderiez-vous pour introduire un petit changement dans votre route ?

— Un petit changement de route ? Quel changement ?

— J'aimerais que vous jetiez l'ancre ici, à Corcubión, et qu'ensuite, au milieu de la nuit, vous nous emmeniez jusqu'à Finisterre, pas au port, mais au cap, et que vous me débarquiez à terre. Puis vous resterez en mer à une distance telle que je puisse vous voir. Mon fils vous indiquera alors si vous devrez venir me chercher à terre ou les débarquer ou aller là où ils vous le diront en me laissant.

Martino demeura songeur et se mordilla la lèvre. Il devait avoir vingt-cinq ans environ. Le visage tanné, le corps trapu, on devinait rapidement que la réflexion n'était pas son fort, et qu'il lui suffisait pour être heureux de manoeuvrer avec succès son embarcation le long de la côte. Néanmoins, c'était aussi un habile commerçant, et j'étais sûr qu'il ne laisserait pas échapper une bonne occasion. S'il refusait, je n'avais pas d'autre choix que de descendre à terre et aller chercher un autre bateau.

— Je ne sais pas..., murmura-t-il. Est-ce que vous êtes d'accord pour une pistole ?

— Une pistole !

— Bon, bon, cent maravédis, mais c'est mon dernier prix ! Les récifs du cap Finisterre sont les plus dangereux du monde. Ce sera très difficile de vous approcher jusque-là.

Je me mis à rire.

— Non, Martino, une pistole me paraît un prix raisonnable. Et je suis même prêt à vous en donner deux : une maintenant et une autre quand tout cela sera terminé. Vous êtes d'accord ?

Il l'était, évidemment. Même en faisant cinquante voyages, il n'aurait pas gagné une telle somme. Mais s'il était déjà difficile de maintenir à l'abri le bateau dans cette mer violente, ce que je lui demandais tenait du miracle : qu'il accoste en pleine nuit, esquivant rochers et récifs, et me débarque peu de temps avant l'aube... Un tel effort valait bien, sans aucun doute, deux pistoles.

Cette nuit-là, Martino prouva son talent de pilote et son courage inébranlable. Un coup de vent nous précipita contre l'écueil de

Bufadoiro, mais Martino manoeuvra son embarcation avec une science insurpassable, et peu de temps avant l'aube, la barque frôlait les rochers granitiques du cap Finisterre. Quelques instants plus tard, je foulai la terre des confins du monde.

— Faites attention à vous, père, me supplia Jonas alors que le navire s'éloignait déjà.

Je fis quelques pas en avant et m'arrêtai pour regarder autour de moi. Il n'y avait pas d'autre chemin à parcourir. J'étais arrivé.

Tandis que j'attendais que le soleil se lève et que Manrique de Mendoza arrive, je parcourus de long en large cette presque île déserte. Je ne pouvais oublier le regard douloureux que m'avait lancé Sara alors que je débarquais, comme si elle craignait de me voir pour la dernière fois. J'aurais aimé l'étreindre, l'embrasser et lui dire à l'oreille combien je l'aimais et combien j'avais besoin d'elle. C'est pour elle que j'étais là, marchant transi de froid entre les rochers escarpés de la fin du monde, pour elle et pour ce jeune garçon efflanqué et dégingandé qui avait ma voix et un sacré caractère. S'ils n'avaient pas existé, s'ils n'avaient pas été à bord de cette petite embarcation qui se balançait au loin sur la haute mer, je n'aurais pas été là à jouer mon va-tout par cette matinée qui s'annonçait triste sous la brume.

J'étais armé, bien sûr, mais la fine dague que je portais cachée sous mon pourpoint me serait inutile si une troupe d'hommes armés apparaissait dans ce lieu désert avec l'intention de m'éliminer. Mais ce n'était pas leur intérêt, je le savais, et eux aussi, comme l'avait prouvé leur diligence à répondre à mon offre. Ils étaient prêts à négocier. Mais il y avait toujours des inconnues. Mendoza avait peut-être imaginé une tout autre issue, je l'avais peut-être mal jugé...

Je me récitais avec un désespoir croissant les points majeurs de mon offre. Mais au fur et à mesure que passaient les heures sans que Manrique n'apparaisse, ils me semblaient chaque fois plus faibles et inconsistants. Je me rassurais en me disant que cette impression n'était due qu'à la peur et que la peur était précisément le seul sentiment que je ne pouvais m'autoriser parce qu'il me transformait d'avance en perdant de la partie.

Enfin, à mi-journée, la silhouette d'un cavalier se découpa à l'orient. La brume m'empêchait de bien le distinguer, mais je devinai qu'il s'agissait de Manrique de Mendoza.

— Ah ! vous êtes arrivé le premier ! s'écria-t-il en arrivant à ma

hauteur.

Je m'étais mis debout, les bras croisés sur ma poitrine dans une attitude de défi.

— Vous en doutiez peut-être ? lui répondis-je avec orgueil.

— Non. Vraiment, non. Vous êtes un homme prévoyant, Galcerán de Born, c'est bien.

Il descendit de cheval et attacha les rênes à un buisson.

— Nous voilà de nouveau face à face, mon vieil ami ! s'exclama-t-il en me regardant fixement, puis de haut en bas comme s'il contemplait un laquais à qui il devait donner son approbation. Le destin nous réunit encore une fois. N'est-ce pas curieux ? Je me souviens qu'à mon retour de Chypre, il y a dix-sept ans, j'avais passé, avec Evrard, plusieurs semaines dans le château de mon père. Je vous revois encore, jeune écuyer énamouré de mon idiot de soeur ! Ha ! Ha ! Ha !

Je sus contenir ma colère, et demeurer impassible face à cette méprisable provocation.

— Je me souviens aussi, continua-t-il tandis qu'il cherchait un endroit pour s'asseoir, comme vous nous écoutiez avec attention Evrard et moi quand nous faisions le récit de nos aventures en Terre sainte et évoquions le grand Salah Al-Din, la pierre noire de La Mecque... Vous étiez un garçon très éveillé, Galcerán ! Vous aviez un grand futur devant vous. C'est bien regrettable que votre lignage ne vous ait pas permis de remplir tous les espoirs que votre famille fondait sur vous.

« Retiens ta colère, Galcerán », ne cessais-je de me répéter tout en me retenant de lui sauter dessus et le frapper.

— Ce fut une douce époque, oui, dit-il, se laissant tomber enfin sur un rocher, tandis que son cheval piaffait, inquiet. Avec mon pauvre Evrard, nous nous disions souvent que vous arriveriez loin. Evrard surtout était convaincu que nous entendrions parler de vous. Il vous avait pris en grande affection. Dommage que vous ayez gâché tout cela par une erreur si lamentable.

Je ne fis aucun geste, ne prononçai aucune parole, je le laissai débiter son stupide chapelet de souvenirs. Ce n'était rien d'autre qu'une basse manoeuvre pour affaiblir ma position avant d'entrer dans la palestre. Heureusement, Manrique semblait avoir épuisé toutes les vieilles chroniques de ma lointaine jeunesse et se tut enfin, songeur.

Peut-être était-ce dû à sa grande ressemblance avec mon fils, mais le fait est que je pris le temps de l'observer et que je remarquai en lui les terribles marques du passage du temps. Il montrait aussi une grande difficulté à respirer qui s'accompagnait d'une forte rougeur au visage. Ses yeux injectés de sang ne laissaient aucun doute quant à la maladie mortelle dont il était atteint, mais je m'abstins de tout commentaire. Contrairement à la sienne, ma stratégie n'incluait pas de rabaisser mon adversaire avant notre joute.

— Ainsi donc, mon ami, reprit Manrique en levant ses yeux bleus vers moi, vous avez souhaité cette rencontre. Me voilà, je vous écoute.

— J'ai bien cru que vous ne termineriez jamais, me moquai-je. Il vous fallait ce préambule pour vous sentir à l'aise ?

Il me regarda et sourit :

— Parlez, dit-il.

Mon tour était venu. La partie était presque terminée, nous en étions aux derniers mouvements. Il n'y aurait plus de fuites au beau milieu de la nuit, plus de déguisements. Maintenant, seuls le talent et la vivacité d'esprit primaient.

— Je vais vous dire ce que je désire, commençai-je. Je désire être protégé de l'Église et de mon ordre, je ne veux ni ne peux y retourner, je sollicite donc des Templiers un lieu sûr où je pourrai vivre avec les miens. Je ne demande aucune aide financière. Je suis parfaitement capable de subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille en exerçant la profession de médecin. Je demande que cesse définitivement toute persécution de votre part, et que vous nous accueilliez dans une ville ou village de vos territoires, au Portugal, à Chypre, peu importe. Là où cela vous conviendra le mieux. Nous adopterons de nouvelles identités et vous nous laisserez vivre en paix tout en nous protégeant des sbires du pape et des chevaliers hospitaliers.

Manrique me regarda stupéfait, paralysé par la surprise. Je ne sais ce qu'il s'était imaginé, mais à sa tête je compris qu'il n'avait pas du tout prévu ce genre de demande. Il éclata de rire.

— Bon sang, Galcerán de Born ! Vous me surprendrez toujours ! Et pour quelle raison devrions-nous accepter ces exigences exorbitantes ? Le Perquisitore, suppliant un Templier de lui donner un coin où s'enterrer et mourir ! Je vous jure que je ne m'attendais pas à cela !

— Vous m'accorderez ce que je vous demande pour plusieurs raisons, dis-je. La première est liée à ma découverte de l'arche

d'alliance — Manrique eut un sursaut involontaire. Je sais où vous la tenez cachée, et même si vous l'avez changée de place, le simple fait de savoir avec certitude qu'elle est entre vos mains suffirait à éveiller l'intérêt de tous les rois de la chrétienté, même ceux qui se sont comportés envers vous avec miséricorde.

— J'aurais dû vous tuer..., grommela Manrique d'un ton haineux. Qui me dit que vous n'en avez pas déjà parlé avec le pape et votre ordre, et que tout cela n'est pas qu'une méprisable tromperie ? Comment puis-je être certain que vous ne dévoilerez pas le secret de l'arche ?

— Me tuer ne servira à rien, Sara et Jonas connaissent aussi votre cachette et se chargeraient de la dévoiler avant que vous ne puissiez les rattraper. Quant à savoir si j'ai gardé le secret sur l'arche, je n'ai pas d'autres preuves que la stupidité et l'avarice de Sa Sainteté et de mes supérieurs. Vous croyez vraiment que si j'avais parlé de l'arche il y a un mois, après m'être échappé des Medulas, ils auraient attendu tout ce temps pour envoyer leurs troupes à Bierzo ? Même si je les avais suppliés de se montrer prudents et vigilants (mais je ne vois pas très bien pourquoi, d'ailleurs), à cette heure les galeries seraient remplies de soldats.

Manrique garda le silence.

— La deuxième raison, repris-je sans lui laisser de répit, c'est que j'ai découvert la manière de trouver votre or. Je ne veux pas parler du Tau mais des procédures que vous employez pour cacher vos trésors. Je sais qu'il y a d'autres clés, et je me crois en mesure de les déceler. Mais j'y pense, en réalité je n'ai pas épuisé les ressources du Tau, car il est impossible que vous ayez pu changer de place toutes les richesses cachées sous ce signe. D'un autre côté, continuai-je, je sais que non seulement vous avez l'arche d'alliance mais que vous possédez aussi le trésor du Temple de Salomon. Je me trompe ? (Le visage de Manrique était un masque de pierre.) La rumeur a toujours prétendu que les Templiers possédaient les deux, mais cela n'a jamais pu être prouvé. Mais puisque vous avez l'un, pourquoi n'auriez-vous pas l'autre ? Et je parie qu'il se trouve aussi dans Las Medulas ; c'est le seul lieu qui offre toutes les garanties nécessaires de sécurité pour un bien aussi précieux.

— Personne ne le trouvera jamais ! déclara Manrique d'un ton définitif.

J'interprétai ces paroles comme le signe qu'il avait décidé de me tuer.

— Je n'ai pas fini ! m'exclamai-je précipitamment. J'ai autre chose à vous offrir.

— Parlez donc, maudit, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes !

— Le parchemin.

— Quel parchemin ? De quoi parlez-vous ?

— J'ai trouvé dans la crypte de San Juan de Ortega un parchemin de cuir couvert de symboles hermétiques et d'inscriptions latines en écriture wisigothique. Elles commençaient par ce verset de l'Évangile de Matthieu : « Nihil enim est oportum quod non revelabitur, aut occultum quod non scie-tur. »

Sans qu'un muscle de mon visage ne me trahisse, je fus soudain empli d'un profond sentiment de satisfaction. J'avais gagné la partie, pensai-je avec orgueil. Échec et mat.

— Voilà de quel parchemin je veux parler, repris-je d'un ton sentencieux.

Manrique de Mendoza me regardait, muet, d'un air incrédule, comme écrasé par le poids de cette terrible nouvelle. Il avait pâli, et ses yeux eurent une lueur d'égarement.

— Non, ce n'est pas possible, balbutia-t-il, comment... ?

— Vous n'aviez pas remarqué sa disparition ? lui demandai-je en toute innocence.

— Il en existe seulement trois copies, dit-il en se passant la main sur le front. Trois copies connues de deux personnes : le grand maître et le commandant du royaume de Jérusalem, notre trésorier général. J'ignorais moi-même qu'une copie était cachée à San Juan de Ortega.

— Mauvaise tactique, affirmai-je. Je suppose que votre ordre est persuadé de posséder un système de sécurité infailible ?

— Pourquoi en douter ? Mais vous, comment avez-vous deviné de quoi il s'agissait ?

— En réalité, je n'étais sûr que de son importance en tant que code secret. Quant à son contenu, j'ignore s'il décrit une sorte de clé universelle permettant d'ouvrir n'importe quel lieu secret de votre ordre ou s'il sert seulement à trouver l'arche d'alliance et le trésor du Temple de Salomon. Mais je connais la valeur de ce parchemin, monsieur, et je vous répète qu'il est entre mes mains.

— Vous l'avez sur vous ? Montrez-le-moi !

Ou Manrique me prenait pour un idiot ou l'idiot c'était lui, indiscutablement. Ma surprise dut se lire sur mon visage, parce que, aussitôt, Mendoza éclata de rire.

— Bon ! s'exclama-t-il de bonne humeur. Je me devais au moins d'essayer ! Vous auriez fait la même chose.

— Permettez que j'éclaircisse ce point, dis-je, vexé. Si je ne retrouve pas les miens aujourd'hui, Sara et Jonas...

— Pourquoi prononcez-vous toujours son prénom en premier ? Est-ce que vous l'avez déjà faite vôtre ?

Je me jetai sur Manrique et, sans lui laisser le temps de réagir, lui flanquai un coup de poing qui le fit taire. Mais si j'avais cru un instant que la fragilité de son coeur l'empêcherait de riposter, je m'étais trompé. Il fonça sur moi comme un taureau, tête baissée, et me frappa au ventre, puis m'assena un coup de genou dans le menton tandis que, plié en deux, j'essayais de retrouver mon souffle.

— Ça suffit ! cria-t-il, haletant et s'éloignant d'un pas mal assuré, assez !

Du sang coulait sur son menton.

— Gueux ! lui dis-je en essayant de me redresser.

— Si je n'avais pas reçu des ordres, je te jure que tu ne sortirais pas vivant d'ici !

— Misérable ! m'exclamai-je en me relevant avec difficulté, le souffle court.

Je secouai mes vêtements et le regardai d'un air de défi.

— Si je ne reviens pas aujourd'hui, Sara et Jonas ont pour consigne de faire parvenir le parchemin au grand commandeur hospitalier de France, Robert d'Arthus Bertrand, duc de Soyecourt. Vous avez certainement entendu parler de lui. Mais si nous parvenons à trouver un accord, je vous le remettrai en mains propres dès que nous serons tous à l'abri.

Manrique garda de nouveau le silence. Fatigué, il contemplait l'horizon et la forme indistincte du bateau de Martino.

— Elle est là-bas, n'est-ce pas ? dit-il avec une tristesse soudaine.

Alors, je compris tout : Manrique aimait encore Sara.

Pour la première fois de ma vie, je sentis l'aiguillon de la jalousie me transpercer le coeur. Je me demandai ce que Sara dirait, ce qu'elle éprouverait si elle savait. Retournerait-elle vers lui ? L'avait-elle aimé plus qu'elle ne m'aimait ? Non, me dis-je, les yeux de Sara ne savaient pas mentir. Le corps de Sara ne mentait jamais.

— Vous avez choisi la liberté, reprit Manrique. Moi, j'ai toujours obéi aux ordres. Mais nous vivons des temps difficiles, et quelqu'un doit se charger du sale travail.

— Vous acceptez ma proposition ? lui demandai-je d'un ton pressant car j'avais hâte de retrouver Sara.

— Non.

— Non ?

J'avais prévu cette possibilité, mais au fond de mon coeur j'avais tellement désiré que tout se passe bien que sa réponse négative me déconcerta.

— Non ? répétai-je d'un ton incrédule.

— Non.

Il se laissa tomber pesamment sur le rocher qui lui servait de siège.

— Vous m'avez exposé vos souhaits et ce que vous attendiez de nous. À mon tour de vous expliquer ce que le Temple attend de vous.

— Mon silence, ma disparition, la remise du parchemin ne vous semblent pas suffisants ?

— Je ne dis pas que ce n'est pas intéressant, dit-il en souriant, je suis même sûr que mon ordre aurait pris en compte votre offre s'il n'y avait pas eu d'autres intérêts. C'eût été une manière simple de résoudre un problème qui occupe bien trop de nos forces. Mais il nous manque un élément indispensable. Sans lui, pas de traité possible.

— Que désirez-vous ?

— Vous, Galcerán de Born, juste vous.

Je crus que je n'avais pas très bien compris et me répétai mentalement sa réponse jusqu'à ce que je finisse par saisir ce qu'il voulait dire.

— Moi ?

— Tenez, si nous mangions un peu ? Le soleil est haut, et il nous reste encore beaucoup de points à discuter. J'ai dans mes sacoches du pain, du fromage, du poisson fumé, du jambon, des pommes et une outre de vin. Ça vous dit ?

— Je n'ai pas faim.

— Bon, alors permettez que je prenne quelque chose. L'air de la mer m'a ouvert l'appétit.

Il mangea frugalement et vite, et, pour lui tenir compagnie, j'avalai un peu de pain et de fromage. Le vin, de belle couleur, nous détendit. Une fois le repas fini, je repris notre discussion :

— Qu'attendent de moi les Templiers ? Vous n'allez tout de même pas me demander de prononcer des vœux alors que je viens juste de quitter mon ordre ! Ce serait absurde !

— Les Templiers ne vous veulent pas vous, Galcerán de Born. Les Templiers veulent le Perquisiteur.

— Je suis le Perquisiteur, répondis-je, indigné.

— Il n'y en a pas d'autres, cela est certain. C'est bien pour cela que nous avons besoin de vous. Nous ne vous demandons pas de professer dans notre ordre ni de renoncer à la vie que vous souhaitez mener dorénavant. Nous désirons juste que vous travailliez pour nous. En échange, tout ce que vous avez demandé vous sera accordé, et plus même peut-être. Nous sommes convaincus qu'un homme comme vous se verra amplement récompensé par le simple fait d'être partie prenante dans les projets que nous formons actuellement.

— Quelle présomption !

— Attendez ! Je n'ai pas terminé.

Son visage reflétait une satisfaction intime, une secrète complaisance que je ne pus comprendre. Pourquoi devrai-je accéder à sa demande ? Je possédais des armes puissantes, et il le savait. Pourquoi discuter encore ? Je dois confesser pourtant que j'éprouvais une grande curiosité pour la proposition de Manrique.

— Le chapitre général de mon ordre s'est réuni il y a quelques jours au Portugal. Il a décrété comme objectif prioritaire d'obtenir la collaboration du Perquisiteur pour certaines entreprises que nous sommes en train de mettre en place. Vous savez sans doute que le pape Jean XXII a autorisé la création d'un nouvel ordre militaire au Portugal : l'ordre des chevaliers du Christ.

— Il l’a enfin autorisée !

— Ah ! vous en avez entendu parler ! Vous savez aussi donc que le roi du Portugal, don Diniz, est l’un de nos fervents alliés, et qu’avec la fondation de ce nouvel ordre, qui sera officiellement créé l’année prochaine, il prétend faciliter notre survivance et nous rendre nos possessions au Portugal. Elles sont actuellement entre ses mains grâce à la bulle de dissolution du défunt pape Clément V.

— Que vous avez vous-même tué.

— Vous savez aussi cela ! dit-il, surpris. Bon sang, Galcerán, vous m’étonnerez toujours ! Est-ce Sara qui vous l’a dit ?

— Non. Je vous ai déjà dit que Sara fait preuve d’une loyauté totale envers l’ordre du Temple. En fait, c’est François, l’aubergiste de Roquemaure.

— Oui, je me souviens de lui.

— Le brave homme avait noté les noms des deux médecins arabes qui s’étaient occupés du pape, il suffisait de les décrypter.

— Vraiment, je n’en reviens pas ! murmura-t-il avec une admiration croissante. À un autre moment, je vous demanderai de me raconter tout ce que vous savez de cette histoire. Il est vrai qu’Evrard et moi avons eu l’honneur de faire payer ces canailles. Comme je vous l’ai déjà dit, quelqu’un devait se charger du sale travail, et nous l’avons fait, et même très bien, il faut le reconnaître. Mais j’aimerais en revenir à notre affaire car j’ai encore beaucoup de choses à vous dire.

— Je vous écoute.

— Bien. La situation est la suivante : les Templiers ont cessé d’exister publiquement. Dans moins d’un an, on nous appellera chevaliers du Christ et nous aurons récupéré toutes nos possessions portugaises ainsi qu’une grande liberté de manoeuvre. Un vaste horizon s’ouvre donc devant nous.

— Le Portugal n’est pas un royaume puissant pourtant.

— Non, vous avez raison, mais il offre une ouverture magnifique sur l’océan.

Manrique poursuivit sans me laisser le temps de lui demander pourquoi diable les Templiers s’intéressaient soudain à l’océan.

— Le chapitre général, prévoyant votre demande de négociation,

a estimé que vous représentiez une acquisition essentielle pour notre nouvel ordre. Ils ont été impressionnés par votre habileté à découvrir nos clés les plus secrètes, à échapper à nos pièges, à vous évader de Las Medulas. L'ordre du Temple, pourtant renommé pour son habileté et sa ruse, berné par un homme seul ! Cet homme, capable de faire tomber toutes nos barrières, devait être de notre côté, et non de celui de nos ennemis. Nous ne cherchons pas à acheter votre silence, Galcerán, ajouta-t-il d'un air soucieux comme si je risquais de le comprendre mal. Vous venez de me l'offrir en échange de notre protection. Non, nous voulons acheter votre talent, votre intelligence, et cela, mon cher ami, n'a pas de prix. Nous voulons que vous rénoviez complètement notre système de sécurité. Si vous avez pu le percer, vous êtes le mieux placé pour le restaurer afin que personne, ni aujourd'hui ni dans les siècles à venir, ne puisse accéder à nos cachettes, documents, voies de communication ou missions secrètes.

Je l'écoutai bouche bée sans oser respirer pour ne pas interrompre sa péroraison.

— Je vois à votre expression que vous êtes intéressé, dit Manrique en souriant. Mais vous le serez encore plus quand vous connaîtrez le projet que nous souhaitons vous confier pour commencer. Nous devons transporter l'arche et le trésor du Temple de Salomon au Portugal sans plus attendre, ainsi qu'une bonne partie des richesses cachées dans nos anciennes commanderies, et trouver un endroit où les cacher de sorte que jamais, vous m'entendez, jamais on ne puisse les découvrir !

Je devais retenir ma respiration depuis un bon moment car, la poitrine serrée, je poussai soudain un long soupir. Le soleil commençait à décliner à l'horizon et serait bientôt englouti par la mer.

— Alors, vous acceptez ?

La petite barque de Martino, enveloppée dans la brume, luttait contre les caprices de l'océan rendu furieux. Ma douce Sara devait s'inquiéter et se demander si j'étais encore vivant après toutes ces heures d'absence. Je devais la prévenir au plus vite que tout s'était bien passé, mieux même que nous ne l'espérions.

— Galcerán ? Eh ! Perquisitore !

— Oui ?

— Vous acceptez ?

— Bien sûr.

ÉPILOGUE

Ainsi se termine la chronique des événements de ces dernières années. J'espère avoir été fidèle à la vérité. Si j'ai failli, j'espère aussi que cela me sera pardonné, l'unique motif d'une telle erreur étant l'ignorance, mais non la mauvaise foi ou le désir de tromper.

Écrire m'a permis d'éclaircir mes idées et d'approfondir certains faits auxquels je n'avais pas prêté attention sur le moment. Je n'appartiens plus à l'ordre des Hospitaliers, le moine que j'étais est enterré dans le cimetière de Noia depuis deux ans. Mais je continue d'être chevalier et médecin et réponds toujours au surnom de Perquisitore. L'homme qui usait auparavant de ce titre, un certain Galcerán de Born, n'existe plus ; son corps, celui d'un jeune garçon et de la femme juive qui l'accompagnaient ont été retrouvés sans vie dans un lieu reculé de la côte galicienne. L'ordre de l'Hôpital auquel Galcerán avait appartenu jusqu'à sa mort survenue lors de l'accomplissement d'une importante mission s'était chargé d'apprendre la nouvelle à sa famille de Taradell.

Quelques mois plus tard, arrivait à la ville portugaise de Serra d'El-Rei, un bourg côtier appartenant au nouvel ordre des chevaliers du Christ, un médecin d'origine bourguignonne appelé Iacobus. Il était marié avec une belle et étrange femme aux cheveux blancs et avait pour fils un jeune garçon qui fut bientôt connu dans toute la ville sous le surnom de Jonas le Compagnon, car il éprouvait sans cesse de soudaines et intenses vocations qui le faisaient entrer comme apprenti chez tous les artisans de la ville.

Peu de temps après nous être installés dans cette belle maison près du port qui bénéficie d'une vue splendide sur la mer, alors que tout se déroulait comme Sara et moi l'avions prévu, je fus appelé par les chevaliers du Christ pour débiter les travaux de récupération de leurs richesses avant de leur trouver une nouvelle cachette au Portugal. On m'assigna un lieu de travail, le château d'Amourol, sur le Tage, près de la forteresse de Tomar, et l'on me fournit de nombreux assistants. Parmi eux, des astrologues, des mathématiciens, des alchimistes et des maîtres artisans.

À l'heure où je rédige ces dernières lignes, les travaux continuent

et continueront encore longtemps. Il est possible que cela m'occupe encore une bonne quinzaine d'années. Mais je crains malgré tout d'être interrompu par d'autres missions. Un groupe d'excellents cartographes juifs de Majorque, les meilleurs au monde, s'est tout récemment installé dans une des ailes du château. Rien ne filtre de leurs activités, mais la rumeur parle de cartes destinées à l'exploration de l'Atlantique et de nouvelles terres lointaines pleines de richesses.

D'ailleurs, l'animation qui règne dans les chantiers de construction navale de Serra d'El-Rei chargés de rendre plus puissante l'ancienne flotte des Templiers grâce à de magnifiques navires capables de traverser tous les océans, semble confirmer ces rumeurs.

Dans trois mois naîtra mon deuxième fils. Sara se porte bien, et sa grossesse se déroule à merveille. Ses quelques malaises ne sont rien comparés à la joie qu'elle éprouve d'enfanter. Mais d'après ce qu'elle insinue sans le dire, je crains que lorsque notre fils rampera à la découverte du monde, elle ne reprenne ses activités de magicienne.

Ici se termine cette chronique, le dix-neuvième jour du mois de mai de Notre-Seigneur, l'an 1319, dans la localité portugaise de Serra d'El-Rei.

Iacobus, médecin,

Perquisitore.

[1] En latin, destin.

[2] Mille : ancienne mesure de distance équivalant à 1 472,50 mètres.

[3] Expédition guerrière menée par les Sarrasins en été.

[4] Coutiller : soldat armé d'une couille, sorte d'arme tranchante.

[5] Baphomet : déité avec une tête de chèvre et une poitrine féminine soi-disant adorée par les Templiers.

[6] Le Codex Calixtinus ou Liber Sancti Jacobi, rédigé en 1139, est une compilation de documents réalisée par le moine Aymeric Picaud et attribuée au pape Calixte II.

[6] S. Moralejo, C. Torres et J. Feo, Liber sancti Jacobi, Codex Calixtinus, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1951, pp. 204-205.

[7] « Les pèlerins, pauvres ou riches, qui reviennent de Saint-Jacques-de-Compostelle ou s'y dirigent, doivent être reçus avec charité et respect par tous. Qui les reçoit avec soin aura pour hôte non seulement l'apôtre Jacques mais aussi Notre-Seigneur car il est dit dans l'Évangile : "Celui qui vous recevra me recevra." »

[8] 1. S. Moralejo, C. Torres et J. Feo, Liber sancti Jacobi, Codex

Calixtinus, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1951, pp. 204-205.

[9] « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur », Sal. 111,1.

[10].« Les cieux content la gloire de Dieu », Sal. 18, 2.

[11] Fameux poète soufi (1164-1240).

[12] Monogramme du Christ composé des deux premières lettres de ce nom en grec enfermées dans un cercle.

[13] « Si tu désires vivre, toi qui es sujet à la loi de la mort, viens suppliant, bannissant tout plaisir empoisonné. Lave ton coeur des péchés, pour ne pas mourir d'une seconde mort. » Traduction procédant du livre La ruta sagrada de Juan G. Atienza.

[14] Odyssée, Homère, chant IX, pp. 360-415.

[15]Ethiopie, fidèle à la croix, de Maxime Cléret, Éd. de Paris. Citation recueillie dans L'Or des Templiers de Maurice Ginguand et Béatrice Lanne, Éd. Apostrophe

[16] Chapitre I, Liber peregrinationis du Codex Calixtinus. « Il y a quatre chemins qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en un seul à Puente la Reina, en territoire espagnol... »

[17]Notre-Dame-des-Champs, actuelle « église du Crucifié ».

[18].Littéralement ville des Juifs ou juiverie.

[19].Agent public qui exerce en même temps les fonctions de policier.

[20].Anciens.

[21].En hébreu, femme de grand talent et énergie.

[22] En hébreu, le gendre, beau-fils.

[23] « De Rabé à Tardajos/Il ne te manquera pas de peines. De Tardajos à Rabé/Épargne-nous Seigneur. »

[24] Isaïe, 11, 1.

[25] Matthieu, 1, 1-16

[26] .Ex 25, 10-22 (traduction par Émile Osty, Le Seuil, 1973).

[27] .I Sam 5, 6; I Sam 6,19; I Par 13, 9-10

[28] .Num 9, 15-23 ; Ex 13, 21 ; Ex 40, 34-38 ; I Re 8,10-11.